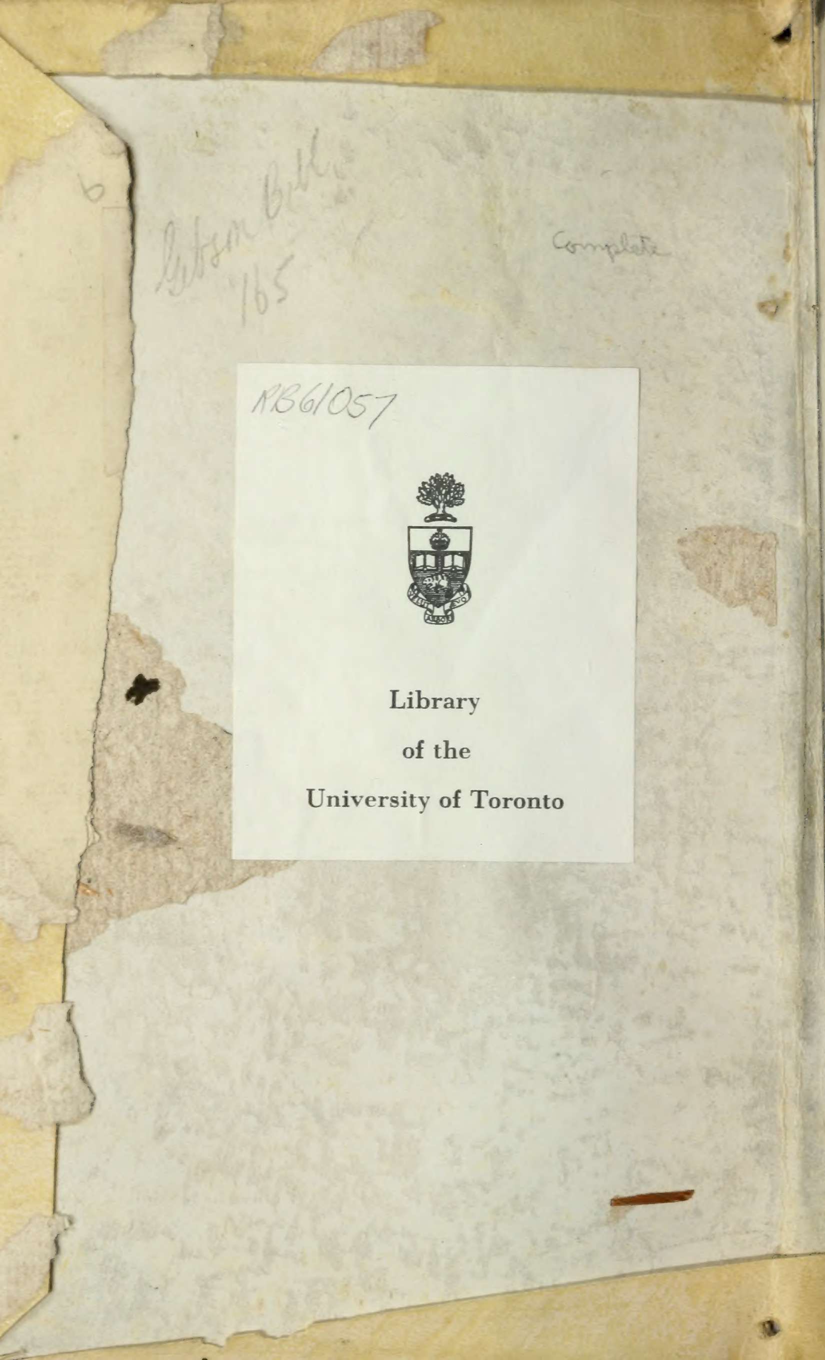
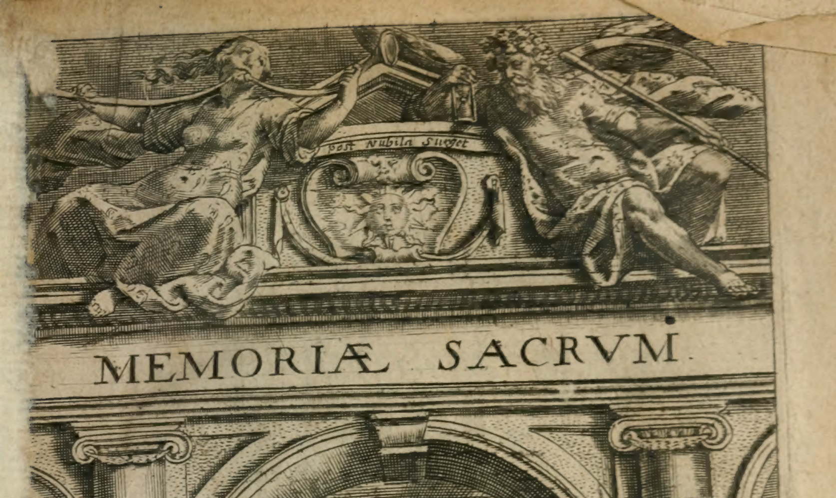


Gibson Bibl.
165
Complete
RB61057



MEMORIÆ SACRUM.

LES OEUVRES MORALES ET POLITIQUES

DE

MESSIRE FRANÇOIS BACON

Grand Chancelier d'Anglet.

De la version de I. Baudoin.

M.DC.XXXIII.

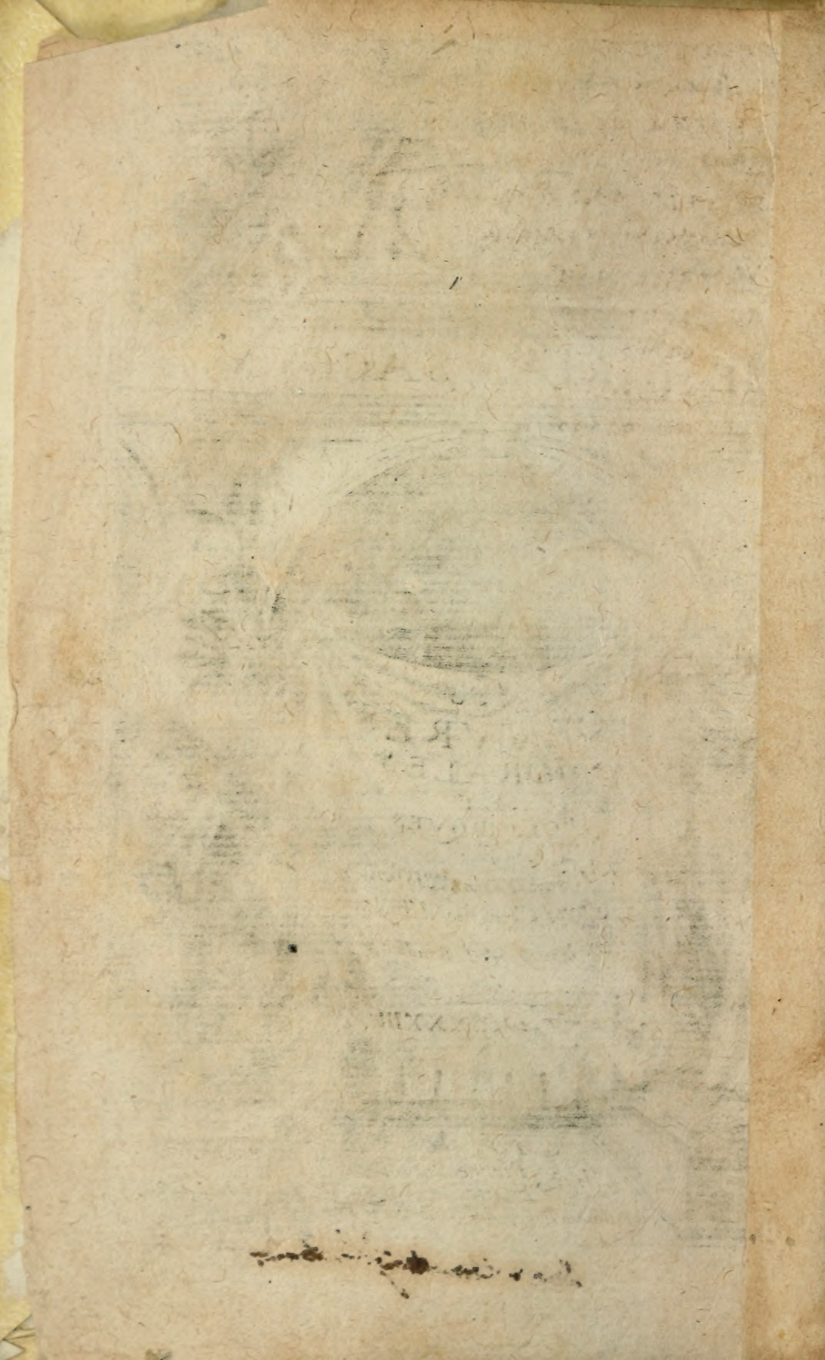
A Paris

Chez Pierre Rocolet, François Targa,

au Palais a l'entree de la galerie des Pri.

HOC OP.

HIC LABOR





A
MONSEIGNEVR
HALIGRE,
CHANCELIER
DE FRANCE.

MONSEIGNEVR,

Si les Anciens ſacrifioient aux Dieux tutelaires de leur Païs, quand ils leur enuoyoient des hommes, qui en temps de paix & de guerre trauailloient heureuſement à la conſeruation de la Republique; Nous auons vn iuſte ſujet de les imiter, & de loüer Dieu de ce qu'il

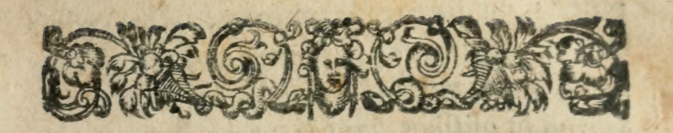
vous a faict naistre pour le bien de cette Monarchie. Vous en auez tousiours soustenu les fondemens par vos bons conseils, pour lesquels vous meritez des benedictions infinies. Car auec ce que vostre Vertu vous tient lieu d'vne recompense assez ample, elle vous met en main les plus importantes affaires de ce Royaume, & vous rend digne de tous les honneurs que receuoient anciennement les principaux Magistrats, & les plus iustes Legislateurs. Elle mesme a faict que dans les charges publiques vous auez tousiours tesmoigné tant de soin, & tant de moderation, que ny les promesses de la Fortune, ny les amorces de la faueur, ny les artifices des Factieux, ny les soudaines reuolutions des affaires, n'ont ia-

mais esbranlé tant ſoit peu la grandeur de voſtre courage ; En cela ſemblable au ſage Pilote, qui voit auecque de meſmes yeux les effects de la tempeſte, et ceux du beau temps, ſans que l'vn ny l'autre donnent le moindre relaſche à ſa vigilance. Außi la France, qui vous doit vne bonne partie de ſon repos, ne ceſſe de faire des vœux pour vous, & de benir le iour, auquel il pleut à noſtre inuincible Monarque LOVYS LE IVSTE, *vous appeller à cette charge eminente. C'eſt vn effet,* MONSEIGNEVR, *de l'integrité de voſtre ame, & des merueilles de voſtre Eſprit, qui n'ignore rien de ce qui touche les mœurs & le Gouuernement d'vn Eſtat. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que ces* OEVVRES MORALES ET PO-

LITIQVES *vous sont dediées, puis qu'elles ont pour leur Autheur vn grand* CHANCELIER. *L'inclinatiõ particuliere qui le porte aux Sciences luy fait composer ces beaux Ouurages, que nous voyons de luy tous les iours; Entre lesquels ces Discours m'ont semblé fort propres à estre mis en nostre langue, pour les diuersitez qu'ils contiennent. Mais quelque grand que soit l'esclat de leur gloire, il s'augmentera de beaucoup, s'il vous plaist en aggréer la version, & la receuoir pour vn tesmoignage du deuoir qu'est obligé de vous rendre,*

*M*ONSEIGNEVR,

Vostre seruiteur tres-humble,
& tres-obeïssant,
I. BAVDOVIN.



AV LECTEVR.



OICY la seconde Editiõ de ce Liure, qui pourroit asseurément estre la quatriesme, si les Libraires n'eussent negligé à leur dommage, le soing qu'ils deuoient auoir de la donner au public. Il a pour Autheur *Messire François Bacon*, grand Chancelier d'Angleterre, que sa profonde doctrine & ses excellentes pensées font mettre au rang des meilleurs Esprits de ce tẽps. Aussi faut-il aduoüer que pour estre honoré du tiltre de l'homme du monde le plus cognoissant dans les secrets de la Nature, de la Morale, & de la Politique, il n'a pas besoin d'autre recommendation que de celle de ses escrits. Les preuues en sont visibles dans cét ouurage que ie vous donne, où vous trouuerez, à mon aduis, dequoy contenter vostre curiosité dans les subjets les plus agreables que l'esprit humain se puisse pro-

poser pour former les mœurs. I'ay reduit le tout en vn corps, le mieux qu'il m'a esté possible, & corrigé quantité de fautes qui s'estoient glissées dans la premiere Impression. Et d'autant que ie me reserue à faire vn volume à part de ce qu'il a escrit des choses de la Nature, ie n'ay compris en celuy-cy, que ce qui touche generalement la Morale, & la Politique. Ie commence par les *Essays*, qui ont esté traduits en diuerses langues : mais qu'on n'a iamais veu qu'en la nostre, formez sur le dernier original de leur Autheur, qui en changea l'ordre, & augmenta tout le liure de beaucoup, vn peu auant que mourir. Ie mets en suitte *La Sagesse mysterieuse des Anciens*, où il monstre comme soubs le voile des Fables, ils ont caché les plus beaux enseignemens de la vie humaine. Or pource que ces matieres sont serieuses, & pleines d'vne profonde meditation ; pour vous donner quelque diuertissement, i'y entre-mesle vn *Recueil d'Apophtegmes vieux & nouueaux*, en faueur de ceux qui ayment les pointes du langage, & à dire beaucoup en peu de parolles. A cela i'adiouste vn traicté des couleurs, ou des apparences du bien & du mal ; Et finalement vne *Explication morale de quelques Pa-*

raboles de Salomon, en attendant que ie vous donne la piece entiere. Vous m'obligerez au reste de corriger les nouuelles fautes qui s'y peuuent estre coulées, & de me traiter auecque la courtoisie qui vous est ordinaire.



TABLE DES TRAITTEZ CONTENVS EN CET Ouurage.

DANS LES ESSAIS.

SOMMAIRE DES Fables expliquées dans la Sageſſe myſterieuſe des Anciens.

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVYS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, de Paris, Roüen, Bordeaux, Thoulouze. Dijon, Rennes, Aix, Grenoble, & à tous autres Iuſticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Noſtre cher & bien aymé Pierre Rocolet Marchand Libraire & Imprimeur de la Maiſon de noſtre bonne ville de Paris, Nous a faict remonſtrer qu'il a recouuert vn Liure intitulé, *Les Oeuures Morales & Politiques de Meßire François Bacon*, lequel liure il deſireroit volontiers imprimer, en tel volume & caractere, qu'il verra bon eſtre, pour l'vtilité du public. Mais il craint que quelques autres Libraires ne le vouluſſent auſſi imprimer & mettre en vente, apres qu'il en aura faict les frais, s'il ne luy eſtoit par nous pourueu de Lettres à ce conuenables, humblement nous requerant icelles. A ces cauſes apres auoir fait voir icelles en noſtre Conſeil: AVONS audit Rocolet permis & accordé, permettõs & accordons par ces preſentes; d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer par tout noſtre Royaume ledit Liure, ſans qu'autres que ledit Rocolet ou ceux qui auront droict de luy, le puiſſent imprimer, vendre ny diſtribuer, & ce durant le temps de dix ans, à compter du iour & datte que ledit Liure ſera acheué d'imprimer. Defendons à tous Marchands Libraires, Imprimeurs & autres de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, de contrefaire, tronquer ny alterer aucune choſe dudit Liure, en vendre ny debiter d'autre impreſſion que de

celle dudit Rocolet, ou de ceux qui auront charge de luy, à peine de confiscation des exemplaires qui se trouueront auoir esté imprimez, & de quinze cens liures d'amende à celuy qui en sera trouué saisi, dont la moitié nous appartiendra, & l'autre à l'exposant. Si vous mandons & à chacun de vous commettons endroit soy, si comme à luy appartiendra, que de nostre present Priuilege & du cõtenu en iceluy, vous faictes & souffriez ledit suppliant, & ceux qui aurõt droict de luy, ioüyr & vser pleinement & paisiblement, & à ce faire souffrir & obeïr, en contraignant tous ceux qui pour ce seront à contraindre, par toutes voyes & manieres deuës & raisonnables. MANDONS & commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire tous exploicts necessaires pour l'execution & entretenement des presentes, sans pour ce demander congé, visa ne pareatis : Car tel est nostre plaisir, nonobstãt clameur de Haro, Chartre Normande, & autres lettres à ce contraires. A la charge toutesfois que ledit exposãt sera tenu mettre deux exemplaires dudit Liure en nostre Bibliotheque. DONNÉ à Paris le 3. Ianuier, l'an de grace mil six cens vingt-six, & de nostre regne le seiziesme.

Par le Roy en son Conseil,

LE NORMANT.

Ledit Rocolet a accordé à François Targa Marchand Libraire, qu'il iouisse de moitié du Priuilege cy dessus.


GRAVEVR, le papier de ce liure
Où BACON a peint son scauoir,
Aura sur le temps ce pouuoir,
Quil durera plus que ton cuiure.
Crisp van
Pas Iun. Fecit.



LES ŒVVRES MORALES ET POLITIQVES De Messire FRANÇOIS BACON.

De la Verité.

I.

QV'EST-CE que la Verité? disoit le railleur Pilate; & cependant il ne vouloit pas attendre qu'on luy respondist là dessus. Cela nous apprend qu'il y a

des hommes, qui abondent si fort en leur sens, qu'ils appellent esclauage de s'arrester à quelque creance. Et voila comment ils affettent vne volonté non moins libre à croire les choses, qu'à les mettre en execution. Or quoy que le temps ait aboly les Sectes des Philosophes, qui ont tenu ces maximes; si est-ce qu'on peut remarquer encore aujourd'huy certains esprits cajoleurs, qui semblent tirez de cette mesme veine, si ce n'est qu'il n'y a pas tant de sang en eux qu'en auoient les anciens. Que si quelque chose met en faueur le mensonge, ce n'est pas seulement la peine qu'on se donne à chercher la Verité, qui force les pensées estant vne fois treuuée; mais c'est bien aussi vne inclination naturelle & corrompuë, que les personnes ont à mentir. Vn de la derniere Escole des Grecs examinant cette matiere, s'estonne de ce que les hommes aiment ainsi le

mensonge; s'ils ne le font, ou pour le plaisir qu'ils y prennent, comme les Poëtes, ou pour leur particulier interest, comme les Marchands, ou pour l'amour du mensonge mesme. De moy ie ne sçay quelle opinion en auoir. Tout ce que i'en puis dire, c'est que leur Verité pretenduë n'est qu'vne fausse lumiere, qui ne descouure ny les tromperies, ny les desguisemens de ce monde, la moitié si bien que les Mascarades se descouurent à la clairté des flambeaux. Possible aussi qu'elle est comparable à la perle, qui ne paroist iamais mieux qu'en plein iour; & qui toutesfois n'égale ny l'escarboucle ny le diamant, de qui l'esclat se redouble aupres des moindres lumieres. Voila comme le plaisir s'accroist tousjours par vn meslange d'artifices, de fables, & de mensonges. Que s'il estoit possible d'arracher du cœur des hommes les vaines opinions, les flateuses

esperances, les faux iugemens, les imaginations ridicules, & autres choses semblables; peut-on mettre en doute que cela ne laissast les pensées de plusieurs aussi vuides qu'elles auroient esté pleines de vent? Il est tres certain que leur belle humeur se tourneroit aussi tost en melancholie, & que les contentemens qu'ils croyoient gouster auparauant se changeroient en autant de desplaisirs contre eux mesmes. Parmy les Peres il s'en treuue vn des plus serieux, qui appelle la Poësie *le vin des Demons*, pour monstrer combien elle est puissante à remplir l'imagination, quoy que pour cet effect elle ne s'ayde que de l'ombre du mensonge. Aussi a-t'il cela de propre de ne passer pas seulement par la pensee, mais de couler iusques au fonds pour s'y establir; & c'est alors qu'il y fait d'estranges degasts, comme nous auons desia dict. En vn mot, quelque

iugement que puissent faire de ces choses les affections dereglées des hommes, si faut-il aduoüer à la fin, que la Verité n'a pas besoin d'autre iuge que de soy-mesme, que la recherche que nous en faisons est vn inuiolable desir de nous ioindre à elle; que pour la cognoistre il faut l'auoir tousjours presente; & qu'en la possession d'vn si cher thresor consiste le souuerain bien de la nature humaine. La premiere creature de Dieu dans le trauail des six iournées fut la lumiere des sens; & la derniere celle de la raison. Depuis le trauail du Sabat a tousiours esté *l'illumination* de son esprit. Il souffla premierement la lumiere sur la face ou de la Nature, ou du Chaos; puis sur celle de l'homme, & l'inspire encore continuellement sur le visage de ses Esleuz.

Ie treuue fort remarquables les paroles d'vn Poëte, par qui fut mise en

credit vne Secte, qui sans cela estoit inferieure aux autres. *Il y a du plaisir*, dit-il, *d'estre à la riue & de voir sur la mer les nauires agitées par la violēce des vagues. Il fait beau voir des fenestres d'vn haut chasteau vn chāp de bataille, & les aduentures qui s'y passent; Mais il n'est point de contentement cōparable à celuy qu'on treuue à se tenir dans le fonds de la Verité. Cōme elle est vne montagne qu'on ne sçauroit cōmander, & où l'air est tousiours pur & serain, asseurémēt rien n'empesche que d'enhaut on ne voye à l'aise les erreurs, & les changemens, ensemble les vapeurs & les tempestes qui s'esmeuuent dās vne basse valée.* Il faut neantmoins en regardant ces choses, se monstrer tousiours sensible à la pitié, & ne se piquer iamais ny d'orgueil ny de vanité. Car c'est à n'en point mentir, le Ciel sur la terre, de voir la pensee de l'hōme agir charitablemēt, & se reposant en la Prouidence, tourner sur les deux Poles de la Verité.

Que s'il eſt queſtion maintenant de paſſer des veritables maximes des Theologiens & des Philoſophes, à celles qui ſont requiſes dans les affaires publiques, il n'eſt celuy qui n'aduoüe qu'vne vraye franchiſe en toute ſorte d'actions eſt l'honneur de la nature de l'homme. Et certainement ce meſlange de fauſſetez eſt comme de l'aloy en vn coing d'or ou d'argent, qui fait que le metail deuient pire lors qu'on le met en œuure plus aiſément. Cela me fait dire qu'en quelque affaire que ce ſoit vſer d'artifices & de deſtours, c'eſt imiter le ſerpent, qui va baſſement ou vilainement ſur le vẽtre, & non pas ſur les pieds. Auſſi n'eſt-il point de vice, qui rende l'homme plein d'infamie & de honte à l'eſgal de la perfidie & du menſonge. A ce propos le iudicieux Montagne recherchãt le ſujet de la diſgrace & de la haine qui accompagne ce Monſtre,

Apres l'auoir bien consideré, dit-il, *quand nous soustenons qu'vn homme ment, c'est comme si nous disions, qu'il fait le braue enuers Dieu, & le poltron à l'endroit des hommes;* Comme en effect le mensonge enuisage effrontément Dieu, & se retire de l'homme. C'est pourquoy la Perfidie ne peut mieux estre exprimée qu'elle le sera au dernier son de la trompette, qui appellera le iugement de Dieu sur la race des mortels, ayant esté predict, *Qu'au temps que le Sauueur viendra, il ne treuuera point de foy sur la terre.*

De la Mort.

II.


Es hommes redoutent la mort, comme les enfans apprehendent d'aller en quelque lieu tenebreux. Tout ainſi que cette crainte qui leur eſt naturelle, ſe redouble en eux par les contes qu'on leur fait là deſſus, de meſme la peur que l'on ſe donne de cette derniere heure la rend plus amere. Certainement la contemplation de la mort, comme vn gage du peché, & vn paſſage à vn autre mode, eſt ſaincte & religieuſe; mais la crainte en eſt touſiours foible, & n'eſt pas appellée mal à propos vn tribut qui ſe doit à la Nature. Cela n'empeſche pas qu'il ne s'y gliſſe quelquefois des meſlanges de ſuperſtition ou de vanité; Et ne

ſert de rien de laiſſer inferer à l'homme par la douleur d'vn ſeul de ſes doigts qu'on met à la geſne, combien violentes ſont les peines de la mort, quand il ſe fait vne corruption de tout le corps, puiſque maintefois la mort agit auec moins de peine, que ne fait le ſupplice d'vn ſeul de nos membres; ce qui procede de ce que les parties les plus vitales ne ſont pas les plus ſubtiles des ſens. Quoy qu'il en ſoit, i'appelle choſe religieuſe de tirer vn ſujet d'apprehenſion de la contemplation de ſa propre fin, & foibleſſe d'eſprit de la craindre à cauſe d'elle meſme. Que s'il faut parler de cette fin en Philoſophe, & en vray homme, i'approuue fort l'opinion de celuy qui dit, *Que la pompe de la mort eſt plus effroyable que la mort meſme.* Les plaintes, les conuulſions, le viſage decoloré, les gemiſſemens des amis, les habits de dueil, & les funerailles,

sonr les accidents qui la font paroistre terrible.

C'est vne chose grandement remarquable de voir par espreuue, qu'il n'est point de si forte passion dans l'esprit de l'homme, qui ne surmonte bien souuent l'apprehension de la mort. Cela me fait dire, que cet Ennemy n'est pas si à craindre, puis que l'homme a tant de soldats à sa suitte, qui gaignent l'aduantage sur luy. La Vengeance triomphe de la mort, l'Amour s'en mocque; l'Honneur y aspire; l'homme en fait election, pour se deliurer d'vn affront; la Douleur recourt à elle, & la Crainte la preuient. Ainsi apres que l'Empereur Othon se fut osté la vie, la Pitié, qui est la plus tendre de toutes les affections, en esmeut plusieurs à se donner la mort. Seneque parlant de la force du desplaisir ou de la fascherie; *Pensez*, dit il, *combien de temps vous auez continué les*

mesmes choses, & souuenez vous que l'homme qui a quelque desplaisir se peut aussi tost faire mourir que le courageux ou le miserable.

Ce n'est pas vne moindre consideration de voir que les genereux courages ne s'estonnent pas beaucoup, quand ils approchent de cette fin, & qu'ils demeurent fermes comme auparauant. L'histoire le tesmoigne, quand elle dit qu'Auguste mourut en proferant ces mots de compliment; *Aye soin de viure, Liuie, mais cependant souuienne toy de nostre mariage; & adieu.* A quoy i'adiouste, *Que les forces defaillirent à Tybere, deuãt que la dissimulation l'abandonnast*; que sur la fin de ses iours Galba ne pût s'empescher de railler, lors qu'estant assis en vne chaire, *Ie pense*, dit-il, *que ie m'en vay tout maintenant estre faict Dieu*; Que Galba se voyant sur le poinct de receuoir le coup de la mort, *Frappe*, s'escria-t'il, en

baiſſant le col, *ſi cela peut ſeruir au peuple Romain* ; & que Septimius Seuerus rendit l'eſprit auec ces paroles d'entrepriſe & reſolution, *Accourez & voyez s'il me reſte encore quelque choſe à faire.* Sans mentir les Stoïciens ont mis trop de peine à l'attirail de la mort, & par leurs grands preparatifs rendu trop eſfroyable ſa pompe. O que ie treuue bien meilleur l'opinion de celuy,

Qui met au rang des choſes naturelles
Du corps humain les atteintes mortelles.

La mort eſt auſſi naturelle que la naiſſance, & poſſible qu'vn enfant tire autant de peine de l'vn que de l'autre. L'homme qui meurt en quelque haute entrepriſe reſſemble à celuy qui pour eſtre bleſſé en colere, ou, comme l'on dit, de ſang chaud, ne ſent preſque point ſa playe. Cela eſtant, l'on ne peut mettre en doute, qu'vne penſée ſerieuſe, & qui s'attache à vne action de courage, ne deſtourne les

plus fortes douleurs de la mort. Ce qui arriue principalement, quand l'homme eſt paruenu à de grands deſſeins, & à de belles eſperances; ioint que la mort a cela de propre, d'ouurir la porte à vne louable reputation, & d'eſteindre le flambeau de l'Enuie.

De l'Aduerſité.

III.

COMME c'eſt l'ordinaire des Stoïciens d'auoir des penſées grandes & releuées, ie treuue que Seneque a raiſon de dire, *Que les biens de la Proſperité ſont ſouhaittables, & ceux de l'Aduerſité, miraculeux.* Et ſans mentir il faut aduouer, que ſi les miracles commandent à la Nature, ils ne paroiſſent iamais mieux que dans les

difgraces de la fortune. Mais bien que ces paroles foient trop fublimes pour vn Payen; fi eft ce que celles-cy me femblent encore plus hautes, *Que c'eft vne veritable grandeur d'auoir en l'vn la fragilité de l'homme, & en l'autre l'affeurance d'vn Dieu.* Voila les termes dont vfe Seneque, qui poffible euffent paru dauantage dans la Poëfie, où les chofes eminentes ont plus d'efclat, & font mieux receues. Et toutesfois les Poëtes mefmes ont treuué d'affez grandes difficultez fur cette matiere: Car les plus anciens d'entr'eux l'ont voilée de cette fable, qui femble n'eftre pas fans myftere, & s'accómoder entierement à l'eftat du Chreftien. Ils ont doncques mis en auant, que l'inuincible Hercule trauerfa iadis le grand Ocean dans vn pot d'argile, pour la deliurance de Promethée, par qui la Nature de l'homme eft reprefentée. Par où fans doute il nous eft naïfuement mon-

ſtré quelle doit eſtre la reſolution du Chreſtien, qui dans vn corps terreſtre & mortel, ainſi qu'en vn freſle vaiſſeau vogue ſur les flots de ce monde. Mais pour en parler nettement, comme la Moderation eſt la vertu qui ſied le mieux à la Proſperité, ainſi l'Aduerſité n'en treuue point de plus neceſſaire que la Force. C'eſt elle qui dans les choſes morales eſt la plus heroïque de toutes les autres Vertus. A quoy i'adiouſte, que ſi l'vne eſt la benediction du vieil Teſtament, l'on ne peut nier que l'autre ne le ſoit du nouueau, & qu'elle ne iouyſſe de la plus claire reuelation des faueurs de Dieu. Toutesfois ſi vous eſcoutez la Harpe de Dauid, vous y treuuerez des airs auſſi triſtes qu'il y en a de ioyeux; ioint que le S. Eſprit a plus trauaillé à deſcouurir les afflictions de Iob, qu'il n'a faict à deſcrire les felicitez de Salomon. Auſſi comme la Proſperité traine

ne ordinairement apres ſoy l'apprehenſion & l'inquietude, l'Aduerſité tout de meſme n'eſt point ſans reconfort ny ſans eſperance. C'eſt ainſi que dans les tapiſſeries de haute lice les ouurages d'or & de ſoye rehauſſez par les plus viues couleurs, quoy que le champ en ſoit obſcur, ſont ceux qui plaiſent dauantage à la veuë: Iugez maintenant du plaiſir du cœur par celuy de l'œil. Vous treuuerez qu'il eſt de la vertu comme des meilleurs parfums, qui ne flairent iamais ſi bon que lors qu'ils ſont froiſſez ou bruſlez. Que ſi la Proſperité met en euidence le Vice, l'Aduerſité deſcouure encore mieux la Vertu.

De l'Vnion de la Religion.

IIII.

LA Religion eſtant le principal lien de l'humaine Societé, c'eſt vn bon-heur incomparable quand elle ſe tient, comme il faut, dans les bornes de *l'Vnion*. Les querelles & les diuiſions en matiere de Religion, ſont des maux que les Payens n'ont iamais connus. Toute la raiſon qu'on peut alleguer de cela, c'eſt que leur Religion conſiſtoit pluſtoſt en couſtumes & en ceremonies, qu'en aucune croyance conſtante. Et vrayement il eſt ayſé de iuger quelle ſorte de Foy eſtoit la leur, puis qu'ils n'auoient que des Poëtes pour leurs principaux Docteurs: Il n'en eſt pas

ainsi de la nostre. Aussi le vray Dieu a cet attribut, *d'estre vn Dieu ialoux*; & voila pourquoy *son culte & sa Religion ne souffrent point de meslange.* A ce propos nous dirons succinctement quelque chose touchant l'Vnion de l'Eglise, afin de monstrer quels en sont les fruicts, quels les liens, & quels les moyens.

Les fruicts de l'Vnion, apres le bon plaisir de Dieu, qui est tout en tout, sont deux, ce me semble; l'vn enuers ceux qui sont hors de l'Eglise, & l'autre enuers ceux qui sont dans l'Eglise. Pour le premier, il est tres-certain que de tous les scandales il n'en est point de plus dangereux que les Heresies & les Schismes, desquels on peut dire veritablement qu'ils sont pires que n'est la corruption des mœurs. Car comme en vn corps naturel vne playe ou solution de cōtinuité est bien plus à craindre que n'est vne humeur corrompue:

Ainsi dans le corps spirituel rien ne retient plustost les hómes hors de l'Eglise, & rien ne les en chasse plus promptement, que la breche qui se fait contre l'Vnion. De là vient qu'à chaque fois que l'vn dit, *Ecce in deserto*, & l'autre, *Ecce in Penetralibus*, c'est à dire que lors que ceux-cy cherchent Iesus-Christ parmy les assemblées des Heretiques, & que ceux-là le pensent treuuer dans la face exterieure de l'Eglise; il seroit grãdement necessaire que les hommes ouyssent tousiours ces paroles, *Nolite exire*: Ne sortez point. Le Docteur des Gentils, dont la vocation luy faisoit auoir vn soing particulier des Desuoyez, dit conformément à cela: *Si vn Payen y vient, & s'il vous entend parler diuers langages, ne dira-t'il pas que vous estes enragez?* Et de verité l'affaire ne va guere mieux, quand les Atheistes & les Prophanes remarquent en la Religion plusieurs opi-

nions contraires & discordantes. Sans doute cela les distrait de l'Eglise, & *les fait asseoir à la chaire des Mocqueurs.* Or quoy que possible on appellera chose legere d'estre raillé en vne matiere si serieuse, cela ne laisse pas d'en exprimer la deformité. Il s'est treuué vn maistre Gausseur, qui dans le Catalogue qu'il a fait de sa Biblioteque imaginaire, intitule vn de ses beaux liures, *La Moresque, ou la Sarabande des Heretiques* : Par où asseurément il veut monstrer que chaque Secte d'entr'eux, a diuerses postures, diuerses grimasses, & diuers pas : Ce qui n'est propremét qu'vn sujet de raillerie aux Politiques du temps & aux Libertins, qui font coustume de tourner à mespris les choses sacrees.

Quant aux fruicts qui sont dans l'Eglise, l'on peut dire qu'ils ne cósistent qu'en la douceur de la Paix. Car c'est elle qui contient des benedictions

infinies, elle, dis-je, qui establit la Foy, & qui allume la Charité: En vn mot cette mesme Paix exterieure de l'Eglise rend paisibles les consciences, & faict que les trauaux qu'on employe à escrire & lire les controuerses, se tournent en autant de traictez de mortification & de deuotion.

Venons maintenant aux *liens de l'Vnion*, & disons qu'il importe grandement de les placer cóme il faut. Là il semble y auoir deux extremitez. Car il se treuue certains *Zelez* qui ne haissent rien tant que de viure en repos & paisiblement. *Quoy? c'est donc là la paix de Iesus? Qu'as-tu besoin de la paix? tourne toy derriere moy*. De cette façon ils font que la Paix n'est pas le sujet, mais qu'elle est cóme suiuante, & de la partie. Au contraire il y en a d'autres que i'appelle *Laodiciens*, & hommes tiedes, qui se croyent capables d'accommoder les poincts de la Religion par des

voyes moyennes, ou qui tiennent des deux, & par des reconciliations ingenieuses, cõme s'ils vouloient faire vne maniere de compromis entre Dieu & l'homme. Mais ces extremitez doiuẽt estre rejettées, & le seroient en effect si l'Vnion des Chrestiens escritte par nostre Sauueur mesme, estoit sainement & plainement exposée en ces deux conclusions cõtradictoires, *Celuy qui n'est pas auec nous est contre nous*: & derechef, *Celuy qui n'est pas contre nous est auecque nous*: Ce qui arriueroit, si les poincts, qui sont comme la substance & les fondemẽs de la Religion, estoient veritablement discernez & distinguez de ceux qui ne sont point purement de la foy, mais de l'opinion, de l'ordre, & de la bonne intention: Que si telle chose semble d'abord à plusieurs vn sujet assez vulgaire, cela n'empeschera pas qu'elle ne soit embrassée plus generalement, si elle

se fait auec moins de partialité.

L'aduis que i'ay maintenant à vous donner selon mon peu de capacité, c'est que les hommes doiuent prendre garde à ne deschirer l'Eglise de Dieu par deux sortes de controuerses. L'vne aduient quand la matiere du poinct dont il s'agit est si petite, & de si peu d'importance, qu'elle n'est pas digne de la chaleur d'vne dispute, qui ne s'allume que par la contradiction. Car comme remarque fort bien vn des Peres, la robe de Iesus-Christ n'auoit asseurément point de cousture, mais le vestement de l'Eglise estoit de diuerses couleurs. Il dit là dessus, *in veste varietas sit, scissura non sit*. Aussi n'y a-t'il celuy qui ne voye *qu'Vnion* & *Vniformité* sont deux choses differentes. La seconde sorte de controuerses est quand le sujet du poinct qui se met en question estant d'importance, on le rend obscur par

de trop grandes ſubtilitez ; ce qui fait qu'il deuient pluſtoſt vne choſe ingenieuſe que ſubſtantielle. C'eſt ainſi qu'vn homme d'eſprit entendra quelque fois deux Ignorans d'opinion contraire, & toutesfois il ſçaura bien en luy-meſme qu'encore qu'ils s'obſtinent à ne s'accorder pas, ils ne laiſſent point de penſer tout autrement qu'ils ne diſent. Que ſi cela peut aduenir dans cette diſtance de iugement qui eſt d'homme à homme, voudrons nous bien croire que Dieu qui nous regarde d'enhaut, & qui penetre iuſques au fonds de nos cœurs, ne diſcerne point que les hommes foibles en quelques vnes de leurs contradictions buttent à vne meſme choſe, & qu'il ne reçoiue l'vn & l'autre? La nature de telles controuerſes eſt grandement bien exprimée par S. Paul en l'aduertiſſement qu'il nous donne, quand il dit, *Qu'il faut euiter les propha-*

nes nouueautez de mots, & les oppositions du faux nom de science. Les hommes forment la plus part du temps des oppositions qui ne sont point, & les mettent en de nouueaux termes, qui sont si fixes, qu'encore que la pensée doiue gouuerner le terme, le terme au contraire gouuerne en effect la pensée. Il y a pareillement deux fausses Vnions, ou deux fausses Paix ; l'vne quand la paix ne se fonde que sur vne subtile ignorance ; Car il est certain que toutes couleurs s'accordent dans l'obscurité : l'autre lors qu'elle est mise piece par piece sur l'adueu qu'on fait des contraires aux poincts qui sont posez pour fondemens. Quoy qu'il en soit, en telles choses, le vray & le faux sont comme le fer & l'argile aux pieds de la statue de Nabucodonozor : ce qui paroist en ce qu'ils peuuent bien s'attacher, & non pas s'incoporer. Quant aux moyens qui touchent l'Vnion, les

hommes doiuent prendre garde que lors qu'ils trauaillent à eſtablir la paix en matiere de Religion, ils ne viennent à diſſoudre & ſouiller les loix de la Charité & de la ſocieté humaine. Il y a deux eſpées entre les Chreſtiens, la ſpirituelle & la temporelle : l'vne & l'autre ont leur propre office & leur place en la defenſe de la Religion. Mais il ne faut pas que nous prenions la troiſieſme eſpée, qui eſt celle de Mahomet, ou du moins elle luy reſſemble fort. C'eſt elle qui pour l'auancement de la Religion, force les conſciences par la guerre & par de ſanglantes perſecutions ; ce qui ne ſe doit qu'en cas de manifeſte ſcandale, de blaſphemes, ou de meſlanges de factions contre l'Eſtat. A quoy ſert encore moins de nourrir des ſeditions, d'authoriſer des conſpirations, ou des rebellions, & de mettre l'eſpée entre les mains du commun, ou d'executer de ſéblables cho-

ſes, qui ne tendent qu'à la ruine des Gouuernemens eſtablis par l'ordonnance de Dieu. Lors que nous en venons à ce poinct, nous briſons la premiere table de la loy cōtre la ſeconde; & ainſi pour conſiderer les hommes comme Chreſtiens, nous oublions qu'ils ſont hommes. Le Poëte Lucrece conſiderant attentiuement l'action d'Agamemnon, qui auoit le cœur ſi peu ſenſible à la pitié, qu'il oſoit bien regarder ſa propre fille, lors qu'on la ſacrifioit, ne peut s'empeſcher de s'eſcrier,

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum!

Mais qu'euſt-il dit s'il euſt ſceu les ſanglantes executions, & les horribles entrepriſes aduenües de noſtre temps pour ce meſme ſujet? Il eſt hors de doute que cela l'euſt rendu ſept fois plus Epicure & plus Atheiſte qu'il n'eſtoit pas. Et vrayement comme en

matiere de Religion l'espée téporelle ne doit estre tirée qu'auec vne grande precaution, ainsi c'est vne chose monstrueuse de la mettre entre les mains du menu peuple. Laissons plustost cela aux Anabaptistes & à telles autres Furies. Ce fut vn horrible blaspheme, quand le Diable dit, *Ie veux monter, & estre semblable au Tres-haut.* Mais c'est vne impieté bien plus grande de masquer Dieu, & luy faire venir dire, *Ie veux descendre, & estre semblable au Prince des tenebres.* Ce n'est pas aussi vn moindre mal de mettre la cause de la Religion dans les plus cruelles & abominables actions de tuer les Princes, massacrer les peuples, & ruiner les Estats de fonds en comble. Asseurement c'est faire descendre le sainct Esprit au lieu de la ressemblance d'vne Colombe, en la forme d'vn Vautour, ou bien d'vn Corbeau, & tirer du Nauire de l'Eglise Chrestienne vn tas de

canaille comme d'vn vaisseau de Pyrates & d'assassins. C'est pourquoy il est tres-necessaire que l'Eglise par sa doctrine & par ses decrets, les Princes Chrestiens par leur espée, & les instructions Catholiques & morales s'aident de leur authorité ainsi que d'vn Caducée, pour condamner à iamais les pernicieuses maximes, comme dignes de l'Enfer : Ce que l'on a desia faict pour la plus grande partie. Que s'il est question de chercher quelque salutaire aduis en ce qui touche la Religion, ie n'en treuue point de meilleur que celuy de l'Apostre, *Ira hominis non implet iustitiam Dei.* Sur quoy vn des Peres de l'Eglise a remarqué fort sagement, *Que ceux qui estiment necessaire, & qui persuadent aux autres de forcer les consciences, le font d'ordinaire, pource qu'eux mesmes y sont interessez les premiers.*

De la Vengeance.

V.

LA Vengeance eſt vne eſpece de Iuſtice ſauuage; plus l'homme court apres elle, & plus il faut que les loix la deſracinent: Car touchant la premiere iniure, elle ne fait qu'offenſer la loy: mais la reuãche quon taſche d'en prendre eſt ce qui la met hors d'office. Si l'hõme tire raiſon d'vn affront, il a l'eſchange auec ſon ennemy: que s'il paſſe outre, il ſe donne vn Empire ſur luy, pource que c'eſt vne action de Prince de pardonner. Salomon dit à ce propos, *Ie ſuis aſſeuré que c'eſt la gloire de l'homme, de ne s'arreſter point ſur vne offẽſe.* Auſſi ce qui eſt paſſé n'eſt plus, & eſt irreuocable, ioint que les Sages ſe treuuent aſſez empeſchez

des choses presétes & de celles de l'aduenir. Cela estant, il est manifeste que ceux-là s'amusent à rien qui se trauaillent apres le passé. Celuy qui offense autrui ne le fait point pour l'amour de l'iniure mesme, mais bien pour en tirer du profit, du plaisir, de l'honneur, ou telle autre cómodité. Pourquoy donc seray-je si fol que de me mettre en cholere contre vn hóme pource qu'il s'aime plus qu'il ne m'aime? Faut-il s'estonner si vne personne d'vn meschãt naturel se plaist d'ordinare à faire du mal? Nenny sãs doute, pource que telles gens sont cóme les ronces & les espines, qui picquent & esgratignent, à cause qu'elles ne peuuent faire autremét. De toutes les especes de Végeance, il n'en est point de plus tolerable que celle qui touche les offenses ausquelles on ne peut remedier par les loix. Mais en tel cas il faut que l'hóme prenne garde aussi à se venger de telle

sorte

ſorte, qu'il n'y ayt point de loy pour le punir : autremét il a touſiours deuant ſoy ſon ennemy, & ce ſont deux pour vn. Il y en a qui ne croyent point eſtre ſatisfaicts en leur animoſité, s'ils ne font auparauant ſçauoir à leur ennemy que c'eſt à luy qu'ils en veulent ; & cette eſpece de Vengeance eſt la plus genereuſe de toutes. La raiſon que i'en puis alleguer, c'eſt que le plaiſir ne ſemble pas ſi grand en tirant raiſon d'vn affront, qu'il l'eſt en faiſant que l'ennemy ſe repéte. Il n'en eſt pas ainſi des courages laſches. Comme ils n'ont rien de gentil & de noble en eux, ils ſe comportent tout autremét, & ſont comparables à vne fleche, qui vole en l'obſcurité. Le grand Coſme Duc de Floréce eſtoit ſi ennemy des Perfides, & de ceux qui negligent leurs amis, qu'à chaſque fois qu'il parloit d'eux; *Vous lirez bien*, diſoit-il, *que nous ſommes obligez de remettre les offences:* Mais

vous ne lirez pas, *qu'il nous soit enjoinct de pardonner à nos amis.* Toutesfois l'esprit de Iob sonne bien plus doucemét quand il dit, *Si nous receuons des biens de la main de Dieu, pourquoy ne serons nous pas cõtents de prendre le mal aussi?* Et le mesme se peut dire de nos amys en esgale proportion. Il est tres-certain qu'vn hóme qui cherche les moyeus de se venger, tient par maniere de dire ses playes ouuertes, qui se porteroient bien autrement, ou se gueriroient. Quant aux Vengeances publicques, elles sont la plusspart du téps infortunées, comme il aduint en la mort de Cesar, de Pertinax, & de plusieurs autres. Il n'en est pas de mesme des particulieres, bien qu'à n'en point mentir, les hommes enclins à la Vengeance menent vne vie semblable à celle des Sorciers, dont la fin est d'ordinaire tragique, pource qu'ils ne se plaisent qu'à faire du mal.

Des premieres Dignitez.

VI.

LEs hommes eſleuez aux plus hautes Dignitez, ſont eſclaues de trois maiſtres, de l'Eſtat, ou de la Souueraineté, de la Reputation, & des Affaires publiques; Ce qui eſt cauſe qu'il ne leur reſte point de liberté, ny en leur perſonne, ny en leurs actions, ny en leurs heures particulieres.

C'eſt vne eſtrange paſſion de briguer vn office, & de ſe mettre à la chaine, de chercher du cõmandement ſur autruy, & de le perdre ſur ſoy-meſme. Il y a tant de peine à s'eſleuer à vne charge honorable, qu'on peut dire veritablement qu'auec beaucoup de trauail l'on paruient à vne plus grãde fatigue, & que la plus-part du temps

la basseße & le demerite sont les deux guides qui conduisent les Ambitieux aux dignitez. Il n'est rien si difficile que de se tenir ferme dans vn chemin si glissant, ny rien si honteux que de se laisser cheoir, ou du moins de faire vne eclypse ; ce qui me semble vne chose extremement importune. *Cum non sis qui fueris, non esse, cur velis viuere.*

Mais ce que ie treuue de pire aux charges publiques, c'est que les plus habiles ne s'en peuuent retirer quand ils le desirent, & qu'ils ne le veulent pas, quand la raison le requiert. C'est auec impatience qu'ils viuẽt en hommes priuez dans les langueurs d'vn aage debile, & si maladif, qu'il ne demande que le repos; En cela semblables à de vieux habitans de village, qui veulent tousiours estre assis à la porte de leur ruë, combien que par là ils exposent leur aage à la mocquerie.

Nous voyons d'ordinaire que les

grands hommes en sont reduits à ce poinct de mendier l'opinion d'autruy pour estre estimez heureux. Aussi quelque iugement qu'ils puissent donner de leur condition, elle leur semble tousiours miserable, iusques à ce que faisans vne reflexion sur la creance que les autres ont d'eux, & qu'il n'est celuy qui ne desirast passionnément d'estre à leur place, c'est alors qu'ils vont publiant leur felicité par la bouche d'autruy, bien que possible en leur interieur ils viuent les plus miserables du monde : Car ils ne manquent iamais d'estre les premiers à ressentir leurs propres douleurs, & les derniers à descouurir leurs defauts.

De là vient que les plus aduancez en fortune ne se cognoissent point eux-mesmes, & que les occupations leur desrobent le loisir de penser à la santé du corps & de l'ame, tant qu'ils tiennét en main le gouuernail des affaires.

La peine de l'homme est extreme,
Lequel trop connu d'vn chacun,
Meurt sans se connoistre soy-mesme,
Et sans estre pleuré d'aucun.

Les hommes n'ont que trop de moyens de bien faire en l'administration de leurs charges. Il ne tient qu'à eux encore qu'ils ne facent beaucoup de maux; ce qui est vne espece de malediction. Car en matiere de mal, il n'est rië meilleur que de n'auoir ny la volonté, ny la puissance de le cômettre: Tellemét que la vraye & legitime fin d'aspirer aux dignitez, se doit rapporter au bié. Ainsi, quoy que DIEU ne reiette iamais les sinceres intnetions, il est vray neãtmoins que si l'on ne les met en execution, il n'en faut non plus tenir de compte que des bons songes.

Les Grands ne rangeront iamais le peuple au deuoir, s'ils ne presidét eux-mesmes au siege d'honneur & de dignité, d'où comme d'vne place forte

& haut esleuée, ils puissent commander aux subiets, & les reduire à l'obeissance. Le merite est la fin du mouuement de l'homme; & la conscience du merite l'acconplissement de son repos. Car si l'homme peut monter au theatre de Dieu par quelque degré, il sera par la mesme voye fait participãt du repos de son Createur. *Et Dieu s'estant mis à regarder les œuures que ses mains auoient faittes, veit qu'elles estoient grandement bonnes*; & ce fut alors que s'ensuiuit le iour du Sabat. Proposez-vous tousiours les meilleurs exẽples en l'exercice de vostre charge : Car vous deuez sçauoir que l'imitation n'est, par maniere de dire, autre chose qu'vn globe de preceptes. Apres l'auoir exercée quelque temps, faittes en sorte que vos propres actions vous seruent d'exemple à vous mesme, & soyez soigneux de rechercher si vous ne viuez pas mieux alors que vous ne

viuiez auparauant. Ne negligez pas aussi les exemples de ceux qui se sont mal comportez en leur charge, non pas pour vous esleuer en blasmant leur memoire, mais pour vous seruir de direction en ce que vous auez à euiter.

En la reformation de vostre vie, fuyez la presomption & le scandale, tant des personnes que du passé; & taschez en outre de donner ensemble de bons exemples, & de les suiure.

Reduisez les choses à leur premiere institutió, & remarquez bien en quoy & comment elles ont forligné. Mais sur tout, conseillez vous auec le passé touchant ce qui est bon à faire; & apprenez du dernier temps ce qu'on peut effectuer plus à propos.

Rendez-vous exact, & regulier au cours des affaires, afin que les hommes cognoissent ce qu'ils peuuent attendre de vous. Que si vous faittes quelquefois vne digression de la regle

que vous vous estes prescritte, expliquez vous clairement, sans y apporter ny ambiguité ny ceremonie.

Conseruez les droicts de vostre charge religieusement, & sans former à tout coup de nouuelles controuerses sur vostre Iurisdiction. Au lieu d'en venir si auant, taschez d'en tirer raison secrettement; de peur que vostre indiscretió ne vous face démettre tout à faict de ce que vous pretendez.

Soyez soigneux pareillement de la conseruation des offices qui sont subalternes au vostre, vous estimant plus honoré d'estre Chef en la direction, qu'entre-metteur de toutes affaires.

Embrassez aussi les correspondances qui vous peuuent ayder en l'exercice de vostre charge, & ne reiettez point ceux qui vous donnent des aduis sur l'estat des affaires: Au contraire prenez-les en bonne part, & les en remerciez.

Les principaux defauts qui ſe commettent d'ordinaire dans les charges plus releuées, ſont quatre ; à ſçauoir Delay, Corruption, Rebut, & Facilité.

Pour le premier, vous deuez donner à tous vn accés facile ; ne manquer au temps limité ; continuer vne affaire commencée ; & ne meſler ny confondre les choſes, ſi ce n'eſt en cas d'extreme neceſſité.

Quant à la Corruption, ſouuenez-vous de lier les mains non ſeulement à vous meſme, ou à vos domeſtiques & ſeruiteurs qui peuuent receuoir, mais encore à ceux qui peuuent offrir. Car l'homme d'honneur pratique fort bien l'vn & l'autre, lors que deteſtant les preſents, il ſçait euiter la faute, & pareillement le ſoupçon. Or quiconque eſt treuué variable, & qui change de train aux affaires ſans apparence de cauſe, il ſe fait aſſeurément ſoupçon-

ner de s'eſtre laiſſé corrompre. Vn ſeruiteur qui en prend par tout, rend manifeſte ſa vilainie, & n'eſt tenu que pour vn ſouillon.

Pour le regard du Rebut, il n'eſt nullement neceſſaire, & ne peut eſtre que deſplaiſant : ſi bien que de luy meſme s'engendre la hayne; comme de la ſeuerité naiſt la crainte. A quoy i'adiouſte qu'en matiere de reprimendes les paroles en doiuent eſtre graues, mais ſans offence.

Touchant la Facilité, ie treuue que c'eſt vne choſe beaucoup pire, d'accorder à tout propos ce qu'on nous demande, que de receuoir des preſents, pource qu'on n'en fait pas touſjours. Mais ſi l'homme ſe laiſſe vne fois gaigner à quelques foibles reſpects, il eſt certain qu'il ne s'en pourra iamais deſpeſtrer. Voila pourquoy Salomon dit, *Que celuy qui a trop d'eſgard aux perſõnes, ſe tire de ſon deuoir pour*

vne piece pain. A quoy l'on peut rapporter ce dire des Anciens, *Que la dignité faict cognoistre l'homme*, & qu'elle mesme monstre que l'vn est pire, & l'autre meilleur. C'est pourquoy Tacite parlant de Galba, dit de luy, *Que tous l'estimoient capable de l'Empire deuant qu'il fust Empereur*; & de Vespasian, *Qu'il fut le seul des Empereurs qui se changea en mieux*; bien que l'vn se doiue entendre de la suffisance, & l'autre des affections, & de la façon de viure.

C'est sans doute vne marque asseurée du merite, & de la generosité d'vn esprit, quand pour s'amender il se propose l'honneur, lequel est vrayement ou doit estre le siege de la Vertu. Et cóme nous voyons qu'en la nature toutes choses tendent hastiuement à leur centre, où elles demeurent fixes & immobiles; ainsi la Vertu est violente au desir qu'elle a de passer outre, & calme quand elle est en authorité.

Tout ce qui s'esleue à de grandes charges, y monte comme par vne viz. Que s'il suruient du desordre ou des factions; ce que l'homme peut faire de mieux, c'est d'estre d'accord auecque soy-mesme en s'esleuant, & de se balancer esgalement lors qu'il s'est aduancé.

Seruez vous modestement de la memoire de vostre Predecesseur; ou si vous ne le faitres, souuenez-vous que cette debte sera payée asseurémét quand vous n'y serez plus. Que si vous auez des compagnous d'Office, gardez vous bien de les desdaigner. Au contraire, traittez les auecque respect, & les appellez lors qu'ils ne s'y attendent point. En vn mot, ne soyez ny trop sensible, ny aussi trop serieux, quand vous respondez à ceux qui vous sollicitent, afin qu'on puisse dire de vous, *Quand il est en sa charge, c'est tout vn autre homme.*

Du Mariage & du Celibat.

VII.

DEpuis que l'homme a pris vne femme, & qu'il en a des enfans, il peut dire ſans mentir qu'il a donné des oſtages à la Fortune. Ces rejettõs de Mariage luy ſont autant d'obſtacles aux grandes entrepriſes, ou de vice, ou de vertu. Il eſt hors de doute que les actions les plus ſignalées & les plus vtiles à tous ont eſté faittes par des hommes non mariez, qui ont mis le vray poinct d'honneur en l'immortelle memoire de leurs beaux faits, pluſtoſt qu'en vne longue ſuitte d'enfans : & leſquels tant en matiere d'affection que de biens, ont eſpouſé volontairement, & adopté le Public.

Or comme il eſt des hommes, qui

pour n'auoir ſoing que d'eux-meſmes, veulent viure touſiours garçons, & qui appellent ſottiſe de conſiderer l'aduenir: il s'en treuue d'autres auſſi qui ne tiennent vne femme & des enfans que pour des roolles de leur deſpenſe. Mais le plus grand nombre eſt de ceux qui pleins enſemble de conuoitiſe, de folie, & de biens de fortune, font gloire de n'auoir point d'enfans, afin de paroiſtre plus riches; Et poſſible que cela procede de ce que parmy le Vulgaire cette opinion paſſe pour creance, qu'vn homme, pour accommodé qu'il ſoit, ſouffre vn grand dechet en ſes richeſſes, s'il eſt chargé de pluſieurs enfás. Or l'ordinaire cauſe pour laquelle on ne ſe marie point, c'eſt la liberté. Cela ſe remarque aſſez en certains hommes amoureux d'eux-meſmes, & bizarres au dernier poinct; ce qui fait que la moindre contrainte leur eſt ſi ſenſible, qu'il s'en faut bien

peu que leur ceinture & leurs aiguillettes ne leur ſoient autant de fers & de chaiſnes.

Les hommes à marier ſont ordinairement les meilleurs amis, les meilleurs maiſtres, & les meilleurs seruiteurs, mais non pas touſiours les meilleurs ſubjets, pource qu'ils ont les pieds poudreux; eſtāt veritable qu'entre cent fuitifs à peine en treuuera-t'on vn ſeul de marié.

Le Celibat eſt grandement propre aux gens d'Egliſe, à cauſe qu'il eſt fort difficile que la Charité arrouſe toute la terre, s'il luy faut auparauant remplir vn lac aride & particulier. Il eſt indifferent aux Iuges & aux autres Magiſtrats, pource que s'ils ont la moindre inclination à ſe laiſſer corrompre, vn de leurs valets ſera beaucoup pire que s'ils auoient vne femme. Quant aux hommes de guerre, ie treuue que les Generaux d'armée voulant animer

leurs

leurs ſoldats au combat, ont accouſtumé de leur remettre deuant les yeux leurs femmes & leurs enfans; ce qui m'incite à croire que le meſpris que les Turcs font du Mariage rend la milice plus raualée. Quoy qu'il en ſoit, vne femme & des enfans me ſemblent auoir quelque eſpece de diſcipline que la douceur naturelle accompagne: Comme au contraire ceux qui abhorrent le Mariage ont des courages plus endurcis, & ſont fort propres à preſider aux matieres criminelles, pour y prononcer des arreſts de mort & de ſang. Les hommes d'vn naturel graue, & par conſequent accouſtumez à ſouffrir, ſont d'ordinaire bons à leurs femmes : C'eſt pourquoy l'on ſouloit dire d'Vlyſſe, *Qu'il auoit faict plus d'eſtat d'vne Vieille que de l'immortalité.* Les honneſtes femmes ſont la plus-part du temps altieres & obſtinées, pour la bonne opinion qu'elles

ont du merite de leur chasteté. Le meilleur lien de l'obeyssance & de la pudicité d'vne femme consiste à tenir vn mary pour sage: ce qu'elle ne fera iamais si elle y remarque vn excés de ialousie. Les femmes sont les maistresses des ieunes gens, les compagnes des hommes, & les nourrices des vieillards: Ainsi en quelque aage que l'homme se vueille marier, il ne manque iamais d'excuse vallable. Celuy là neantmoins fut à bon droict estimé sage, lequel interrogé en quel temps l'homme se deuoit marier: *S'il est ieune*, respondit-il, *ie luy conseille d'attendre; si vieil, de ne s'y engager iamais.*

De mauuais marys ont souuent de tres-bonnes femmes, soit que pour corriger ce qu'ils ont de pire, elles se rendent dociles, ou qu'elles prennent de la gloire en leur patience. Et certainement telle chose ne manque iamais d'arriuer, si l'election en est fait-

te contre le consentement de leurs amys: car alors il ne tient pas à tels marys qu'ils ne facent paroistre bonne leur propre folie.

Des Peres, & des Enfans.

VII.

COMME les contentemens des Peres sont secrets & subtils, leurs desplaisirs & leurs inquietudes le sont aussi. Les vns ne les peuuent expliquer; & les autres ne le veulent pas. Si les Enfans temperent l'aigreur des fatigues, ils font plus ameres les infortunes; & si le soin qu'on a d'eux accroist les trauaux de la vie, l'on ne peut nier qu'ils n'adoucissent le souuenir de la mort. La generation qui se prouigne de race en race est commune aux be-

ſtes: mais la memoire, le merite, & les actions heroïques ſont des qualitez qui n'appartiennent qu'aux hommes. Nous auons touſiours veu par eſpreuue que ceux qui ont mãqué d'enfans, ont pris plaiſir à faire les ouurages & les fondatiõs les plus nobles; De cette façon ils ſemblent auoir eſſayé d'exprimer l'image de leurs penſées où celle du corps leur manquoit ; ce qui monſtre aſſez que le ſoing de ſe *perpetuer*, touche beaucoup plus ceux qui n'ont aucuns enfans, que ces autres qui en ont. Ceux qui les premiers de tous ont mis en honneur leur maiſon, ne ſont iamais rudes à leurs enfans; pource que voyant en eux la cõtinuation non ſeulement de leur eſpece, mais encore de leur vertu, ils les conſiderent enſemble cõme leurs enfans & leurs creatures. La difference des affections que les Peres ont reſpectiuement enuers leurs enfans eſt quelque-

fois iniuste & blasmable, principalement en la mere. *Le sage enfant*, dit Salomon, *console son pere, mais le fol est la honte de sa mere.* Il aduient souuent qu'en vne maison pleine d'enfans, les aisnez y sont respectez, les plus ieunes flattez, & ceux du milieu mis en oubly, qui neantmoins deuiennent quelquefois les plus hõnestes de tous. Les peres ont tort de ne point donner à leurs enfans des appoinctemés conuenables au rang qu'ils tiennent: c'est le vray moyen de les auilir tout à faict, de leur rendre familiere la tromperie, & la conuersation des hõmes de peu, & de les faire deuenir plus grands despensiers, quand ils sont maistres de leur bien. Tellement que le meilleur pour eux seroit de conseruer leur authorité enuers leurs enfans, au lieu de leur estre chiches de la bourse.

Tous les hommes en general, tant les Peres que les Precepteurs, & les va-

lets mesme, ont cette folle coustume d'engendrer & d'entretenir entre les freres encore enfans, vne certaine emulation de courage, qui le plus souuent aboutit à discorde en l'aage viril, & seme le desordre dans les familles. C'est vne chose assez commune aux Italiens de ne mettre presque point de difference entre les enfans, & les neueux, ou les proches parens d'vne maison, & de se contenter pourueu qu'ils en soient sortis. Aussi pour en dire le vray, c'est tousiours vn mesme sang; d'où vient que nous voyons souuét que le neueu ressemble mieux à l'oncle, ou à quelque autre sien parent, qu'à ceux là mesme qui l'ont mis au monde. C'est selon qu'il se rencontre, que les parés choisissent quelquefois le cours de la vie qu'ils desirent que leurs enfans suiuent. Car alors ils sont beaucoup plus dociles, & se laissent gouuerner auec moins de pei-

ne. Ioint que les peres remarquant en eux de l'inclination à certaines choſes, ne s'accommodent pas à leur volonté iuſques au poinct de croire que ce qu'ils affectionnent le plus leur puiſſe le mieux reüſſir. Il eſt vray que ſi telle affection paroiſt eſtre extraordinaire, qu'il eſt bon alors de ne s'y point oppoſer. En quoy le plus aſſeuré c'eſt d'obſeruer touſiours la maxime qui dict, *Qu'il faut choiſir les meilleures choſes, qu'vne longue habitude rendra faciles auecque le tẽps*. A quoy i'adiouſte qu'en vne famille, les Cadets ont d'ordinaire aſſez de bonne fortune; bien que toutesfois cela n'aduienne que fort rarement ou iamais, lors que les aiſnez ſont deſ-heritez.

De la Bonté considerée en deux façons.

VIII.

IE prends icy la Bonté pour vn desir inuiolable, qui porte l'esprit au bien de tous les hommes en general. Les Grecs la nomment *Philantropie*, pource que le mot de *Courtoisie*, cóme nous en vsons d'ordinaire, a trop peu de force pour l'exprimer.

I'appelle Bonté l'habitude, & Bonté naturelle l'inclination. Cette vertu surpasse toutes les autres en preéminence, & semble estre vn caractere de la Diuinité, sans lequel l'homme est vn vray object de malheur, de misere, & d'inquietude, plus raualé que s'il estoit vn ver de terre, ou quelque insecte nuisible.

Or cette mesme Bonté a de la correspondance auec la Charité, vertu Theologique, susceptible d'erreur, & non pas d'excés. Comme vne trop grande Ambition fit tomber les Anges, vn trop grand desir de connoissance fit trébucher l'homme. Il n'en est pas ainsi de la Charité, dans laquelle ny les Anges, ny les hómes ne peuuent encourir aucun excés. L'inclination à la Bonté est si auant imprimée dans la Nature, que si elle ne s'espand sur les hommes, il faut de necessité qu'elle s'attache aux autres creatures viuantes. Cela ne peut paroistre plus euident que par l'exemple des Turcs, peuple cruel, & qui neantmoins est si charitable aux bestes, qu'il fait des aumosnes aux chiens, & aux oyseaux. Conformément à cecy Busbechius rapporte qu'vn ieune homme Chrestien faillit d'estre lapidé à Constantinople, pour auoir voulu par frippon-

nerie tirer contre vn oyſeau à long bec. Il ne s'enſuit donc pas qu'en cette vertu de Bonté ou de Charité, l'on ne puiſſe faillir quelquefois.

Les Italiens ont vn prouerbe peu louable, *Il eſt ſi bon*, diſent-ils, *qu'il ne vaut du tout rien.* Sur ce fondement l'impie Machiauel s'eſt aduancé iuſques-là, de ſouſtenir par eſcrit & ouuertement, que la Foy Chreſtienne donnoit en proye les gens de bien à la paſſion des Tyrans & des meſchans hommes: ce qu'il a dict, pource qu'il n'eſt point de loy, point de ſecte, ny point d'opinion, qui eſleue la Bonté ſi dignement & ſi haut, que faict la Religion des Chreſtiens. C'eſt pourquoy pour fuir enſemble le ſcandale & le danger qui s'en peut enſuiure, il eſt bon de prendre cognoiſſance des fautes d'vne ſi excellente habitude.

Sçachez donc qu'il vous eſt permis de rechercher le bien de voſtre Pro-

chain, mais non pas de vous rendre esclaue de l'humeur ou du caprice d'autruy: Cette complaisance n'est bonne qu'à reduire vne belle ame aux liens de la captiuité. Ne donnez point les pierres precieuses au coq d'Esope, qui aime beaucoup mieux vn grain d'orge qu'vne belle perle. L'exemple de Dieu nous enseigne cette leçon : Il arrouse la terre de pluye, & faict luire son Soleil sur les gens de bien & sur les meschans: mais il ne s'ensuit pas pour cela que les richesses, les honneurs, & les vertus pleuuent & rayonnent esgalement sur les hommes. Il faut communiquer à tous les bienfaicts communs , & distribuer auec election les dons signalez; autrement il est à craindre que pour faire le portraict vous ne gastiez l'original.

Car vous deuez sçauoir que la Theologie faict que l'amour de nous mesme est l'original, & l'amour du

prochain ce portraict dont i'entends parler. *Vends tout ce que tu possedes : donne-le aux pauures, & suy moy*: Mais ie ne te sçauray nul gré de l'auoir vedu, si ce n'est auec intention de me suiure; c'est à dire, si ta vocation n'est là reduitte, qu'en l'embrassant tu puisses faire autant de bien auec peu de moyens, que si tu en possedois beaucoup. S'il t'aduient d'y proceder autrement, prends garde que pour entretenir les ruisseaux, tu ne rendes aride la source.

Or comme il est des hommes en qui se retreuue vne certaine habitude de Bonté gouuernée par la raison, il y en a d'autres aussi qui tiennent de la Nature vne dispositió à cette Bonté; & plusieurs pareillement qui sont nez auec vn naturel enclin au mal; D'où vient que nous voyons beaucoup de personnes dont l'inclination ne se laisse aller aucunement à desirer le bié d'autruy. Quoy qu'il en soit, có-

me la moindre malignité ne tend qu'à paroiſtre reueſche & difficile, quand il eſt queſtion de traicter d'vne affaire, ou d'en demeurer d'accord auec quelqu'vn ; ainſi la plus grande malice eſt celle qui fait trophee d'enuier le bien du prochain, ou de luy pourchaſſer du mal. Tels hommes ſe plaiſent aux diſgraces des autres, comme s'ils eſtoient en leur elemét, & ne ſe laſſent iamais de les opprimer au plus fort de leurs afflictions. En quoy ſans doute ils ont moins de bon naturel que les chiens qui lechoient les playes du Lazare; & ſe móſtrent ſemblables à certaines mouches, qui s'attachent continuellement à la chair cruë, & ne ceſſent de la picquer. Le monde ne manque point de *Miſantropes*, qui font meſtier de conduire les hommes au gibet ; & toutesfois il ne s'enſuit pas qu'ils ayent tous dans leur iardin l'arbre de Timon, pour les y pendre pu-

bliquement. Telles diſpoſitions ſemblent eſtre autát d'erreurs de la Nature; Ce qui n'empeſche pas que de ces materiaux ne ſe forment les grands Politiques, tout ainſi que les vaiſſeaux expoſez aux ſecouſſes des vents & des vagues ſe font d'ordinaire d'vn bois tortu, duquel on n'vſe iamais aux baſtimens des maiſons, qui doiuent eſtre ſolides & fermes.

Que s'il faut venir maintenant aux principales parties, & aux vrais ſignes de la Bonté, on treuuera qu'ils ſont en aſſez bon nombre. Si l'hóme ſe rend officieux & courtois aux Eſtrangers; il eſt aſſeurément citoyen du monde; & ſon ame n'eſt pas vne Iſle coupée, mais pluſtoſt vne terre ferme. S'il ſe laiſſe toucher aux afflictions d'autruy, il monſtre que ſon cœur eſt ſemblable à ce genereux arbre de qui l'on fait ſortir du Baume quand on le bleſſe. S'il pardonne & remet les offenſes, il

faict voir ſon courage eſleué de telle ſorte ſur les iniures, qu'il n'eſt pas poſſible d'y tirer contre. S'il eſt plein de recognoiſſance pour de petits biensfaits, il donne des preuues comme quoy il ſçait peſer l'intention des hommes, & non pas les bons offices qu'il rend. Mais ſur tout s'il a la perfection de S. Paul, *Qui deſiroit d'eſtre anatheme de Ieſus-Chriſt pour le ſalut de ſes freres*, il faict paroiſtre en cela qu'il tient quelque choſe de la nature diuine; & meſme qu'il a vne maniere de conformité auec Ieſus-Chriſt.

De la Ruse, ou de l'Artifice.

IX.

I'ENTENDS par *l'Artifice* vne prudence qui semble estre gauche & tortuë. Car, pour en parler franchement, entre *l'Artifitieux* & le *Sage*, il y a bien de la difference, tant en matiere de prix que d'honnesteté. Et comme les plus grands pipeurs ne sont pas les meilleurs ioueurs; ainsi tel est habile au fait des remuëmens & des factions, qui se treuue apprentif & nouueau si on le tire hors de là. D'ailleurs, se connoistre en gens & en affaires sont deux choses fort differentes. Vous en verrez qui excellent à iuger de l'humeur des hommes, & qui n'entendent rien à sonder le fonds d'vne affai-

re: Auſſi deuons nous croire que cette ſcience s'apprend pluſtoſt dans les hõneſtes compagnies, que par la lecture des liures. Il y en a d'autres plus propres à l'execution qu'au conſeil, & qui ne ſçauent iouer que ſur leur propre damier. Que s'il vous aduient de les mettre en conference auecque des hommes qu'ils n'ayent iamais veus, ils ſe recognoiſſent alors trop courts d'vn poinct, & quittent le ieu: De maniere que l'ancien prouerbe faict à peine pour eux, qui dict, *Que pour diſcerner l'hõme ſage d'aueque le fol, il les faut enuoyer tous nuds en vn pays eſtrãger.* Or d'autant que les hommes fins & artificieux ſont ſemblables à ceux qui vendent des bagatelles, il ne ſera pas hors de propos d'eſtaler icy leur mercerie aux yeux d'vn chacun.

C'eſt vn traict de matoiſerie & de ruſe, de regarder du coing de l'œil celuy à qui vous parlez; Car il y a plu-

ſieurs hommes ſages qui ont des cœurs ſecrets & des cõtenances tranſparantes. Toutesfois il faut que cela ſe faſſe froidement, & comme à la deſrobée.

Vn autre poinct de fineſſe eſt lors qu'ayant à obtenir vne choſe de quelqu'vn en vne dépeſche preſente, vous l'entretenez d'vn autre diſcours, de peur que vous ne l'attiriez à vous faire des obiections. Ie diray à ce propos qu'il me ſouuient d'auoir autres-fois cognu vn Secretaire d'Eſtat, qui n'approchoit iamais de la Reine Elizabeth auecque deſſein de luy propoſer vne choſe, qu'il ne la miſt touſiours auparauant dans quelque diſcours Politique, afin qu'elle euſt moins de loiſir d'y ſonger.

La meſme ſurpriſe ſe peut faire, ſi l'on met en auãt vn poinct d'importance, quand la partie eſt preſſée, pour luy oſter les moyens de cõſiderer pru-

demment la chose qui est mise en deliberation.

Si quelqu'vn veut empescher le succez d'vne affaire qu'il croit deuoir estre tout de bon proposée par vn autre, il faut qu'il pretende en apparence d'en desirer l'euenement, & que cependant il la propose luy mesme de telle sorte, qu'il la combatte.

Interrompre vne personne au milieu de son discours, comme si l'on se reprenoit soy-mesme, engendre vn plus grand desir d'en sçauoir dauantage, dans l'esprit de celuy auec qui vous conferez.

Pource que l'issue d'vne chose est bien meilleure, quand elle semble estre tirée de vous par question, que si vous l'offriez de vous mesme ; vous pouuez ietter vne amorce pour la demande, en monstrant vn autre visage que vous n'auez accoustumé, afin de döner sujet à la partie de vous deman-

der quel ſujet vous auez de changer ainſi, à l'imitation de Nehemias qui dit, *Et ie n'auois point eſté cy deuant triſte en la preſence du Roy.*

En matiere d'affaires qui ſont deſagreables & foibles, il eſt fort bon de rompre la glace par quelques paroles qui ſoient de moindre poids, & de reſeruer la choſe la plus importáte pour y tomber comme par vn cas fortuit, de telle ſorte que la queſtion puiſſe eſtre propoſée ſur la parole de l'autre, comme dit Narciſſus, en rapportant à Claudius le mariage de Meſſalline & de Silius.

En ce qui touche vne affaire dont vn homme ne veut pas qu'on ſçache qu'il eſt l'autheur, il faut emprunter le nom du public, comme qui diroit, *l'on fait courir vn bruit*, ou bien, *le monde dit, &c.*

I'ay connu deux hommes, dont l'vn eſcriuant à des perſonnes de qualité,

auoit accouſtumé de marquer au bas de ſa lettre ce qui eſtoit de plus eſſentiel, comme ſi c'euſt eſté vne choſe de peu d'importance. Quant à l'autre, s'il ſe mettoit à faire quelque diſcours, il paſſoit par deſſus l'affaire à laquelle ſon intention eſtoit le plus portée; puis il y reuenoit lors qu'on y penſoit le moins, comme s'il l'euſt tout à faict oubliée.

Il y en a quelques-vns qui ſont bien aiſes d'eſtre ſurpris en certain temps, comme quand ils croyent que la partie qu'ils deſirent doiue arriuer là deſſus. D'autres ſont fort contents qu'on les treuue auec vne lettre à la main, ou en vne action qu'ils n'ont pas accouſtumé de faire, afin de donner tacitement à connoiſtre les choſes qu'ils deſireroient eux-meſmes eſtre ſceuës.

Ce n'eſt pas vne petite fineſſe de laiſſer tomber des paroles au nom d'vn homme, quand on deſire qu'vn autre

les apprenne, & mesme qu'il s'en serue afin d'en tirer de l'aduantage : I'ay autres-fois cognu deux habiles hōmes, qui briguoient vne mesme charge de Secretaire au temps de la Reine Elizabeth, & qui ne laissoient pas de se faire la guerre secrettement, combien que de iour en iour ils cōferassent ensemble. Sur quoy estant aduenu à l'vn de dire, qu'estre Secretaire au declin d'vne Mornarchie, estoit vne chose chatouilleuse, & qu'il ne l'affectoit point : l'autre reprit incontinent les paroles, & fit entendre à plusieurs de ses amys, qu'il ne treuuoit nullement à propos d'aspirer à estre faict Secretaire en la decadence de l'Estat. Cependant le premier se seruit de ce terme auec aduantage : & treuua moyen de le faire sçauoir à la Reyne, qui tout aussi tost le prit en si mauuaise part, qu'elle ne voulut iamais plus oüyr parler de la brigue de l'autre.

I'obmets vne autre ruse, que nous appellons ordinairement, *le tour du chat dans la poesle*, qui est quand vn hôme fait autheur vn autre des paroles que luy mesme luy a dittes. Aussi n'y a-t'il celuy qui ne voye bien, que lors qu'il se passe quelque chose entre deux personnes, il n'est pas trop aisé de coniecturer par qui la parole a esté premierement portée, & mise en auant.

Il s'en treuue encor plusieurs, qui ont accoustumé d'empescher tacitement aux autres des choses dont ils se iustifient en les niant, comme s'ils disoient, *ie ne fay pas cela moy*, &c. à l'exemple de Tigillinus, lors que parlant à Burrus il luy reprochoit, *que pour luy il ne s'entretenoit point de diuerses esperãces, & que si quelque chose le touchoit, c'estoit seulement la conseruation de son Prince.*

Quelques vns ont tellement le mot pour rire, qu'il n'y a rien qu'ils ne fa-

cent glisser dans vn conte fait à plaisir; Ce qui sert à les mettre dauantage sur leur garde, & à faire que les autres le souffrent auecque plus de plaisir.

Ce n'est pas vne petite ruse à vn homme, de former la response qu'il voudroit qu'on luy fist, en ses propres termes & propositions, pource que cela est cause que l'autre partie s'y attache auec moins d'obstination.

I'adiouste à cecy, que c'est vne chose estrange de voir comme quoy certains hommes attendent long temps à mettre en euidence ce qu'ils ont enuie de dire, & combien de langages ils entassent pour en venir au poinct principal; Ce qui neantmoins n'arriue que trop souuent, quoy que pour cet effect vne grande patience soit requise.

Vne demande faite soudainement, auec hardiesse, & lors qu'on s'y attend le moins, surprend maintesfois vn

homme & le manifeste; Comme il aduint à celuy qui ayant changé son nom, & se sentant appellé tout de bon par vn autre, ne pût s'empescher de se tourner pour se mettre en estat de luy respondre. Mais comme ces bagatelles & ces finesses sont infinies, ce ne seroit iamais faict si l'on vouloit les estaller toutes. Et toutesfois il n'y auroit point de mal d'essayer d'en faire vne bonne liste. Car la chose du monde qui endommage le plus vn Estat, c'est quand les hommes artificieux y passent pour sages.

Il s'en treuue aussi quelques-vns, qui pour connoistre l'issuë ou la decadence d'vne affaire, n'en sont nullement plus habiles à soustenir ce qui est de leur charge; pareils à certaines maisons, dont les portes & les degrez ont ie ne sçay quoy de commode & de beau, mais les châbres n'en valent rien. C'est pourquoy l'ordinaire de

tels esprits c'est de courir à la conclusion d'vn faict par la voye des subtilitez, comme inhabiles qu'ils sont à l'examiner plus auant. Et toutesfois ils font coustume de tourner à leur auantage leur propre ignorance, & veulent en outre qu'on les tienne pour des hommes grandement experimentez aux affaires. Ie laisse à part l'effronterie de ceux dont la ruse se fonde plustost sur les tromperies, ou, comme l'on dit, à prendre les autres pour duppes, que sur la solidité de leurs propres actions. En quoy certes ils contrarient entierement à ce precepte de Salomon, *Que l'homme prudent va le grand chemin, au lieu que l'Artificieux tourne ses pas à la tromperie.*

De l'Amour.

X.

LE Theatre a plus d'obligation à l'Amour, que la vie de l'homme. Car cette passion desreglée est d'ordinaire le sujet des Comedies, & souuent encore des Tragedies. Ainsi elle faict tousiours beaucoup de tort à la vie, tantost cóme vne Sereine, & quelquefois comme vne Furie. C'est vne chose remarquable, que parmy les plus grands personnages, dont la memoire nous reste encore ancienne ou recente, il ne s'en est point treuué que la violence d'Amour ait tout à faict mis hors des bornes de la raison. Ce qui monstre assez que les excellens hommes opposent à cette foible pas-

ſion les grandes affaires, comme autant d'obſtacles pour l'arreſter. Il faut neantmoins oſter de ce nombre l'ambitieux M. Anthoine demy-partiſan du grand Empire Romain, & le Decemvir Appius Claudius, le premier deſquels eſtoit ſans mentir vn hóme voluptueux, & qui ſe laiſſoit emporter à ſes appetits; mais quant au ſecód, il ſe rendoit egalement recommandable par la ſageſſe & l'auſterité de ſa vie. Cela nous apprend qu'il ſemble, quoy que telle choſe arriue fort rarement, que l'Amour ſe peut donner auſſi toſt vne entrée en vne ame ouuerte, que dans vn cœur bien fortifié, ſi l'on n'y fait pas bonne garde. Epicure dit aſſez foiblement, *Que nous ſommes l'vn à l'autre vn aſſez ample Theatre*; comme ſi l'homme qui eſt fait pour la contéplation du Ciel & des plus nobles objets, n'eſtoit obligé de faire autre choſe que de flechir le genouil deuant vne

petite Idole, & s'assubjettir non seulement au ventre, à la maniere des bestes, mais à l'œil aussi, qui luy a esté donné pour des actions plus releuées. C'est vne merueille de remarquer l'excés de cette passion, & comme elle braue ensemble la nature & la valeur des choses, en ce qu'vser d'vne perpetuelle hyperbole en parlant est ce qui n'appartient qu'à l'Amour. Aussi n'est-ce pas simplement en la phrase; car pour ce qui a esté dit, *que l'homme est à soy-mesme le Roy de la flatterie*, auec qui les moindres flatteurs ont de l'intelligence; cela se verifie encore plus asseurément en celuy qui aime.

Il est certain que iamais l'homme quelque superbe qu'il soit, ne fit tant d'estime de soy, que l'Amant en fait de la chose aimée. Cette verité a donné lieu à ce bon mot, *Qu'il est impossible d'estre ensemble amoureux & sage.* Or comme il n'est celuy qui ne

prenne garde à cette folie, la personne aymée est la premiere qui s'en aduise, s'il aduient que son amour ne soit reciproque: Car c'est vne maxime infaillible, que l'Amour deuient tousiours mutuel, ou qu'il se change en vn mespris interieur & secret. C'est pourquoy les hommes sont d'autant plus obligez de ne se laisser surprendre à cette passion, d'où s'ensuit la perte de l'Amour mesme, & de plusieurs autres choses.

Les Poëtes nous ont representé cette perte, quand ils ont feint que celuy qui prefera iadis Helene, se priua des dons de Iunō & de Pallas. Par où il nous est monstré que pour s'attacher auec excés aux passions amoureuses, il faut faire estat de renoncer entierement à la sagesse, & aux biens de la fortune. Cette passion a son flux & son reflux dans les saisons des foiblesses humaines, qui cōsistent aux extremi-

tez du bon-heur, ou de l'aduersité; bié que ce dernier ait esté moins remarqué. Ces deux conditions sont les boute-feux de l'Amour, qui augmentent les degrez de sa chaleur, & font voir par consequent que c'est vne des creatures de la Folie.

Il faut donc tenir pour bien aduisez ceux qui laissant en son quartier cette passion, la separent entierement de leurs affaires plus importantes, & des principales actions de la vie. Car s'il aduient qu'elle s'y donne entrée vne fois, elle ne fait que troubler la fortune des hommes, & les reduit iusques là, qu'il leur est du tout impossible de se tenir fermes & asseurez dans leurs propres bornes.

Quand ie considere d'où vient que les hommes de guerre ont vne complexion amoureuse, ie n'en treuue point d'autre cause, si ce n'est qu'ils sont addonnez à l'Amour comme au

vin. Car le danger cherche d'ordinaire le plaisir pour allegement. L'homme tient de sa Nature, d'auoir vne inclination secrete à l'amour d'autruy, qui n'estant employée enuers quelque peu de gens, s'espand naturellement sur plusieurs, & fait que les personnes deuiennent humaines & charitables. Que s'il faut tout dire en vn mot, *l'Amour du Mariage produit les hommes, l'Amitié les rend parfaicts, & le plaisir voluptueux les destruit.*

De l'Atheisme.

XI.

IE croyray toutes les fables de l'Alcoran plustost que de penser seulement qu'il n'y ait point de souuerain Moteur en tout ce grand Vniuers. Dieu n'a iamais faict des miracles pour la confusion des Athées, pource que ses œuures ordinaires suffisent pour les conuaincre. Vne legere cognoissance de la Philosophie est capable de porter à l'Atheisme l'inclination, & de la reduire aussi à la Religion, si l'on peut penetrer plus auant dans elle mesme. I'aduouë que l'esprit humain s'arreste souuent sur les causes secondes, principalement quand il les considere esparses & separées : Mais il est impossible aussi que les contemplant vnies &

ioinctes ensemble, il n'aduouë la Prouidence & la Deïté.

L'Eschole de Leucippe, de Democrite, & d'Epicure, qu'on a reprise d'Atheisme, est celle là mesme qui fait voir la Religion plus clairement que toutes les autres. Car il y a bien plus d'apparence qu'vne quint'essence immuable, & quatre muables Elemens rangez auec proportion, & de toute eternité, se puissent passer d'vn Dieu; qu'il n'est croyable qu'vne confusion d'atomes & de semences, ou de petits corps, ait peu produire cet ordre & cette beauté, sans vne cause premiere.

La saincte Escriture rapporte que, *l'Insensé a dict en son cœur qu'il n'est point de Dieu.* Où il faut remarquer qu'elle ne l'accuse pas de le pẽser en son ame, mais plustost de le dire en son interieur, ou de le dicter à soy-mesme, cõme vne chose qu'il desire grãdement, sans que toutesfois il la croye, pource

qu'il n'en eſt pas aſſeuré. Auſſi nul ne met en doute qu'il n'y ait vn Dieu, hors-mis ceux pour leſquels il ſeroit bon qu'il n'en fuſt point.

L'Atheiſme eſt pluſtoſt ſur les levres que dans le cœur de l'homme, & cela paroiſt principalement en ce que les Atheiſtes diſcourent ſans ceſſe de leur opinion, cõme s'ils s'y croyoient foibles en eux meſmes, & deſiroient d'y eſtre fortifiez par le cõſentement d'autruy. Mais il paroiſt bien plus encore en ce qu'il y a des Atheiſtes qui font tous leurs efforts afin d'auoir des diſciples, comme il arriue aux autres Sectaires; & le pire encore, c'eſt, que vous en treuuerez quelques-vns qui meurent Athées, & qui ne ſe veulent point deſdire de leurs blaſphemes; au lieu que s'ils croyoient veritablement qu'il n'y euſt point de Dieu, pourquoy ſe troubleroient-ils iuſques à ce poinct?

L'on tient qu'Epicure eut plus d'esgard à l'honneur qu'à son opinion, quād il affirma qu'il y auoit certaines Natures bien-heureuses, qui se cōtentoient de leur propre felicité, sans se mettre en peine du gouuernemēt des choses du monde. Par où l'on veut dire qu'Epicure s'accōmodoit au temps quand il parloit de cette sorte, bien qu'en son interieur il ne recogneust point de Dieu. Mais il est certain qu'on l'accusoit sans raison, puis que ce fut luy qui profera ces belles paroles, *Que c'est vne chose prophane d'appliquer aux Dieux les opinions du Vulgaire, & non pas de nier les Dieux de luy mesme.* Certes le diuin Platon n'en eust pas dict dauantage. Or si Epicure estoit si hardy que de n'admettre la Prouidence de Dieu, du moins il faut qu'on m'aduouë qu'il n'en pouuoit nier la nature.

Les peuples des Indes Occidenta-

les donnent des noms propres à leurs Dieux particuliers, bien qu'ils n'en ayent point de commun pour dire DIEV; comme si les Payens eussent eu les noms de Iupiter, d'Apollon, de Mars, &c. & non pas le mot DIEV. Cela nous apprend qu'il n'y a point de nation si barbare, qui n'ait quelque notion de la Diuinité; quoy que ces peuples ne la puissent pas auoir si ample que nous. Tellemét que les Sauuages mesme, quelques grossiers qu'ils soient, entrent au champ de bataille pour combattre l'impieté des Athées.

Il se treuue peu d'Atheistes, qui s'amusent à la contemplation, si l'on ne m'allegue vn Diagoras, vn Bion, vn Lucian, & possible quelques autres, qui toutesfois semblent estre plus Athées qu'ils ne sont. Car tous ceux qui s'opposent à vne Religion, ou à quelque superstition receuë, sont appellez Atheistes par leurs ennemis,

Mais les plus grands Athées ſont ordinairement Hypocrites: Car ils font ſemblant de cherir les choſes ſacrées, ſans que neantmoins leur affection s'y laiſſe porter tant ſoit peu, ſi bien qu'à la fin il faut neceſſairement qu'ils ſoient cautheriſez. Les cauſes de l'Atheiſme ſont les diuiſions en la Religion, s'il y en a pluſieurs, pource que la moindre diuiſion apporte du zele aux deux partis; mais il eſt certain que pluſieurs partialitez iointes enſemble introduiſent l'Atheiſme. L'autre eſt le ſcandale des Miniſtres des choſes ſacrées, quand par leurs mauuais deportemens, ils en viennent à ce que dit ſainct Bernard, *Non eſt iam dicere, vt populus, ſic Sacerdos; quia nec ſic populus vt Sacerdos.* La troiſieſme eſt la pernicieuſe habitude que l'on prend à prophaner par raillerie les choſes ſainctes; ce qui efface peu à peu le reſpect qui ſe doit à la Religion. Et la der-

niere, l'affluence des hommes de lettres, principalement en vn temps de paix & de prosperité : car les troubles & les aduersitez, portent dauantage les hommes à la deuotion.

Ceux qui nient l'essence de Dieu, destruisent la noblesse de l'homme; qui toutesfois est si brutal en ce qui est du corps, que si le seul esprit ne l'allioit auec Dieu, il ne seroit qu'vne creature vile & rampante. Ils ruinent encore tout ce que la nature a de grãd & de genereux. Ie n'en veux point d'autre exemple que celuy du chien, qui redouble son asseurãce & sa force soubs l'ombre & la protection de son maistre, qui est par maniere de dire, comme son Dieu, ou du moins qui luy tient lieu d'vne meilleure nature; D'où vient que la confiance qu'il y met le fortifie de telle sorte, que sans elle il s'en faudroit plus de la moitié qu'il n'eust tant de force.

Suiuant cela, nous voyons encore que l'homme qui s'asseure sur la faueur, & sur l'assistance Diuine, reçoit tant de force& de foy, qu'il est impossible à la nature humaine d'y paruenir iamais de soy-mesme. Ainsi, comme l'Atheisme est tousiours detestable & pernicieux, de quelque façon qu'on le considere, ce qui le rend encore plus odieux, est qu'il a cela de mauuais, d'oster à nostre nature les moyens de s'esleuer au dessus de l'humaine fragilité.

Ce dommageable effect ne porte pas coup seulemẽt sur des particuliers, mais contre des nations entieres, & voyla ce que i'y treuue de pire. Il n'y eut iamais d'Estat qui esgalast en grandeur de courage celuy des Romains: Oyez maintenant ce que Ciceron en a dict. *Flatons-nous tant qu'il nous plaira (Meßieurs nos Peres) si est-ce que nous n'auons ny vaincu les Espagnols en nom-*

bre, ny les Gaulois en force, ny ceux de Carthage en ruſes, ny les Grecs en artifices, ny finalement les Italiens meſmes & les Latins en bonne intelligence, qui eſt vne vertu familiere, & comme naturelle à tous ceux de ce pays. Mais il eſt bien vray auſſi qu'en matiere de Religion & de pieté, nous auons gaigné l'aduantage ſur toutes les nations par nous conqueſtées, ayans ſagement ſceu cognoiſtre, que les choſes du monde ſont gouuernées par la ſouueraine puiſſance des Dieux immortels.

De la prudence de l'homme appliquée à soy-mesme.

XII.

LA Fourmy est vn pauure petit animal, sage de soy, & neantmoins nuisible aux iardins. C'est ainsi que les hõmes qui s'ayment eux-mesmes auec passion, sont les motifs de la desolation des Estats. Faictes donc vn raisõnable partage de cet amour propre à celuy du public, & n'aymez pas tant vostre profit, que tout le dõmage en reuienne aux autres. L'homme n'a point de pire but en ses actions que soy-mesme. Aussi n'est-il rien que terre, qui seule demeure ferme en son propre centre, cependant que toutes les choses qui s'auoisinent des Cieux se meuuent au centre auquel elles font du bien.

Comme il eſt vray qu'vn Prince ne peut auoir ny du bien du mal, que ſon peuple ne s'en reſſente, vouloir rapporter tout à ſoy eſt vne choſe ſupportable en vn Souuerain; mais vne faute irremiſſible en vn ſeruiteur à l'endroit de ſon Prince, ou ſi vous voulez, en vn Citoyen vers ſa Republique. Car l'ordinaire de telles gens eſt de tourner à leur profit toutes les affaires qui leur paſſent par les mains; tellemen t qu'il faut de neceſſité que leurs intentions ſoient le plus ſouuent exentricques au bien de leur Seigneur ou de ſon Eſtat. C'eſt pourquoy les Princes doiuent eſtre ſoigneux de prendre des ſeruiteurs qui ſoient exempts de ce blaſme, s'ils ne veulent que le ſeruice qu'on leur doit ne deuienne qu'vne choſe acceſſoire.

Or ce qui rend encore en cecy l'effet plus pernicieux, c'eſt qu'on n'y obſerue aucune meſure. Il n'y auroit ſans

doute point de proportion à prefe-rer le bien du valet à celuy du maistre: Mais il s'y en treuueroit encore moins, si sous l'esperance d'vn petit profit, le seruiteur irritoit les affaires contre vn grand bien qui pourroit reuenir à son Souuerain. Et toutes-fois cela n'arriue que trop souuent, à cause que le bien qu'en reçoiuent tels seruiteurs, est selon le modele de leur fortune particuliere: comme le dommage qu'ils vendent pour le re-ceuoir est aussi conforme au modele de la fortune de leur Seigneur. Ceux qui sont trop passionnez pour leur interest particulier, ne se soucient point de faire brusler vne maison entiere pour n'y mettre cuire qu'vn œuf. Ce qui n'empesche pas qu'ils ne soient quelquesfois aimez des plus Grands, pource qu'ils ne tas-chent qu'à leur complaire, afin de ti-rer tout le profit à eux? Et voila les

deux principaux motifs qui dans le maniment des affaires leur font abandonner tout ce qui touche le bien de leurs Maiſtres.

La prudence de l'homme appliquée à ſoy-meſme, eſt en pluſieurs de ſes branches vne choſe corrompuë. Elle eſt auſſi commune à diuerſes ſortes d'animaux; comme aux Rats, qui aſſeurément abandonnent vne maiſon quand ils preuoyent ſa cheute; aux Renards, qui ſçauent bien s'ayder du trou qu'a faict le blaireau pour l'en chaſſer luy-meſme; & aux Crocodilles, qui font ſemblant d'eſpandre des larmes, pour attirer ceux qu'ils veulent deuorer. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, eſt que ceux deſquels, comme Ciceron dit de Pompée, ſont amoureux d'eux-meſmes ſans riual, eſpreuuent la plus-part du temps les diſgraces de la Fortune. Car comme ils ont ſacrifié tout leur temps à leur

propre intereſt, ils deuiennent en fin les victimes de l'Aduerſité, lors que par leur ſageſſe ils croyent l'auoir arreſtée.

Du regime de viure pour ſe bien porter.

XIII.

LA diſcretion eſt auſſi profitable en cecy que tous les Aphoriſmes des Medecins. Chacun doit connoiſtre ſa complexion, & ſçauoir les choſes qui luy ſont nuiſibles ou bonnes. Il n'eſt point de meilleure medecine que celle-cy, pour conſeruer la ſanté; ny point de concluſion plus aſſeurée que de pouuoir dire; *Cela m'a faict mal, ie n'en veux donc plus vſer*: & au contraire; *ie veux continuer cecy, pource que ie m'en treuue bien.* Tant qu'on eſt ieune,

la force de la nature surmonte plusieurs excés, desquels l'homme paye l'vsure en son dernier aage.

Representez vous donc que les ans se precipitét de iour en iour à leur periode, & ne pensez pas pouuoir faire tousiours de mesmes desbauches. Entre les vieillards, ceux qui se mõstrent les plus vigoureux sont finalemét emportez pour de semblables espreuues, pource qu'ils ne peuuent souffrir vn deffi.

Au fort d'vne diette fuyez la promptitude à changer de façon de viure; ou bien si la necessité vous y force, accómmodez tout le reste à tel changement. Cela vous est enseigné par cette maxime de Nature & d'Estat, *Qu'il est beaucoup plus asseuré de changer plusieurs choses, que d'en reformer vne seule.*

Examinez vos façons de viure en vostre diette, en vostre dormir, en vos exercices, en vos vestemens, & en tel-

les autres choses, & espreuuez si vous pouuez discontinuer peu à peu ce qui vous semble nuisible : mais il faut que cela se fasse de telle sorte, que si vous y receuez quelque incóuenient par l'eschange, vous repreniez ce que vous aurez delaissé. Car il est tres - difficile de distinguer ce qui est generalement tenu pour bon d'auec ce qui est particulierement sain, & propre pour vostre corps. Il n'est point de meilleur moyen pour se bien porter que de chasser tout chagrin aux heures du repas, du sommeil, & de l'exercice. En ce qui touche les passions & les soings de l'esprit, il faut euiter l'enuie & les apprehensions ; ensemble la colere secrette, les subtiles curiositez, les resiouïssances excessiues, & la tristesse interieure. Entretenez vous d'esperances & de plaisirs mediocres, au lieu de vous en saouler. Cherchez l'admiration dans la nouueauté, & vous ad-

donnez

donnez aux choses qui ne remplissent l'esprit que de beaux objects, comme les histoires, les fables, & les contemplations de la Nature.

Si lors que vous estes en santé, vous fuyez entierement la Medecine, elle vous sera trop ennuyeuse, quand vous en aurez besoin. Que si vous en vsez par excés, elle ne fera point d'effect extraordinaire, si vous tombez malade quelque temps apres. Souuenez vous aussi de ne point negliger le conseil du Medecin, si quelque nouuelle indisposition vous suruient.

En la maladie, ayez pour principal object la santé. Quand vous l'auez recouurée, addónez vous serieusement aux actions de la vie. Vne seule diette, qui consiste en vn bon regime de viure, suffit pour guerir la plus-part des maladies de ceux qui s'accoustument à la fatigue, durant qu'ils se portent bien. Celsus n'eust iamais parlé en

Medecin, s'il n'eust ioint à son grand sçauoir vne sagesse encore plus grande: C'est luy-mesme qui tient pour vn excellent precepte de santé, le changemét alternatif des cõtraires, pourueu neãtmoins qu'il soit fait auec inclination aux extremes, qui sont plus benings; comme qui diroit que manger bien, dormir à son aise, & faire exercice, sont des choses plus vtiles à la santé, qu'vne trop grande abstinence, ou qu'vn excés de veilles & de repos. Ainsi, comme i'ay dict n'agueres, choisissant le plus doux de ces extremes, il est certain que la Nature se fortifie, & qu'elle apprend à repousser ce qui luy peut estre nuisible.

Il y a quelquefois des Medecins si complaisans, & si conformes à l'humeur du malade, que pour ne luy contredire en rien, ils s'escartent de la vraye methode requise en la guerison de son mal. Au contraire il s'en treuue

d'autres si reguliers à suiure les preceptes de l'Art en la curation de la maladie, qu'ils ne regardent que de loing en quel estat est le patient. Vous ferez donc bien d'en choisir quelqu'vn qui tienne de tous les deux. Que si vous voyez que cela ne se puisse treuuer en vn seul, appellez en deux de l'vne & de l'autre sorte; & seruez-vous aussi tost de celuy qui sçait vostre complexion, que du plus habile en son Art.

De la Despense.

XIIII.

LEs biens n'estans amassez que pour les employer honorablement; les despéses extraordinaires doiuent estre conformes à l'importance de l'occasion. C'est pourquoy l'on se peut desnuer volontairement de tous ses moyens pour le Royaume des Cieux, & pour la defense de sa patrie.

Quant à la despense ordinaire, on la doit limiter à l'esgal des biens qu'on possede, & la mesnager si discrettement, qu'il n'y ayt aucun excés, pour oster aux domestiques toute matiere de fraude & de tróperie. Il faut prendre garde encore de la regler à peu prés de la plus grande despense qu'on peut faire, afin que les comptes ne se

trouuent moindres que l'opinion.

Ce n'est point bassesse aux plus grands, de se raualer à la cósideration des affaires de leur Maison. Quelques-vns n'en veulent point auoir la teste rompuë, & semblent ne s'en soucier aucunement, non pas tant par vne espece de nonchalance, que de peur qu'ils ont de treuuer les choses en si mauuais estat, qu'il leur en reuienne du desplaisir. Mais dans cette apprehension, ils feroient bien de considerer, qu'on ne peut guerir les blessures, sans les sonder auparauant.

Celuy qui n'a pas la patience d'esplucher par le menu l'estat de ses biens doit estre soigneux d'en dóner la charge à des personnes qu'il cognoisse de longue main. Où ie l'aduise encore de les changer quelquefois, & d'en mettre d'autres à leur place, pource que les nouueaux seruiteurs sont ordinairement plus timides, & moins rusez.

Que s'il n'y veut proceder par cette voye, le meilleur pour luy sera d'affermer à certain prix tout ſon reuenu.

Vn homme riche doit eſtre auſſi ſoigneux d'eſpargner d'vn coſté, qu'il eſt honorable de deſpenſer de l'autre; comme par exemple, s'il tient ordinarement bonne table, il faut qu'il deſpenſe peu en habits; s'il veut auoir de beaux meubles, qu'il en ayt moins de cheuaux, & ainſi du reſte. Car il eſt fort difficile que celuy ne manque de bien à la fin, qui fait de trop grandes deſpenſes en toute ſorte de choſes.

Vne promptitude exceſſiue, & vn trop long delay ſont eſgalemét dommageables à l'homme qui veut liquider ſes affaires: Car l'on s'incommode autant de védre ſon bled en verd, que de prendre de l'argent à gros intereſt. D'ailleurs ſi nous voyons la plus-part du temps qu'vn grand Deſpenſier retourne touſiours à ſon premier train,

que luy ſert-il d'eſtre ſi promp à démeſler ſes affaires? Au contraire ceux qui ſe tirét dés leurs peu à peu, & comme par degrez, tournent ordinairement en habitude l'eſpargne.

L'homme qui deſcheu de ſa premiere fortune, ſe veut remettre en eſtat, ne doit iamais deſdaigner les choſes baſſes. C'eſt bien plus d'honneur de faire peu de deſpenſe, que de ſe raualer à vn petit gain. En matiere de deſpenſe, il la faut entreprendre ſi à propos, qu'elle aille touſiours vn meſme train, depuis qu'on l'a cómencée. Il eſt vray qu'aux occaſions qui n'aduiennent que rarement, on peut paroiſtre plus ſplendide, & augmenter l'ordinaire.

Du Discours.

XV.

PARMY les hommes, il s'en treuue qui desirent plustost d'estre estimez habiles à soustenir quelque proposition qu'on leur face, que iudicieux à discerner le vray d'auecque le faux; comme s'il y auoit de la gloire à sçauoir ce qui peut estre mis en question, & non pas ce qu'on doit tenir pour maxime. Quelques-vns n'excellent qu'en leurs lieux communs, & manquent de diuersitez, qui est vne espece de disette ordinairement ennuyeuse, & quelquefois ridicule. La plus honorable partie du discours, est d'ouurir l'occasion de raisonner sur vn poinct, puis de la moderer, & de passer à vne nouuelle matiere.

L'on peut aussi diuersifier son discours d'vn mesláge de digressions sur l'occasion qui se presente à propos; & par mesme voye mettre des questions en auant; rapporter des histoires, produire des raisons, proposer des doutes, citer là dessus les diuerses opinions des Autheurs, & bref mesler ensemble le mot pour rire, & les deuis serieux. Car c'est vne chose trop ennuyeuse de vouloir penetrer si auant dans vne matiere, & pointiller sur le moindre mot: Il est vray qu'en cecy certaines choses ont leurs priuileges particuliers, & sont exemptes de raillerie; comme par exemple, les matieres de Religion, & d'Estat, les grands personnages, les affaires d'importance, & les euenemens dignes de compassion.

Cela n'empesche pas toutesfois qu'il ne s'en treuue tousiours quelques-vns qui croiroient que leurs esprits seroiét endormis, s'ils ne dardoient ordinai-

rement quelque traict qui picquast au vif. Mais cette verue doit estre tenue en bride par ce vers.

Parce puer stimulis, & fortius vtere loris.

Bref tous les hommes en general doiuent obseruer qu'entre railler & mordre il y a bien de la difference. Tel est propre à la Satyre, & doué d'vne grande viuacité d'esprit, qui n'a point de memoire à cõparaison d'vn autre.

Or outre que celuy qui se plaist à faire plusieurs questions, apprend beaucoup de choses qu'il ne sçait pas, il agrée encore à toute vne cõpagnie, principalemẽt s'il les applique au sçauoir de ceux ausquels il les faict. Par ce moyen ils sont bien aises de luy respondre, & luy mesme acquiert tousjours vne cognoissance nouuelle.

Il ne faut pas toutesfois que ces questions soient importunes, comme celles qui se font pour surprendre autruy. Au contraire on doit donner

loiſir de parler aux autres. Certes s'il y en auoit quelques-vns qui vouluſſent eſtre abſolus, & prendre tout le temps pour eux, il faudroit treuuer moyen de les en tirer pour en mettre d'autres à leur place; comme les violons ont accouſtumé de faire à ceux qui font leur gaillarde trop longue.

Si vous feignez d'ignorer les choſes auſquelles on vous eſtime habile, vne autre fois on croira que vous ſçaurez vrayement celles qui ſeront tout à faict hors de voſtre cognoiſſance.

Il n'eſt nullemēt bien ſeant à l'homme de parler ſouuent de ſoy-meſme. I'en ay cogneu vn qui auoit accouſtumé de dire cecy par mocquerie, *Il faut neceſſairement qu'il ſoit bien habile, puis qu'il parle tant de ſoy-meſme.* Et neantmoins il ſe peut louer en vn ſeul poinct ſans eſtre blaſmé, à ſçauoir quand il louë en autruy quelque ver-

tu qui eſt telle qu'il y pretend auec emulation.

Quand on eſt ſur quelque propos, il ſe faut monſtrer ſi retenu, qu'on n'offence iamais le prochain. Car le diſcours doit eſtre comme vne campagne ouuerte, ſans attaquer les perſonnes en leur particulier.

Ie puis dire à ce propos d'auoir autrefois connu deux Seigneurs, dont le premier eſtoit de mauuaiſe humeur, & tenoit vne des meilleures tables du pays; & le ſecond auoit accouſtumé de demander à ceux qu'il traittoit d'ordinaire; *Dittes moy ſans mentir, ne s'y eſt-il point donné quelque ſoufflet?* A quoy ſi l'on faiſoit reſponſe, qu'ouy: *Ie me doutois bien*, continuoit-il, *qu'il s'y gaſteroit vn bon diſner.*

Parler à quelqu'vn diſcretement, & auec vne action cõforme à ſa qualité, eſt vne choſe beaucoup plus louable que l'entretenir de belles paroles &

auec vn bon ordre. I'adiouste à cecy, que ſçauoir bien faire vn conte en compagnie, & en deuis familier n'auoir la reſponſe à commandement, eſt vn teſmoignage du peu de viuacité d'vn eſprit. Mais il eſt vray auſſi qu'vne replique bóne de ſoy, demonſtre vne certaine foibleſſe, ſi elle eſt faitte confuſément, & en mauuais termes; comme nous voyons qu'entre les animaux, les moins propres à la courſe ſont les plus prompts à s'en retourner; ce qu'on peut voir par l'exemple du leurier & du lieure. En vn mot, il n'eſt rien ſi ennuyeux que d'apporter trop de circonſtances auant que venir au poinct d'vne affaire, ny rien ſi confus que de n'en vſer aucunement.

Du Sage en apparence.

XVI.

QVELQVES-VNS tiennent que les Fráçois sont plus sages qu'ils ne paroissent, & qu'au contraire les Espagnols ont plus d'apparence que d'effect de sagesse. Quoy qu'il en soit, ce qu'ils disent des nations, se remarque veritablemẽt d'homme à hóme: Voyla pourquoy l'Apostre S. Paul dit fort à propos, *Que certains hommes ayans vne fort belle mõstre de pieté, nient la vertu d'elle mesme.* Ce qui faict que s'il se remarque en eux tant soit peu de sagesse & de suffisance, ils en font vne grande feste, & qu'ils ont bien de la peine à vendre pour bonnes leurs bagatelles.

C'est vne chose vrayement ridicule & digne d'vne Satyre, de considerer

les ruſes de ces Cabaliſtes, & les perſpectiues dont ils vſent pour faire paroiſtre la ſimple ſur-face auſſi eſpaiſſe qu'vn corps ſolide & profond. Quelques-vns des leurs ſont ſi reſſerrez, qu'ils n'eſtallent leur mercerie qu'entre iour & nuict; outre qu'ils ſemblẽt touſiours auoir quelque nouueauté de reſerue. Que s'il leur aduient d'ouyr deuiſer de ce qu'ils ignorent, ils veulent cõtraindre les autres à croire qu'ils en ſçauent de reſte, bien qu'ils n'en puiſſent parler qu'à leur deshonneur.

Il y en a pluſieurs en qui le regard & les geſtes tiennent lieu de diſcours, & qui ne ſont Sages que par ſignes; cõme Ciceron le remarque, lors que parlant de Piſon, *Tu me reſponds*, luy dit il, *auec les ſourcils, dont l'vn eſt heriſſé ſur le front, & l'autre raualle iuſques au menton, pour monſtrer que la cruauté ne te plaiſt aucunemẽt*. Vous en verrez encore qui croyent gaigner leur cauſe à

force de crier, ou de faire les resolus, & qui ne demandent qu'à passer outre, accordans tousiours volontiers ce qu'ils ne peuuent prouuer. I'obmets ceux qui ne tiennent non plus de cõpte de tout ce qui va par dessus leur capacité, que d'vne chose curieuse & impertinente, afin que par ce moyen leur ignorance passe pour discretion.

Il en est d'autres, qui ne sont iamais sans distinctions, & qui se tirent ordinairement du sujet proposé par de vaines subtilitez, dont ils entretiennent les hommes. Gellius parlant de ceux-cy les appelle *de vrais resueurs, dõt les mots poinctilleux rompent le poids & l'importance des choses.* Le diuin Platon voulant monstrer le mespris qu'il faisoit de telle sorte de gens, introduit dans son Protagoras vn certain Prodicus, auquel il fait composer vn discours tout semé de distinctiós, depuis le commencement iusques à la fin.

C'est

C'est la coustume de ces Messieurs de se ietter du costé de la negatiue en quelque deliberation que ce soit, afin de s'en tirer plus facilement. Dauantage, ils affectent tousiours l'honneur de faire des objections, & de preuenir les difficultez : car les propositions se finissent quand on les nie ; comme au contraire si on les accorde, elles requierent vne nouuelle fatigue : d'où vient que de ce poinct de prudéce ainsi contrefaict s'ensuit l'entiere ruine des affaires. Bref il n'est point de Banque-routier ny d'homme incómodé, qui pour se mettre à son aise vse de tát d'impostures & d'artifices à vanter son imaginaire credit, que ces Charlatans ont de babil & de ruses pour maintenir l'opinion de leur suffisance. Cela estát, il faut bien s'empescher d'employer des hómes de cette estoffe, car pour en dire le vray il vaut beaucoup mieux se seruir en ses affaires de persónes moins rusées que trop suffisantes.

Des Richesses.

XVII.

IE ne puis mieux appeller les Richesses que le bagage de la Vertu. Le mot Latin, *Impedimenta*, l'exprime mieux; pource que les biens de la fortune sont aux actions vertueuses ce que le bagage est à vne armée. Il est impossible aux gens de guerre de se passer de leur equipage; Aussi est-ce l'ordinaire de l'enuoyer deuant, ou de ne le laisser derriere que le moins qu'on peut; Et neantmoins il empesche l'armée de marcher, mesme le soin qu'on a de luy cause fort souuent la perte de la victoire.

Il n'est point d'autre vsage substantiel des grandes richesses que celuy de la distribution, *Où les moyens sont en*

abondance, dit Salomon, *là se treuuent außi plusieurs despensiers*. Comme en effect de tous les biens qu'vn proprietaire possede, qu'en a-t'il autre chose que la veuë? La iouyssance personnelle ne peut iamais s'estendre à sauourer de grandes richesses. Quand on les a, tout ce qu'on peut faire, c'est de les garder, ou de les distribuer & de les donner, ou finalement d'en acquerir dans le monde quelque fumée d'honneur; vsages qui n'ont rien de ferme ny de solide.

Ne voyez-vous pas qu'on met ordinairement vn prix fantastique & imaginaire à certaines pierres, ou aux pieces qu'on tient pour rares, & que l'on entreprend exprés des ouurages magnifiques en apparence, pour faire voir à quoy les richesses peuuent seruir? Aussi ie suis content d'aduouer qu'il y a moyen d'en vser pour tirer les hommes hors des dangers, & des tra-

uaux de la vie : *Les Richesses*, dit Salomon, *sont comme vne forteresse en l'imagination du Riche*; Où ce n'est pas sans suiet qu'il affirme qu'elles sont en l'imagination, & non pas en la chose mesme. Et de verité les grands biens ont plus vendu d hommes, qu'ils n'en ont iamais racheté.

Ne cherchez donc point à posseder des richesses qui vous rendent insupportable & altier; mais qui soient telles, que vous les puissiez acquerir de droict, en vser sobrement, les distribuer auec allegresse, & les quitter, s'il en est besoin, sans vous tirer tant soit peu des bornes de la patience. Gardez vous neantmoins d'en affecter le mespris, mais apprenez plustost à les distinguer, imitant Rabirius Posthumus, *lequel*, comme dit Ciceron, *dans le soin qu'il auoit d'accroistre le bien de sa maison, faisoit voir qu'il ne cherchoit point vne proye à l'auarice, mais plustost vn instru-*

ment à la bonté. Souuenez vous aussi de ces paroles de Salomon, & gardez vous bien d'estre trop ardant à vous acquerir des richesses, *Qui festinat ad diuitias, non erit insons.* Les Poëtes feignent à ce propos que *Plutus*, qui signifie *Richesse*, va tousiours lentement comme en niaisant, quand c'est Iupiter qui l'enuoye; mais quand c'est Pluton, ils disent qu'il se met à courir en diligence. Par où sans doute ils veulent donner à entendre, que les richesses acquises par des moyens legitimes & par vn iuste labeur, viennent à pas tardifs; Comme au contraire quand elles arriuent par la mort de quelqu'vn, à sçauoir par le moyen des heritages, des successions, des testamens, & de telles autres choses, elles se precipitent, & se laissent cheoir tout à coup. Cela pareillement eust peu fort à propos estre appliqué à Pluton en le prenant pour le Diable. Car quand

les richesses viennent de luy, comme par fraudes & oppressions, ou par de semblables voyes, qui sont iniustes, elles marchent à la haste. Quant aux moyens de s'enrichir, ils sont en assez bon nombre, & la plus part indignes d'vn honneste homme. L'espargne en est vn des meilleurs, bien que toutesfois cette voye ne soit pas innocente, pource qu'elle destourne les hommes des œuures de Charité. A quoy i'adiouste que la despouille des champs est l'acquisition la plus naturelle des richesses, & que c'est par maniere de dire la benediction de la terre nostre grand' mere: Il est vray qu'elle est aussi bien lente: Neantmoins quand les hommes qui ont de grandes richesses ont soing du mesnage des champs, elles en sont de beaucoup augmentées. I'ay connu vn Seigneur en Angleterre, qui estoit l'homme de mon temps qui abondoit le plus en

foins, en bestail, en bois, en charbon, en bled, & en minieres de plomb & de fer, sans y comprendre mille autres choses qui appartiennẽt au mesnage, qu'il possedoit si opulemment, que la terre luy sembloit estre vne mer, d'où luy venoient de perpetuelles richesses. Il fut remarqué là dessus qu'il auoit acquis vn peu de bien au cõmencement auecque beaucoup de peine, & que depuis paruenu à ce degré, il s'estoit esleué à vne tres-grande abondance. Aussi est-il veritable que lors qu'vn hõme a mis son fonds iusques au poinct de pouuoir attendre les marchez les plus aduantageux, & fournir les grandes sommes dont peu de personnes sont capables, se rendant cõme partisan de l'industrie des bõs ouuriers, qui d'eux-mesmes n'ont pas le moyẽ de faire valoir leur trauail, il est impossible qu'il n'accroisse grandement ses richesses.

Les gains des Mestiers, & des pro-

fessions ordinaires sont honnestes; & se font la plus part du tẽps par la consideration de deux choses, qui sont la Diligẽce & la Reputation qu'on a d'y proceder franchement. Mais quant au gaing qui se faict sur vn marché, il n'est pas si asseuré, comme quand il faut qu'vn hõme attende la necessité d'vn autre, & qu'il tasche d'attirer à soy les Marchands par l'entremise de ses seruiteurs, & de ses agẽts; ou qu'il empesche par ses finesses que les autres ne vendent, & qu'il s'ayde de semblables artifices subtils & malicieux. I'obmets la coustume de ceux qui achetent des denrées pour les reuẽdre, & non pour les garder; ce qui d'ordinaire apporte du gaing au vendeur & à l'acheteur. Ie ne puis non plus oublier ces autres qui ne sçauroient s'empescher de roigner quelque chose sur ce qu'ils vendent.

L'vsure est vn des moyens les plus asseurez du gaing, quoy qu'il n'y en

ait point de pire; pource qu'elle est cause *que l'hõme mange son pain à la sueur du visage d'vn autre, et mesme qu'aux iours de feste il tient le mãche de la charrue.* Mais quelque asseurance qu'on puisse mettre en cette tyrannie, elle ne laisse pas d'auoir ses orages. Car les Notaires & les Frippiers font paroistre valables des hommes, & des marchandises qui ne le sont pas, afin d'en auoir le profit.

Le bon-heur qu'on a d'estre le premier en l'inuention d'vn party, ou en la iouyssance d'vn priuilege, est cause quelquefois d'vne abondance de richesses; Comme il est arriué à ceux qui ont les premiers faict venir les succres des Canaries. Cela estant, il est hors de doute qu'vn hóme qui sçayt ioindre à la Logique naturelle l'Inuétion & le Iugement, peut faire de grandes choses, principalement quand les saisons le requierent. Celuy qui ne s'arreste que sur des gaings ordinaires, &

qui toutesfois luy ſont aſſeurez, peut difficilemẽt faire vne grande fortune. Au contraire l'homme qui met tout ſon bien au hazard, ſur l'eſperãce qu'il a de s'aduancer par deſſus le commun, fait le plus ſouuent banqueroute, & ſe voit reduit aux extremitez. C'eſt pourquoy ie ne treuue rien meilleur que de hazarder ſeulement vne partie de ſon gain, afin que s'il ſuruient quelque perte, on ait de quoy la ſupporter plus facilement.

Les ſecrettes intelligences qu'ont les marchands entr'eux agiſſent beaucoup à l'aduãcement de leur fortune, pourueu qu'vne longue experience leur ayt appris les temps les plus propres à vendre ou acheter, ſelon le train du commerce. Or quoy qu'entre toutes les richeſſes, il n'y en ait point qui me ſemblent de meilleure trempe que celles qui ſont acquiſes au ſeruice des Grands, ſi eſt-ce que lors qu'on y par-

uient par la flatterie, & par vne maniere de complaisance seruile, elles sont pires que les autres. Ce qui aduient principalement quand on fait mestier de pescher du bien dans les tutelles, ou dans les testamens dont on est executeur, comme Tacite dit de Seneque, *Testamenta & orbos tanquam indagine capit.* Car alors ceux-cy se sousmettent volontiers à des hómes beaucoup moindres que s'ils estoiét en seruice. Ie vous aduise là dessus de vous defendre de ceux qui font mine de mespriser les richesses. Telles gens desdaignent les biens en apparence, pource qu'ils desesperent d'en amasser. Que s'il leur aduient d'estre riches, il n'en est point de plus meschans qu'eux.

Si de cas fortuit vous estes contraint à quelque petite despense, faittes la franchement, & ne paroissez point chiche. Comme les richesses sont ais-

lées,il eſt des temps auſquels elles s'en-uolent de leur bon gré. Il eſt beſoin auſſi de les faire voler quelquefois afin qu'elles retournēt mieux emplumées à la maiſon. Les hómes laiſſent leurs richeſſes au prochain, ou bien au public. Que s'il en faut dire le vray, les mediocres portiós reuſſiſſent le mieux à tous les deux. Les grands moyens laiſſez à vn ſeul heritier, luy ſont cóme vn leurre à tous les oyſeaux de proye, qui l'enuironnent pour le deſchirer, s'il n'eſt meur d'aage, ou de iugement.

Il arriue encore quelquefois que les fondations, & les dons qu'on fait au public, ſont tels que des Sacrifices ſans ſel, ou comme des tombeaux, où l'aumoſne n'eſt peinte que par dehors, & qui ne tardent guere à ſe pourrir au dedans. Doncques au lieu d'eſtimer ou de meſurer vos richeſſes par la quátité, ordonnez-en auec diſcretion: & ſi vous auez enuie de faire quelque cha-

rité, n'attendez point l'heure de la mort: Car, pour ne flatter point, qui vſe de ce delay eſt pluſtoſt liberal du bien d'autruy que du ſien.

De l'Ambition.

XVIII.

L'Ambition ne peut mieux eſtre cōparée qu'à la cholere, paſſion violente, qui rend les hommes actifs, pleins de fougue, & remuans, ſi quelque obſtacle ne la retient. Que ſi dans le cours de ſa fureur on l'empeſche de paſſer outre, elle ſe tourne alors en humeur aduſte, maligne, & venimeuſe par conſequent. Il en eſt de meſme des Ambitieux: trouuent-ils le chemin de s'aggrandir ou de s'aduancer, vous voyez ſoudain qu'ils ſont plus entre-

prenans que nuisibles: comme au contraire, si quelqu'vn les trauerse en leurs pretẽsions, ils se despitent si fort, qu'ils ne voyent qu'à contre-cœur, & d'vn mauuais œil les hommes, & leurs actions. Que si les affaires vont mal, l'on ne sçauroit croire combien est grand le contentement qu'ils en reçoiuent en leur particulier; qui est la pire cõdition qui se puisse treuuer au seruiteur d'vn Estat, ou d'vn Prince.

Il est donc bon que les Princes s'accoustument à manier de telle sorte les hommes ambitieux, qu'au lieu de reculer ils aduancent tousiours en fortune. Mais d'autãt que cela ne se peut sans inconuenient, il est encore meilleur de reietter entierement le seruice de tels subiets. Car s'ils voyent qu'apres auoir seruy long temps, ils ne puissent esleuer leur fortune à l'esgal de leur ambition, ne doutez point qu'auec leur propre cheute ils n'atti-

rent celle des principales affaires.

Mais puis que nous auons dict qu'il ne faut iamais se seruir de personnes ambitieuses, si ce n'est en cas d'extreme necessité, ie treuue fort à propos de rapporter icy en quels cas tels hommes sont necessaires. Ceux qui ont la reputation de grands Capitaines, doiuent estre choisis comme vtiles, quelque ambition qu'ils puissent auoir. Ioint que c'est proprement oster les esperons au Gendarme que de ne luy vouloir permettre de s'emporter apres vne humeur altiere. Il faut encore que les Princes ne reiettent point les Ambitieux, pour s'en seruir comme d'escrans dans les occasions où le danger & l'enuie sont redoutables. Car nul autre n'embrassera cette commission, si pareil à la colombelle il ne vole de lieu en lieu, pource qu'il ne peut voir autour de soy. I'adiouste à cecy, que les courages ambitieux

ſont fort propes à raualler la grandeur d'vn ſujet, lors qu'il s'eſleue trop haut : Et c'eſt proprement imiter Tybere, qui employa Macro pour ruiner la fortune de Sejan.

Puis donc qu'en tel cas il eſt neceſſaire de ſe ſeruir des Ambitieux, il ne reſte plus qu'à voir les moyens de les tenir en arreſt, afin qu'ils n'en ſoient pas ſi dãgereux. Ils ſont moins à craindre quand leur condition eſt vile & abiecte, que s'ils eſtoiét ſortis de quelque grande famille. Auec cela i'ayme beaucoup mieux qu'ils ſoient d'vn naturel rude & reueſche, que d'vne humeur populaire & facile. Il eſt meilleur de les prendre quand ils ſont eſleuez depuis peu, que lors qu'ils ont eu loiſir de ſe fortifier en leur grãdeur. Ie diray là deſſus que ceux-là ſe trompent grandement, qui mettent en doute ſi les Princes doiuent auoir des Fauorits; puis qu'il n'eſt point de meilleur remede

mede que celuy-cy, pour arrester l'ambition des Grands. Car quand le moyen de faire plaisir ou desplaisir est en la puissance d'vn Fauory, il est impossible qu'vn autre s'esleue trop haut. D'ailleurs pour arrester les Ambitieux, & les ranger au deuoir, il ne faut seulement que leur mettre en teste d'autres personnes qui ne leur cedent en rien; pourueu neantmoins que par la prudence de quelque sage Cóseiller l'on fasse en sorte de moderer leur fougue, & de maintenir les affaires en vn estat tranquille & paisible. D'ailleurs le Prince en pourroit susciter d'autres, pour estre comme les fleaux des Ambitieux, & les assujettir à leur ruine, s'ils sont d'vn naturel remuant. Cóme au contraire, si leur inclination est portée aux entreprises les plus hardies, il ne faudra que celà pour les precipiter en leurs desseins, & les rédre redoutables. Mais pour les abat-

tre du tout, si les affaires le requierent, en cas qu'il n'y ait moyen d'en venir à bout si soudainement, la meilleure voye qu'on puisse tenir est d'y apporter vn changement continuel de disgraces & de faueurs; afin de leur oster les moyens de connoistre ce qu'ils doiuent esperer, & les rendre aussi estonnez que s'ils se treuuoient seuls au milieu d'vn bois.

De toutes les especes d'Ambition, celle qui cherche à se preualoir en matiere de choses grandes, est beaucoup moins dommageable, que cette autre qui veut paroistre par tout; pource que cette derniere met les affaires en desordre, & les broüille entierement. Et toutesfois vn Ambitieux qui cherche à faire fortune, est beaucoup moins dangereux que celuy qui l'a desia faicte.

Qui tasche de gaigner le dessus à des hommes de merite & de cōdition,

entreprend vne œuure de longue haleine, qui neãtmoins reuſſit touſiours au bié du public. Mais celuy dont l'induſtrie ne tend qu'à ſe rendre ſoymeſme vne ſeule figure parmy pluſieurs o o, eſt capable de ruiner tout vn mõde, & de le faire aller de mal en pis.

L'honneur a trois choſes en ſoy, l'aduantage à bien faire, l'accés prés de la perſõne des Princes, & des hommes releuez, & l'induſtrie d'agrãdir ſa propre fortune. I'appelle homme de bien celuy qui dans le deſir de s'aduancer, ſe propoſe la meilleure de ces pretenſions; & grãdement ſage le Prince qui les ſçait diſcerner d'auec l'Ambitieux. En vn mot tous les Eſtats & les Princes en general doiuẽt choiſir de tels Agés & de tels Miniſtres en leurs affaires, qu'ils ayent plus de ſoin de s'acquitter dignemẽt de leur charge, que non pas de s'agrandir; & plus d'affection aux affaires, pource que la conſcience les y

oblige, que d'intention d'auoir ſeulement l'apparence & le bruit de s'en acquiter: A quoy leur ſeruira beaucoup de ſçauoir diſtinguer vn naturel remuant d'auec vn eſprit qui a de l'inclination à la promptitude.

De la Ieuneſſe, & du dernier aage.

XIX.

TEL eſt ieune d'ans qui peut eſtre vieil d'heures, s'ils n'a perdu le temps à des bagatelles: mais cela n'aduient que fort rarement. Les ieunes gens reſſemblent aux premieres penſées qui ne ſont pas ſi meures que les ſecõdes: car il y peut auoir de la ieuneſſe aux pẽſées auſſi biẽ qu'aux ans. Et toutesfois l'inuẽtion des ieunes eſt touſ-

jours plus viue que celle des vieillards. C'est l'ordinaire des naturels qui bouillent d'ardeur, & dont les desirs sont grands ensemble, & pleins d'inquietude & de violence, de ne meurir point si tost, & qu'ils n'ayent auparauant passé le midy de leur aage. Telle chose aduint à Iules Cesar & à Septimius Seuerus, de qui il fut dict, que *Iuuentutem egit, erroribus imo furoribus plenam*; bien que neantmoins il n'y ayt point eu d'Empereur plus prudent ny plus capable que luy. Il n'en est pas ainsi des esprits calmes de leur nature, dont le succés peut estre bon en leur ieunesse; De quoy nous ont rendu de bons tesmoignages, Auguste Cesar, Cosme Duc de Florence, Gaston de Foix, & autres grands Princes. Comme d'ailleurs s'il se treuue aux vieillards vn peu de chaleur & de viuacité, elle est sans doute vne excellente disposition aux affaires. Les ieunes sça-

uent mieux inuenter & executer, que iuger & cóseiller, & sont plus propres à proposer vn nouueau dessein, qu'à paracheuer vn faict desia commencé. Cóme l'experience des vieillards sert de modelle & d'adresse par l'exemple des choses qui peuuét estre aduenues, ainsi elle se trompe souuent en matiere d'euenemés inopinez & nouueaux. Les affaires treuuent leur ruine dans les fautes de la ieunesse, au lieu que celles des vieillards ne passent point ces deux bornes, *De n'en auoir peu expedier dauantage, ou plus promptement.*

Au maniment & en la conduitte des choses, les ieunes gens en embrassent plus d'ordinaire, qu'ils n'en peuuent estreindre. D'ailleurs, outre que c'est leur coustume de ne pouuoir calmer, quand ils veulét, vne affaire qu'ils ont esmeue auec violéce, il leur aduiét encore de voler à la fin, sans cósiderer les degrez & les moyens requis pour

y paruenir. Ils courent apres certaines petites maximes par eux rencótrees à taſtons, & chãtent touſiours vne meſme note, d'où leur viennent pluſieurs inconueniens, lors qu'ils y penſent le moins: Bref au commencement d'vn faict, ils vſent de remedes extremes, & font refus par apres de les reconnoiſtre, ou de s'en deſdire. Cependant ils n'aduiſent pas qu'ils redoublét leur faute par ce moyen ; ſemblables au cheual retif, qui ne veut ny s'arreſter, ny retourner ſur ſes pas.

Au contraire, les hommes aduancez en aage ſont exceſſifs en leurs obiections, longs à conſulter, peu hazardeux, & trop prompts à ſe repentir. Dauantage, ils ne códuiſent que bien rarement vne affaire à ſon dernier poinct, & ſe contentent d'vne mediocrité de ſuccés. Le meilleur que ie treuue en cecy, c'eſt d'en employer de toutes les deux ſortes aux affaires qui ſe

presentent. Cela ne peut estre qu'vtile, tant pour le regard du present, que de l'aduenir, pource que la force d'vn aage supplée au defaut de l'autre, outre que les ieunes apprennent, tandis que les vieux sont comme Acteurs en la Scene; Puis le profit n'en est pas moindre en ce qui touche les accidens exterieurs; à cause que l'authorité suit la vieillesse, comme la faueur & l'applaudissement accompagnent les ieunes gens. Il est vray qu'en ce qui touche la partie Morale, il se peut faire que la ieunesse y excelle, cóme la vieillesse en la Politique. Vn certain Rabin commentant sur ce texte: *Vos ieunes gens aurōt des visions, & vos vieillards ne ferōt que songer*, infere de ces paroles, que les ieunes sont admis plus prés de Dieu que les vieux, pource que la vision est vne reuelation plus claire que n'est le songe. Et de verité moins l'hóme demeure au monde, & moins

il s'abbreuue du poiſon des mondanitez. Bref en ce qui depend des facultez de l'entendement, la vieilleſſe y profite plus qu'en matiere d'affections & de volontez.

Il y en a qui ſont ſi meurs en leurs ieunes ans, qu'ils deuiennent deſagreables auecque le temps. Ie ne puis mieux comparer ces eſprits qu'à des raſoirs de mauuaiſe trẽpe, qui s'emouſſent incontinent. Tel eſtoit le Rethoricien Hermogene, qui ne laiſſoit pas d'eſtre grandement ſtupide, quoy que ſes liures fuſſent pleins de ſubtilitez.

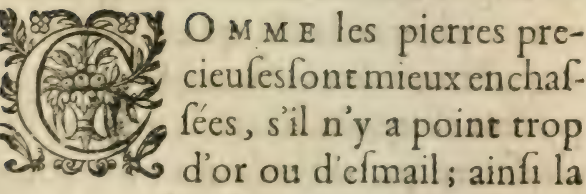
Il s'en treuue d'autres encore dont les diſpoſitions naturelles ont plus de grace en leur ieuneſſe qu'en leur vieil aage. Ie mets en ce nombre ceux qui parlent eloquemmẽt de beaucoup de choſes, ce qui ſied bien aux ieunes hõmes & nõ pas aux vieillards. Et c'eſtoit ce que Ciceron reprochoit à Hortenſius, quand il diſoit de luy, que *Idem*

manebat, neque idem decebat.

Ie mets au dernier rang ceux qui prennent les choſes trop haut au commencement, & qui ſe monſtrent hardis plus que la force de leur aage ne le peut permettre ; ſi bien qu'ils ſont contraints de diſcontinuer à la fin, comme fit Scipion l'Africain, duquel Tite-Liue dit en effect, que *Vltima primis cedebant.*

De la Beauté.

XX.



COMME les pierres precieuſes ſont mieux enchaſſées, s'il n'y a point trop d'or ou d'eſmail ; ainſi la vertu a plus de grace en vn corps moins delicat que majeſtueux, & dõt la beauté n'a rien de ſi exquis que la

veuë en puisse estre charmée. Aussi voit on rarement que les personnes belles par excellẽce soient douées de grandes vertus, comme si la Nature se peinoit plustost à ne faillir point, qu'à produire vne chose entierement accomplie.

Cela neantmoins n'arriue pas generalement. Car Auguste Cesar, Tit. Vespasian, Philippe le Bel Roy de Frãce, Edouard quatriesme Roy d'Angleterre, Alcibiades l'Athenien, & Ismaël Sophy de Perse, auoient tous des esprits grandement releuez, & se pouuoient dire les plus beaux hommes de leur temps.

Entre les Beautez, le teint vermeil n'a pas tant de force que l'attraict, qui neantmoins est contraint de ceder à la grace du maintien.

Ce dernier est la plus noble partie de la Beauté; qui ne peut estre exprimée par vn portraict, & moins encore par la premiere veuë du naturel. Il est

presque impossible de voir vne Beauté, quelque excellente qu'elle soit, en qui ne se treuue du defaut pour le regard des proportions. Tellement qu'on auroit bien de la peine à iuger lequel des deux est plus grand railleur ou Appelle, ou Albert Duret, dont l'vn, à sçauoir ce dernier, nous a voulu faire vn homme selon les proportions de Geometrie, & l'autre prendre ce qu'il treuuoit de plus beau en plusieurs visages, & en former vne parfaicte Beauté.

Pour moy, c'est mon opinion, que telles Peintures ne doiuent plaire qu'au peintre qui les faisoit. Non que ie vueille nier qu'vn bon ouurier ne puisse representer vne face qui surmõte en beauté les plus beaux visages qui furent oncques. Cela peut arriuer de cas fortuit, & par vn certain bonheur, comme il aduient quelquefois à vn grand Musicien de faire vn air excel-

lent, plus par caprice, que par les reigles de son art.

L'on peut voir des visages, en qui ne se treuue point vn seul traict de beauté, si on les cősidere separément; & qui toutesfois r'apportez l'vn à l'autre ne laissent pas d'estre beaux.

S'il est vray que la principale partie de la Beauté consiste en la grace du maintien, il ne faut pas s'estőner si des persőnes vn peu sur-années en paroissent par fois plus aymables; *Puis que des beaux l'Automne en est le beau.* Or la ieunesse d'aucun ne peut estre bien accőplie, si elle mesme n'est mise en compte comme vne partie de la Beauté. Celle cy semblable aux fruicts de l'Esté se gaste facilement, & n'est pas de longue durée. Elle rend la plus part du temps les ieunes hommes dissolus, & les vieillards vn peu honteux. Mais si elle rencontre bien, son ordinaire est de faire esclatter la vertu, & rougir le vice.

De la Laideur.

XXI.

LES personnes laides sçauent fort bien rendre la pareille à la Nature: Car cóme elle ne leur a point faict d'honneur en les creant difformes, elles ne luy en font non plus en se priuant ordinairement de toute affection naturelle: Tellement que par ce moyen elles se vengent en certaine façon de l'outrage de la Nature.

Il est hors de doute qu'entre l'ame & le corps il se treuue vn consentement mutuel, *& que la nature ne peut pecher en l'vn, sans courir fortune en l'autre.* Mais d'autant que tous les hommes n'ont pas des esprits susceptibles de l'instruction qu'on leur donne, & qu'il est impossible d'ailleurs de façon-

ner vn corps ſuiuant le caprice d'vn chacun ; ce n'eſt pas merueille ſi les rayons de l'inclination naturelle ſont quelquesfois obſcurcis par ceux de la diſcipline, & de la vertu. L'on peut conſiderer la Laideur, non comme la ſeule marque la plus ſujette à tromper, mais pluſtoſt comme vne cauſe qui ne manque de cet effect que fort rarement. Le propre defaut que la Nature a mis en l'homme, & d'où luy peut venir du meſpris, luy eſt vn perpetuel aiguillon, qui l'incite à s'en exempter. C'eſt pourquoy les perſonnes laides ſont preſque touſiours audacieuſes, tant pour ſe defendre des brocards qu'on leur donne, que par vne generale habitude qu'elles prennent auecque le temps.

Dauantage la Laideur a cela de propre, de veiller ſur les defauts d'autruy, pour payer de ſemblabe monnoye ceux qui l'attaquent. C'eſt elle

encore qui esueille la haine des subiets contre les Superieurs, leur faisant accroire que la deformité les rend dignes de leur mespris. Elle, dy-ie, qui estonne fort ceux qui briguant auec emulation quelque charge, tiennent pour impossible que telles gens y paruiennent iamais, à cause de leur mauuaise mine, iusques à ce qu'ils les voyent en fin esleuez au siege d'honneur & de dignité; Ce qui monstre assez qu'vn bel esprit dans vn corps difforme a de l'aduantage pour s'aggrandir.

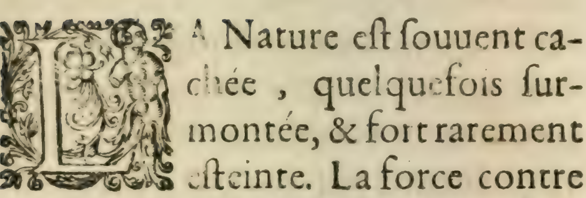
Les Roys s'asseuroient fort anciennement sur les Eunuques, coustume qui s'obserue encore à presẽt en quelques pays. Et de vray, il y a de l'apparence que ceux-cy, qui semblẽt enuier toute la Communauté des hommes, se rendẽt plus officieux & plus seruiables enuers vn seul. Mais ie pẽse pour moy que la cõfiance qu'ils mettoient en eux

en eux, procedoit de ce qu'ils les tenoient pour fideles espions, plustost que pour bons Ministres & Magistrats: Ce qui ne contrarie en rien à la coustume des hommes difformes, que nous auons presupposée n'agueres. Il faut tenir pour vne maxime infaillible, qu'ayant tant soit peu de courage, ils chercheront tousiours à se garantir d'vn affront; chose qu'ils ne peuuent faire que par vne espece de vertu ou de malice; d'où viét qu'ils sont d'ordinaire, ou meilleurs, ou pires que tous les autres, ou vrayement composez d'vn meslange entre la vertu & le vice, qui est grandement extrauagant.

Tels estoient Agesilaus, Zanger fils de Solimã, Esope, Gasca Gouuerneur du Perou; & Socrate mesme pouuoit estre mis en ce rang, auec beaucoup d'autres.

De la force de la Nature en l'homme.

XXII.



LA Nature eſt ſouuent cachée, quelquefois ſurmontée, & fort rarement eſteinte. La force contre l'impetuoſité de la nature, la rend elle meſme plus violente au retour. Il eſt vray encore que la doctrine & le diſcours la font beaucoup moins importune; Mais la ſeule couſtume la change & l'aſſujettit. Si quelqu'vn cherche à gaigner la victoire ſur ſa Nature, qu'il ſe charge d'vn fardeau qui ne ſoit ny trop grand ny trop petit: Car il eſt à craindre que faillant pluſieurs fois, il ne demeure accablé ſous l'vn, & que l'autre ne l'aduance pas beau-

coup, bien que ſouuent il ne manque point de ſuccés.

Ne trauaillez iamais ſans ſupport, au commencement d'vne affaire en laquelle vous eſtes nouueau; imitant les nageurs, qui pour eſtre plus aſſeurez, s'aydent ordinairement de veſcies, ou de faiſſeaux de iong. Toutesfois il n'y aura point de mal qu'au bout d'vn temps vous continuiez voſtre œuure ſans aduantage, faiſant comme les Baladins, qui portent exprés des ſouliers peſans, afin d'en eſtre plus diſpos à la danſe quand ils les quittent. Car vous deuez ſçauoir que ſi l'exercice eſt plus difficile que la pratique, vne grande perfection s'en enſuit.

L'homme en qui la Nature eſt puiſſante, & la victoire difficile par conſequent, feroit fort bien de l'arreſter premierement en ſa courſe, comme qui reciteroit l'alphabet au plus fort de la violence de ſon courroux; puis

de diminuer en quantité peu à peu, cóme si pour s'abstenir de l'vsage du vin, on se reduisoit à ne boire qu'vne fois par repas, & finalement à s'en abstenir tout à faict. Que si l'homme a la resolutió & la force de se vaincre tout d'vn coup en ses appetits, i'aduouë en tel cas qu'il n'est point de meilleur expedient, ny de plus court remede que celuy-là.

L'homme se venge puissamment
Des passions de son courage,
Quand il en brise le cordage,
Qui le gesne secrettement,
Et lors qu'il retient ou modere
Les mouuemens de sa cholere.

A quoy ne repugne nullement l'ancienne maxime qui dict, Que la nature, comme la houssine, se peut explier aisément vers son contraire extreme, & par ainsi qu'il n'est pas impossible de la dresser.

Il ne faut pas neantmoins que

l'homme entreprenne de tourner en habitude vne chose, à force de la continuer, sans prendre haleine, puis que le vray moyen de s'y remettre auec plus de vigueur, est de se donner vn peu de relasche. D'ailleurs, si celuy qui ne sçait pas bié encore vne chose, s'y exerce perpetuellement, il est certain que cet exercice seruira de repetition à son ignorance aussi tost qu'à son sçauoir; & qu'ainsi faisant vn messlange de tous les deux, il en prendra l'entiere habitude. Tellement que pour obuier à cela, ie n'y vois point d'autre remede que d'y apporter du relasche.

Il ne faut pas pourtant que l'hôme se fie par trop à l'aduantage qu'il a gaigné sur son natnrel, pource qu'encore que la nature demeure comme enseuelie vn assez long temps, si est-ce qu'en fin l'occasion & la tentation ne laissent pas de la faire reuiure. Cela

nous est figuré par la Damoiselle d'Esope, qui de Chate fut changée en femme: & se tint tousiours froidement à la table, iusqu'à ce qu'elle apperceut vne souris. C'est pourquoy ou il faut que l'homme euite les occasions tout à faict, ou bien qu'il les recherche souuent, afin de s'y accoustumer.

Le naturel de l'homme ne se peut mieux connoistre qu'estant en son particulier, pource qu'alors il se produit sans affetterie; ou bien par sa propre passion, qui met en desordre tous les preceptes; ou finalement par les euenemens fortuits, & par les nouuelles experiences, pource qu'à mesme temps il est mis hors des bornes de la coustume.

Ie n'en treuue point de plus heureux en cecy que ceux dont le naturel s'accorde auec leur vocation. Autrement ils peuuent bien dire, *Que*

leur ame est fort esgarée, & comme estrangere, quand ils s'employent à des choses ausquelles ils ne sont nullement portez d'inclination.

Or comme il n'y a point de mal que l'homme assigne certaines heures aux choses qu'il se propose d'apprendre, il n'est point besoin aussi qu'il determine aucun temps à celles où l'inclination naturelle le porte, pource que ses pensées s'y en iront d'elles-mesmes: tellement qu'il luy suffira d'y employer le temps ou le loisir qui luy reste, hors de ses autres occupations.

La nature de l'homme se porte au bien & au mal, qui pouuant estre cóparez aux bónes herbes ou aux mauuaises racines, il faut qu'il arrouse l'vn, & arrache l'autre.

De la Couſtume, & de la Nourriture.

XXIII.

LEs penſées des hommes ſont la plus-part du téps ſemblables à leurs inclinations naturelles : & leurs diſcours tels que les affections & les opinions infuſes en eux. Mais quant à leurs actions, elles ſe treuuent conformes aux couſtumes qu'eux-meſmes ont priſes. De cette façon cóme le remarque Machiauel, en vne inſtance odieuſe, il ne ſe faut iamais fier tout à faict à la force de la nature, ny à la vanité des paroles, ſi les deux ne ſont fortifieés par vne puiſſante couſtume; L'exemple qu'allegue cet Autheur, eſt que lors qu'il s'agit d'executer vne

dangereuſe coniuration, l'on ne doit pas tant s'aſſeurer ſur vn naturel altier & brauache, que ſur vn homme accouſtumé de longue-main au carnage & au ſang. Mais Machiauel n'auoit point cognu ces abominables Furies, qui depuis ont trempé leurs mains dans le ſang de leurs Princes. Toutesfois ſa maxime demeure encore, *Que ny la nature ny les paroles où l'on s'eſt engagé, ne forcent pas tant que faict la couſtume.* Car au temps où nous ſommes la ſuperſtition a pris pied ſi auant, que les hommes de ſang chaud ſe font voir auſſi prompts à tuer les Creatures raiſonnables que les Bouchers le font à eſgorger les beſtes, exercice qui leur eſt ordinaire. Auſſi la reſolution qui naiſt des vœux qu'on a faits eſt auſſi puiſſante que la couſtume, meſme en matiere de ſang. Il eſt vray qu'il faut aduouer qu'en toute autre choſe, l'Empire de la cou-

ſtume eſt ſi viſible par tout, qu'on ne s'eſtonnera point s'il y en a pluſieurs, qui apres auoir faict de grandes proteſtations, & engagé leur parole de toutes parts, n'y penſent non plus qu'auparauant, ſi l'on conſidere que telles gens ſont cõme des images mortes, ou des machines, qui n'ont pour tout mouuement que celuy qui leur vient de la ſeule habitude.

L'experience nous apprend aſſez combien eſt grande la tyrannie de la couſtume, puis que c'eſt elle qui faict qu'entre les Indiens ceux qu'on eſtime les plus gens de bien, ſe mettent ſur vn bucher allumé, & s'y ſacrifient volontairement. A quoy i'adiouſte que les femmes meſmes font à l'enuy pour eſtre bruſlées ſur le corps de leurs maris. Conformémẽt à cecy, les ieunes garçons de Lacedemone ſe faiſoiẽt foüeter tous nuds deſſus l'Autel de Diane, ſans qu'il leur eſchappaſt le

moindre gemissement. Ie diray à ce propos qu'au commencement du regne de la Reyne Elizabeth, vn certain Irlandois rebelle preséta vne requeste au Vice-Roy, pour estre pendu à vn arbre, comme les autres rebelles ses compagnons, & non pas à vne potence. Il y a des Moines en Euscie, qui pour se mortifier se tiennent assis durant les plus froides nuicts dans vne cuue pleine d'eau, iusqu'à ce que par la violence du froid, ils y demeurent engagez dans la glace. I'obmets plusieurs autres exemples que ie pourrois rapporter icy, touchant la force que prend la coustume, tant sur l'esprit que sur le corps.

Puis donc que la coustume semble estre le principal Magistrat de la vie humaine, les hommes doiuent faire tout leur possible, pour n'en prendre aucune qui ne soit bonne & loüable. Celle qui tient son commencement

de l'enfance (qui s'appelle autrement Nourriture, ou Coustume originaire) est la plus accomplie, & la plus parfaicte : Car il est certain que ceux qui s'instruisent sur le tard, ne prennent pas vn si bon ply que les autres, hors-mis quelques esprits moderez & meurs, qui sont susceptibles de toute sorte de bonnes disciplines, & qui vont tousiours de bien en mieux; chose qui n'aduient que fort rarement.

Que si la force de la coustume simple & separée se treuue grande, celle de la coustume conioincte & associée l'est encore plus. La raison est, pource que l'exemple instruict, la compagnie fortifie, l'emulation rauive, & la gloire amplifie & releue; de maniere qu'en telles occasions la force de la coustume consiste en la sublimité. Il est certain que l'accroissement des vertus esleuées par dessus la nature

des hommes entretient les communautez, où la discipline est bonne & bien ordonnée. Les Republiques, & les Gouuernemens legitimes seruent d'entretien à l'augmentation de la vertu, bien que neantmoins elles n'en purgent point les semences. Tout le mal qui se treuue en cecy, c'est que les moyens de plus grande efficace sont appliquez auiourd'huy à certaines fins, qui ne meritent pas qu'on ait le moindre desir pour elles.

De la Fortune.

XXIV.

L'ON ne peut nier que les accidens exterieurs n'agiſſent beaucoup à la fortune d'vn chacun, comme pareillement la faueur, enſemble la mort d'autruy ſuruenuë à poinct, & l'occaſion propice à la vertu. Mais le principal modele de la fortune ſe forme en l'homme meſme. La plus commune des cauſes exterieures qu'on allegue là deſſus eſt, que de la folie de l'vn s'enſuit d'ordinaire la fortune de l'autre. Auſſi voyons-nous que tous ceux qui s'eſleuent en vn inſtant doiuent leur aduancement à la faute d'autruy. *Le ſerpent ne deuient iamais dragon, qu'il n'ait mangé ſon ſemblable.*

Les vertus apparentes & remar-

quées, acquierent à l'homme de la louange, mais il y en a d'autres cachées & secrettes, qui le mettent en fortune; Ce qui consiste en vne certaine industrie à s'inciter soy mesme, & à se desueloper de misere. Il n'est point de nom propre qui le puisse mieux exprimer que le mot Espagnol *Desenuoltura* ou desbrouillement, lors qu'en la nature ne se rencontre ny achoppement ny repugnance quelconque. Tite-Liue apres auoir descrit l'Aisné des Catons, & dict, *Que ce personnage estoit doüé d'vne si grãde force de corps & de courage, qu'il ne pouuoit manquer de fortune, en quelque lieu qu'il nasquist*, adiouste qu'il auoit *vn esprit propre à tout.* Ce qui monstre assez que si l'hõme sçait bien prẽdre garde à soy, rien n'empeschera qu'il ne voye la Fortune; car pour estre aueugle, elle n'est pas inuisible.

Le chemin de la Fortune ressemble à la voye de laict qui paroist au ciel:

eſt vn amas & vn corps de plusieurs petites eſtoiles, qu'on ne voit point ſeparément, & qui neantmoins ioinctes enſemble rendent aſſez de clarté. De cette meſme façon beaucoup de vertus, plus propremét appellées *couſtumes*, ou *qualitez*, ſe treuuant ioinctes en l'homme, le mettent ſouuent en fortune. Les Italiens en remarquét quelques-vnes, qui tiennent plus de la verité, que du vray-ſemblable. Car quand ils parlent d'vn homme, qui ne peut faillir de faire fortune, entre les belles qualitez qu'ils luy donnent, ils y adiouſtent cette derniere pour comble, *Qu'il eſt vn peu Charlatan, ou qu'il ſe meſle de bouffonner.*

Et de verité le monde eſt aujourd'huy ſi meſchant, que pour s'y aduancer, la matoiſerie& la ſeule apparence d'homme de bien, ſont deux qualitez grandement requiſes. De maniere qu'il eſt preſque impoſſible que ceux

qui

qui ont des affections extraordinaires au seruice de leurs Seigneurs & de leur pays, se puisset iamais esleuer ou maintenir aux grandeurs. Ie n'en puis alleguer d'autre raison, si ce n'est que celuy dont les pensees sont hors de soy, ne daigne marcher dans vn chemin qui soit à son aduantage. Or comme vne fortune precipitee faict deuenir l'homme altier & entreprenant, celle qui l'exerce à maintes espreuues, deuant que l'aggrandir, le rend du tout accomply.

La Fortune merite qu'on luy porte de l'honneur & du respect, sinon pour autre chose, du moins, pour l'amour des filles qu'elle a, qui sont, la Confiance, & la Reputation: Car le Bon-heur les engendre toutes deux, à sçauoir la premiere dans l'homme, & la seconde en tous les autres enuers luy-mesme.

Les hommes bien aduisez, pour empescher que leur vertu ne soit en-

uiée, ont accoustumé d'attribuer leurs belles actions à la Prouidence & à la Fortune. Ce leur est vn moyen asseuré pour s'y maintenir auec moins d'obstacle, outre que c'est vne espece de grandeur à l'homme de connoistre que les souueraines puissances ont soin de luy. Cela fit que Cesar se voyant dans vne grande tempeste, *Courage*, dit-il au Pilote, *tu portes Cesar, & sa fortune*; Et que Sylla ayma mieux prêdre le nom *d'Heureux* que celuy de *Grand*. Aussi voit-t'on d'ordinaire finir miserablement ceux qui en matiere d'affaires publicques, rapportent toutes choses à leur prudence, & à leur propre côduitte. L'on raconte à ce propos qu'vn iour Timothée l'Athenien s'estant mis à rendre compte au peuple de l'administration de sa charge, repeta souuent ces paroles; *En cecy la Fortune n'eust point de part*; & qu'il ne fit iamais aucune entreprise

depuis, dont le ſuccés luy fuſt fauorable. Et certainement il s'en treuue pluſieurs dont la Fortune peut eſtre comparée aux vers d'Homere, qui coulent auec plus de douceur & de facilité que ceux des autres Poëtes, comme Plutarque dit de la Fortune de Timoleon, à comparaiſon de celle d'Ageſilaus, & d'Epaminondas. Ce qui monſtre aſſez que la fortune de l'homme depend en quelque façon de luy-meſme.

Des Estudes.

XXV.

LEs Estudes seruent à la Recreation, à l'Ornement, & à l'Habilité. Touchant la Recreation, leur principal vsage consiste aux heures de retraicte; quant à l'Ornement; en l'Art de bien raisonner; pour le regard de l'Habilité, à sçauoir perfectionner le iugement. Les hommes experimentez sont plus habiles à l'execution, & les doctes plus propres à iuger & à censurer. I'appelle indiscretion, d'employer trop de temps aux estudes, & affetterie d'en vser auec exces, comme d'vne espece d'ornement: Mais quand on s'attache entierement à leurs regles, cela sent tout à faict l'escholier & le caprice de pedant.

La nature ſe rend accomplie par le moyen des Eſtudes. Car les habilitez naturelles, reſſemblent aux plantes, qui ont beſoin d'eſtre cultiuées aueque ſoin: Les Eſtudes meſme donent vn trop grand nombre de preceptes, & il faut neceſſairement que l'experience y ſoit ioincte. Les hommes du temps les meſpriſent, les ſimples les admirent, & les Sages les mettent en pratique. Car ils n'enſeignent point le propre vſage d'eux-meſmes, attendu que c'eſt vne ſcience hors d'eux, & par deſſus eux, qui ne s'acquiert que par les obſeruations que l'on faict.

Vous deuez cherir la lecture, non auec intention de contredire ou de croire tout ce que vous liſez, mais pour le peſer & le mediter. Il eſt des liures, deſquels il ſuffit de gouſter; d'autres qui veulent eſtre deuorez & quelques vns qu'il eſt bon de maſcher & de digerer. Ie veux dire par là, que les

vns doiuent estre leus en partie, les autres comme en courant par dessus, & les derniers, qui sont les plus rares, depuis le commencement iusques à la fin, auec l'attention & la diligence requise. Il y en a qu'il faut faire lire par autruy, & en apprendre de luy les poincts principaux. Il faut neantmoins que ce soient des liures le moins importans; autrement ils semblent aussi peu agreables au goust que les eaux communes distillées. La lecture & la conference font l'homme copieux, & prompt en discours; comme les remarques par luy faittes en escriuant le rendent exact en matiere de sçauoir. De maniere qu'vne grande memoire est requise à celuy qui escrit rarement: que s'il n'ayme point à conferer auec les autres, il faut necessairement qu'il ait vne extreme viuacité d'esprit. Bref, s'il n'a leu que fort peu de liures, il a besoin d'vn grand artifi-

ce pour paroiſtre ſçauant aux matieres qui ſont hors de ſa connoiſſance.

L'Hiſtoire fait deuenir l'homme ſage, la Poëſie le rend poly, la Mathematique ſubtil, la Philoſophie naturelle profond, la Morale graue, la Logique & la Rethorique, propre aux contentions & à la diſpute; & ainſi *les eſtudes ſe tournent en habitude.* De ſorte qu'il n'eſt preſque point d'empeſchement ny d'obſtacle en l'eſprit qu'eux meſmes ne puiſſent oſter, comme nous voyons que les exercices agiſſent à la gueriſon des maladies, ſi l'on en ſçait bien vſer. Ainſi les ieux de boule ſont bons contre la pierre, & pour ſoulager les reins; comme l'exercice de l'arc eſt vtile au poulmon, & la promenade qui ſe fait à pied profitable à l'eſtomach, pourueu qu'elle ne ſoit exceſſiue, ioinct que l'exercice qu'on prend à cheual ſoulage la teſte. Que ſi l'homme eſt eſgaré

qu'il eſtudie aux Mathematiques: Car ſi dans les Demonſtrations, il a l'eſprit tant ſoit peu diſtraict, il faut qu'il recommence: Que s'il n'eſt propre aux diſtinctions, & aux differences, qu'il liſe les Scholaſtiques; ſi du tout inhabile à debattre les choſes propoſées, & à treuuer des exemples, qu'il ait recours aux Legiſtes; & ainſi quelque defaut d'eſprit qu'il puiſſe auoir, il ne manquera iamais de remede pour le guerir.

Des Ceremonies, & Complimens.

XXVI.

D'EXCELLENTES qualitez sont requises à celuy qui ne contraint son humeur en rien, & qui n'vse enuers autruy d'aucune ceremonie, cóme nous voyons qu'il faut qu'vne pierre soit de grand prix, quand on la met en œuure sans fueille. En ce qui touche la louange il en aduiét de mesme ordinairement qu'en matiere de gain; ce prouerbe estát veritable, *Que les petits gains font les bourses pesantes & grosses*, pource qu'ils arriuent souuent, au lieu que les grands ne viennent que rarement. Ainsi l'experience fait voir qu'on defere beaucoup de louange aux petites choses, à cause qu'elles sont tousiours en vsage, ou remar-

quées d'vn chacun; mais que l'occa-sion de faire esclatter quelque gene-reux acte de vertu, ne se presente, cõ-me l'on dit, qu'aux iours solemnels.

Aussi est-il veritable qu'elle augmēte de beaucoup la reputation d'vn homme, & luy sert, comme souloit dire la Reine Elizabeth, d'vne perpetuelle lettre de recommandation pour auoir bonne iustice.

Pour se façonner à la bien-seance & aux Complimens, il en faut approuuer l'vsage premierement; puis en prendre le modele sur autruy, & laisser faire le reste à la Nature. Autrement, si l'on y apporte de l'artifice, on leur ostera toute la grace, qui consiste à n'auoir rien d'affecté.

La conuersation de certaines personnes est comme vn vers, où chaque syllabe est comptée. Mais se peut-il faire qu'vn homme qui se rompt la teste pour de si petites remarques,

puiſſe comprendre les choſes grandes? N'vſer du tout point de ceremonies, eſt apprendre aux autres à n'en faire aucunes, & ainſi retrancher vne partie du reſpect que l'on nous doit. Il eſt bon neantmoins de ne les point oublier, tant enuers les Eſtrangers qu'à l'endroit de ceux qui ſont d'vn naturel pointilleux. Toutes-fois en vſer par excés eſt vne choſe, non ſeulement ennuyeuſe, mais qui diminue le credit, & la foy de celuy qui parle. Ie ne veux pas nier pourtant, qu'il n'y ait des Complimens qui portent coup, ſi on les fait à propos.

L'homme qui parle à ſes eſgaux, ou à ceux qui le ſurpaſſent en quelque degré de cōdition, ſe peut aſſeurer qu'ils le traicteront auec toute liberte; & ainſi il fera bien de tenir ſon rang, & de ne ſe point prophaner tout à fait; Comme au contraire s'il communique auec ſes inferieurs, il ſera bon

que par vne eſpece d'entretien familier, il recognoiſſe le reſpect qu'ils luy portent.

Celuy là ſe rend meſpriſable & ennuyeux, qui n'a qu'vn meſme compliment, qu'il reïtere à tout coup, quand il penſe aggréer à quelqu'vn. Il eſt bon neantmoins de s'accō moder à l'humeur d'autruy, pourueu que cela ſe face auec vne demonſtration, qui procede pluſtoſt de reſpect que de facilité.

Bref, quand il eſt queſtion de ſeconder les autres, ie treuue fort à propos d'y adiouſter quelque choſe du ſien: comme par exemple, ſi vous voulez conſentir à l'opinion d'autruy, faictes le auec diſtinction: ſi ſuiure ſon deſſein, que ce ſoit auec condition: ſi approuuer ſon conſeil, taſchez d'y adiouſter vne raiſon telle que vous iugerez.

Les hommes doiuent bien prendre

garde à ne paroiſtre trop grands maiſtres de complimens. Autrement, quelques vertueux qu'ils ſoient, leurs enuieux ne manquerót point de leur mettre en auant l'attribut de Ceremonieux, au deſauantage de leurs plus grandes vertus. A quoy i'adiouſte que de cet excés de reſpect s'enſuit bien ſouuent l'entiere ruine des affaires, comme encore des trop curieuſes obſeruations qui ſe font du temps & de l'occaſion. Salomon dict à ce propos, *Que celuy qui remarque d'où vient le vent ne ſemera pas, & que l'homme qui prend garde aux nuages, ne moiſſonnera point.* Auſſi eſt-il vray que le Sage faict naiſtre plus d'occaſions qu'il n'en treuue. Le maintien de l'homme doit eſtre tel que ſon habit, c'eſt à dire ny trop eſtroit, ny trop bizarre; mais libre pour le mouuement & pour l'exercice.

De la Nobleſſe.

XXVII.

NOVS conſidererons la Nobleſſe, premierement comme vne des parties de l'Eſtat; puis comme vne condition de perſonnes particulieres. Vne Monarchie où il n'y a point du tout d'hômes Nobles, n'eſt la plus part du temps qu'vne vraye & abſolue tyrannie, comme celle des Turcs. Car la Nobleſſe a cela de propre de moderer la Souueraineté, & d'attirer les yeux du peuple ſur ce qui touche la Royauté. Mais quant aux Democraties, elles n'en ont pas beſoin, pource qu'ordinairement elles en ſont plus paiſibles, & moins ſubiettes aux ſeditions, que lors qu'il ſe treuue parmy elles quelque extraction ou quelque race de

Nobles; Cela procede de ce que les yeux des hommes s'attachent ſur les affaires, & non pas ſur les perſonnes; Ou ſi elles s'arreſtent aux hommes, c'eſt pour la conſequence des affaires meſme, comme plus propres, & non pour l'honneur de leur Genealogie. Nous voyons que les Suiſſes n'ont pas laiſſé de durer long temps, quelque diuerſité qu'il y ait euë entre eux ou de Cantons ou de Religion. Auſſi ce qui les lie enſemble, c'eſt l'intereſt pluſtoſt que le reſpect. Les Prouinces vnies des Pays-bas excellent en leur Gouuernement; Car là où il y a vne eſgalité les cóſultations en ſont plus indifferétes, & les payemens ou les tributs s'y rendent auec plus d'affection & de facilité. La grande Nobleſſe des ſubjets dóne de l'eſclat à la Majeſté d'vn Monarque, mais elle en amoindrit la puiſſance. Elle meſme eſt comme l'eſprit & la vie du peuple, qui neantmoins le

recognoist pour vn obstacle à sa fortune. Il est bon de n'esleuer les Nobles à vn trop haut degré de Iustice & de Souueraineté, & encore meilleur de les maintenir en vn tel estat, que l'insolence des subjets demeure abbatüe soubs eux, deuant que se porter plus loing contre la Majesté du Prince. La Noblesse, quand elle est excessiue dans vn Estat, y apporte beaucoup d'incommoditez & de fascheux accidens. Aussi est-il vray qu'elle est vn surcroist de despense; ioint qu'il faut necessairement qu'entre vn grand nombre de Gentils-hommes, il y en ait à la fin plusieurs qui se laissent cheoir dans la pauureté. De cette sorte il se faict vne espece de disproportion entre l'honneur & les biens.

Pour ce qui touche la Noblesse en particulier; s'il est vray que c'est vne chose digne de respect de regarder auec admiratió vn fort bastiment que

ſon antiquité rend venerable, & qui ſe conſerue ſans apparence de ruine; ou de voir vn vieil arbre qui malgré l'effort des ans ne laiſſe pas d'eſtre ſain & entier; Auec combien plus de raiſon doit-on admirer vne ancienne & noble famille, qui dans la reuolution des choſes du monde a ſceu reſiſter aux vagues, & à l'orage?

Car il faut remarquer icy que la nouuelle Nobleſſe n'eſt qu'vn pur effect de puiſſance, & l'ancienne vn acte du temps. Ceux qui donnent naiſſance à la fortune de leur maiſon, ſont d'ordinaire plus vertueux que leurs Deſcendans: mais non pas ſi gens de bien qu'eux. Et de vray eſtant fort difficile de ſe faire grand, ſans y apporter vn meſlange d'artifices, bons & mauuais; la meſme raiſon qui permet que leurs vertus paſſent à la poſterité, veut que leurs defauts meurent auec eux.

Parmy les Gentils-hommes, ceux qui le ſont d'extraction dédaignent quelquesfois d'en faire les actions, ou bien les Braues d'entr'eux ſont enuiez des moins valeureux.

D'ailleurs, comme les Grands de naiſſance & d'ancienneté ne peuuent atteindre guere plus haut, cependant qu'ils ſe maintiennent en eſtat, & que les autres font leur fortune, ils ont bien de la peine à fuyr les atteintes des Enuieux. I'adiouſte à cela, que les nobles qui tiennent leur rang comme hereditaire de leurs Anceſtres, attiſent en autruy l'enuie, laquelle a cela de propre auec les rayons du Soleil, de battre les coſtaux pluſtoſt que les plaines.

Les Roys qui dans le corps de leur Nobleſſe ont des hommes aduiſez & vaillans, ne peuuent mieux faire que de les employer. C'eſt le vray moyen de venir à bout de leurs plus ſerieuſes

affaires, pource que le peuple cede naturellement à la puiſſance des grands, comme à des perſonnes qui ſemblent eſtre nées pour commander.

Des Requeſtes, & des Supplians.

XXVIII.

L'ON entreprend pluſieurs affaires entre leſquelles les particulieres gaſtét le bien du public; Et on en projette auſſi des bonnes auec vne mauuaiſe intention. Quelques-vns admettent des Requeſtes, ſans deſſein d'y reſpondre iamais, iuſqu'à ce que s'aduiſant qu'en l'affaire dont il eſt queſtion, il y peut auoir de la brigue d'ailleurs, ils s'en acquittent à la legere, ſoit pour en tirer vn remerciment, ou quelque recompenſe ſous main, ou du moins

pour s'ayder cependant de l'esperance des Supplians.

Il y en a d'autres qui ne reçoiuent les requestes qu'auec dessein d'en mettre en peine plusieurs, ou de faire de nouuelles informations sur le faict dont il s'agit, s'aydans de cette occasion, pource qu'il ne s'en presente point de meilleure; sans se soucier non plus qu'auparauãt de ce que la requeste deuient, pourueu qu'ils puissent voir vne fin à leurs pretensions. Ceux-là ne sont guere meilleurs que les autres, qui prennent les requestes auec vne entiere resolution de les laisser cheoir, afin de fauoriser la partie aduerse.

En quelque requeste qu'on puisse faire, si c'est en matiere de controuerse, il y a sans doute vne raison interne ou de iustice ou d'equité, ou bien de merite, si elle tend à demander vne grace. Si l'affection oblige l'homme à

fauoriser la partie qui a moins de raison en Iustice, qu'en tel cas pour espargner son honneur, il tasche plustost d'accommoder l'affaire, que d'en prendre la charge entiere. Que si cette mesme affection l'induit à obliger quelqu'vn qui n'en soit pas si digne qu'vn autre, qu'il le fasse discrettement, & sans deroger en rien à la valeur de la partie qui a plus de merite. Au reste quand on a presenté à vn homme quelque requeste qu'il n'entend pas, il est bon qu'il s'en remette au iugement d'vn amy qui luy soit affidé, afin d'apprendre de luy, s'il en peut traicter auec honneur.

Les Supplians sont si dégoustez des remises & des abus qu'ils voyent pratiquer tous les iours; qu'au lieu de les amuser, il n'est rien meilleur ny plus honorable, que de les esconduire d'abord, s'il en est besoin, ou de leur dire librement en quel estat sont leurs af-

faires, & ce qui en eſt arriué, ſans en pretendre plus grãde reconnoiſſance que celle des ſalaires adiugez.

En matiere de Requeſtes de faueur, c'eſt vn fort petit aduantage que de preuenir les autres. L'on doit neantmoins auoir tant d'eſgard à la cõfiance du Suppliant, que ſi l'on ne peut tirer connoiſſance du faict autrement que par ſon moyen, l'on ſe deſiſte de ſe ſeruir de l'aduis à ſon preiudice, veu qu'en tel cas le meilleur ſera de l'appliquer à d'autres moyens.

Comme tenir pour indifferent que la Requeſte qu'on fait ſoit iniuſte ou non, teſmoigne qu'on manque de conſcience; ainſi c'eſt ſimplicite de ne ſçauoir la valeur de la grace qu'on nous demande.

Il n'eſt point de meilleur moyen pour auoir expedition de ce qu'on pretend, que d'eſtre ſecret en ſes affaires. Car s'aller vanter qu'elles ſont

bien acheminées ; comme c'est vne chose capable de retenir quelques concurrens, & les empescher de passer outre, elle en peut aussi susciter plusieurs autres.

Pour ne courir fortune d'estre esconduit d'vne Requeste, il faut sçauoir prendre l'occasion & le temps. I'vse icy du mot d'occasion, ou d'opportunité, tant pour le regard de la personne qui doit octroyer la grace, que de ceux en qui se remarque quelque apparence de la pouuoir empescher. Quant à l'election du moyen conuenable, il vaut mieux choisir le plus commode que le plus grand; & se seruir d'hómes qui ne se meslent que d'affaires particulieres, plustost que de ceux qui se font arbitres de toutes choses. L'on tire quelquefois autant de profit d'estre refusé, que d'obtenir d'abord ce qu'on desire d'auoir; pourueu neantmoins que l'on n'ait mon-

ſtré d'en receuoir vn ſecret meſcontentemét. *Iniquum petas, vt æquum feras.*

Il n'appartient qu'à des hommes grandement fauoriſez, *de demander vne choſe iniuſte, pour en ſouſtenir vne qui ſoit equitable.* Autrement il ſera beaucoup meilleur d'accroiſtre pluſtoſt les demandes. Car il y a de l'apparence que celuy qui du commencement a voulu courir fortune de perdre l'affection du Suppliant, prendra garde en fin à ne ſe priuer enſemble de l'amitié de luy-meſme, & de la grace qu'on luy aura premierement accordée. L'on tient qu'il n'eſt rien ſi facile à demander à vn grand qu'vne ſienne lettre; & neantmoins il eſt veritable que toutes les fois qu'il met la main à la plume pour vn iniuſte ſujet, il fait autant d'offences à ſon honneur. Il n'y a point de plus mauuais inſtrumens que ceux qui font naiſtre les requeſtes & les procez, pource qu'ils ſont comme

vne maniere de poiſon & de contagion aux procedures publicques.

De la ſuitte des Grands, & de leurs amis.

XXIX.

IE ne treuue nullement à propos d'auoir vne ſuitte qui ſoit exceſſiue en deſpenſe, de peur que pour allonger la queuë, on ne ſoit contraint de couper des aiſles. I'entends par les trop grands deſpenſiers, non ſeulement les ſangſuës de la bourſe, mais ceux encore qui ſont importuns à demander des dons & des graces.

Les ſuiuans ordinaires ne doiuent pretendre pour comble de recompenſe, qu'vn appuy de faueur, de recommandation, & de protection

contre vne offence. Les factieux donnent encore moins de sujet de se faire aymer, puis que ce n'est pas vne veritable affection qui les côduit à courtiser ceux que bon leur semble, mais plustost vne inimitié côceuë contre quelque autre; d'où naist bien souuent la mauuaise intelligence que nous voyons entre les grands Seigneurs: Quant à ceux qui ont ie ne sçay quoy d'altier & de rogue, outre qu'ils seruét de matiere & d'aliment à plusieurs desordres, ils ruinent l'estat des affaires à faute d'estre secrets, & châgent l'honneur de leur Maistre en autant d'enuie & de hayne par leurs mauuaises pratiques.

Ie mets en ce mesme rang vne sorte de suiuans fort dangereux, qui ne seruent que d'espions dans les maisons des Grands, pour en apprendre les secrets, & en faire des contes de part & d'autre. Et toutesfois ces gens là ne

laiſſent pas d'eſtre en faueur ordinairement; Ce qui procede ſans doute de ce qu'ils font les complaiſans par tout, & ne manquent iamais d'vn nouueau meſlange de contes.

Or l'on a touſiours pris en bonne part, dans les Monarchies meſme, & tenu pour ciuilité, d'eſtre ſuiuy de perſonnes qui ſoient de la meſme profeſſion que celuy qui eſt courtiſé: comme par exemple, il eſt bien ſeant à vn Chef qui a commandé, d'auoir à ſa ſuitte des hōmes qui s'entendent au fait des armes, pourueu que la vaine monſtre en ſoit dehors, & pareillemēt le ſoupçon de ſe rendre trop populaire. Mais la plus honnorable cauſe de ſe faire courtiſer, eſt celle qui a pour objet vn deſir d'auācer toutes ſortes de perſonnes à l'eſgal de leur merite, & de leur vertu. Toutesfois où la difference eſt petite en matiere d'adreſſe & d'habilité, le meilleur eſt, de ſe ietter dans le

party dont le merite n'est pas si grand, & duquel on attend plus de satisfaction ; Ioint que pour en parler sainement, en vn siecle où le vice tient le haut bout, les hommes actifs y sont plus de recherche que les vertueux.

Touchant le gouuernement, il est bon de se porter auec esgalité enuers ceux de mesme condition. Car d'en preferer extraordinairement quelqu'vn, c'est le rendre insolent, & dégouster tous les autres, qui peuuét pretédre à la iustice *distributiue* : mais en ce qui regarde la faueur, il y faut proceder auec plus de choix & de differéce. Quand on s'y gouuerne de cette sorte, les personnes preferées en sont treuuées plus agreables, & les autres plus officieuses, veu que toutes choses dependent de la faueur. Au commencement d'vne affaire il est tousiours bon de n'vser d'excessiues caresses enuers autruy, pource que l'homme ne peut

par apres garder la mesme proportiõ.
Ie treuue mauuais de ne prendre que l'aduis d'vn seul, pource que cela fait paroistre vne trop grande facilité, & donne vne entrée libre au scandale, & à la mauuaise reputation. Car tel qui ne voudroit mesdire d'vn particulier, sera bien si hardy que de parler librement de ceux dont il enuiera la faueur; & par ce moyen il chocquera leur honneur.

Mais ce qui me semble encore pire, est de se laisser distraire à plusieurs, à cause que cela rend les hommes susceptibles de la derniere impressiõ qu'on leur a voulu faire prendre, & par consequent subjets à changer. C'est vne chose tousiours honnorable de n'entreprendre rien que par le conseil de quelques amis. La raison est, pource qu'il aduient souuent que l'hõme qui regarde des ioueurs, voit mieux leurs fautes qu'eux mesmes, *tout ainsi que des*

basses vallées on descouure plus aisément les hautes montaignes. Il se treuue peu d'amitié dans le monde, & encore moins entre les esgaux. L'on a beau sçauoir que l'affection reciproque est vne chose excellente. Ce peu qu'il y en a parmy les hommes ne paroist qu'entre le seruiteur & le maistre, quand la fortune de l'vn peut comprendre celle de l'autre.

De l'Honneur, & de la Reputation.

XXX.

ACQVERIR de l'honneur, n'est autre chose que manifester sans desauantage sa valeur, & sa propre vertu. il se treuue des hommes dont les actions ne sont iamais sans affetterie en la recherche de la reputation. Ceux cy ne font que trop parler d'eux, mais c'est auec peu d'admiration. D'autres obscurcissent leurs propres vertus, quand ils croyent d'en faire monstre en la partie qui les rend moins recommandables.

Celuy qui vient à bout d'vne affaire, soit que luy-mesme l'ait inuentée, ou qu'entreprise autresfois elle ait esté quittée depuis, ou vrayement mi-

se à fin, mais auec des circonstances peu valables, s'acquiert beaucoup plus d'honneur, que s'il acheuoit vne chose plus difficile, à laquelle il ne trauaillast qu'apres autruy. Que s'il modere de telle sorte ses actions, qu'il tasche de contenter vn chacun, il est hors de doute qu'alors l'harmonie en sera meilleure.

L'homme n'entend du tout rien à mesnager son propre honneur, quand il entreprend vne chose dont la decadence luy peut apporter plus de blasme que de reputation, si le succés en est bon. L'honneur qui s'acquiert aux despens d'vn autre a sa reflection bien plus viue, semblable aux diamans, qui sont taillez à facetes. C'est pourquoy l'homme doit faire en sorte d'exceller en reputatiō par dessus ceux qui vont du pair auec luy ; & tascher de se seruir de leur arc propre, auec plus d'adresse qu'eux mesme. Les seruiteurs

uiteurs & les domeſtiques, qui ont de la diſcretion agiſſent beaucoup à l'accroiſſement de l'hóneur de leurs Maiſtres. *Omnis fama à domeſticis emanat.*

L'enuie, que i'appelle vn chancre qui ronge l'honneur, ne s'attiſe pas ſi fort quand l'homme teſmoigne par ſes actions qu'il a pour fin le merite, & non pas vne fumée d'honneur; & lors qu'il attribuë l'heureux ſuccés de ſes entrepriſes à la Prouidence diuine, & à ſa bonne fortune, pluſtoſt qu'à ſon induſtrie & à ſa propre vertu.

La vraye diſpoſition des degrez de l'honneur eſt celle cy. Ie mets au premier rang les *Fondateurs des Eſtats, & des Republiques*, tels qu'eſtoient Romulus, Cyrus, Ceſar, Ottoman, & Iſmael. Au ſecond, *les Legiſlateurs*, qui ſont encore appellez ſeconds Fondateurs, & *Princes perpetuels*, pource qu'apres la mort meſme leurs loix ſeruent au gouuernement des Eſtats, comme Lycur-

gus, Solon, Iustinian, Eadgar, & Alphonse de Castille surnommé le Sage, qui a faict *las sitte Partidas*. Au troisiesme ceux qui assoupissent les longues calamitez des guerres ciuiles, ou qui deliurent leur Patrie du ioug des tyrans & des Estrangers, comme Auguste Cesar, Vespasian, Aurelian, Theodore, Henry septiesme Roy d'Angleterre, & Henry quatriesme Roy de France. Au quatriesme, *les Conquerans*, qui par vne iuste guerre estendent les bornes de leur Empire, ou qui resistent vaillamment à ceux desquels ils sont assaillis. Et au dernier, *les Peres de la Patrie*, qui regnenr de droict, & qui font heureux le siecle auquel ils viuent eux-mesmes.

Ie n'allegueray point d'exemple de ces deux dernieres sortes, pource qu'il s'en trouue vn assez bon nombre.

De tous les degrez d'honneur entre les subiets, les premiers sont ceux

qui ont part aux ſoucis de leurs Maiſtres. On les appelle ordinairement leur *bras droict*, pource que les Princes deſchargent ſur eux le fardeau de leurs plus importãtes affaires: Les ſeconds, les Capitaines ou les Lieutenans des Princes, & ceux qui leur rendent de notables ſeruices en temps de guerre: Les troiſieſmes, *les Fauorits*, qui ſont autant de ſupports & de ſoulagemens à leurs Seigneurs, ſans trauailler les ſubiets: Les derniers, ceux qui ont de grandes charges prés des Princes, & qui s'en acquittent dignement. A quoy i'adiouſte, qu'il y a encore vne autre eſpece d'honneur qu'on peut ranger entre les plus grands, mais qui arriue fort rarement, à ſçauoir de ceux qui s'immolent volontairement au bien du public, comme nous liſons de M. Regulus & des deux Decius.

Des Ligues, ou des Partis differens.

XXXI.

PLVSIEVRS tiennent cette maxime, qui me ſemble fauſſe, Que la meilleure partie d'vn Politique, d'vn Souuerain, ou d'vn grand perſonnage, eſt de gouuerner ſon Eſtat, ou de ranger ſes affaires ſuiuant les partis qui ont plus de cours & de vogue. Au contraire la principale prudence conſiſte ou à regler la generalité des choſes, auſquelles les hommes de diuers partis agiſſent, ou bien d'en traicter auec des particuliers.

Ie ſçay que la conſideration des partis n'eſt point à meſpriſer; que les hommes de condition mediocre doiuent

flefchir fous les plus puiffans; & que les grands qui font affez forts d'eux-mefmes, ne peuuent mieux faire que de fe monftrer indifferents. Toutesfois il me femble que pour s'ouurir vne voye plus facile, il eft bon de fe comporter toufiours modeftement de quelque cofté qu'on fe iette. Les moindres partis, & par confequent les plus foibles font d'ordinaire les mieux vnis. Que s'il y en a quelqu'vn de rompu, celuy qui refte ne manque pas de fe diuifer auffi toft, iufqu'à ce qu'il s'en trouue vn autre qui fe fait chef d'vne nouuelle faction. C'eft la couftume de plufieurs, de s'oppofer au party contraire à celuy qui les a mis en fortune.

Bref, en matiere de factions & de ligues, les traiftres fe mettent prefque toufiours en creance plus que les autres. Il eft vray auffi qu'apres qu'vne affaire long temps balancée eft mife en execution par leur artifice, ils font

les ſeuls auſquels on en ſçait tout le gré. Se comporter eſgalement entre deux partis n'eſt pas touſiours vn effet de modeſtie, mais pluſtoſt d'vne certaine conſtance enuers ſoy-meſme, auec intention de ſe ſeruir de tous les deux.

De la Negociation.

XXXII.

EN matiere d'affaires, il eſt touſiours meilleur d'en traitter de viue voix, que par eſcrit, & par entremetteurs, pluſtoſt qu'en perſonne. Les lettres ſont bonnes, lors qu'on pretend d'en tirer reſponſe, & d'en produire la copie, pour ſe iuſtifier d'vn faict, ou quand il eſt à craindre que l'affaire miſe en deliberation ne ſoit

interrompuë, & qu'on n'y donne audience que de temps en temps.

Il n'y a point de mal d'en communiquer en personne, principalement quand la presence de celuy qui parle peut engendrer du respect, comme il aduient d'ordinaire entre les subiets, ou en d'autres cas chatouilleux, & qui meritent qu'on y prenne bien garde; afin que l'œil attaché sur l'action de celuy qu'on entretient, se puisse instruire en certaine façon, & prendre son temps à passer outre, ou à s'arrester tout court. Bref, ie treuue fort à propos d'y proceder de cette sorte, toutes les fois que l'homme se veut reseruer la liberté, ou de se declarer, ou de se desdire.

Pour le regard des entremetteurs, le meilleur est d'en prendre qui aillent le grand chemin, & qui ne soient pas si rusez. Car il y a de l'apparence que ceux-cy s'acquitteront de leur com-

miſſion, & qu'ils ne manqueront ia-mais d'en rapporter fidelement le ſuccés; Comme au contraire les eſprits trop deliez ont accouſtumé d'vſer d'artifice à tirer la quint'eſſence des affaires d'autruy, afin de ſe mettre en credit eux meſmes, & d'adiouſter à la lettre, pour mieux aggréer à ceux auſquels ils rendent compte de leur negociation.

Il eſt bon de ſe ſeruir de perſonnes qui ſe portent auec affection aux affaires où l'on les employe; pource que cela leur donne vne grande vigueur. Sur tout il eſt neceſſaire que leur humeur ſe rapporte au ſujet dont il eſt queſtion. Par exemple, il faut s'aider des hommes hardis pour les demandes, des Eloquens pour la perſuaſion, des ruſez pour s'enquerir, & pour remarquer, & des extrauagans en vne affaire qui de ſoy ne ſeroit pas trop plauſible. Vous n'oublierez auſſi à vo⁹

ſeruir de ceux en qui vous aurez remarque quelque heureux ſuccés, s'il vous eſt aduenu de les employer autresfois. Outre que cela leur pourra donner du courage, ne doutez point qu'ils ne taſchent de s'en acquitter.

Ie treuue qu'il eſt meilleur de ſonder de loing celuy auec lequel on doit traitter d'vne affaire, que d'en venir au fonds tout à coup ; ſi de cas fortuit vous ne pretendez de le conuaincre par quelque demande ſuccinte & inesperée. I'eſtime encore qu'il eſt plus à propos de s'embarquer aux affaires auec des hommes dont les volontez y ſemblent eſtre acheminées, que de les entreprendre auec ceux qui en ſçauent deſia tous les deſtours.

Quand il eſt queſtion de venir auec quelqu'vn aux conuentions & aux articles requis, tout le principal s'appuye ſur celuy qui doit faire le premier pas en l'execution : choſe qu'on ne peut

raiſonnablement demander à vn autre, ſi elle n'eſt en tel eſtat, qu'elle doiue gaigner le deuant, ou ſi l'on ne luy perſuade d'eſtre tenu pour le plus hóme de bien, & qu'il ſe pourra preſenter quelque autre occaſion en laquelle on aura beſoin de luy meſme: ce qui eſt vn artifice qui ſe pratique ordinairement ou pour ſonder les hommes, ou pour en tirer ce que l'on deſire, car alors ils ſe deſcouurent eux meſmes ſans deffiance; ou par vne eſpece de neceſſité, quand ils auront enuie qu'il ſe face quelque choſe, pour l'execution de laquelle ils mãquent de vrais pretextes.

Celuy qui deſire plier vn autre à ſa volonté, doit premierement connoiſtre ſon naturel, ou ſon inclination, & ainſi le mener comme bon luy ſemble; ou ſes pretenſions, & ainſi luy perſuader ce qu'il veut; ou ſon impuiſſance, & ainſi le tenir en arreſt; ou ceux qui ont vn meſme intereſt auecque

luy, & ainſi regler les mouuemens de ſes actions. Quand on traitte auec des hommes artificieux, il eſt touſiours bon d'expliquer leurs paroles par leurs intentions, & de les entretenir ſuccinctement ſur les choſes auſquelles ils s'attendent le moins.

En toutes ſortes d'affaires qui ſont difficiles d'elles meſmes, il ne faut pas que l'homme ſe promette de ſemer, & de moiſſonner enſemble, mais qu'il prepare les choſes, & les laiſſe meurir par degrez.

De la Loüange.

XXXII.

J'APPELLE la Louange, la reflexion de la vertu, qui est telle ordinairement, que le corps ou le miroir d'où vient cette mesme reflexion. Si elle part de la bouche du vil populaire, elle est tousiours fausse ou maligne, & suit les personnes vaines plustost que les gens de bien. La raison est, pource que le Commun est aueugle en l'intelligence de la plus grande partie des excellentes vertus; comme au contraire il louë les moins louables, & les mediocres luy sont autant de sujets d'admiration. Mais il est certain qu'il n'a iamais ny connoissance, ny sentiment des plus releuées, ne faisant estat que

des apparences, & des eſpeces qui tiennent de l'air des vertus. Ie ne puis mieux comparer la louange qu'à vne groſſe riuiere, ſur laquelle on voit ordinairement flotter les choſes legeres, & les peſantes couler à fonds.

Mais ſi les louanges des gens de bien & de qualité, ſe rencontrent enſemble auec celles du menu peuple, i'aduouë qu'en tel cas ſe verifient ces paroles de l'Eſcriture, *Qu'vne bonne reputation eſt comme vn onguent de ſenteur*, pource qu'elle s'eſpād de toutes parts, & ne ſe perd que bien difficilement; eſtant veritable, que l'odeur des onguents eſt de plus longue durée que celle des fleurs.

Il y a tant de faux points en la louange, que ce n'eſt pas ſans raiſon ſi on la tient pour ſuſpecte le plus ſouuent. Il eſt des louanges qui n'ont point d'autre ſource que la flatterie. Si le flatteur ne ſçait pas ſon meſtier, vous remar-

querez en luy qu'il vſera ſans ceſſe de meſmes attributs pour louer indiffe-remment toute ſorte de gens : au contraire s'il y excelle, il ſuiura touſiours le Prince de la flatterie, qui eſt l'homme meſme, & ne manquera de louer en luy les choſes qu'il connoiſtra luy eſtre plus agreables, & dont il ſe picquera dauantage. Mais s'il eſt effronté tout à faict, quelques inſtructions que puiſſe auoir celuy qu'il flatte, il les tournera toutes en louanges ; & contre ſa conſcience, il luy donnera des attributs ſur les defauts qui le rendent confus & honteux.

I'adiouſte à cecy, qu'il y a des louanges qui procedent d'vne maniere de reſpect & de bien-vueillance, & qu'il n'appartiét qu'aux Roys & aux grands hommes *de commander en loüant*, lors que repreſentant à leurs ſubiets qu'ils ſont tels, ils leur remonſtrent quels ils doiuent eſtre. Quelques-vns ſont

louez malicieusement & à leur propre dommage, afin d'attiser contre eux par ce moyen vn feu de ialousie & d'enuie: Tellemét *qu'entre toutes les sortes d'ennemis, il n'en est point de pires que ceux qui loüent.* A cecy se peut rapporter ce Prouerbe assez commun entre les Grecs, *Que celuy qui se laisse loüer à son dommage merite d'estre marqué au nez:* comme nous disons ordinairement, *que le mẽteur est digne d'vne ampoule sur la langue.* La meilleure espece de louange est celle qui n'est point commune, & qui se donne quand il en est temps auec la mediocrite requise. Salomon dit à ce propos, *Que celuy fait mal qui loue son amy tout haut & hors de saison, si bien que telle louange luy tiendra lieu de malediction.* Aussi est-il vray qu'vn excés de louange donné à l'homme, ou à quelque autre chose que ce soit, est vne matiere aux diuisions, d'où s'ensuiuent ordinairement les af-

fronts & les ialousies.

Il est vray neantmoins que louer de bonne grace la charge ou la profession d'vn homme, est vne espece de generosité. Les Cardinaux Romains, qui sont Theologiens, Prestres, & hommes sçauans, ont vne façon de parler louable, bien qu'elle tourne au mespris des affaires temporelles, comme des guerres, des Ambassades, des charges publiques, & de tels autres employs, qu'ils appellent *Sbirrerie*, c'est à dire bagatelles & choses de peu, quoy que toutesfois dans le monde elles leur soient aussi vtiles que leurs plus hautes speculations. Ainsi quand S. Paul dit quelque chose de soy-mesme, il vse souuent de ces termes: *Ie parle comme vn fol*. Mais traittant de sa vocation il adiouste, *Magnificabo Apostolatum meum.*

Des Iugemens.

XXXIIII.

IL faut que les Iuges se representét que c'est le deuoir de leur charge d'expliquer les Loix, & non pas d'en faire de nouuelles. Eux mesmes doiuent estre plus doctes qu'ingenieux; plus venerables que populaires, & plus aduisez que prompts & hardis: mais sur tout l'integrité de vie est la vertu qui leur conuient proprement. *L'homme,* dit la Loy, *qui oste les bornes d'vne terre est maudit*; & digne de blasme, s'il les transporte ailleurs malicieusement, & contre sa conscience.

Cela se peut dire du Iuge, qui donne des sentences iniustes au preiudice des possessions, & des biens d'autruy.

Tels arrests sont beaucoup plus dommageables que plusieurs mauuais exéples; pource que ces derniers ne font que troubler le courant de l'eau, où ces autres gastent la fontaine entiere. Salomon le tesmoigne assez quand il dit, *Que le Iuste qui perd sa cause deuãt son aduerse partie, est vne fontaine troublée, & vne source corrompue.*

Il y peut auoir relation de l'office du Iuge aux parties qui plaident, ensemble aux Aduocats, aux Greffiers, & à tels autres Officiers de Iustice, qui sont subalternes au Iuge, & au Souuerain, ou à l'Estat qui a de la iurisdictiõ sur luy-mesme. *Il est des personnes*, dit l'Escriture, *qui conuertissent vn iugement en absinthe*; & d'autres encore qui le transmuent en vinaigre, à cause que l'Iniustice le rend amer, & le Delay l'aigrit.

Le deuoir principal d'vn Iuge, est de supprimer la force & la tromperie:

dont l'vne eſt pernicieuſe, quand elle ſe manifeſte; & l'autre d'autant plus à craindre, qu'elle paroiſt moins, & ſe deſguiſe dauantage. A quoy ſe rapportent les chiquaneries, ou les procés contentieux, leſquels cóme viandes mal digerées, doiuent eſtre reiettez du ſiege de Iuſtice.

Le Iuge eſt obligé de ſe frayer vn chemin pour iuger equitablement, à l'imitatió de Dieu, qui ſe prepare vne voye, hauſſant les vallées, & applaniſſant les montagnes. Ie veux dire par là, que ſi de quelque coſté que ce ſoit, les forces paroiſſent grandes, les pourſuittes violentes, les artifices aduantageux, les brigues puiſſantes, & les Aduocats bien inſtruits; c'eſt alors qu'on peut remarquer la vertu d'vn Iuge à rendre egale l'inegalité, pour pouuoir par apres ſans obſtacle & pleinement prononcer l'Arreſt.

Le prouerbe qui dit, *Qu'à force de*

se moucher l'on faict sortir le sang, & que le vin deuient aigre, quand le pressoir tire trop de liqueur du raisin, apprend aux Iuges à fuyr les interpretations rigoureuses, & les consequēces forcées; puis qu'il n'est point de pire gesne que de violēter les Loix, principalement celles où il s'agist de la peine. Ils doiuēt estre soigneux de ne tourner à seuerité ce qui ne tend qu'à terreur, & de n'attirer sur le peuple cette pluye dont parle le sacré Texte, disant, *Que des lacs pleuurōt dessus eux*; attēdu que les Loix qu'on nomme *Penales*, executées à la rigueur, sont comme autant de pluyes de lacs sur le peuple. Voyla pourquoy si elles ont dormy long temps, & ont esté comme assoupies; deuant que passer outre, il faut voir si la saison & les occasions en requierent l'execution;

Iudicis officium est, vt res, ita tempora rerum.

Aux matieres criminelles les Iuges

ſe doiuent propoſer la clemence, autant que les loix le péuuét permettre, & tenir l'œil de ſeuerité ſur l'exemple; mais regarder auec compaſſion la perſonne. La patience & la grauité ſont les parties eſſentielles du Iuge, que ie compare à vn inſtrument de Muſique mal accordé, s'il a trop de langage & d'effronterie.

Ie ne puis appeller dexterité en vn Iuge de preuenir de ſoy-meſme ce qu'il peut apprendre en temps & lieu par la bouche des Aduocats. Ie n'approuue non plus que pour faire monſtre de la ſubtilité de ſon bel eſprit, il luy aduienne d'interrompre les plaidoyers, & l'examen des teſmoins, ou de deuancer l'information par vne infinité de demandes, bien que faictes à propos.

Les principales parties du Iuge ſont quatre: la premiere, de mettre les preuues en eſtat: La ſeconde, de moderer

les trop longs discours, les redittes, & les paroles impertinentes: La troisiesme, de faire vne reprise, vne eslite, & vne conference des poincts plus importans qui ont esté mis en auant: Et la quatriesme, de pronócer l'arrest ou la sentence là dessus. Tout ce qui passe au delà de ces bornes n'est rien que superfluité, qui procede ou d'vne espece de vaine gloire, ou d'vn trop grand desir de parler, ou de l'impatience qu'on a de se faire ouyr, ou d'vne foiblesse de memoire, ou d'vn defaut d'attention bien reglée.

C'est vne chose merueilleuse de voir que l'audacieuse cajollerie des Aduocats gaigne quelque-fois le dessus à l'authorité des Iuges, qui à l'imitation de Dieu, au siege duquel ils sont assis, deuroient plustost raualler les orgueilleux, & faire grace aux humbles. Mais c'est bien encore vn faict plus estrange de dire que l'vsage du temps

permette aux Iuges de fauoriser en particulier quelques Aduocats de leur connoissance; d'où il faut de necessité que s'ensuiue vn accroissement de salaire, & vn soupçon apparent de n'aller pas le grand chemin.

Le Iuge doit fauoriser de parole les Aduocats qui ont bien sceu debattre vn faict, & s'y comporter auec discretion, principalement ceux de la partie qui a perdu son procés: car c'est la chose du monde qui maintient le mieux la reputation d'vn Aduocat enuers sa partie, & qui rauale l'opinion de sa cause.

Il faut encore que pour le bien du public le Iuge se monstre discret à reprendre les Aduocats, s'il descouure en eux vn malicieux conseil, vne manifeste nõchalance, vne information telle quelle, vne indiscrette importunité, ou finalement vne trop audacieuse defense.

Il n'est nullement de la bien-seance que l'Aduocat se tire des bornes de la modestie en parlant au Iuge, ny qu'il recommẽce à plaider apres que le Iuge a prononcé son Arrest. Mais il ne faut pas aussi que le Iuge ne voye la cause qu'à demy, afin de ne doñer sujet à la partie de dire qu'on n'a daigné ouyr ny son Aduocat, ny ses preuues.

Quant à ce qui touche les Huissiers, les Clercs, & autres semblables; comme le lieu de la Iustice est sacré, il faut conseruer sans scandale, & sans corruption, non seulemẽt le Siege où elle se tient, mais son marche-pied mesme, & toutes ses bornes & ses dependances. Car comme les raisins ne viennent point des ronces, ny des chardons, ainsi c'est vne chose impossible que la Iustice puisse produire vn fruict sauoureux parmy les espines & les buissons des Officiers qui en pren-

nent à toutes mains.

Les Sieges de Iustice se treuuent sujets d'ordinaire à quatre meschans instruments. Les premiers sont certains chiquaneurs, ou faiseurs de procés, qui font grossir les Parquets, & amaigrir les pauures parties. Les seconds, ceux qui semant la diuision dans les Iurisdictions, les animent l'vne contre l'autre; & lesquels, à parler proprement, sont plustost les *escornifleurs*, que *les amis de la Cour*, la transportans au delà des bornes requises, afin d'en tirer cependant des aduantages & des aduances. L'on met au troisiesme rang ceux qui meritent d'estre estimez les bras gauches des Sieges de Iustice, comme pleins de pernicieux artifices, par le moyen desquels ils peruertissent la vraye route qu'il faut tenir, tirant l'equité dans certaines lignes obliques, & en des labyrinthes confus. La quatriesme espece est de ces autres qu'on

nomme *Exacteurs de ſalaires*, qui verifient la reſſemblãce commune qu'il y a entre les Cours de Iuſtice, & les cabanes ſous leſquelles les pauures brebis ſont deſpouillées de leur laine, quand elles s'y penſent mettre à couuert en temps d'orage & de pluye.

Or ie treuue pour moy qu'vn Greffier qui ſçait bien tenir vn regiſtre, & dont la prudence en ſes procedures ſe ioint à l'intelligence qu'il a des affaires d'vne Iuriſdiction, eſt vn excellent doigt à la Cour, qui monſtre la plus part du temps au Iuge le chemin qu'il luy faut tenir.

En vn mot les Iuges doiuent ſur toutes choſes ſe ſouuenir de cette concluſion des douze Tables Romaines, *Que le ſalut du peuple eſt la ſouueraine Loy*. Où il faut qu'il ſçache encore que ſi les Loix ne s'addreſſent à cette fin, elles ne ſont qu'autant de lacs & d'oracles mal inſpirez. C'eſt ce

qui me faict dire, que bien-heureux est l'Estat dans lequel le Prince ou les Seigneurs entrent ſouuent en conſultation auecque les Iuges, & où ceux-cy ne font rien ſans l'aduis du Prince & des Seigneurs; ſoit qu'en matiere d'Eſtat il s'agiſſe de la deciſion de quelque Loy, ou qu'il y ait vn meſlange de l'vn & de l'autre. Car il ſe peut faire bien ſouuét qu'en la choſe dont il eſt queſtion en iugement, mon propre bien & celuy de mon prochain y courent fortune, quand la cauſe, ou la conſequence qui en eſt tirée ſe peut auoiſiner d'vne matiere d'Eſtat. Où il faut remarquer que i'appelle matiere d'Eſtat, non ſeulement les parties de la Souueraineté: mais toute autre choſe capable d'introduire vne importante reuolution, ou quelque dangereux exemple, ou qui touche manifeſtemét la plus-part du peuple.

Or il ne faut pas que par vn defaut

de iugement, aucun s'imagine qu'il y ait quelque antipatie entre les Loix qui ſont iuſtes, & la vraye ſcience Politique, tous les deux eſtás ſemblables aux eſprits, qui ont leurs mouuemens les vns dans les autres. Les Iuges auſſi ſe doiuent remettre en memoire que le Throſne de Salomon eſtoit ſupporté par des Lyons des deux coſtez. Cela eſtant, qu'ils taſchent de paroiſtre de vrays Lyons ſous vn Throſne, & d'vſer de la prudence vrayement requiſe, de peur qu'ils ne ſemblent s'oppoſer aux maximes de la Souueraineté. Auecque cela ils ne doiuét eſtre ſi deſpourueus de raiſon, de penſer que ce ne ſoit vne partie comme principale de leur charge, d'vſer des Loix auec la diſcretion requiſe, & de les bien appliquer. Qu'ils ſe reſouuiennent donc que S. Paul parlant d'vne Loy plus importáte que n'eſt celle qui vient d'eux: *Nous ſçauons*, dit-il, *que la Loy n'eſt point mau-*

uaiſe de ſoy, pourueu que l'vſage en ſoit legitime.

De la vaine-Gloire.

XXXV.

IE treuue fort belle cette inuētion d'Eſope: *Vne mouche eſtant ſur l'eßieu de la roue d'vn chariot, O que de poußiere ie leue*, diſoit-elle. Cette fable nous apprend qu'il eſt des hommes ſi vains que de ſe perſuader qu'ils donnent le branſle à tout ce qui va de ſoy-meſme, ou qui tient ſon mouuement de quelque autre cauſe plus forte. Il faut de neceſſité que les courages altiers ſoient enſemble factieux & violans, tant pour s'eſgaler aux plus braues, qu'afin de ſe maintenir en leur vanité. Auſſi l'ordinaire de telles gens, eſt d'a-

uoir plus de parole que d'effect, ou cóme dit nostre Prouerbe, *Beaucoup de bruit, & peu de fruict.* Et toutesfois cette qualité semble seruir en quelque façon en matiere d'affaires ciuiles, veu qu'il n'est point de meilleurs trompettes que ceux-cy, quand on veut faire naistre ou publier de toutes parts vn bruit de grandeur ou de vertu.

D'ailleurs plusieurs grands effects s'ensuiuent souuent des fourbes qui sont reciproques, ainsi que l'a remarqué Tite-Liue, parlant d'Antiochus & des Etholiens; Comme par exemple, si quelqu'vn ayant à traicter d'vne affaire auecque deux Princes, afin de les attirer à ioindre leurs armes contre vn tiers, releuoit les forces de l'vn des deux outre mesure; ou comme si vn particulier qui voudroit démesler quelque chose auec deux personnes, leur faisoit entendre sepa-

rément d'auoir plus de pouuoir & de credit qu'il n'en auroit en effect. Toutesfois l'experience nous apprend que telles ou semblables occasions ne produisent la plus-part du temps que des choses, dont le meilleur n'en vaut rien. Il ne faut quelquefois qu'vne fourbe, pour engendrer l'opinion, laquelle introduit la chose mesme, & la met en creance. La vaine gloire est sans doute vn poinct essentiel aux Capitaines & aux Soldats. Car comme le fer aiguise le fer, ainsi par le moyen de la gloire vn courage en allume vn autre. Certes, l'on ne peut nier qu'vn naturel enclin à la vaine gloire ne mette en vigueur vne affaire, principalement aux occurrences où les entreprises, les despenses, & les fortunes se treuuent grandes. Au contraire ceux qui sont d'vn temperament graue & solide, ont plus de moderation que de vogue.

Vn homme ſçauant ne fera iamais voler ſa renommée ſi haut qu'il deſireroit, ſi pour cet effect il n'emprunte quelque choſe des aiſles de la Vanité; Et c'eſt pourquoy ceux-là meſme qui eſcriuent des liures *du meſpris de la gloire*, y mettent leurs noms; auſſi ne pouuōs nous douter qu'entre les anciens Autheurs, Socrate, Ariſtote & Galien n'ayent affecté vne vaine monſtre d'eux-meſmes.

La vaine gloire ayde fort à rendre vne memoire immortelle, & la vertu n'a iamais eu cette obligation à la race des hommes, de receuoir d'autruy la reconnoiſſance qui luy appartient dignemēt, que lors qu'entre les Vertueux il s'eſt treuué de l'emulation: Et poſſible que la renommée de Ciceron, de Seneque, & de Pline ſecōd n'auroit point reſiſté ſi long temps à la reuolution des années, ſi elle ne ſe fuſt iointe à quelque eſpece de vaine

gloire,

gloire, & à la bonne opinion que ces grands hommes auoient d'eux. Sur quoy nous pouuons dire fort à propos, que la gloire ressemble au vernis, qui a cela de propre de faire reluire ensemble & durer les matieres où la main du Peintre l'applique.

Ie ne parle point icy de cette espece de vaine gloire, que Tacite attribuë à Mutian, quand il dict, *Qu'il auoit certains artifices pour donner de l'esclat à ses actions, & faire monstre de tout ce qu'il disoit.* I'entends plustost par la gloire vne emulation exempte de vanité: qui naissant d'vne certaine discretion & d'vne grandeur de courage qui est naturelle à certaines personnes, ioinct en elles la bienseance à la grace. Entre les complimens, la modestie bien mesnagée, les submissions, & les honnestes excuses, sont d'excellents artifices pour s'acquerir de la gloire. Mais ie n'en treuue point de meilleur que

celuy dont parle Pline second, à ſçauoir qu'il eſt bon de paroiſtre liberal à loüer autruy ſur les choſes auſquelles nous-meſmes auons part. *Quand vous voudrez*, dict-il, *deferer à vn autre quelque loüange, il faut que vous remarquiez que tel homme vous eſt ou ſuperieur ou inferieur en la loüange que vous luy donnez. Or s'il ſe treuue que vous eſtant inferieur, il merite d'eſtre loué, il s'enſuit que vous le meritez encore mieux que luy. Comme au contraire s'il vous eſt ſuperieur, & par conſequent indigne de cette louange, elle vous eſt encore moins deuë.*

Les hommes vains ſont le meſpris des ſages, l'admiration des fols, les idoles des eſcornifleurs, & les eſclaues de leurs propres defauts.

De l'Empire.

XXXVI.

IE treuue miserable la condition d'vn esprit, en ce qu'il a peu de choses à desirer, & plusieurs à craindre. Et neantmoins c'est à quoy les Roys sont les plus subiects d'ordinaire. La raison est, pource qu'estans esleuez au sommet de la dignité, leurs desirs manquent de matiere, tellement que leur esprit n'en est pas si vigoureux, ny si serain aussi, à raison des nuages & des obiects de maints dangers qu'ils se representent. Ce qui est encore vne cause de cet effect mentionné dans la saincte Escriture; *Qu'il est impossible de penetrer dans le cœur d'vn Roy.* Or la principale raison pour laquelle on ne peut

que bien difficilement connoiſtre le cœur de l'homme, procede de la diuerſité de ſes enuieux appetits, & de ce qu'en luy ne prodomine aucun deſir qui puiſſe regler, & mettre par ordre toutes ſes autres affections.

De la vient auſſi que les Princes forment quelquefois en eux-meſmes certains deſir, dont le ſuccés leur eſt vn extreme contentement. Ainſi les vns ſe plaiſent aux contes qu'on leur faict, & aux mots pour rire; les autres aux baſtimens, ou à l'inſtitution de quelque Ordre; & pluſieurs à ſe rendre excellens en vn art qui leur agrée: meſme en vn ouurage de main; cõme Neron à iouer de la Harpe, Domitian à tirer de l'Arc, Commodus à faire des armes, Caracalla à conduire des Chariots, & ainſi des autres, qui ont pris plaiſir à de ſemblables choſes, qui paroiſſent d'abord incroyables à ceux qui ne ſçauent pas cette maxime: *Que*

l'esprit de l'homme prend beaucoup plus de plaisir à s'adonner auec profit aux petites choses, qu'à demeurer sans aduancement dans les grandes.

Aussi l'experience nous apprend que les Princes qui sont heureux à conquester durant leur ieunesse, changent tout à faict d'humeur, & deuiennent melancholiques en leurs dernieres années. L'Histoire le remarque ainsi d'Alexandre le Grand, comme aussi de Diocletian; & de nostre memoire l'Empereur Charles V. nous en a seruy d'exéple, auec beaucoup d'autres. Toute la raison qu'on en peut donner, est que celuy qui tourne en coustume d'aller tousiours plus auant, perd toute creance de soy, si voulant passer outre il y treuue le moindre obstacle.

Il est grandement difficile de bien gouuerner vn Estat, pource que tout temperament, soit bon ou mauuais,

est tousiours composé de choses contraires. Or il y a bien de la difference de mesler ensemble les contraires, & de les prendre à diuerses fois. Ie treuue qu'on peut tirer vne excellente instruction de la respõse qu'Apollonius fit à Vespasian, lors qu'ayant voulu sçauoir de luy d'où estoit venuë la ruine de Neron? *Cet Empereur*, luy respondit-il, *iouoit fort bien de la harpe, & l'accordoit encore mieux: mais en matiere de Gouuernement, tantost il tendoit trop les cordes, & tantost il ne les montoit pas assez haut.* Et certainement l'authorité d'vn Estat panche aussi-tost à sa ruine, lors qu'on y apporte du relasche, ou de la contrainte hors de saison, & auec inesgalité.

La Prudence du temps present au manimét des grandes affaires, est plustost vne accorte industrie d'euiter finement les dangers, qu'vn solide moyen de les tenir à l'escart. Si est-ce

pourtant que les hommes doiuent bien prendre garde, que par leur peu de ſoin, ou par vne tolerance trop grande, ils ne laiſſent preparer vne matiere aux reuolutions. Car depuis que la flammeſche eſt vne fois allumée, nul ne luy peut commander, ny preuoir touſiours en quelle part elle prendra feu.

Souuent les affaires des Princes ſont trauerſées par d'eſtranges difficultez; & ſouuent auſſi le plus grand obſtacle qu'on y treuue eſt en leur eſprit. Tacite le teſmoigne quand il dit; *Que c'eſt vne choſe ordinaire aux Princes de vouloir en vn meſme temps des effects qui ſe contrariẽt, & qu'il n'eſt rien ſi prompt que leur volonté.* Mais en matiere de puiſſance, c'eſt vn Solecisme de penſer qu'il ſoit poſſible de voir l'execution & la fin d'vn commandement, ſans ſe donner la patience d'y paruenir par quelque milieu. Les Roys ont à conſiderer

beaucoup de perſonnes en leur Eſtat cóme leurs voiſins, leurs femmes, leurs enfans, leur Clergé, leur Nobleſſe, leurs gens de guerre, leurs marchands, & generalement tous leurs moindres ſubjets. Tous ceux cy ſont bien-ſouuent des ſources à pluſieurs dangers, ſi l'on n'y apporte la, precaution & la diligence qu'il faut.

Premierement en ce qui touche leurs voiſins, l'on ne peut donner qu'vne regle generale, à cauſe qu'il y a tant de reuolutions dans les occaſions, que la maxime la plus aſſeurée qu'on en puiſſe tirer, eſt, Que les Princes prennent bien garde qu'aucun de leurs voiſins ne deuienne trop puiſſant, ou par vn accroiſſement de ſon Domaine, ou par le ſoing du comerce, ou en approchant des limites, ou par telle autre choſe qui ſerue à fortifier ſon païs; Et c'eſt à quoy les Conſeillers d'Eſtat doiuent trauailler ſoigneuſement, afin d'aller

au deuant des accidens qui s'en ensuiuent. Durant le Triumvirat de Henry 8. Roy d'Angleterre, de François 1. Roy de France, & de l'Empereur Chales 5. l'on faisoit si bonne garde, que pas vn des trois ne pouuoit gaigner vn pouce de terre, que les autres deux ne s'y opposassent, ou par quelque nouuelle alliance, ou à force d'armes, sans qu'ils voulussent iamais, se ietter dans les interests de la Paix. La mesme chose aduint en la ligue, qui fut fait entre Ferdinand Roy de Naples, Ludouic Sforze, Duc de Milan, & Laurens de Medicis, Duc de Florence. Comme elle rendoit ces Princes vigilans, à cause qu'ils se deffioient les vns des autres, ce n'est pas sans raison que Guichardin, la nomme la commune seureté de l'Italie. C'est icy encore où n'est nullement receuable la maxime de certains Pedans, qui tiennent, Qu'vn Prince ne peut faire vne guerre

iuste si quelque iniure receuë ne luy met les armes à la main. Car il est hors de doute qu'vne apparence crainte du danger dont vn Grand est menacé, doit suffire pour le porter à vne legitime guerre, quoy qu'il n'y ait point de coup donné.

Quant aux femmes, les exemples que nous en auons dans l'Histoire sont si cruels, qu'on n'y peut rien adiouster. Le poison donné par Leuia à l'Empereur son mary rend sa memoire odieuse. Roxolane femme de Solyman fut cause de la perte du renommé Prince Sultan Mustapha ; ioint qu'elle apporta du desordre au repos de sa succession, & de sa maison. La femme d'Edouard second Roy d'Angleterre, donna naissance à la ruine de son mary, à qui elle fit perdre la vie & la Couronne ensemble. Tels accidens ne sont iamais si fort à craindre, que lors qu'il aduient aux femmes d'a-

noir de particuliers desseins d'esleuer leurs Enfans; ou bien quand elles viuent sans honneur.

Pour le regard des Enfans, l'on ne peut nier que par leur moyen plusieurs tragedies ne soient fort souuent aduenues, principalement quand ils ont esté soupçonnez par leurs Peres; Car alors le mal-heur les a tousiours accompagnés. Ainsi la ruine de Mustapha, dont nous auons parlé n'aguere, fut tellement fatale à la race de Solyman, que la succession des Turcs depuis Solyman iusques à celuy qui regne auiourd'huy, a tousiours esté suspecte, iusques là mesmes que Selim second estoit soupçonné de n'estre pas legitime. I'adiouste à cecy que la perte de Crispus aduenue par Constantin le grand son Pere, attira la mauuaise fortune sur sa maison. Car ses deux fils Constantin & Constant moururent de mort violen-

te ; outre que Constantius son autre fils ne fut guere mieux traitté ; Et quoy qu'il finist ses iours dans son lict, ce fut toutefois apres que Iulian eut pris les armes contre luy. La mort de Demetrius fils de Philippe second Roy de Macedoine, tourna sur le chef de son Pere, qui en mourut de regret. I'obmets plusieurs autres exemples semblables, parmy lesquels il ne s'en treuuera pas vn seul, qui puisse preuuer que les peres ayent iamais tiré le moindre profit de leurs desfiances ; si ce n'est lors que leurs propres enfans leur ont faict la guerre, ce qui aduint à Selim premier contre Baiazet, & aux trois fils de Henry second, Roy d'Angleterre.

Pour ce qui regarde le Clergé ou les Prelats, il en peut arriuer aussi du danger ; s'ils sont esleuez trop haut, ou bien si leur dignité les rend orgueilleux. Cela s'est veu du temps

d'Anselme, & de Thomas Becket Archeuesques de Canterbury, qui furent sur le point de s'attaquer aux Rois mesme, quoy qu'ils eussent à faire à des Princes auec qu'il ne faisoit pas bon se iouer, qui estoient, Guillaume le Roux, Henry premier, & Henry second. Il est vray que ce danger n'arriue ordinairement qu'alors que telles personnes dependent d'vne authorité estrangere, ou bien, quand elles s'esleuent à leur charge par la commune voix du peuple.

Touchant les Seigneurs, il est bon de les tenir dans quelque distance. Que si vn Roy les abaisse, il est certain qu'il en peut deuenir plus absolu; mais moins asseuré, & moins capable de mettre en execution ses desseins. I'ay remarqué en mon histoire de Héry septiesme, Roy d'Angleterre, que pour auoir accoustume de raualer par trop les Seigneurs, son Regne

fut tout plein de diuisions & de trou-bles. Car bien que pas vn d'eux ne luy manquast de fidelité, si est-ce que tous en general le laissoient faire à sa mode; & ne le seruoient point aux occasions, si bien qu'il estoit contrainct d'auancer luy seul le succez de ses affaires.

Ie viens maintenant aux Gentils-hommes, & dis qu'ils n'y a pas beaucoup à craindre de leur costé, pource que c'est vn corps qui est espars. Car quoy qu'ils puissent quelque fois parler bien-haut, si est-ce qu'ils ne sçauroient faire beaucoup de mal. D'ailleurs ils peuuent seruir d'vne maniere de contrepoids aux Grands, pour les empescher de deuenir trop puissans; Ioinct que par leur authorité sur le menu peuple, ils sont plus capables d'appaiser les seditions populaires.

Quant aux Marchands, ils sont comme la veine porte du corps de l'E-

ſtat, & s'ils ne fleuriſſent point, tous les autres membres ne ſe porteront iamais bien, pource qu'ils auront les veines vuides, & ne donneront aucune nourriture. Les impoſts qui ſe font ſur eux apportent rarement du profit aux reuenus d'vn Roy, & luy font perdre en gros ce qu'il gaigne en deſtail, pource que tout le trafic en general diminüe, lors que les ſommes particulieres s'augmentent.

Pour le commun peuple, il n'eſt pas beaucoup dangereux, ſi ce n'eſt lors que parmy les Grands il s'en treuue quelqu'vn qui ſe face chef de ſon party; Ou bien quand on ſe meſle des poincts de ſa Religion, de ſes couſtumes, ou de ſa façon de viure.

Ie conclus par les gens de guerre, qui ſont grandement à craindre, lors qu'on les laiſſe viure en vn corps, & qu'on les accouſtme à receuoir des preſens. Entre les Romains les ſoldats

des Gardes de l'Empereur nous en ont ſeruy de preuue autres-fois, & aujourd'huy parmy les Turcs nous auons l'exẽple des Ianiſſaires: Comme au contraire, eſleuer des hommes en la diſcipline militaire, les mettre en garniſon en diuerſes places, & ſous diuers Chefs, & leur oſter la liberté d'en prendre par tout, ſont des choſes qui ne peuuent eſtre qu'vtiles à la defence, & propres à deſtourner les dangers. Les Princes reſſẽblent aux corps celeſtes qui font les bõnes & les mauuaiſes ſaiſons, & qui neantmoins n'õt iamais de repos, bien que chacun les reuere. En vn mot tous les preceptes qui touchent les Roys, ſont compris en ces deux memoires: *Souuenez vous que vous eſtes hommes: & ſouuenez-vous außi que vous eſtes Dieux*; L'vn pour refrener leur puiſſance, & l'autre pour tenir en arreſt leur volonté.

Du Conseil.

XXXVII.

LA plus grande confiance qui ſoit entre les hommes, eſt celle qu'on met en vn Conſeiller. En matiere de toute autre choſe les hõmes peuuent fier à quelqu'vn leur perſonne, leurs terres, leurs biens, leurs enfans, leur honneur, & finalement leurs affaires particulieres. Mais depuis qu'ils prennent vn homme pour Conſeiller, ils remettent toutes ces choſes enſemble à ſa diſcretion; ce qui oblige d'autant plus les Conſeillers à ſe monſtrer fideles & gens de bien.

Lors que les plus ſages Princes ne font rien qu'auec conſeil, il ne faut pas qu'ils penſent que leur grandeur en

ſoit amoindrie, & eux moins capables, puiſque Dieu meſme a ſon conſeil, & que l'vn des plus grands noms qu'il ait donné iamais à ſon Fils, eſt celuy de Conſeiller : ce qui fait dire à Salomon, *Que la fermeté s'appuye ſur le Conſeil.* Comme en effect il eſt certain que les choſes qu'on entreprend ſans les peſer auparauant auec vne meure deliberation, ſe treuuent eſbranlées plus d'vne fois, ou combattuës des vagues de la fortune, & qu'ainſi apres qu'on s'eſt bien peiné pour les deſbroüiller, ou pour en auoir vne iſſuë, on n'y voit non plus d'aſſeurance & de fermeté qu'aux pas d'vn yurongne.

L'experience apprit au Roy Salomon la force du Conſeil, comme ſon pere en auoit auparauant eſprouué la neceſſité : Car ſon Royaume fauoriſé de Dieu, ne fut deſmembré que par vn pernicieux aduis. Auquel neantmoins nous treuuerons pour noſtre

instruction deux marques fort propres à recognoistre quand vn Conseil est bon ou mauuais, si nous considerons que l'aduis dont nous venons de parler, fut pour le regard des personnes dóné par de ieunes gens, & quant à la chose, accompagné d'vne extreme violence.

Les Anciens nous ont fort bien proposé la conjonction inseparable des Roys auec leurs Conseillers; ensemble le grand besoin qu'ils ont de ne s'ayder que d'vn bon Conseil; l'vn, quand ils ont dict que Iupiter espousa Metis, qui signifie le Conseil, pour monstrer qu'on le doit marier auec la Souueraineté; l'autre en la suitte de la fable, qui est, qu'apres l'auoir espousée, cóme il veit qu'elle estoit enceinte de son faict, il en deuora le fruict, si bien que luy-mesme deuenu gros, enfanta Pallas, qui nasquit de son chef toute armée.

Cette fable, quoy que mostrueuse, apprend aux Roys cette grande maxime d'Estat, Que pour se bien seruir de leur Conseil ils doiuent au commencement remettre la charge des affaires entre les mains de leurs Conseillers; & c'est la premiere generation, ou la premiere grossesse: Mais qu'estans vne fois digerées ou formées dans tout ce corps, si bien qu'il ne reste plus qu'à les enfanter, il faut qu'alors ils commandent à ceux de leur Conseil de ne passer outre, soit en la resolution ou en la direction; cóme si l'affaire dependoit d'eux. Ainsi s'aydans de plusieurs aduis qu'ils facent voir au monde, que les Ordonnances & les Arrests (lesquels sont comparez à Pallas armée, pource qu'on les prononce auec prudence & authorité) procedent d'eux-mesmes, & non seulement de leur puissance, mais encore, pour se mettre plus en

estime, de leur propre teste, & de leur inuention.

L'on a remarqué deux inconueniens, qui peuuent arriuer, quand il est question d'assembler le Conseil, & de s'en seruir. Le premier est, de publier si auant les affrires, qu'elles en soient moins secrettes. Le second, d'affoiblir l'authorité des Princes, comme s'ils n'estoient assez habiles d'eux-mesmes. Le troisiesme, d'estre infidelement conseillé, & plustost pour le bien de celuy qui donne l'aduis, que du Prince qui le reçoit; Contre lesquels accidens l'vsage du Conseil, qu'on appelle du Cabinet, s'est introduict en quelques Royaumes.

Pour le regard du secret, les Princes ne doiuent point communiquer toutes choses à tous ceux de leur Conseil: mais bien faire vne eslite des principaux; outre qu'il n'est nullement necessaire que celuy qui se conseille sur

quelque faict, declare quelle eſt ſon intention là deſſus. Que les Princes prennent donc garde que le peu de ſecret de leurs affaires ne vienne d'eux meſme, conſiderant qu'il ne ſe treuue que trop de caiolleurs, qui font gloire de leur babil, & dont la langue eſt beaucoup plus dommageable que le ſilence de pluſieurs, qui ſçauent que le deuoir les oblige à ne dire mot.

En certaines affaires il eſt grandement neceſſaire de ſe monſtrer ſecret; ce qui ne peut eſtre s'il y a plus de deux ou trois perſonnes auprés d'vn Roy. Auſſi voit-on la plus part du tẽps que de tels conſeils le ſuccez n'en eſt point mauuais. Car outre que le ſecret en eſt tenu plus couuert, les Conſeillers qu'on y appelle s'y portent auec vn eſprit moins diſtrait & plus calme. Il faut neãtmoins que ce ſoit la prudence du Prince qui opere en cecy, & que ſes principaux Confidents, ſe rendent

conformes aux intentions de leur maistre, auec autant de sagesse que de fidelité. En quoy les Princes se souuiendront de l'exemple de Henry septiesme Roy d'Angleterre, qui ne communiquoit iamais ses plus importantes affaires qu'à Morthon, & à Fox, dont il auoit de l'ong temps sondé les intentions à son seruice.

Quant à l'affoiblissement de l'authorité d'vn Prince, la fable cy-deuant alleguée apprend le moyen de l'empescher. Mesme la Majesté des Roys est tousiours plustost augmétée qu'amoindrie, lors qu'ils assistent en personne aux assemblées des principaux Ministres de leur Estat; Ioinct que iamais aucun Souuerain n'a esté desnué de ses interests par son Cóseil, que lors qu'il a eu quelqu'vn trop puissant, ou qu'il s'est treuué des intelligences secrettes entre plusieurs.

Touchant le dernier inconuenient,

à ſçauoir que l'ordinaire des hommes eſt de r'apporter à leur particulier intereſt les conſeils qu'ils donnent, bien qu'on ne ſçache que trop, *Qu'il ne ſe treuue point de foy ſur la terre;* cela neantmoins ſe doit entendre des temps, & non pas des perſonnes particulieres. Il y a quelquefois des hommes qui ne ſont ny artificieux ny brouillons, & qui tiennent ce don de la nature, d'eſtre fidelles, entiers, incorruptibles, & iuſtes : Tellement que les Princes ne peuuent mieux faire, que de tirer telles gens à leur ſeruice, & prés de leurs perſonnes. D'ailleurs, ceux de leur Conſeil ne ſont pas touſjours en ſi bonne intelligence, que les vns n'eſpient les deportemens des autres. Le meilleur remede que ie treuue en cecy, eſt que les Princes ayent autãt de ſoin de connoiſtre leurs Conſeillers, qu'eux-meſmes ont de curioſité pour ſçauoir de quelle humeur

ſont les Princes.

C'eſt au Prince vn heur ſans pareil,
De bien cognoiſtre ſon Conſeil.

I'adiouſte à cecy qu'eſplucher de trop prés les actions d'vn Souuerain, eſt vne choſe fort mal-ſeante au Conſeiller, qui ne doit pas auoir tant de ſoing d'apprendre l'inclination de ſon maiſtre, que de ſçauoir ſes affaires; eſtant vray-ſemblable que le deuoir de ſa charge l'oblige pluſtoſt à luy donner de bons aduis, qu'à chatouiller ſon humeur.

L'on ne ſçauroit croire combien eſt grand le profit que tirent les Princes, de prẽdre l'aduis de leurs Conſeillers ſeparément, & en corps auſſi. Quand on dit ſon opinion ſeul à ſeul, l'on n'eſt pas d'ordinaire ſi retenu, ny ſi reſpectueux, que lors qu'on la declare en public. Les hommes ſont moins honteux en leur particulier; & en compagnie plus ſubiects à l'humeur d'au-

truy. C'eſt pourquoy il eſt grandement à propos de s'ayder de tous les deux, à ſçauoir des inferieurs ſeparément, afin de ne rien oſter à leur liberté; & des principaux, deuant toute vne aſſemblée, pour les mieux tenir dans les bornes du reſpect.

Il ne ſert de rien aux Princes de ſe conſeiller ſur l'eſtat des affaires, s'ils n'examinent par meſme voye de quelles gens ils prennent aduis. Comme toutes les choſes ſimplement conſiderées, ſont autant d'images muettes & mortes, la vie de l'execution des affaires conſiſte, à ſçauoir choſir les perſonnes. En quoy certes il ne faut point proceder par les genres, ou comme en Idée, & en abſtraction, pour ſçauoir de quelle eſpece de perſonnes on ſe doit ſeruir; mais pluſtoſt par indiuidus, pource que le meilleur iugement, & les plus grandes fautes auſſi paroiſſent en l'election des Indiuidus. Celuy-là

ne mentit pas qui dit, *Qu'il n'eſt point de meilleurs Conſeillers que ceux qui ſont morts.* Auſſi eſt-il veritable que les liures parlent diſtinctement, & qu'il eſt bon de les fueilleter, principalement ceux dont les Autheurs ont eux-meſmes eſté les Acteurs en la Scene.

Les Conſeils qui ſe tiennent auiourd'huy en beaucoup de lieux, ne ſont proprement que des rencontres inopinées, où l'on diſcourt pluſtoſt des affaires, qu'on ne les debat. L'on ne court que trop viſte à l'ordre ou à la concluſion du Conſeil : il ſeroit beaucoup meilleur qu'en matiere d'affaires de conſequence les choſes fuſſent auiourd'huy propoſées, & remiſes au lendemain, que decidées ſi ſoudainement : *In nocte Conſilium.* Ce fut de cette façon qu'on ſe comporta en la Commiſſion pour l'vnion d'entre l'Angleterre & l'Eſcoſſe, qui eſtoit vne Aſſemblée graue & bien ordon-

née. Ie treuue aussi fort à propos, qu'on chosisse certains iours prefix pour les requestes. Car outre que cela donne plus de courage & d'asseurance aux demandeurs, les assemblées qui se font pour les affaires d'Estat en ont plus de liberté, & ne sont point empeschées de , *Hocagere*, c'est à dire de penser seulement à ce qui est de leur charge. En l'action des Commissaires, s'il faut mettre les affaires en estat pour le Conseil, il est plus à propos de prendre des personnes indifferentes, que d'y faire vne indifference, en y mettant ceux qui sont forts de part & d'autre. I'approuue encore grandement les Commissions ordinaires, comme pour le Commerce, pour les Finances, pour la guerre, pour les procés, & pour quelques Prouinces. Car où se tiennent diuers Conseils en particulier, & où n'y a qu'vn Conseil d'Estat, comme en

Eſpagne, toutes aſſemblées ne ſont en effect que des Commiſſions ordinaires, ſi ce n'eſt qu'elles ont vne plus grande authorité. Il eſt neceſſaire que ceux qui doiuent inſtruire les hommes ſur les choſes qui touchent leur profeſſion, comme les Aduocats, les gens de Marine, ceux de la Monnoye, & ainſi des autres, ſoient premieremét ouys deuant les Commiſſaires, ou ſi l'occaſion le requiert deuant le Conſeil; & qu'ils n'y entrent point à la foule, mais l'vn apres l'autre: Car autrement ce ſeroit pluſtoſt importuner l'Aſſemblée que l'inſtruire. Des tables longues ou carrées, & des ſieges autour de la ſalle, ſont des choſes ſubſtātielles, bien qu'elles ſemblent n'appartenir qu'à la forme. La raiſon que ie puiſſe alleguer là deſſus, eſt qu'en vne longue table peu de perſonnes qui tiendront le haut bout emporteront bien ſouuent toute l'affaire: Mais

en l'autre forme les opinions des Conſeillers du bas bout ſont les plus en vſage: En vn mot vn Roy qui preſide à vne Aſſemblée doit ſoigneuſement prendre garde, de ne rendre trop manifeſte ſon inclination particuliere en ce qu'il propoſe. Autrement il eſt à craindre que ſi les Conſeillers s'en apperçoiuent ils ne ſe mettent dans la complaiſance, au lieu de dire ſainement leur aduis.

De l'expedition des affaires.

XXXVIII.

IL n'eſt rien ſi dangereux en matiere d'affaires, qu'vne diligence affectée. Elle reſſemble à ce que les Medecins appellent *predigeſtion*, ou *digeſtion hatée*, qui ne ſert qu'à remplir le corps de cruditez, & de ſecrettes ſemences de maladie. Ne iugez donc point de l'expedition d'vn faict par le temps que vous employez à demeurer aſſis au Conſeil, mais pluſtoſt par l'aduancement que vous y faictes. Car comme en matiere de courſe, ceux qui font les plus hauts pas ou les plus longs ne vont pas le plus viſte; ainſi en ce qui touche les affaires, ce qui les aduance, c'eſt de s'attacher au ſujet de

prés, & de n'en prendre point trop à la fois. Il eſt des perſonnes qui n'ayans point d'autre ſoin que d'aller viſte, ne cherchent qu'à nicher quelque periode fauſſe dans vne affaire, afin de paroiſtre hommes de depeſche & actifs. Mais abreger vn faict à force de le reſtreſſir, ou de le rendre moindre qu'il n'eſt, ſont deux choſes bien differentes. Vne affaire ainſi maniée par pieces eſt ordinairement prolongée en ſon entier. Il me ſouuient qu'vn grand perſonnage de ma connoiſſance ne voyoit iamais les hommes ſe precipiter à la conculſion, qu'il ne diſt ordinairement, *Arreſtons nous vn peu, ie vous prie, afin d'acheuer pluſtoſt.*

La vraye expedition eſt vne choſe riche de ſoy. Car cóme l'argent ſe peut appeller la meſure de toutes les marchandiſes, le temps l'eſt auſſi des affaires; qui couſtent bien cher, ſi l'on y perd beaucoup de iours ou de mois.

Les

Les Lacedemoniens & les Espagnols ont de tout temps eu le bruict de n'auoir pas esté gens d'expedition. *Mi venga la muerte d'Espanna*, disent les Espagnols, pource que cela estant, ils se tiennent pour asseurez que la mort sera long temps à venir.

Escoutez donc volontiers celuy qui vous instruict le premier sur vn faict, & taschez plustost de luy seruir d'adresse au commencement, que de l'interrompre dans le fil de son discours: Autrement si vous le troublez en sa methode ordinaire, vous verrez qu'il mettra deuant ce qui doit aller derriere, & qu'il sera plus ennuyeux en ses diuisions, que s'il eust deduit son affaire à sa mode, & tout d'vne suitte; Ce qui monstre assez que le Moderateur est quelquefois plus fascheux que l'Acteur.

Les repetitions ne sont d'ordinaire

qu'vne perte de temps, qu'on ne peut gaigner qu'en reïterant le ſujet qui ſe met en queſtion, afin de reprimer par ce moyen pluſieurs inutiles recherches, & de les faire auorter. Il eſt certain que les diſcours longs & curieux ne ſeruent non plus à l'expedition d'vn faict, qu'vne longue robe ne ſert de rien à la courſe : I'approuue encore moins les prefaces & les excuſes, ou telles autres digreſſions, touchant la perſonne de celuy qui parle, qui ne ſont qu'apparences de modeſtie, & monſtres de vanité. Gardez vous bien neantmoins d'enfoncer tout à coup la matiere, ſi vous iugez que dans les volontez de ceux auſquels vous parlez ſe treuue quelque maniere d'empeſchement ou d'obſtacle. La preoccupation requiert touſiours vne Preface, qui ſert beaucoup à la perſuaſion, comme nous voyons que l'onguent penetre mieux par le moyen des fo-

mentions.

L'expedition ne reçoit vie que de l'ordre & de la diſtribution, pourueu qu'elle ne ſoit point trop ſubtile. Si l'on ne diuiſe bien vne affaire, il eſt impoſſible de s'y donner vne bonne entrée, & de s'en tirer nettement, ſi l'on n'eſt trop exact en la diuiſion. C'eſt gaigner le temps que de le ſçauoir choiſir, & battre l'air vainement que de parler hors de ſaiſon.

Les principales parties d'vne affaire ſont trois, preparer, debattre, ou examiner, & reſoudre. Que ſi vous en attendez l'expedition, faictes en ſorte que la ſeconde partie ſeulement ſoit l'ouurage de pluſieurs, & que peu de gens trauaillent au premier & au dernier poinct. Or les procedures qui ſe font par eſcrit ſur quelque choſe en facilitent l'expedition la pluſpart du temps : Et quand il aduiendroit à quelqu'vn d'en eſtre eſconduit,

ce refus seroit tousiours plus propre à produire la direction, que si on le tenoit en bransle & irresolu, comme l'on voit que les cendres aydent beaucoup mieux à la fertilité de la terre, que ne faict la poussiere.

De la vraye grandeur des Royaumes, & des Estats.

XXXIX.

LE dire de Themistocles fut vn peu trop altier, en ce qu'il l'attribuoit à soy mesme, & vtile quant à son obseruation, lors qu'estant prié de iouer du luth en vn certain banquet, *Ie ne me cognois point à cela*, respondit-il, *mais ie sçay bien par quel artifice d'vn petit bourg il y a moyen d'en faire vne grande ville.* Ces paroles aydees de la Metapho-

re, peuuent exprimer deux differentes *Habilitez* en ceux qui se meslent des affaires d'Estat. Car s'il se faict vne veritable reueuë des Conseillers, lon en treuuera possible quelques-vns, encore que fort rarement, qui d'vn petit Estat en pourront faire vn bien grand, quoy qu'ils ne sçachent rien moins que iouer du luth ou de tel autre instrument. Comme d'ailleurs vous en verrez plusieurs qui pour exceller en la Musique, ne laissent pas d'estre essoignez de cette premiere perfection, comme plus propres à causer l'entiere ruine d'vn Estat, qu'à rapporter la moindre chose à son aduancement. Les Arts, à n'en point mentir, qui sont comme illegitimes, & par le moyen desquels plusieurs Conseillers & Gouuerneurs gaignent l'amitié de leurs Maistres, ne meritent point d'estre appellez autrement que ceux de Vielleurs & de Menestriers.

Car ce ſont des choſes qui ne plaiſent que pour vn temps, & qui ne donnent du plaiſir qu'à ceux qui s'en meſlent, n'agiſſent aucunement au bien du public. Il ſe treuue auſſi ſans doute des Gouuerneurs & des Cóſeillers, qu'on peut tenir pour habiles en matiere d'affaires, iuſques au poinct d'en pouuoir deſtourner les ruines; qui neantmoins ſont grandement eſloignez de cette dexterité, qui peut eſleuer & agrandir vn Eſtat, en pouuoir, en biens, & en fortune. Mais laiſſons ces Ouuriers pour tels qu'ils ſont, & parlons de l'Ouurage, qui eſt la veritable grandeur des Royaumes, enſemble des moyens d'y paruenir. Ce ſujet me ſemble ſi noble de ſoy, qu'il merite d'eſtre touſiours deuant les yeux des plus puiſſans Princes, afin que n'entreprenant rien par deſſus leurs forces, ils ne trauaillent en vain; Et que d'ailleurs, pour n'auoir pas aſ-

ſez bonne opinion de leur pouuoir, ils ne ſe laiſſent cheoir en des precipices de peur & d'apprehenſion.

L'eſtenduë d'vn Eſtat ſe peut cognoiſtre par les meſures, ſon reuenu par les comptes, ſes habitans par les monſtres, le denombrement de ſes villes & de ſes terres par le moyen des cartes. Neantmoins il n'eſt rien ſi difficile en toutes les affaires ciuiles, ny rien où l'eſprit ſe trompe pluſtoſt, qu'à bien calculer la grandeur d'vn Eſtat. Cela me faict dire qu'il y a de la reſſemblance entre le Royaume du Ciel, & les Eſtats de la terre. Ce Royaume du Ciel eſt comparé à vn grain de mouſtarde, lequel tout petit qu'il eſt, ne laiſſe pas d'auoir cette qualité de ſe multiplier & de croiſtre ſoudainement. Ainſi entre les Eſtats, les vns, bien que de large eſtenduë, ne ſont nullement propres à la cóqueſte, & les autres en leur petiteſſe eſleuent

leurs fondemens iusques à la Monarchie.

Les villes bien fortifiées, les Arsenaux, les places pleines de munitions de guerre & de viures, les magnifiques escuries, ou si vous voulez, les Elephans, les grands thresors, les puissantes armées, & les forces de l'artillerie, ne sont qu'autant de brebis vestuës de la peau d'vn lyon, si le peuple n'est aguerry. Ie dis bien dauantage, c'est qu'en vne armée le nõbre n'est pas beaucoup à considerer, pourueu que les Soldats soyent pleins de courage. Car, comme dit fort bien Virgile, le loup ne s'estonne pas pour la quantité des brebis. L'armée des Perses paroissoit dans les cãpaignes *d'Arbella*, si plaine de gens de guerre, que les Chefs du grand Alexandre s'en effrayerent d'abord; Ce qui fut cause qu'ils s'en allerent treuuer le Roy pour le prier de differer le combat, &

de ne charger les ennemis que de nuict. A quoy Alexandre ne fit point d'autre respóse, sinó *qu'il ne vouloit point obscurcir sa Victoire.* Comme en effect il aduint qu'il la gaigna sur les Perses. A cecy se rapportent les paroles de Tygranes Roy d'Armenie, qui s'estant campé sur vne haute montaigne auec quatre cens mil hommes, comme il descouurit l'Armée Romaine, qui n'estoit que de quatorze mille combattans, qui marchoient contre luy; *Ces hommes que voyla*, s'escria-t'il en riant, *sont trop pour vne Ambassade, & trop peu pour vn combat.* Ce qui n'empescha pas que deuant le coucher du Soleil il ne les treuuast en assez grand nombre. Car ils le mirent en desroute, & luy tuerent vn nombre infiny de ses gens. Nous auons tant d'autres exemples qui nous monstrent euidément la grande difference qu'il y a du nombre au courage, qu'on peut infe-

rer veritablement que le principal poinct de la grandeur d'vn Estat est d'auoir vne race d'hommes courageux & nez aux actions militaires. L'argent aussi n'est point le nerf de la guerre, comme on dit ordinairement, s'il arriue que les nerfs naturels des Soldats viennent à faillir, & qu'ils se rédent lasches & effeminez. Suiuãt cela Solon voyant vn iour Cresus, qui luy faisoit vne vaine monstre de son thresor, *Sire*, luy dict-il, *quelques precieuses que soient les choses que vous me monstrez, ne doutez point qu'vn autre ne se fasse maistre de tout cet or, pourueu que son fer soit meilleur que le vostre.* Il faut donc que le Prince ait vne grande prudence à recognoistre ses forces, & qu'il ne s'y fie par trop, si ce n'est qu'il puisse leuer dans son pays vn bon nombre de gens de guerre, dont il ait espreuué les courages. Que s'il peut s'asseurer là dessus, qu'en tel cas il se fie hardiment à ses

Soldats, pourueu que d'ailleurs ils n'ayent quelque autre defaut. Pour ce qui touche les forces eſtrangeres, qui peuuent au beſoin ſeruir de ſecours, nous ne manquons pas d'exemples; qui nous apprennent, que ſi vn Prince ou vn Eſtat s'y appuye, il pourra bien durant quelque temps deſployer ou eſtendre ſes aiſles, mais en fin il ſe treuuera deſplumé. La benediction de Iuda & d'Iſacchar, ne ſe rencótrent iamais enſemble. Auſſi eſt-il impoſſible *qu'vn meſme Eſtat ſoit lyon & aſne entre les fardeaux.* Vn peuple trop chargé de taxes deuient rarement agguerry & vaillant. Il eſt vray que les impoſts qui ſe mettent par le conſentement de l'Eſtat en abattent moins le courage. Comme il a paru clairement aux ſubſides des Pays bas, & meſme en ceux d'Angleterre. Car vous deuez remarquer que nous parlons icy du cœur, & non de la bourſe.

Tellement qu'encore que le tribut ou la taxe qui se faict, ou par le consentement du peuple, ou par l'authorité du Souuerain, aboutisse tousiours à vne mesme chose, quant à la bourse; si est-ce que cela ne laisse pas d'agir diuersement dans le courage. Ainsi l'on peut conclure, qu'vn peuple surchargé de tribut n'est point propre pour vn Empire. Les Estats qui visent à s'agrandir doiuent prendre garde que les Seigneurs & les Gentils-hommes ne s'accroissent parmy eux en vn trop grand nombre: car cela faict que les subiets communs se raualent de telle sorte, qu'ils deuiennent en effect les valets & les esclaues de la Noblesse. C'est ainsi qu'en vn bois taillis les arbres n'y poussent iamais leurs branches si droictes qu'auparauant, si apres les auoir couppez on y laisse les scions trop prés l'vn de l'autre. Par ce moyen il ad-

uient ſouuent qu'en des pays où il y a trop de Gentils-hommes le cõmun peuple n'y vaut rien, ſi bien que de cent teſtes à peine en treuuerez vous vne ſeule qui ſoit capable de porter la ſalade. Tels hõmes ne ſont encore aucunement propres à ſeruir entre les gens de pied, que i'appelle les nerfs de la guerre; & ainſi l'on peut bien treuuer parmy eux beaucoup de peuple, mais point de forces. L'exemple de ces choſes ne s'eſt iamais mieux monſtré que par la comparaiſon de l'Angleterre, auecque la France, dont l'vne bien que moindre en territoire & en gens, a toutesfois cet aduantage, de pouuoir tirer du commun peuple de fort bons hommes. A ce propos ie treuue vrayement admirable l'inuention de Henry ſeptieſme, comme ie l'ay remarqué dans ſon Hiſtoire, en ce que des granges eſcartées il en faiſoit des fermes & des maiſons de meſnage;

où il auoit autant d'estendue de terre qu'il en falloit à ceux qui la cultiuoient pour en viure honnestemét, & non cóme gens de seruile condition. D'où il s'ensuiuoit encore, que les proprietaires se donnoient eux-mesmes le soing du mesnage des champs.

Virgile accouple fort bien le labourage & les armes, lors que parlant de l'ancienne Italie, il l'appelle

Terre en armes puissante, & grandement fertile.

Cela me fait dire que telle condition ou façon de viure ne doit aucunement estre obmise, & qu'estant particuliere à l'Angleterre, elle se treuuera bien à peine ailleurs, qu'en Pologne. Par elle mesme i'entends parler de l'Estat des Seruiteurs libres & des Suiuãts, tant des Seigneurs que des Gentilshommes, qui ne sont point inferieurs aux bourgeois des villes en ce qui touche l'adresse aux armes. Voyla

pourquoy ſans doute, la ſplendeur, la magnificence, & les grands reuenus des principaux de la Nobleſſe eſtant comme receus en couſtume, apportent beaucoup à leur grandeur en temps de guerre; où tout au contraire leur maniere de viure trop chiche & trop retenuë, eſt cauſe qu'il y a fort peu de Soldats, & ainſi elle affoiblit grandement les forces militaires.

En matiere du gouuernement d'vn Eſtat, il faut touſiours faire en ſorte s'il eſt poſſible que le tronc de l'arbre de la Monarchie de Nabuchodonozor, ſoit aſſez grand pour porter des branches & des fueillages; c'eſt à dire que les vrays ſubjets d'vne Couronne ayent ſuffiſamment dequoy entretenir les Eſtrangers auſquels ils commãdent. Auſſi voyons-nous d'ordinaire que les Eſtats les plus accouſtumez à naturalizer les Eſtrangres, ſont les plus propres à l'Empire: Car de s'ima-

giner qu'vne poignée de gens, pour courageuſe qu'elle ſoit, puiſſe eſtre aſſez Politique pour embraſſer vne large eſtenduë d'vn grand Domaine, c'eſt vne choſe qui n'eſt pas impoſſible pour vn temps, mais qui tombe en decadence à la fin. Les Lacedemoniens auoient cela de recommãdable, d'vſer d'vne merueilleuſe prudence, quand il eſtoit queſtion de naturaliſer vn Eſtranger. Cela fit auſſi que lors qu'ils y apporterent de la moderation, ils demeurerent touſiours fermes. Comme au contraire ſi toſt que leur branches & leurs rameaux deuindrent trop grands pour leur tiges, vn manifeſte ruine s'en enſuiuit. De tous les Eſtats il n'y en eut iamais de plus prompt à receuoir les Eſtrangers que celuy des Romains. C'eſt pourquoy conformémét à cela d'vne grande ville ils en firent la plus puiſſante Monarchie du monde. Ce qui me

ſemble

ſemble auoir pris naiſſance de ce qu'ils ſouloient octroyer le droict de bourgeoiſie, qu'ils appelloient *Ius Ciuitatis*, iuſques au plus eminent & plus ſublime degré. I'entends par là qu'ils ne dónoient pas ſeulemét aux Eſtrangers le droict de Cómerce, de Mariage, & de ſucceſſion, mais auſſi celuy des charges publiques: De quoy des perſonnes particulieres, & meſme des familles entieres eſtoient bien ſouuent honorées. A cecy l'on peut adiouſter la couſtume qu'ils auoient de planter la tyge Romaine dans les terres eſtrangeres par le moyen des Colonies qu'ils y enuoyoient: Tellement qu'ils ſçauoient ſi bien ioindre ces choſes, qu'auecque beaucoup de raiſon l'on pouuoit dire, que ce n'eſtoient pas les Romains qui s'eſtendoient ſur le monde, mais pluſtoſt le monde qui s'eſtendoit ſur les Romains. Par où ils s'ouuroient à la grandeur le chemin le plus aſſeuré

qu'ils eussent iamais sceu chercher. Tout ce qui me choque en cecy c'est l'Espagne, dont la consideration faict que maintes-fois ie m'estóne comme quoy il est possible qu'auec si peu de naturels subjets elle embrasse de si larges estenduës de païs ; Mais c'est qu'asseurément toute son enceinte est vn grãd corps d'arbres, bien plus puissant que n'ont esté en leur naissance les Estats de Lacedemone & de Rome. D'ailleurs, quoy que les Espagnols ne soient pas beaucoup accoustumez à naturalizer les Estrãgers, si est-ce qu'ils ont cela de bon, d'employer presque indifferément toute sorte de nations en leur Milice ordinaire, & mesme d'esleuer souuent les Estrangers aux plus hautes charges. Par où veritablement ils semblét aduouer, qu'ils manquent de naturels subiets, cóme il est euident par la *Sanction pragmatique*, qu'ils en ont faite depuis peu.

Les Arts, dont le trauail eſt appellé ſedentaire, enſemble les ouurages les plus delicats qui ſe font dans les maiſons, & qui requierent le doigt pluſtoſt que la main ou le bras entier, ont naturellement ie ne ſçay quoy de contraire à l'exercice des armes. Que s'il eſt queſtion d'en parler en general, ie dis qu'il n'eſt point de peuple, quelque aguerry qu'il ſoit, dont l'inclination ne ſe laiſſe aller à la recherche de l'oyſiueté, & qui n'ayme beaucoup mieux s'expoſer pour vne bõne fois aux dangers, qu'endurer vne trop longue fatigue; Et toutesfois, pour le maintenir en vigueur, il ne luy faut iamais ſouffrir d'eſtre oiſif.

C'eſt pourquoy c'eſtoit vn grand aduantage aux anciennes Republiques de Sparte, d'Athenes, & de Rome, d'auoir l'vſage des eſclaues, qu'on faiſoit adonner ordinairement à toutes ſortes d'ouurages de main, que

nous appellons *Manufactures*. Ce qui a esté aboly presque par toute l'Europe par la Loy Chrestienne. Or la chose du monde qui approche le plus de cela, c'est quand on laisse l'exercice de tels mestiers aux Estrangers, qui pour cet effect doiuent estre plus aisément receus. Quant aux subjets naturels, il en faut retenir la plus-part dans ces trois bornes, de laboureurs, de suiuãs, & de gens qui s'employent aux mestiers les plus penibles, tels que sont les Mareschaux, les Massons, les Charpentiers, & autres, sans y comprendre ceux qui font desia profession de la Milice. Mais sur tout il importe beaucoup à la grãdeur d'vn Estat, que toute la nation tasche à se rẽdre aguerrie, & se propose pour principal but l'exercice des armes; Ioinct que les choses dont nous venõs de parler ne sont que des moyens pour y paruenir. Et toutesfois ces mesmes moyens de

quoy peuuent ils seruir si l'on ne les reduit en acte? L'on a feint que Romulus apres sa mort inspira cette Maxime aux Romains, qu'ils se souuinssent de faire tousiours vne particuliere profession des armes, & que par cette seule voye, de leur Repuplique ils en feroient le plus florissant Empire du monde. Et certainement c'estoit à cette mesme fin que se rapportoient toutes les Maximes de l'Estat de Lacedemone. Mais ny les Macedoniens, ny les Perses n'en faisoient pas ainsi,& sembloient ne prendre les armes que par boutade. Touchant les Gaulois, les peuples de Germanie, les Goths, les Saxons, les Normans, & autres, ils n'eurent la guerre que pour vn temps. Et bien que les Turcs n'ayent iamais quitté les armes, si est-ce que leur milice ne laisse d'aller insensiblement à son declin. I'adiouste à cecy, que de tous les Chrestiens de l'Europe, les

Eſpagnols ſont les ſeuls, qui s'obſtinent le plus à ne deſarmer point; Et c'eſt poſſible en cela qu'ils ſe fondent ſur ce commun dire; *Que là où les intentions de l'homme croyent s'aduancer, c'eſt à quoy il s'adonne le plus.* Mais quoy qu'il en ſoit, c'eſt vne verité qui eſt aſſez claire de ſoy, qu'vn peuple qui n'embraſſe point l'exercice des armes ne peut eſperer de s'agrandir; Comme au contraire, c'eſt vn Oracle approuué par l'experience commune, que les Eſtats qui en cheriſſent la profeſſion ſe rendent redoutables à tous, & font des merueilles; Ce qui ne paroiſt que trop euident par les conqueſtes des Turcs. Il eſt vray neantmoins que ceux qui durant quelque ſiecle tant ſeulement ont ſuiuy la guerre ſe ſont eſleuez iuſques à ce poinct, que de ſe maintenir meſme apres que l'exercice des armes eſt venu à deſcheoir.

A cecy ſe r'apporte, qu'vn Eſtat

doit auoir des coustumes & des loix qui soient telles, qu'en cas que les autres nations s'y opposent, ce luy soit vn sujet de prendre les armes. Car c'est vne Iustice imprimée dés la naissance en la nature des hommes, que la guerre estant la source d'vne infinité de maux, ils ne doiuent l'entreprendre autrement que soubs quelque pretexte specieux. C'est pour cet effect que le Turc se propose pour fondement de ses Armes l'aduancement de sa Secte, querelle qu'il peut tousiours auoir à commãdement. Suiuant quoy bien que les Romains estimassent que ce fust vn grand hõneur à leurs Generaux d'estendre les limites de leur Empire, si est-ce que cela ne les contentoit pas s'ils ne passoient outre, & ne voyoient dans leurs desseins la fin qu'ils s'y proposoient. Il faut donc que les peuples qui aspirent à s'aggrãdir, se proposent premierement, de se

rendre ſenſibles aux iniures qui ſont faictes à leur frontiere, à leurs Marchands, & aux Miniſtres de leur Eſtat; ſans tarder long temps à faire des leuées de gens de guerre. Cela faict, qu'à l'imitation des Romains, ils ſe treuuent preſts à donner du ſecours à leur Alliez; De telle ſorte que s'ils auoient des ligues defenſiues auecque pluſieurs Eſtats, & qu'en tel cas ils imploraſſent leur ayde, ce ſeroit à eux à ne les point eſconduire. De quoy les Romains ſçauoient s'acquitter ſi dignement, qu'ils ne manquoient non plus à ce deuoir, qu'à paroiſtre touſiours des premiers dans les combats. Car touchãt les guerres qui ſe faiſoiẽt anciennement pour le ſecours de ceux d'vn meſme party, ou par vne ſecrette intelligence d'Eſtat, ie ne croy pas qu'elles puiſſent bien eſtre iuſtifiées; cõme il aduint au temps que les Romains combattirent pour la liberté de

la Grece; ou lors que les Lacedemoniens & les Atheniens prirent les armes, pour eſtablir ou ruiner les *Democraties*, ou les *Oligarchies*; Choſe qui arriuoit encore quand les eſtrangers entreprenoient vne guerre, ſoubs pretexte de Iuſtice, ou de ſecours, pour deliurer les ſubiets d'autruy de la tyrannie & de l'oppreſſion des ennemis. Ces choſes preſuppoſées, noſtre Maxime demeure touſiours infaillible, *Qu'il n'eſt point d'Eſtat qui doiue aſpirer à s'agrandir, s'il ne ſe reſueille à chaſque iuſte occaſion d'armer.*

Il n'eſt point de corps ny politique ny naturel, qui ſe puiſſe bien porter, s'il ne s'exerce ſouuent. Auſſi eſt-il vray qu'vne iuſte& honnorable guerre eſt le vray exercice d'vn Royaume ou d'vn Eſtat. La guerre ciuile eſt vne maniere d'ardeur, comparable à celle de la fiebure. Au contraire vne guerre qui ſe faict contre l'Eſtranger reſ-

ſemble à la chaleur acquiſe par le moyen de l'exercice.

Vne paix oyſiue ne faict que corrompre les mœurs, & rendre les courages effeminez. Au contraire, quelque bon ou mauuais ſuccez qui arriue de la guerre, du moins cela faict qu'on eſt touſiours en armes pour la grandeur de l'Eſtat. D'où il s'enſuit qu'encore que la force d'vne armée couſte beaucoup à entretenir, c'eſt elle neantmoins qui donne la loy ou la reputation aux Eſtats voiſins. Nous pouuons en cecy nous propoſer pour exemple l'Eſpagne, qui par l'eſpace de ſix vingts ans iuſques aujourd'huy a touſiours entretenu vne armée de vieux ſoldats.

Se faire maiſtre de la mer eſt promét s'accourcir vn chemin à la Monarchie. A ce propos Ciceron eſcriuant à Atticus ſur les grands preparatifs que faiſoit Pompée contre Ceſar;

Le conſeil de Pompée, dit-il, *eſt tel que celuy de Themiſtocles. Car il faict maiſtre de la victoire celuy qui l'eſt de la mer.* Et ſans doute Pompée euſt laiſſé tout à faict Ceſar, ſi vne vaine confiance ne l'euſt deſtourné de cette route. Les batailles nauales produiſent d'ordinaire de grands effects. Celle *d'Actium* decida de l'Empire du monde; & celle de *Lepanthe* arreſta la grãdeur du Turc. Il y a pluſieurs exemples qui mõſtrent que les combats donnez ſur la mer ont terminé de fort grandes guerres. Auſſi telle choſe n'arriue ordinairement que lors que les Princes ou les Eſtats ioüent de leur reſte dans les batailles. D'ailleurs il eſt tres-certain que celuy qui commande ſur Mer prend ſi grande & ſi petite part qu'il veut de la guerre; là où maintes fois de grãdes extremitez preſſent les Chefs, bien que par maniere de dire ils tiennent la terre, & s'eſtiment les plus forts. Aſ-

ſeurément l'aduantage des forces nauales, qui eſt vn des principaux douaires de ce Royaume de la grande Bretagne, eſt auiourd'huy fort puiſſant, tant à cauſe que pluſieurs Eſtats de l'Europe ſont limitez par la mer, qui leur ſert quaſi d'enceinte ; que pour les grandes richeſſes qui nous viennent des Indes, & qui ſemblent n'eſtre qu'vn acceſſoire de l'Empire de la Mer.

Les guerres de ces derniers tẽps ſemblent auoir eſté faictes cõme à taſtons, & dans les tenebres, à comparaiſon de celles qui ſe faiſoient anciennement. Nous vſons maintenant de quelques degrez & de quelques Ordres de Cheualerie, pour encourager à la guerre; qui neantmoins la plus part du temps ſe donnent indifferemment aux Soldats & à ceux qui ne le ſont pas. Auec cela nous auons dans l'eſcu de nos Armes les Marques d'honneur ; comme

aussi les Hospitaux pour les pauures Soldats estropiez, & ainsi des autres choses. Mais iadis les Trophées esleuez sur le Champ de la Victoire, les Eloges & les monumens dressez à la memoire de ceux qui mouroient à la guerre, ensemble les Couronnes & les Guirlandes qu'on souloit donner aux particuliers ; le nom *d'Empereur*, que les grands Roys ont depuis emprunté, les Triomphes qui se faisoient aux Generaux d'armée à leur retour de la guerre ; & finalement les largesses & les dons qu'on distribuoit d'ordinaire en congediant vne Armée, estoient des choses vrayement capables d'enflãmer les courages des hommes. Mais parmy tous ces honneurs ceux du Triõphe des Romains esclaterent par dessus tous les autres. Aussi n'estoit-ce pas vne chose de neant que le Triomphe, mais vne des plus belles & des plus nobles institu-

tions qu'on ait iamais establies. Car elle comprenoit ensemble trois choses, à sçauoir, l'honneur pour le General; les richesses pour le Thresor public; & les dons pour les Soldats. Toutesfois il se pourroit faire que cet honneur ne seroit pas propre pour des Monarchies, si ce n'estoit pour la personne du Monarque mesme ou de ses enfans. Telle chose aduint en effect au temps des Empereurs Romains, qui bien souuent s'attribuoient & à leurs fils, les Triomphes actuels, pour les guerres qu'ils auoient mises à fin en leur propre personne, & se contentoient de laisser quelques enseignes & quelques ornemens de Triomphe au General, pour les guerres acheuées par les Subjets.

Pour conclusion, en ce qui touche le petit modele d'vn corps, comme disent les sainctes lettres, *Nul ne peut adiouster vne coudée à sa stature*, quelque

peine qu'il y prenne. Le mesme n'aduient pas dans l'ample machine des Republiques & des Royaumes, où les Princes & les Estats ont moyen d'aggrandir leur posterité par l'introduction des bonnes coustumes, & des Edicts qu'ils peuuent faire. Toutesfois nous voyons d'ordinaire que c'est la seule Fortune qui dispose de telles choses.

Des Seditions, & des Troubles.

XL.

IL ſeroit bon que les Gouuerneurs des peuples euſſent connoiſſance des tempeſtes d'Eſtat, qui ſont d'ordinaire plus grandes lors qu'entre les choſes il y a de l'eſgalité, tout ainſi que les orages du Ciel ſe monſtrent plus forts, quand ils arriuent enuiron l'Equinoxe. Comme il y a des vents cachez, & de ſecrettes tumeurs de la mer, qui precedent la tempeſte, de meſme dans les Eſtats,

Souuent nous ſommes aduiſez,
Que les fleches des plus ruſez
Seront contre nous decochées;
Et que le tumulte ſans yeux,
Fera bien toſt aux furieux
Deſcouurir les guerres cachées.

Il

Il est certain que les libelles diffamatoires, & les paroles dictes auec trop de licence & d'effronterie, sont autant de signes & de presages de nouueaux remuëmens. Virgile voulant d'escrire la genealogie de la Renómée la feint estre sœur des Geants, par ces vers:

La terre aux larges flancs, qui tout germe & conçoit
Pour le sang de ses fils, dont son sang rougissoit, M. le Cardin. du Per. ron.
D'ire contre les Dieux & de fureur poussée
Digne & derniere sœur d'Encelade & de Cee,
L'enfanta, comme on dit, aux pieds prompts & dispos,
Et dont les aisles n'ont besoin d'aucun repos.

Comme s'il eust voulu dire, que la Renommée & les bruits sont les vieilles restes des seditions du passé; bien que pour moy ie les appelle autant de preludes des tumultres qui

nous menacent. Quoy qu'il en ſoit, il remarque fort à propos qu'entre ces tumultes ſe trouue la meſme difference que du frere à la ſœur, ou du ſexe maſculin au feminin; principalement lors qu'il arriue que les meilleures actions de l'Eſtat, enſemble les plus plauſibles, & celles qui doiuent donner de plus grands contentemens, ſont blaſmées, & priſes en mauuaiſe part.

Cela monſtre aſſez quels ſont les effects de l'Enuie, qui ſelon Tacite a cette couſtume de confondre enſemble les bõnes & les mauuaiſes actions. Il ne s'enſuit pas pourtant qu'encore que les bruits ſoient comme autant d'auant-coureurs des ſeditions & des troubles, on y puiſſe apporter du remede en les ſupprimant auec trop de ſeuerité: La raiſon que i'en puis alleguer, eſt qu'à force de les meſpriſer on les eſbranle dauantage; cõme au con-

traire on les fait viure plus long-temps quand on se peine trop à les estouffer. Aussi cette sorte d'obeissance dont parle Tacite doit estre tenuë pour suspecte: Et voyla pourquoy parlant des soldats, il adiouste, *Que dans leurs charges ils ne faisoient que controoller les commandements de leurs Chefs, au lieu de les mettre en execution.*

L'on doit tenir pour vn grand motif de desobeïssance & de rebellion, quand on se querelle sur les commandemens qui sont faicts, ou lors que chacun se mesle de les expliquer à sa mode. Or telle chose aduient d'ordinaire si ceux qui sont pour la direction en parlent auecque crainte, & si les autres qui font pour elle, se messlent d'en discourir à la volee & temerairement.

Suiuant cela Machiauel remarque fort bien que lors qu'il aduient que les Grands, qui doiuent estre les com-

muns Peres de la patrie, n'ont de passion que pour vn party, l'effect qui s'en ensuit la plus part du temps ressemble au vaisseau, qui faict bris contre vn escueil, quand le Pilote est sur le poinct de prendre vne route differente. L'exemple de cecy parust en France au temps de Henry troisiesme, qui veit tournée contre luy la mesme Ligue qu'il auoit faicte. Et sans mentir quand l'authorité d'vn Prince ne se faict que *l'accessoire* d'vne cause; & qu'il y a d'autres liens qui tiennent plus ferme que ceux des Souuerains; les Roys commencent alors d'estre mis hors de la possession de leur authorité.

D'ailleurs s'il arriue que les discords & les diuisions, ou les cõtraires partis soient en vogue, & maintenus ouuertement, c'est vn infaillible presage que le respect qui se doit à la Souueraineté s'en va mis à bas. Car les mouuemens

des Grands en vn Gouuernement doiuent estre comme ceux des Planetes sous le premier Mobile, du moins selon l'ancienne opinion, qui est que chasque Planete est promptement emportée par son premier Mobile, & doucemét, en sa propre *Motion*. C'est pourquoy quand les Grands agissent auec violence en leurs mouuemens particuliers, & comme Tacite l'exprime fort bien, *liberius, quam vt imperantium meminissent*, c'est vne marque infaillible, que leurs Spheres sont en desordre. C'est de ce mesme respect que Dieu ceint les Princes, qui se doiuent souuenir que luy-mesme les voulant menacer d'vn rigoureux chastiment, *Ie rompray*, dict-il, *la ceinture des Roys*.

Disons encore, que les hommes ont bon besoin de prier Dieu qu'il leur enuoye vne heureuse saison, quād il se remarque de l'affoiblissement en l'vn des quatre Colomnes de l'Estat,

qui ſont la Religion, la Iuſtice, le Conſeil, & le Treſor.

Mais laiſſant à part les preſages de la ſedition, deſquels neantmoins on peut tirer plus de lumiere de ce qui ſuit, voyons vn peu quelle eſt ſa matiere, quelles ſes cauſes, & quels les remedes qu'on y peut apporter. Ie dis donc touchãt la matiere des Seditions, que c'eſt vne choſe à laquelle il faut ſoigneuſement prendre garde. Car pour les preuenir auec plus de ſeureté, ſi le temps le ſouffre, il en faut oſter le ſujet; pource que ſi la matiere eſt combuſtible de ſoy, l'on aura bien de la peine à dire d'où viendra l'eſtincelle qui y mettra le feu. Les Seditions ont deux ſortes de matieres, à ſçauoir les meſcontentemens, & la pauureté. Les incommoditez de ceux dont la fortune eſt ruinée leur ſont autant de motifs aux remuëmens. Lucan remarque fort bien le piteux eſtat des ſaiſons qui

precedent la guerre ciuile, quand il dit:

Icy l'vſure s'eſt meſlée
Riche du bien venu d'ailleurs:
Icy la foy s'eſt esbranlée,
Et la guerre vtile à pluſieurs.

Où il faut remarquer que par ces mots, *La guerre vtile à pluſieurs*, nous eſt demonſtrée vne marque certaine d'vn Eſtat diſpoſé tout à faict aux ſeditions & aux troubles. Que ſi la diuiſion qui ſe faict entre les grands par la pauureté vient à ſe ioindre aux incómoditez du menu peuple, il eſt certain que le danger en ſera plus apparent & plus grand, pource qu'il n'eſt point de pire rebellion que celle du ventre.

Quant aux meſcontentemens, lon peut dire auec verité, qu'ils ſont autant d'humeurs au corps Politique, propres à l'embraſer d'vne chaleur extraordinaire. Or les Princes ne doiuent point donner à cognoiſtre, ſi la

cause en est equitable ou iniuste; de peur qu'ils ne semblent attribuer au menu peuple plus de discretion qu'il n'en a; puisque la plus-part du temps il se rebutte contre son propre bien. Qu'ils tiennent encore pour indifferent, si les offences d'où procedent tels mescontentements sont grandes ou non, pource que les desplaisirs, où se treuue moins de ressentiment que de crainte, attirent apres eux les plus grands dangers.

Dolendi modus, timendi non item.

Auecque cela en matiere d'oppressiós, les mesmes choses qui prouoquent la patience, lassent aussi le courage. Mais il n'en est pas ainsi des apprehensions. Aussi ne faut il pas qu'vn Prince ou vn Estat s'estime trop asseuré en ce qui touche ces mescontentemens, soit qu'il les ait veu arriuer souuent, ou qu'ils ayent duré long temps sans attirer le danger. Car comme il est certain

que toutes ſortes de fumées & de vapeurs ne ſe tournent pas touſiours en tempeſtes, il ne laiſſe pas pourtant d'eſtre vray qu'encore que les tempeſtes ſe diſſipent maintes-fois, elles tombent à la fin, & ſe deſchargent en quelque lieu. A quoy ne ſe rapporte pas mal ce Prouerbe Eſpagnol, *Que la plus foible ſecouſſe ſuffit quelquefois pour faire rompre la corde.*

Les cauſes & les motifs ordinaires des Seditions ſont ceux-cy, la Religion, les impoſts, le changement de couſtumes & de loix, le meſpris des priuileges, l'oppreſſion generale, l'aduancement des hommes qui n'ont aucun merite, la hayne enuers les Eſtrangers, la cherté de viures, les Soldats débandez, les factions deuenuës deſeſperées, & pour le dire en vn mot tout ce qui eſt deplaiſant au peuple, & qui le fait ioindre dans vne cauſe cómunes

Quant aux remedes, il y peut auoir

aux Seditions quelques preseruatifs en general, mais la guerison se doit tousiours r'apporter à la maladie en particulier, & ainsi estre laissée pour conseil plustost que pour vne regle.

Le premier remede est d'oster par toute sorte de voyes possibles la cause materielle des Seditions, dont nous auons desia parlé, qui est la disette ou l'incommodité en vn Estat. A quoy seruent grandement l'ouuerture & le bon mesnage du Commerce. Il est bon pour cet effect de cherir les *Manufactures*, de bannir l'oysiueté, de reprimer les grands excez par des loix *Sumptuaires*, de faire valoir le labourage, de regler le prix des marchandises, de moderer les impositions & les taxes, & ainsi du reste. En vn mot il faut prendre garde, que le nombre du peuple qui est dans vn Estat, principalement s'il n'est point amoindry par la guerre, n'excede point la

tyge du Royaume, qui le doit maintenir. Auſſi ne faut il pas conſiderer le peuple par le nombre, veu que peu de gens qui deſpenſent beaucoup, & n'eſpargnent rien, ruinent vn Eſtat pluſtoſt que ne fait vne grande multitude, qui deſpenſe moins, & qui en amaſſe dauantage. Pour ce ſujeƈt vn nombre exceſſif de Nobleſſe, & tels autres degrez de qualité, en vne proportion par trop grande pour le commun peuple, reduiſent incontinent vn Eſtat en vne extreme neceſſité. Il en eſt de meſme du Clergé quand il croiſt exceſſiuemẽt, pource qu'il n'apporte rien au fonds. Ce qui arriue encore lors que dans vn College il ſe treuue plus d'eſcoliers, qu'il n'y a de places à les pouruoir.

Il faut pareillement ſe reſſouuenir qu'en ce qui touche l'accroiſſement d'vn Eſtat, qui doit eſtre ſur les eſtrangers, il y a trois choſes, qu'vne na-

tion vend à l'autre, à sçauoir la commodité que la nature donne à vn païs, la Manufacture, & le transport qui se faict des marchandises: de sorte que si ces trois rouës vont bien, les richesses viendront aussi aisément que la marée du Printemps. Ioint qu'il arriuera souuent que *Materiam superabit opus*, ie veux dire, par là que l'ouurage & le transport qui s'en fait sont meilleurs que la matiere; & enrichissent plustost vn Royaume; comme il se remarque fort bien dans le Pays bas, où les peuples ont chez eux les meilleures mines du monde.

Mais sur tout l'on doit faire en sorte par vne bonne Police, que le thresor & les Finances d'vn Royaume ne se recueillent en peu de mains. Car autrement l'Estat pourroit auoir vn grand fonds, & toutesfois mourir de faim. L'argent est semblable à certaines graines qui ne valent rien si elles

ne sont esparses & semees. Ce qui arriue principalement, quand lon vse de si bonnes precautions contre l'vsure, qu'on l'empesche, comme c'est son ordinaire de deuorer la substance des vns & des autres.

Pour oster les mescontentemens & les malheurs qui arriuent, l'experience nous apprend qu'il y a deux portions de Subjets en châque Estat, à sçauoir la Noblesse, & le commun peuple. Quand l'vn de ces deux est mescontãt, le dãger n'est pas beaucoup à craindre, pource que le vulgaire est d'vn mouuement fort petit, s'il n'est poussé par les Grãds; Et d'ailleurs ceux-cy sont de peu de force, si la multitude n'est habile & prest à se mouuoir d'elle mesme. Mais le principal dãger aduient, quãd les Grands attendent que le menu peuple trouble l'eau, pour se declarer par apres eux-mesmes. Les Poëtes feignent que Iupiter cognoissant

que tous les autres Dieux se vouloient saisir de sa personne, s'ayda du Conseil de Pallas, & enuoya querir Briarée, afin que ce Geant eust à la secourir auec ses cent mains. Par où sans doute ils veulent monstrer combien est certaine la condition des Monarques, qui s'asseurent de la bonne volonté du commun peuple.

Il n'est point de meilleure voye que de laisser aux mescontentemens vn passage libre, & vne liberté moderée, pourueu que cela ne se face pour brauer autruy, ou auec importunité. Toute la raison que i'en puis donner est, que celuy qui faict r'entrer au dedans l'humeur maligne & peccante, ou qui laisse croupir en l'interieur de la partie offensée vn sang aduste & tout corrompu, court fortune d'y causer autant d'vlceres & d'aposthumes.

En cela l'exemple d'Epimetée ne

conuiendroit pas mal à Prometée. Comme cetuy-cy s'apperceut que les douleurs, les conuulsions, & les maux s'enuoloient hors du vase de Pandore, pour espandre leurs semences par tout le monde, il retint l'Esperance au fonds de la boëtte. Ie veux dire par là que pour la conseruation d'vn Estat, il n'est point d'artifice cóparable à l'espoir, ny point de meilleur antidote cótre le poison des mescontẽtemens. D'ailleurs, c'est vne marque asseurée d'vn sage gouuernement, de venir à bout des choses que lon pretend, cepédant qu'on entretiét d'esperance ceux ausquels l'on ne peut dóner d'autre satisfaction; Et lors qu'on treuue le moyen de manier les affaires de telle sorte, que nul mal ne paroisse si grand qu'il n'y ait quelque issuë par l'esperance; Ce qui est moins difficile à faire à cause que les personnes particulieres & les factions sont assez se-

crettes à se flatter d'elles-mesmes, ou du moins à brauer ce qu'elles ne peuuent croire.

Ie tiens encore pour vn grand coup d'Estat de sçauoir preuoir & empescher, qu'il n'y ait aucun Chef trop habile, dans le party duquel les mescontans se puissent ietter, & se fortifier de son ayde. I'entends par tels Chefs ceux qui desia grands & mis en honneur, tesmoignent eux-mesmes d'auoir de particuliers mescontétemens, & dont les Confidents ont tousiours la veuë attachée sur eux. Telles personnes doiuent tousiours estre gaignées, & reconciliées à l'Estat d'vne façon qui soit & veritable, & solide; Ou bien il faut qu'on leur en oppose d'autres du mesme party, qui puissent diuiser leur credit, & leur reputation.

Ce n'est pas vn remede pire que les autres, de separer & rompre les Assem-

blées

blées des partis contraires à l'Estat: car en ce qui touche le bien de la Souueraineté, toute esperance en est dehors, quand la partie saine est diuisée, ou de mauuais accord, & lors que celle qui est maligne de soy se mantient estroittement vnie, & en son entier.

I'ay autresfois remarqué que quelques paroles subtiles & raffinées sorties de la bouche des Princes, ont allumé des seditions. Cesar se fit vn grand tort quand il dit, *Scylla nesciuit literas, non potuit dictare*: Car cela ruina tout à faict l'esperance qu'auoient les hommes, que tost ou tard il quitteroit la Dictature. Galba se perdit par cette parole, *Legi à se militem non emi*, pource que cela mit les soldats hors de l'espoir des recõpenses & des largesses. Le mesme aduint à Probus, lors qu'il dict tout haut, *Si vixero, non opus erit amplius Romano imperio militibus*: paroles qui ietterent les soldats dans vn desespoir

extreme; & ainsi des autres. Asseuré-ment les Princes ont bon besoin de prendre garde à ce qu'ils disent en vn temps chatouilleux, & quand les affaires sont pointilleuses: principalement s'il leur arriue d'vser de paroles succinctes, qui volent au dehors comme autant de traicts picquans que l'on croit estre tirez de leurs plus secrettes intentions. Car quant aux grands discours, ils paroissent foibles, & ne sont pas si tost remarquez.

En dernier lieu les Princes doiuent tousiours auoir prés de leur personne, quelque Chef courageux & habile au fait des armes, pour s'en seruir au besoin à reprimer les commencemens des seditions & des troubles. Quand on mâque de tels hommes, il aduient d'ordinaire que sur vne simple apparence du moindre remuëmét tout le peuple se donne l'allarme, & que l'Estat court fortune de voir par

eſpreuue ce que dit Tacite: *Les volontez d'vn chacun auoient pris vne ſi mauuaiſe habitude, que ſi quelques particuliers oſoient entreprendre vn meſchant acte, pluſieurs y conſentoient auſſi toſt, & tous l'enduroient.* Or ce meſme Chef dont ie viens de parler, doit eſtre fidele à l'Eſtat, ſe faire aimer du peuple, & viure en bonne intelligence auec les Officiers de la Iuſtice ; autrement le remede eſt beaucoup pire que le mal.

De l'Amitié.

XLI.

IL eust esté bien difficile à celuy qui dit, *Qu'il faut que l'hōme qui aime la solitude soit vne beste sauuage ou vn Dieu*, de mettre ensemble plus de verité & de mensonge en moins de paroles, qu'il en met en celles-cy. Car il est certain qu'vne secrette hayne & vne inclination ennemie de la communauté des hommes, tiennent ie ne sçay quoy des bestes irraisonnables; Comme au contraire il n'est rien si faux que de penser qu'il y doiue auoir aucun caractere de la nature diuine; si ce n'est que cela procede, non du contentemēt de la solitude, mais d'vn extreme desir de se separer soy-mesme de la

compagnie des hommes, pour chercher vne communication plus digne & plus releuée. C'eſt de cette maniere d'entretien celeſte dont ſe ſont flattez quelques Payens, en ſe l'attribuát fauſſement. De ce nombre ont eſté Epimenides de Crete, Empedocles de Sicile, & Apollonius de Thianée. Mais laiſſant à part ces Reſueurs, nous pouuós dire auec verité que pluſieurs Hermites & SS. Peres de l'Egliſe, ont iouy d'vne ſemblable felicité dans les deſerts. Pour mieux faire entendre cecy, ie veux adiouſter, que les hommes ne ſçauent guere bien que c'eſt que la ſolitude, & combien loing elle s'eſtend. Vne foule de peuple n'eſt pas proprement vne compagnie. Ie compare pluſieurs viſages enſemble à vne galerie, où ſe voyent diuers portraits; Et les paroles vuides d'affection ne rempliſſent pas mieux l'oreille que les inſtrumens de Muſique les moins har-

monieux. A cecy se rapporte assez bien le prouerbe, qui dit, *Qu'vne grande ville est vne grãde solitude*, pource que les Amis y sont espars, & comme semez de part & d'autre, ce qui est cause que pour estre essloignez, ils ne se voyent pas si souuét. Mais nous pouuons passer outre, & soustenir auecque raison, *Qu'il n'est point de solitude pareille à celle de l'homme qui manque d'Amis, sans lesquels le monde n'est proprement qu'vn desert.* Tellement qu'il faut que celuy tienne de la beste plus que de l'homme, qui est nay sans inclination à l'Amitié. Le principal fruict que les Amis cueillent ensemble, c'est la consolation qu'ils ont à partager entr'eux les douleurs, & se descharger l'vn sur l'autre des inquietudes qui les trauaillent. L'experience nous apprend que les maladies qui estouffent & suffoquent en vn instant sont les pires & les plus dange-

reuses; Il en est de mesme de celles de l'esprit. Vous pouuez prendre de la teinture de roses pour vous r'affraischir le foye, des fleurs de soulfre pour desopiler la rate, & du *Castoreum* pour fortifier le cerueau. Mais si vous voulez ouurir le cœur, vous ne treuuerez point de meilleur remede qu'vn vray Amy, auquel par vne confession volontaire vous pourrez hardimét faire part de vos douleurs, de vos ioyes, de vos apprehensions, de vos soupçons, & generalement de tout ce qui vous apportera de l'ennuy.

C'est vne chose estrange, d'obseruer combien haut est le prix où les Rois font monter ce fruict d'Amitié dont nous parlons maintenant. Il est si grand en effect, qu'ils le pourchassent maintefois au hazard de leur personne, & de leur authorité. Car les Princes le peuuent cueillir difficilement, à cause de la distance qu'il y a

de leur fortune à celle de leurs seruiteurs & de leurs subjets: Si ce n'est que s'en rendant capables, ils esleuent quelques personnes pour estre par maniere de dire leurs esgaux & leurs Compaignons. Telle chose attire souuent apres soy de grandes disgraces. Les langages modernes appellent ces gens là *Priuados*, ou Fauorits, comme si c'estoit vn sujet de grace ou de communication. Mais le nom Romain en touche & l'vsage & la vraye cause, les appellant *Participes Curarum*, pource que c'est cela mesme qui estreint le nœud: Et c'est ce que nous voyons auoir esté pratiqué, non seulement par les Princes foibles & passionnez, mais aussi par les plus sages & les plus grands Politiques qui ayent iamais regné. Eux-mesmes ont souuét fauorisé de telle sorte quelques vns de leurs seruiteurs, qu'ils se sont donnez l'vn à l'autre le nom d'Amy. Il

s'en est treuué aussi qui ont souffert mutuellement d'estre appellez des mesmes noms, iusques à vser des mesmes termes, qui sont receus parmy les particuliers.

Au temps que L. Sylla commãdoit dans Rome, il esleua Pompée, qui eut depuis le surnom de *Grand*, à vn si haut degré d'authorité, que ce Chef osa bien se vanter à la fin d'estre plus puissant que Sylla. Car apres qu'il eut obtenu le Consulat pour vn de ses Amis, contre les brigues & les poursuittes de Sylla, & que celuy-cy en ayant quelque ressentiment, commença d'en parler vn peu haut; Pompée se retourna vers luy derechef, & en effect luy commanda de se taire, adioustant pour toute raison, *Que l'ordinaire des hommes est d'adorer le Soleil leuant, plustost que le couchant.* A cecy est conforme l'exemple de D. Brutus, qui se mit si auant dans les bonnes

graces de Iules Cesar, qu'il le fit son heritier apres son nepueu. Aussi fut-ce luy mesme qui depuis gaigna sur luy le pouuoir de l'attirer à la mort. Car lors que Cesar voulut s'en aller au Senat pour diuertir son esprit de quelques mauuais presages qu'il auoit eus, principalement du songe funeste de Calphurnia, Brutus le leua tout doucement de sa chaire, & luy dit qu'il esperoit qu'auparauant que congedier le Senat sa femme feroit sans doute vn bien meilleur songe. A quoy i'adiouste que sa faueur estoit si puissante & si grande, qu'Antoine en vne sienne lettre, rapportée mot à mot dans vne des Philippiques de Ciceron, l'appelle Enchanteur, & Sorcier, cõme s'il eust voulu dire qu'il auoit charmé Cesar. L'Histoire remarque qu'Auguste esleua Agrippa, de quelque bas lieu qu'il fust sorty, à vn si haut degré d'honneur, que lors qu'il se mit à consulter

auecque Mecene, touchant le Mariage de sa fille Iulia, cet excellent Conseiller se licentia de luy dire, *Qu'il falloit, ou qu'il la mariast à Agrippa, ou qu'il le fist mourir, pource qu'il l'auoit fait si grād qu'il n'y voyoit point d'autre chemin.* Seianus s'estoit tellemēt aduancé par la faueur de Tybere, qu'on parloit de l'vn & de l'autre cōme d'vne seule persōne. Et vrayemēt cette Amitié se rendit assez remarquable par ces paroles de l'Empereur, lors que luy escriuant: *Ie n'ay pas voulu*, luy dit-il, *vous tenir ces choses cachées pour la grande amitié qui est entre nous:* ce qui donna sujet au Senat pour marque de cette mutuelle affection, d'elleuer vn Autel à l'Amitié, comme à vne Deesse. Septimius Seuerus & Plantianus auoient encore vne pareille inclination à s'aymer. Ce qui parut assez euident en ce que Septimius voulut que son fils aisné espousast la fille de Plantianus, qu'il souste-

noit maintefois lors qu'il faiſoit de manifeſtes affronts à ſon fils. Auſſi eſcriuit-il vne lettre au Senat en ces meſme termes; *I'ayme tellement cet homme, que ie ſouhaitte qu'il me ſuruiue.* Sans mentir ſi ces Princes euſſent eſté de l'humeur de Trajan & de Marc Aurelle, on euſt peu attribuer leur affection à vn excés de bon naturel. Mais eſtant ſi ſages & ſi ſeueres, ils treuuerent en effect que leur propre felicité, bien qu'arriuée au plus haut poinct qu'on l'euſt ſceu deſirer, n'eſtoit qu'à demy, ſi pour la faire entiere ils n'euſſent faict election de particuliers Amis. D'ailleurs ce qu'il y a de plus remarquable en cecy, eſt qu'encore que ces Princes euſſent des femmes, des fils, & des neueux, tout cela neantmoins n'eſtoit pas capable de les contenter, s'ils ne treuuoient vn parfaict Amy.

Il ne faut pas oublier icy ce que

Philippe de Comines remarque du Duc Charles le Hardy, ſon premier maiſtre; *Il ne vouloit iamais*, dit il, *communiquer ſes affaires à perſonne, & encore moins les choſes qui le trauailloient le plus dans l'ame.* Là deſſus il adiouſte, que cette humeur cachée empira ſur ſes derniers iours, & le mit hors de ſon bon ſens. Mais Comines ne ſe fuſt poſſible point trompé, s'il euſt faict ce meſme iugement de Louys vnzieſme ſon ſecõd Maiſtre; de qui l'humeur retirée ne luy donna point de relaſche ny de repos ſur la fin de ſa vie. Ie treuue fort obſcur, & toutesfois veritable ce Symbole de Pythagore, *Cor ne edito*; ne mange point ton cœur; comme s'il vouloit dire en vne façon de parler aſſez difficile, que ceux qui mãquent de vrays Amis, auſquels ils ſe puiſſent ouurir, ſont des Cannibales à leurs propres cœurs. Mais ie veux conclure ce premier fruict de l'Amitié par vne

chose vrayemét admirable. C'est que la communication d'vn amy à l'autre produit deux effects contraires, en ce qu'elle redouble les ioyes, & separe en deux les afflictions. Car il n'y a celuy qui faisant part de ses bonnes fortunes à son Amy, ne s'en resiouysse dauantage; & qui luy racontant ses disgraces, ne retranche vne partie de son desplaisir. Cela estant, l'on peut dire auec beaucoup de raison, que l'Amitié produit dans l'esprit de l'homme le mesme effect que les Alchymistes ont accoustumé d'attribuer à leur *Elixir*, dont ils disent que ses operations, pour contraires qu'elles soient, se r'apportent tousiours au bien & à la conseruation de la Nature. Toutesfois, comme pour prouuer cecy nous n'auons pas beaucoup besoin de l'ayde des Alchymistes, il nous suffira de le remarquer dans le cours ordinaire des choses naturelles; où nous voyons

que l'vnion est ce qui fortifie les fonctions en vn corps;& qui d'ailleurs affoiblit & rend de nul effect toute impression violente: & de mesme en est-il des esprits.

Le second fruict de l'Amitié est tres-excellent pour l'entẽdement, comme le premier l'est pareillement pour les affections. C'est elle aussi qui en dissipe les orages & les brouillards, Elle, dis-ie, qui donne vne vraye lumiere à l'esprit, en chassant bien loing la confusion & l'obscurité des pensées. Or cela doit estre entendu encore d'autre chose que du conseil fidele que les Amis reçoiuent entr'eux. Mais deuãt qu'en venir là, il est certain que si quelqu'vn a l'esprit brouïllé de plusieurs pensées, son entendement & ses sens s'esclairciront en communiquãt auec son Amy; & qu'ainsi il maistrisera ses pensées auec plus de facilité; ioint que ce luy sera vn moyen de les gouuerner

auecque plus d'ordre, & de voir pareillemét quel visage elles auront, quand elles seront transformées en paroles, & finalement de se surmonter soy-mesme en sagesse, plus par vn discours d'vn heure, que par la meditation d'vn iour. Themistocles eut raison de dire au Roy de Perse, *Que la parole estoit semblable aux toiles des Peintres mises en rondeaux, où la chose representée par la peinture ne paroist iamais si on ne les desploye.* C'est ainsi que ce second fruict de l'Amitié, qui ouure l'esprit, ne passe pas beaucoup plus auant qu'aux Amis qui sont capables de conseiller autruy. Que si l'on m'allegue que ceux-cy sont les meilleurs, ie respondray que cela n'empesche pas que l'hóme ne se puisse instruire soy-mesme, ou mesme exposer au iour ses propres pensées, & aiguiser ses esprits contre vne pierre qui ne coupe point. En vn mot il seroit meilleur pour l'homme de descouurir

aux marbres & aux ſtatuës ce qui l'afflige dans l'âme, que de ſe geſner par vne ſecrette contrainte.

Maintenant pour rendre accomply ce ſecond fruict de l'Amitié, il y faut adiouſter cet autre poinct comme plus ouuert, & qui tombe plus ſouuent dans l'obſeruation vulgaire, à ſçauoir le fidele conſeil d'vn Amy. Heraclite a raiſon de nous propoſer cet Enigme, *Que la lumiere ſeiche eſt la meilleure, en quelque tẽps que ce ſoit.* Conformément à cela ie dis que la clairté qu'vn homme reçoit par le conſeil d'vn autre eſt touſiours plus ſeiche & plus pure que celle qui vient de ſon propre iugement, pource qu'elle ſe fomente ordinairement de ſes propres affections: De cette façon entre le conſeil qu'on reçoit d'autruy, & celuy qu'on ſe dõne à ſoy-meſme, il y a autant de difference que du conſeil d'vn Amy à celuy d'vn flateur: Car

l'homme eſt nay auec vne inclination de ſe chatoüiller volontairement. Ie ne treuue point de plus excellent remede contre la couſtume que nous auons de nous flatter nous-meſme, que la liberté d'vn Amy. Il y a deux ſortes de Conſeils, dont l'vn appartient aux mœurs, & l'autre aux affaires. Pour le premier, le fidele aduis d'vne perſonne qui nous ayme, eſt le meilleur moyen qu'on puiſſe treuuer pour entretenir la ſanté de l'eſprit. S'appeller ſoy-meſme à vn compte de ſes propres actions trop eſtroit & trop rigoureux, eſt quelque-fois vne Medecine plus violente qu'il ne faut, & trop corroſiue. Lire des liures de moralité eſt vne choſe qui n'a pas aſſez de vigueur & de force pour nous inſtruire du tout. Obſeruer nos fautes en autruy eſt vne action qui maintesfois ne s'accommode pas bien auecque nous-meſmes. Mais s'ayder du con-

ſeil d'vn bon Amy eſt l'Antidote le plus excellent qu'on puiſſe prendre. C'eſt vne choſe eſtrange de cōſiderer les fautes que les plus grāds commettent aux deſpens de leur reputation, pour n'auoir vn Amy qui taſche de les en diuertir. *Telles gens*, dict S. Iacques, *imitēt ceux qui ſe regardent dans vn miroir, & qui oublient incontinēt leur propre figure.* Quant à ce qui touche les affaires, il y a peu d'apparēce de croire que deux yeux ne voyent pas plus clair qu'vn, ou bien que ceux qui regardent deux ioüeurs ne remarquent mieux les cartes qu'eux meſmes; ou qu'vn homme en colere ſoit ſi ſage que celuy qui compte les 24. lettres de l'Alphabet; ou qu'vn Mouſquet ſe puiſſe tirer plus aiſément ſur le bras que ſur vne fourchette, & ainſi de telles autres foles imaginations, de s'eſtimer ſeul capable de tout. De cecy l'on peut inferer que ſi quelque choſe rend vne af-

faire accomplie, c'est sans doubte l'ayde d'vn profitable conseil. Que si l'homme s'imagine de le pouuoir prédre en diuers temps, & de diuerses personnes, il est fort à craindre qu'il ne tombe en deux grandes extremitez; l'vne, de n'estre fidelement conseillé, pource que celuy à qui il s'addressera n'estant pas vrayement son Amy, n'aura esgard qu'à son interest; l'autre de receuoir vn conseil nuisible, & où le mal & le remede serõt ensemble meslez, bien que celuy qui l'aura donné n'ait point eu de mauuaise intention; ce que i'appelle proprement se seruir d'vn Medecin tenu pour excellent en la guerison de la maladie dont vous vous plaignez, mais qui n'a point de cognoissance de vostre complexion; Tellement que s'il vous soulage d'vn costé, il vous blessera de l'autre: & par ce moyen en guerissant la maladie, il tuera le malade. Vn vray Amy n'en

sera pas de mesme: Au cōtraire s'il cognoist vne-fois l'estat d'vne personne affligée, il aura tousiours soing de luy donner de si bons remedes, qu'ils ne le fascent iamais tomber en de nouueaux accidens. Cela vous apprend à reietter tousiours les conseils foibles & esgarez, de peur qu'au lieu de vous affermir, ils ne hastent vostre cheute.

A ces deux excellens fruicts de l'Amitié, qui sont l'vnion des affections, & le support du iugement, se ioint le troisiesme, que ie compare à vne pōme de grenade, pleine de plusieurs petits pepins, comme en l'Amitié on cōsidere plusieurs secours qui naissent de la diuersité des occasions. Le meilleur moyen de representer au vif le grand vsage de l'Amitié, est de considerer combien il y a de choses qu'vn hōme ne peut faire de soy; Par où il est euidēt que les Anciens n'ont pas assez bien exprimé les effects de l'Amitié,

quand ils ont dict, *qu'vn Amy est vn autre soy mesme.* Mais de moy ie l'estime encore d'auantage. Les hommes ont leur temps, & meurent souuent dans les desirs des choses qu'ils ont prises le plus à cœur, cóme d'auoir des enfans, d'acheuer quelque ouurage ; & ainsi du reste. Mais si quelqu'vn a vn veritable Amy, il peut s'asseurer que le soing de ces choses sera continué apres luy. De cette façon l'homme a par maniere de dire deux vies en ses desirs. Vn corps ne peut occuper plus d'vne place ; Mais où l'Amitié se treuue, tous les deuoirs de la vie luy sont comme octroyez en la personne aymée, par qui il les peut exercer. Combien y a-t'il de choses qu'vn homme ne peut ny faire ny dire luy mesme auecque la bien-seance requise ? Certainement on n'oseroit presque parler de son propre merite, & encore moins se louer, sans estre repris de va-

nité. L'on ne peut quelquesfois se rauualer iusqu'au poinct de prier autruy, & de faire plusieurs autres actions semblables. Mais toutes ces choses, qui font rougir l'homme en sa propre bouche, ont fort bonne grace en celle d'vn parfaict Amy. Ainsi derechef vne mesme personne a plusieurs relations qui luy sont propres, & dót elle ne sçauroit se passer. L'homme ne peut parler à son fils qu'en qualité de Pere; à sa femme que comme son mary; ny à son ennemy que sur de certains termes de passion: au lieu qu'vn Amy peut deuiser selon que le cas le requiert, & non pas comme il conuient à la personne. Mais pource que ce ne seroit iamais faict, si ie voulois mettre toutes ces choses en ligne de compte; Il me suffit de donner cette maxime, *Que là où l'homme ne peut pas bien ioüer son personnage luy-mesme, il faut qu'il quitte la place, s'il n'a point d'Amy.*

De la Hardiesse.

XLII.

CE qui suit est vne pensée de Grammairien, assez commune: & toutesfois digne de la consideration d'vn grand Philosophe. Demosthene interrogé quelle estoit la principale partie d'vn Orateur? *C'est l'Action*, respondit-il. Et apres celle là? *l'Action*. Et en suite? *l'Action*. Cette qualité luy sembla la meilleure de toutes, quoy que la Nature ne luy eust point donné d'auantage en ce qu'il recommandoit. C'est vne chose qui paroist d'abord bien estrange de dire que la partie d'vn Orateur, qui n'est que superficielle, & qui merite qu'on la nomme proprement *la Vertu d'vn Co-*

mēdiē, doiue eſtre placée ſi haut par deſſus ces autres excellentes parties d'Inuention, d'Elocution, & ainſi du reſte; comme ſi elle ſeul eſtoit la plus noble, & commandoit abſolumét. Mais la raiſon la plus manifeſte qui ſe deſcouure en cecy, c'eſt qu'à parler generalement, il y a touſiours plus du fol que du ſage en la nature de l'homme. Et voyla pourquoy entre les facultez naturelles, celles qui ſçauent le mieux ſurprendre les foibles penſées d'vne perſonne tiennent touſiours le haut bout. La Hardieſſe a de grandes conformitez auecque cecy; & c'eſt elle qui ſe donne vn puiſſant Empire dans les affaires publicques; ce qui n'empeſche pas neantmoins qu'elle ne ſoit la creature de l'ignorance & de la baſſeſſe. Elle meſme enſorcelle les courages laſches, & lie les mains & les pieds de ceux qui manquent d'eſprit. Quelquefois auſſi elle gaigne l'aduantage

ſur les plus ſages, principalement en vn temps de reuolution : C'eſt à cauſe de cela qu'elle faict des merueilles dans les Eſtats populaires, quoy qu'elle aduance beaucoup moins parmy les Senats & les Souuerainetez. Il eſt vray qu'il n'eſt pas bon de s'y aſſeurer par trop, à cauſe qu'elle ne tient pas touſjours ſa promeſſe : Aſſeurément comme il y a des Charlatans pour le corps naturel, il s'en treuue auſſi pour le Politique. Mais il ne s'enſuit pas qu'vn Medecin doiue eſtre tenu pour habile homme, pour auoir eu plus d'heur que de ſcience en la gueriſon de quelques maladies. Vous en verrez plusieurs qui ſont temeraires iuſques au poinct de vouloir faire paſſer leurs effronteries pour autant de miracles de Mahomet. L'on tient que ce faux Prophete ayant faict vn iour aſſembler le peuple, taſcha de luy perſuader qu'il vouloit attirer à ſoy vne Mou-

taigne, & destiner son plus haut sommet à offrir ses prieres pour les obseruateurs de sa Loy. Mais apres que le peuple se fut assemblé, & que Mahomet eust appellé la Montaigne deux ou trois fois; comme il veit qu'elle ne bougeoit point, au lieu d'en rougir de honte: *Bien, Messieurs*, leur dict-il, *puis que la Montaigne ne veut point venir à Mahomet, il faut que Mahomet s'y en aille luy mesme.* Et voyla iusques où va l'insolence de tels Imposteurs, qui pour auoir manqué aux choses qu'ils ont promises, ne se rebutēt iamais: Au cōtraire, ils en deuiennēt plus audacieux, & ne s'en mettent pas d'auantage en peine. Sans mentir les hommes hardis sōt que les plus iudicieux ont du plaisir à les regarder; Et mesme la Hardiesse apporte ie ne sçay quoy de ridicule au vulgaire; pource qu'estant inseparable d'auec l'absurdité, il faut necessairement que ceux qui en vsent

ſoient expoſez à la riſée de tout le Monde. Mais ſur tout il n'eſt point de plus grand contentement que de voir mis hors de garde vn homme effronté: Car alors il ſe ramaſſe en luy-meſme, & faict vne vraye poſture de Faquin; Ce qui procede de ce qu'en la honte les eſprits vont & viennent fort rarement; là où en vne pareille occaſion les hommes hardis demeurent touſiours ſur vn meſme poinct; Semblables à vn mat ſans eſchec, où le Roy demeure immobile, lors qu'il n'y a point de mat. Or d'autant que cette derniere partie eſt plus digne d'vne Satyre que d'vne obſeruation ſerieuſe, il nous ſuffira pour concluſion, de conſiderer que la Hardieſſe eſt touſjours aueugle, en ce qu'elle ne voit iamais ny les dangers, ny les accidens contraires: C'eſt pourquoy en quelque temps que ce ſoit elle ſe treuue moins propre en matiere de conſeil

que d'execution. Tellement que le vray employ des hommes hardis, eſt de ne iamais commander en chef, mais d'eſtre ſeconds & ſoubs la conduitte des autres; & vrayement en ce qui touche le conſeil, il eſt fort bon de regarder les dangers; & en l'execution, de ne les voir pas, ſi ce n'eſt lors qu'ils ſont trop grands.

De la Feintise & de la Dissimulation.

XLIII.

LA Dissimulatió n'est qu'vne maniere de feinte ruse; Elle demãde vn esprit fort & vn cœur subtil, afin de cognoistre quand il est à propos de dire la verité, & de faire selon ses loix. Voylà pourquoy c'est la plus foible sorte de ruse que celle des grands Dissimulateurs. *Liuie*, dict Tacite, *rencõtra fort bien, auec les artifices de son mary & la dissimulation de son fils;* par où il attribuë les ruses & les artifices à Auguste, & la dissimulation à Tybere. Et derechef quand Mucian encourageoit Vespasian à prendre les armes contre Vittellius, *Nous n'entreprenons point*, disoit-il, *contre le iugement subtil*

d'Auguste, ny contre l'extreme precaution, ou le secret de Tybere. Ces proprietez d'artifice ou de ruse, & de dissimulatió ou de secret, sót sans doute des habitudes ou des facultez particulieres, & qui doiuent estre distinguées. Car si le iugement de l'homme va presque au poinct de pouuoir discerner les choses qu'il faut descouurir, & celles qui doiuent estre cachées, ou monstrées à demy, y obseruant les personnes & le temps, cela s'appelle cognoistre les ruses d'Estat, & les artifices de la vie, comme Tacite les appelle. Vne habitude à la dissimulation, est vn obstacle, & vne incommodité. Que si l'homme ne sçait paruenir à ce degré de iugement, alors il luy doit estre permis de se tenir clos & couuert, & de dissimuler; Car là où quelqu'vn ne peut s'esgarer dans les choses particulieres, il est bon de prendre la meilleure voye en ce qui touche le ge

neral, & inciter les aueugles, qui marchent doucement, pource qu'ils ne voyent point. Certainement les excellens hommes ont tousiours en leurs actions de la lumiere & de la franchise, & vn nom de certitude & de desir de la verité; En cela semblables aux Cheuaux qu'on a dressez au manege, qui sçauent fort bien quand il faut tourner, & quand s'arrester: Ce qui faict qu'vsans de dissimulation quand il en est besoin, il arriue que la premiere opinion de leur bonne foy, & de l'integrité de leur vie, les rend quasi inuisibles.

Il y a trois degrez en l'homme, pour se cacher & se voyler soy-mesme. Le premier ? quand il se rend si secret, qu'il oste à tous le moyen de le cognoistre: le second la dissimulation en la negatiue, lors qu'en l'exterieur il donne des signes de n'estre pas ce qu'il est: & le troisiesme la feintise en l'affirmatiue,

firmatiue, quand par des ſubtilitez inuentées exprés il pretend & feint d'eſtre ce qu'il n'eſt pas.

Pour le premier, qui eſt le ſecret, ie l'appelle vne vertu de Confeſſeur; & aſſeurément l'homme ſecret entend beaucoup de confeſſions : Car qui s'ouurira iamais à vn babillard ou bien à vn rapporteur? Auſſi voyons nous que l'homme qui ne dict mot incite les autres à ſe deſcouurir à luy, tout ainſi que l'air le plus reſerré ſucce par maniere de dire le plus ouuert. Et comme on ne ſe declare iamais à autruy que pour en receuoir en l'ame vne eſpece d'allegement; cela faict que les hommes ſecrets s'acquierent la cognoiſſance de beaucoup de choſes. Ce qui arriue principalement, lors qu'ils deſchargent pluſtoſt leurs penſées, qu'ils n'en font part à autruy. En vn mot les myſteres ſont reſeruez au ſecret: outre qu'à n'en point men-

tir la nudité est aussi mal-seante à l'esprit qu'au corps: Et d'ailleurs quand les hommes ne s'ouurent point tout à faict, on les en respecte dauantage en leurs actions. Quant aux grands discoureurs, ils sont ordinairemét vains, & credules tout ensemble. Car celuy qui publie ce qu'il sçait, dict aussi-tost ce qu'il ne sçait pas. C'est pourquoy l'on presuppose pour maxime, qu'vne habitude de secret, est pleine de ruze & de moralité; Et en cette partie il est bon que le visage d'vne personne permette à sa langue de parler. Car quand vn homme se descouure par les traicts de sa contenance, c'est vne trahison & vne foiblesse; par où maintes-fois l'on en remarque plus que par les paroles mesmes: Touchant le second poinct, qui est la dissimulation, elle suit plusieurs fois le secret par necessité, de telle sorte que celuy qui le veut garder, doit estre dissimulé en

quelque degré, pource que les esprits sont aujourd'huy trop deliez, pour souffrir à vn homme de tenir ensemble vn maintien indifferent entre les deux, & d'estre secret, sans faire tomber la balance de quelque costé. Ils vous sçauent si bien assieger vn homme auec des questions, & le manier auec tant d'artifice, que sans vn silence absurde, il faut qu'il monstre vne inclination ou d'vne façon ou d'autre. Car pource ce qui est des equiuoques & des termes d'oracle, ils ne sçauroient durer si long temps; Et ainsi nul ne peut estre secret, s'il ne se forme à soy-mesme vn petit but à la dissimulation.

Touchant le troisiesme degré, qui est la feintise, ou la fausse profession, ie la tiens pour la plus coupable & la moins Politique, excepté quand elle agit sur quelques grands & rares sujets; voyla pourquoy la coustume generale de la feintise, qui est de ce

dernier degré, est vn vice qui procede ou de la malice naturelle, ou de la crainte, ou d'vn esprit qui a quelques defauts qu'il tasche de desguiser, pource qu'il en est besoin.

Les grands aduantages de la feintise & de la dissimulatió, sont trois. Le premier pour assoupir l'oppositió & pour vser de surprise: Car où les intentions de quelqu'vn sont vne fois publiées, c'est vne allarme, qui appelle tout ce qui peut estre contre ses intentions. Le second, pour se reseruer vne espece de retraicte & de rendez-vous Car si l'homme s'engage soy-mesme. par vne manifeste declaration, il faut qu'il passe outre, ou qu'il tumbe. Le troisiesme, pour mieux descouurir la pensée d'vn autre; pource que les hommes se treuueront difficilemét contraires à celuy, qui s'ouure soy-mesme, mais se laisseront aller bellement, & tourneront la liberté des paroles en

celle des pensées; Suiuant cela les Espagnols n'vsent pas sans raison de ce Prouerbe, *Dy vn mensonge, & treuue la Verité*, comme s'il n'y auoit point de chemin que celuy de feintise pour descouurir ce que l'on desire sçauoir. Il y a aussi trois desaduantages que l'on peut opposer. Le premier, que la feintise, & la dissimulation s'accompagnent d'vne demonstration de crainte, laquelle en toute sorte d'affaires sert d'obstacle à la liberté des desirs. Le second, qu'elles contraignent & trauaillent les pensées de plusieurs; & font que l'homme se porte presque tout seul à ses propres fins. Le troisiesme & le plus grand est, qu'elles priuent l'esprit d'vn des principaux instrumens qui soit pour l'action, à sçauoir de la confiance & de la croyance. En vn mot, ie ne treuue rien de meilleur en cecy, que d'estre ouuert en renommee & en opinion; secret en habitude, &

dissimulé en vsage, selon que le temps le requiert; comme aussi en ce qui est du pouuoir de se feindre, lors qu'il n'y a point de remede.

De l'Enuie.

XLIIII.

L'AMOVR & l'Enuie sont des passions que i'appelle des Enchantemens. Aussi les desirs de l'vne & de l'autre sont fort violés, & se tournent incontinent en imaginations. Ces affections se communiquent facilement à la veue par le moyen des objects; qui produisent l'enchantement dont i'entends parler, s'il est vray qu'il s'y en treuue. Suiuant cela l'Escriture appelle fort à propos l'Enuie *vn mauuais œil?* Et les Astrologues nómment encore

les malignes influences des Aſtres *de mauuais aſpects* : par où il ſemble qu'en l'action de l'Enuie on recognoiſſe touſiours vne maniere *d'irradiation* de l'œil. Certainement quelques-vns ont eſté ſi curieux, que de remarquer que lors que le coup ou la perſecution d'vn œil enuieux fait le plus de mal, c'eſt quand la perſonne enuiée eſt conſiderée au ſiege d'honneur & de triomphe ; pource que l'eſclat exterieur redouble les atteintes de l'Enuieux qui le conſidere en autruy. Mais laiſſant à part ces curioſitez, bien que dignes d'eſtre reſeruées pour vn autre temps, nous dirons quelles perſonnes ſont les plus portées à enuier les autres, ou bien à eſtre enuiées elles-meſmes ; & quelle difference il y a entre l'Enuie publique, & la particuliere.

Celuy qui n'a point de vertu en ſoy l'enuie touſiours en autruy ; car les péſées des hommes buttent d'ordinaire

à leur propre bien, ou au mal des autres, dont ils essayent de supprimer la fortune, s'ils voyent qu'ils n'ayent pas assez de merite pour les esgaler.

L'homme qui veut tout faire, & tout sçauoir, est presque tousiours envieux; car pour apprendre les affaires d'autruy, il est impossible que tout ce qu'on faict puisse concerner son propre interest. C'est pourquoy il faut necessairement qu'il s'occupe à considerer la condition & l'aduancement des personnes. Celuy qui ne songe qu'à ses propres affaires peut trouuer beaucoup de matieres d'Enuie, à cause que cette passion, comme curieuse qu'elle est, se pourmene parmy les rües & ne garde point la maison. *Non est curiosus, quin idem sit maleuolus*. Les personnes de noble extraction sont soupçonnées de porter enuie à ceux qui font vne nouuelle fortune; Ce qui procede de ce que la distance est chan-

geé,& c'est alors cóme vne tromperie de l'œil, qui leur faict accroire qu'ils reculent tandis que les autres auancét. Les hommes difformes, les Eunuques, les vieilles gens, & les bastards, sont d'ordinaire enuieux. Car l'homme qui ne peut mettre en bon ordre ses propres affaires, faict tout ce qu'il peut pour ruiner celles d'autruy. Neantmoins ces choses souffrét quelque exception, quand elles se rencontrent en vn genereux naturel, qui des defauts de la nature tasche d'en faire vne partie de son hóneur, cóme qui diroit qu'vn Eunuque ou vn impuissant auroit faict de grandes choses, affectant, s'il faut ainsi dire, l'honneur d'vn miracle; Dequoy l'histoire nous donne des preuues en la personne de l'Eunuque Narses, ou en celle d'Agesilaus & de Tamberlan, qui estoient manchots.

Il n'en aduient pas ainsi de ceux qui

ſe releuent apres des calamitez & de mauuaiſes fortunes. Car ils ſont comme des hommes que le temps a faict cheoir, & qui penſent que les afflictions des autres les tirent de leur propre miſere.

Ceux qui deſirent d'exceller en diuerſes choſes, emportez de legereté & de vaine gloire, ſont touſiours enuieux. Auſſi ne peuuent-ils manquer de trauail, eſtant impoſſible qu'entre pluſieurs quelques-vns ne les ſurpaſſent; ce qui eſtoit le caractere de l'Empereur Adrian, qui enuioit mortellement les Riches, les Peintres, & les excellens Ouuriers, pource qu'il n'en pouuoit ſçauoir autant qu'eux.

En dernier lieu, les proches parens, les compagnons d'office, & ceux qui ont eſté eſleuez enſemble, ſe rendent plus enclins à enuier leurs eſgaux, quand ils ſont en fortune; car cela leur monſtre comme au doigt

leur propre condition, & vient plu-ſtoſt à la cognoiſſance de autres: Ioinct que l'Enuie ſe redouble touſiours par le bruit & par le diſcours. Celle de Cain parût auſſi fort maligne contre ſon frere Abel, pource qu'il n'y auoit perſonne qui regardaſt, quand ſon Sacrifice fut mieux receu.

Touchant ceux qui ſont plus ou moins ſujets à enuier; premierement les hommes de vertu eminente eſtant aduancez, ſont moins enuiez: car il séble que leur fortune leur ſoit deuë, & perſonne n'enuie le payement d'vne debte, mais bien pluſtoſt les gratifications & les liberalitez. Derechef l'Enuie eſt touſiours iointe auec la comparaiſon d'vn homme à l'autre, & où elle ne ſe treuue point, ce vice en eſt auſſi dehors: C'eſt pourquoy les Roys ne ſont point enuiez que par leurs ſemblables. Toutesfois il faut remarquer que les perſonnes indi-

gnes ſont plus enuiées de premier abord, & qu'aupres cela elles ſurmõtent mieux l'Enuie, au lieu que tout au contraire les gens de merite & de qualité, ſont plus enuiez lors que leur fortune continuë. Car auec le temps, bien que leur vertu ſoit touſiours en eſtat, ſi eſt-ce qu'elle n'a pas le meſme luſtre, à cauſe qu'il y vient de nouuelles perſonnes qui l'obſcurciſſent.

Les perſonnes de noble extraction ſõt moins enuiées en leur aduãcemẽt, pource qu'il ſemble qu'on ne leur face que le droict qui eſt deu à leur naiſſance, & qu'on n'adiouſte pas beaucoup à leur fortune. L'Enuie reſſemble aux rayons du Soleil, qui battẽt plus chaudement les riuages, ou les collines, que non pas le plat pays : Et pour la meſme raiſon ceux qui s'aduancent par degrez ſont moins enuiez que ces autres qui eſleuent leur fortune ſoudainement & tout à la fois. Ceux qui

oint ioint à l'honneur de leur naiſſance de grands voyages, ſuiuis d'extremes dangers, ſont moins ſujets à eſtre enuiez. Cela procede de l'opinion qu'on a d'eux, qu'ils puiſsét ſans beaucoup de peine entretenir leur Nobleſſe, ce qui faict que ſouuent ils touchét les cœurs de pitié. Auſſi peut-on remarquer que les meilleurs & les plus ſubtils Politiques, pour grands qu'ils ſoient, ſe pleignent touſiours de la vie qu'ils menent, & ne ceſſent de s'eſcrier, *Quanta patimur*! non pas qu'ils reſſentent & ſouffrét les maux qu'ils diſent, mais ſeulement pour r'abatre le trenchant de l'Enuie. Toutesfois cela doit s'entendre d'vne affaire, qui eſt miſe ſur vn homme, & non pas d'vne choſe qu'il demande pour luy-meſme; Car il n'y a rien qui face croiſtre ſi fort l'Enuie, que l'ambition qu'on teſmoigne auoir pour les choſes qui ne ſont pas neceſſaires; ny rien qui l'eſteigne

plustost que lors qu'vne personne de grande qualité conserue tous les autres Officiers inferieurs en leurs plains droicts & dans les preéminences de leurs charges; par où il se faict autant d'escrans entre luy & l'Enuie.

Sur tous les autres, ceux-là sont le plus sujets à l'Enuie, qui se comportent en la grandeur de leur fortune d'vne façon insolente & altiere, ne se treuuant iamais mieux que lors qu'ils font paroistre combien ils sont grands, ou par vne pópe exterieure, ou en triomphant des trauerses que leur donnent leurs competiteurs; là où les hõmes sages ne desdaignét point de s'immoler à l'Enuie, en souffrant quelquefois d'estre trauersez, & qu'on l'emporte sur eux en vne chose qui ne les touche pas beaucoup. Neantmoins il est tres-veritable que la moderation de la grandeur, qui se faict d'vne maniere simple & ouuerte (pourueu qu'elle soit

ſans arrogance, & ſans vaine gloire) attire moins d'Enuie, que ſi l'on y procedoit plus ſubtilemẽt & d'vne façon ruſée: Car en cet endroit vn hõme ne faict que deſaduouer la fortune; & rendant manifeſte le defaut qu'il y peut auoir en ſon merite, apprend ſimplement aux autres à l'enuier.

Pour concluſion de cette partie; comme nous auons dict au commencement que l'acte de l'Enuie a ie ne ſçay quels charmes en ſoy, l'on ne peut mieux les guerir qu'à la façon des Sortileges, à ſçauoir en reiettant le ſort ſur autruy. A ce propos ie diray que c'eſt l'ordinaire des grands perſonnages de produire touſiours en plein theatre quelqu'vn, ſur qui ils r'abattent l'Enuie qui les pourroit trauailler eux-meſmes; tantoſt ſur les domeſtiques & les ſeruiteurs, tantoſt ſur leurs compaignons d'office, & ainſi des autres. Pour cet effect ils ne man-

quent iamais d hommes ſubtils, & entreprenans, qui taſchent à quelque prix que ce ſoit d'executer hardiment l'affaire qui leur eſt miſe entre les mains.

Que s'il eſt queſtion maintenant de parler de l'Enuie publique, encore y a-t'il quelque fruict, au lieu qu'en la particuliere il ne s'en treuue point. I'appelle l'Enuie publique *Oſtrachiſme*, qui faict eclypſer les hommes quand ils deuiennent trop grands. Auſſi eſt elle comme vn frein à quelques-vns d'entr'eux pour les arreſter, & les tenir dans les bornes.

L'Enuie eſtant appellée des Latins *Inuidia*, elle reçoit des lágages modernes le nom de *meſcontentement*, dont nous auons parlé au Traicté des Seditions & des troubles. C'eſt vne maladie en vn Eſtat ſemblable à la Peſte. Car comme ſon infection s'eſpád ſur ce qui eſt ſain, & le gaſte, ainſi quand

quand l'Enuie eſt vne fois entrée dans vn Eſtat, elle faict paroiſtre pernicieuſes les meilleures actions, & les met en mauuaiſe odeur ; De ſorte qu'y en meſler de plauſibles, n'eſt proprement qu'vne foibleſſe d'eſprit, iointe à l'apprehenſion qu'on a de l'Enuie, dont le venin ſe rend alors plus contagieux; comme en matiere d'ordures & d'infections, plus on les redoute, & plus on les attire ſur ſoy.

L'Enuie publicque ſemble battre en premier lieu les principaux Officiers, pluſtoſt que les Roys & les Eſtats meſmes. Mais c'eſt vne regle bien aſſeurée, que ſi elle eſt grande ſur vn Miniſtre, quand la cauſe en luy n'en eſt que petite, ou tellement generale, qu'elle s'attache à tous les Officiers, il arriuera pour lors que pour eſtre cachée, elle ne laiſſera pas d'aſſaillir tous les membres de l'Eſtat. Et voylà ce que ie puis dire du meſcontentement public, &

de la difference qui s'y treuue auecque l'Enuie particuliere, dont nous traicté en premier lieu.

Nous adiousterons cecy parlant generalement de l'Enuie, qu'elle est la plus importune de toutes les passions, parmy lesquelles il se peut treuuer quelque relasche, au lieu que celle-cy n'en a iamais. Suiuãt cela l'on a fort bié dit, *Que l'Enuie ne sçait point chommer de feste*, pource qu'elle trauaille tousiours, maintenant sur l'vn, & tantost sur l'autre. Nous remarquerons encore que l'Amour & l'Enuie mettent vn homme à la gesne, ce que les autres passions ne font pas, pour n'estre point continuelles. Tellement qu'il n'y en a point de plus desreglée ny de plus pernicieuse que l'Enuie. Aussi est-elle le propre attribut du Diable, qui est appellé, *L'homme enuieux, qui seme de l'iuraye parmy le bon grain*; Ce qui monstre assez qu'elle trauaille subtilement

& tousiours dans l'obscurité, au preiudice des bonnes choses, comme est le fourment, qui sert de principale nourriture aux hommes.

Du Soupçon.

XLV.

LEs Soupçons dans les pensées sont comme les Chauues-souris parmy les oyseaux, & volent tousiours entre iour & nuict. Certainement il faut de necessité les tenir en arrest, ou du moins y bien prendre garde, pource qu'ils ruinent la pensee de l'homme, perdent les meilleurs amys, & troublent les affaires de telle sorte, qu'elles ne peuuent estre faittes ny constamment, ny auecque la diligéce

requiſe. D'ailleurs ils diſpoſent les Roys à la tyrannie, les Maris à la ialouſie, & les plus ſages à l'irreſolution. L'on peut dire de tels defauts, qu'ils procedent pluſtoſt du cerueau, que non pas du cœur, pource qu'ils prennent place dans les naturels les plus hardis. Ie n'en veux point d'autre exemple que celuy de Henry ſeptieſme Roy d'Angleterre. L'Hiſtoire remarque de luy, qu'il eſtoit l'homme du monde le plus hardy, & que neantmoins il ſe laiſſoit porter d'inclination au Soupçon. Il eſt vray que l'experience nous apprend qu'il arriue peu ſouuent que les Soupçons ſoient nuiſibles à des hommes de cette humeur. Cela procede de ce qu'ils ne les admettent iamais qu'apres vne meure deliberation, ou s'ils n'y voyent des apparences fort grandes. Au contraire ils empiettent ſi auant dans les naturels craintifs, qu'ils

ne peuuent s'en diſtaire qu'auec toute la peine du monde. L'ignorance eſt la principale choſe qui rend l'homme ſoupçonneux & deffiant. De maniere que pour s'exempter de ce vice, il ſeroit bon de ſe rendre auparauant capable de la connoiſſance de ce que l'on ne ſçait pas. Choſe eſtrange! les hommes s'imaginent-ils que les perſonnes dont ils ſe ſeruent, ou auec qui ils ont des affaires à démeſler, ayent quelque choſe par deſſus la condition humaine? Ont-ils ſi peu d'eſprit, que de ne conſiderer pas, qu'ils ſe propoſent pour principal but leur propre intereſt, & qu'ils ſont plus fideles à eux-meſmes qu'à ceux qui les employent? Cela eſtant ie ne treuue point de meilleur moyen pour moderer tels Soupçons, que de les tenir quelquefois pour veritables, & neantmoins leur donner vn frein, comme s'ils eſtoient faux. En tel cas l'on ne

peut mieux faire que d'auoir recours à la preuoyance, pour couper chemin au ſiniſtre euenement de ce qu'on ſoupçonne. Les défiances que l'eſprit ſe donne à ſoy-meſme ſont comparables à certains frelons, qui ne picquent point. Mais les Soupçons que l'artifice nourrit, & qui ſont mis dans la teſte de l'homme par les faux rapports qu'on luy faict, ont ſans doute leur aiguillon. Que s'il en faut parler plus auãt, ie diray que pour s'applanir vn chemin dans les défiances, il n'eſt point de meilleur remede que de ſe communiquer franchement à la perſonne ſoupçonnée; Outre que c'eſt le vray moyen de s'eſclaicir des doutes qu'on peut auoir, l'on s'ouure vne connoiſſance de la verité plus ample qu'auparauant. Auecque cela l'on oblige celuy qn'on traicte de cette ſorte, à eſtre plus diſcret à l'aduenir, & à ne point faire naiſtre de nouueaux

ſujets de défiance. Toutesfois ces choſes ne s'accommodent aucunement à l'humeur de ceux qui ſont d'vn naturel vil & abjet. Car ils ne ſeront iamais veritables, s'ils voyent qu'on les ait ſoupçonnez vne ſeule fois. L'Italien ne dict pas mal à ce propos, *Soſpetto licentia fede*, pour monſtrer par là que le ſoupçon eſt ce qui congedie la fidelité, & qui luy donne vne maniere de paſſe-port. Mais il me ſemble qu'il deuroit pluſtoſt l'expoſer au iour, afin de s'en deſcharger, & s'en desfaire pour vne fois.

De la Superstition.

XLVI.

IL seroit beaucoup meilleur de n'auoir point du tout d'opinion de Dieu, que d'en auoir vne indigne de luy. L'vn s'appelle incredulité, & l'autre est proprement vne offence. Aussi à n'en point mentir, la Superstition est la reproche de la Deité. Plutarque traittant cette matiere fort dignement, *Sans doute*, s'escrie-t'il, *i'aymerois beaucoup mieux qu'il fust dict, que Plutarque n'eust iamais esté dans le monde, que s'il luy estoit reproché d'y auoir vescu, pour y manger ses enfans si tost qu'ils seroient nais, comme les Poetes feignent de Saturne*; Et d'autant que l'offence est en cecy plus grande enuers Dieu, le

danger en eſt auſſi plus grand à l'endroit des hommes. L'Atheiſme, bien que deteſtable de ſoy, laiſſe neantmoins à l'homme quelque ſentiment de Philoſophie, qui peut ſeruir comme de guide à vne Vertu Morale, quoy que la Religion n'y ſoit point. Au contraire la Superſtition met toutes choſes hors de leur rang, & s'eſleue vne MOnarchie abſolue dans les eſprits des hommes. Le temps le plus enclin à l'Atheiſme a eſté celuy d'Auguſte, qui toutesfois s'eſt maintenu en paix dans les raiſons Politiques. Mais où la Superſtition s'eſt gliſſée, la confuſion de beaucoup d'Eſtats s'en eſt incontinent enſuiuie. C'eſt elle auſſi qu'on peut proprement appeller *vn premier Mobile nouueau*, qui emporte auec ſoy toutes les autres Spheres des Gouuernemens. Or comme on ne peut nier que le peuple ne ſoit le maiſtre de la Su-

perſtitiõ; en ce qui la touche, de quelque façon qu'on la conſidere, les ſages ſuiuent touſiours les fols, & les argumens s'accommodent à la Pratique en vn ordre renuerſé. Il fut dit grauement par quelques Prelats du Concile de Trente, où la doctrine des gens de lettres eut vn merueilleux eſclat; *Que les ſçauans hommes, à l'imitatiõ des Aſtrologues, ont cette couſtume de feindre des Excentriques & des Epicycles, ou tels autres cercles imaginaires, afin d'obſeruer les Phenomenes, encore qu'ils ſçachent fort bien, que ces choſes ne peuuent eſtre.* I'obmets les cauſes de la Superſtition, qui ſont la pluſpart du temps certaines couſtumes deſplaiſantes & ſenſuelles, enſemble des apparences exterieures d'vn zele de Phariſien, des deſirs qui naiſſent d'vn excez d'Ambition, & vne trop grande tolerance des nouueautez, qui prennent leur viſée aux choſes diuines par les hu-

maines (d'où ne peut s'ensuiure qu'vne meslange d'imaginations confuses) & finalement la Barbarie des temps ioincte aux calamitez publiques. A cecy i'adiouste, que la Superstition qui n'a point de voyle est vne chose desagreable. Car comme pour ressembler à vn homme, vn singe n'en est pas plus beau, ainsi la ressemblãce de la Superstition à la Religion, est ce qui la rend plus difforme. C'est l'ordinaire des bonnes choses de se gaster & degenerer en vn nombre mal entassé de certaines obseruations pointilleuses, comme nous voyons les meilleures viandes se corrõpre, & se changer en vermisseaux. Ie diray bien dauantage, c'est qu'on peut estre superstitieux en euitant la Superstition. Ce qui aduient quand les hommes pensant mieux faire changent leur methode ordinaire, & se reculent de la Superstition de long temps receuë.

C'eſt pourquoy il eſt grandement neceſſaire de prendre garde qu'il ne s'enſuiue de cecy le meſme effect que des Medecines des Empyriques, qui font euacuer peſle-meſle les bonnes & les mauuaiſes humeurs ; Choſe qui eſt aſſez commune, & qui arriue ordinairement, quand le peuple ſe meſle d'en venir aux Reformations.

Des Balets, ou des Mascarades, & des Triomphes.

XLVII.

CEs choses ne sont proprement que des bagatelles, & ne meritent point d'estre mises au rang des Obseruations serieuses. Toutesfois puis que les Princes y prennent plaisir, il vaut beaucoup mieux qu'elles soient ornées de gentillesse, qu'enrichies de despense. Ie treuue qu'il y a du plaisir à danser aux chansons, pourueu que cela se face en forme de Chœur accompagné d'vne Musique rompue, dont les paroles soient appropriées à l'inuention. Il me semble encore que iouer en chantant est vne chose de bonne grace, sur tout

en ce qui est du Dialogue. Aussi quand i'vse du terme de *ioüer*, i'entends parler de la Comedie, & non de la Danser pource que de celle-cy la façon en est mediocre & vulgaire, là où les voyes du Dialogue sont esgalement puissantes & fortes. Que si l'on veut prendre le ton plus bas, il faut que les paroles en soient tragicques & fermes, au lieu d'estre gentiles & moles, ou trop foibles & delicates. Les Chœurs separez, ou qui se placent à l'apposite, & dont les vns recommencent quand les autres finissent, apportent vn merueilleux contentement à ceux qui les considerent.

Quant aux Danses, qui par la difference des pas & des changemens representent diuerses figures, ie les appelle autant de curiositez d'enfant. Que s'il en faut traicter en general, il est necessaire de remarquer, que ie ne parle icy que des choses

qui captiuent les sens naturellement, & qui ne regardent que les plus hautes merueilles. Les changemens des Scenes, pourueu qu'elles soient faittes sans bruit, sont des choses grandement agreables & belles; Car elles entretiennent l'œil, & l'esleuent deuant qu'il soit plein d'vn mesme objet. Mais sur tout il ne faut pas qu'elles manquent de lumieres qui soient diuesement colorées. Il est bon aussi que ceux qui sont masquez, ensemble les autres qui les suiuent, ayent quelques mouuemens sur la Scene mesme, deuant qu'ils viennent en bas. Car il n'est pas à croire combien puissamment telle chose attire l'œil, faisant qu'auec vn extreme plaisir, il desire voir ce qu'il ne peut parfaittement discerner. Pour le regard du chant, il doit estre net, agreable, & haut, au lieu d'auoir ie ne sçay quoy de rude & d'enroué. I'en dis de mesme de tout

le corps de Musique, qui ne peut contenter ceux qui l'escoutent, si elle n'est haute & bien placée. De toutes les couleurs, dont le vif esclat se redouble à la clairté des flambeaux, il n'en est point qui paroissent mieux que le blanc, l'incarnat, & le verd de mer, principalement sur vn habit faict par bandes & par escailles: & bien que la despense n'en soit pas grande, si est-ce que l'equipage ne laisse point d'en estre honnorable. Car pour la riche broderie, elle y est presque perduë, & ne paroist que fort peu. Il faut que les habillemens de ceux qui dansent soient faicts de si bonne grace, qu'ils apportent ie ne sçay quelle bien-seáce à leur mine, apres qu'ils ont osté leur Masque; Et tout cela doit reussir, selon la diuersité de l'habillement qu'on a pris, soit que l'on represente vn Turc, vn Soldat, & vn Marinier, ou tel autre personnage.

ne faut faire ny trop longs, ny par consequent trop ennuyeux les *Antimasques*, qui doiuent estre composez ordinairement de Bouffons; de Satyres, de Singes, d'hommes sauuages, d'animaux affreux, d'Esprits, de Sorciers, de Pigmées, de Nymphes, de Paysans, de Cupidons, de Statues mobiles, & d'autres choses semblables : Car quant aux bons Genies ils ne sont pas assez Comiques pour estre mis dans les *Antimasques*. Mais sur tout il faut prendre garde que la Musique soit agreable, & qu'elle n'ait rien de melancholique, sans oublier les delices des parfums; dont les douces exhalaisons apportent à l'odorat vn contentement merueilleux. Les Balets qui sont doubles, c'est à dire, composez d'hommes & de femmes, qui dansent pesle-mesle, ou separément, adioustent beaucoup à la grace, & entretiennent les yeux d'vne agreable

diuersité. Mais tout cela n'est rien, si où se fait le Balet il n'y a autant d'espace, & d'estendue qu'il en faut, pour euiter la foule & la confusion.

Quant à ce qui touche les Iouſtes, ou les Tournois, & les combats à la barriere, l'on ne ſçauroit dire combien leur eſclat ſe releue, s'il aduient que les Tenans entrent au Camp, montez ſur des Chariots, principalement s'ils ſont tirez par des animaux ſauuages, tels que peuuent eſtre les Lyons, les Ours, les Chameaux, & ainſi des autres. A quoy donnent encore vn grand ornement les diuerſitez des equipages, des Liurées, des Armes, & des cheuaux. Mais c'eſt aſſez parlé de ces bagatelles.

Des Voyages.
XLVIII.

Les Voyages sont aux ieunes hommes vne partie de la nourriture, & aux vieillards vne partie de l'experience. Celuy qui void vn pays estranger, deuant qu'il en ait gousté la langue, s'en va proprement à l'eschole, & non pas à vn voyage. I'approuue fort que les ieunes gens voyent le monde, sous la conduitte d'vn Gouuerneur, ou de quelque seruiteur graue, & qui sçache, comme lon dit, & le pays, & la langue. Par ce moyen il sera capable de pouuoir dire à ceux qu'il conduit les choses qui meritent d'estre veuës, ensemble quelle cognoissance ils doiuent rechercher, & les exercices ou les disciplines qui sont le

plus conuenables pour eſtre appriſes, ſelon les lieux. Ceux qui entreprendroient des voyages autrement, ſeroient, par maniere de dire, comme des oyſeaux chapperonnez, & ne regarderoient que fort peu dehors. C'eſt vne choſe eſtrange, qu'aux nauigations où il n'y a rien à voir que le Ciel & l'eau, les hommes font des obſeruations iournalieres, & qu'ils les obmettent d'ordinaire en leurs voyages par terre, où il y a tant de merueilles à remarquer. Ie treuue pourtant qu'il eſt grandement neceſſaire de faire des memoires des objects les plus agreables qui ſe preſentent aux yeux. Les choſes qui doiuent eſtre veuës & obſeruées en voyageant ſont, les Courts des Roys, principalement lors qu'ils donnent audience aux Ambaſſadeurs; les Palais où ſe tient la Iuſtice, auec les procedures ordinaires qui s'y obſeruent; les Aſſemblées du Cler-

gé, les Eglises & les Monasteres; sans oublier les Monuments qui les embellissent; les murailles & les fortifications des villes; les havres & les ports de mer; les antiquitez & les ruines les plus remarquables; les Bibliotheques, les Colleges, les Disputes, & les Lectures publiques; la Nauigation, ou les equipages de mer; les Iardins, & les Maisons magnifiques, qui sont prés des grandes villes; les Arcenaux, & les Magasins d'armes; les Places du Change; les exercices de Cauallerie; les monstres des soldats, & choses semblables. Il ne faut pas negliger encore de se treuuer quelques fois aux Comedies, principalement si des personnes de qualité y frequentent, ny de chercher les occasions de voir les raretez, & les richesses des Cabinets. En vn mot, les ieunes Gentils-hommes qui voyagent, ne doiuent rien obmettre de ce qu'il y a de rare & de

beau dans les pays estrangers dont ils ne taschent d'auoir la veuë. De quoy leurs gouuerneurs, & ceux qui les seruent sont obligez de s'enquerir exactement. Pour ce qui touche les Triomphes, les Ballets, les Festins, les solemnitez des Nopces, les pompes funebres, les executions d'importance, & telles autres mõstres publiques, ce sont choses dont il n'est pas besoin de faire ressouuenir les hommes; & neantmoins elles ne sont pas à reietter. Si vous desirez que celuy à qui vous faictes voir le monde, ait tousjours presentes deuant les yeux les choses qu'il aura veuës, vous y deuez proceder de cette sorte. Premieremẽt deuant que se mettre en chemin, comme nous auõs desia dit, il faut qu'il ait vne introduction à la langue du pays où il s'en va voyager, & mesme que son Gouuerneur sçache les coustumes ou les façons de viure qui s'y prati-

quent. Qu'il n'oublie point aussi à porter vn liure, ou, s'il veut, vne carte qui luy represente les particularitez des lieux par où il passe. Auec cela que le voyageur mette par escrit ce qu'il y a de rare dans vne ville, & qu'il y demeure autant de temps qu'il en faut pour considerer ce qui merite d'y estre veu. Il est bon encore que durant le sejour qu'il y fait, il change souuent de logis d'vn bout de la ville à l'autre : ce qui est vn grand aimant pour faire des cognoissances. Qu'il fuye le plus qu'il pourra la compagnie de ceux de son pays, & qu'il prenne ses repas en des lieux qui ne soient la plus part du temps frequentez que de ceux de la nation parmy laquelle il se treuue. Au changement qu'il fera d'vn lieu à l'autre, qu'il tasche d'auoir des lettres de recommandation, qui l'adressent à quelque homme de qualité, qui soit residant à la ville où il voudra s'en

aller, afin que celuy ſoit vn moyen de ſe ſeruir de ſa faueur en toutes les choſes qu'il voudra ſçauoir ou cognoiſtre. De cette façon il pourra voyager promptement, & auec beaucoup de profit.

Quant aux cognoiſſances que l'on doit rechercher en voyageant, il me ſemble qu'il n'en eſt point de plus vtiles, que celles des Secretaires, ou de tels autres Agentes employez par les Ambaſſadeurs: Car cela fait que celuy qui voyage en vne contrée s'acquiert par ce moyen l'experiēce de pluſieurs pays. Il faut pareillement qu'il voye & qu'il viſite les perſonnes eminentes en toute ſorte de profeſſion, & dont la reputation eſt cognuë parmy les Eſtrangers, afin de pouuoir dire ſi leur vie eſt conforme à ce qu'vn chacun leur attribuë. En quelque part que ſe treuue le Voyageur, il ſe doit touſiours propoſer d'euiter les que-

telles auec le plus de ſoin qu'il pourra. Elles ſe font d'ordinaire pour des maiſtreſſes, pour des ſantez dans le cabaret, pour la preſence, & pour des paroles. Pour cet effect il prendra garde à ne frequenter parmy des mutins, de peur qu'ils ne l'engagent dans leur querelle.

Apres auoir voyagé de cette ſorte; eſtant de retour en la maiſon, il ne faut pas qu'il laiſſe tout à faict derriere luy les pays qu'il a veus, mais que par ſes lettres il entretienne vne correſpondance auec ceux qui le meritent le mieux. Sur tout qu'il face ſi bien que ſes voyages paroiſſent en ſes diſcours plus qu'en ſon habit. Il en donnera des teſmoignages, ſi en ſa façon de parler il ſe monſtre plus auiſé en ſes reſponſes, que prompt & actif à faire des contes inutiles. En vn mot il doit auoir cela de recommandable, de monſtrer à tous qu'il ne change

point les mœurs de son pays pour celles des Estrangers, mais qu'il choisit seulement quelques fleurs de ce qu'il a apris chez eux, pour les ioindre aux coustumes du lieu de sa naissance.

Des Delais.

XLIX.

IL est de la fortune comme d'vn marché, où le prix des choses se rauালle bien souuent, si l'on peut auoir patience: quelque fois aussi elle ressemble à l'offre de la Sybille; car d'abord elle met la chose au plus iuste prix, puis elle en cõsomme vne partie apres l'autre, sans en vouloir rien rabattre (car l'Occasion, comme dit le Poëte, est chauue par derriere, & cheueluë par deuant) ou du moins elle nous

presente premierement sa fiole par le goulet, afin qu'on la puisse prendre plus aisément; & apres elle nous l'offre par le milieu, afin de nous la faire empoigner auec moins de facilité. Asseurément il n'est point de plus grande finesse que de sçauoir choisir vn vray temps, pour bien commencer les choses, & les establir par apres. Les perils, pour paroistre legers, ne le sont pas moins; & il se treuuera que les dangers ont plus trompé d'hommes qu'ils n'en ont forcé. Cela me fait croire qu'il vaut beaucoup mieux leur aller au deuant à moitié chemin, que faire vne trop longue garde sur leurs approches. Car à force de trop veiller, il est à craindre que l'homme ne s'endorme à la fin, & qui ne perde tout. Ie treuue aussi que c'est vne sorte d'extremité fort dangereuse, de tirer son coup deuant le temps, & de vouloir par vne vigilance trop prompte &

hors de saison, apprendre aux dangers à s'en venir fondre sur nous. Ce qui vaut encore moins, est, de se laisser tromper par de vaines apprehensions, ainsi qu'il arriue souuent à ceux qui se monstrent au dos de leurs ennemis, à la reflexion que la Lune fait de son ombre. Lon ne sçauroit croire combien il importe de sçauoir prendre l'occasion à propos, cõme nous auons desia dict. C'est pourquoy en matiere des grandes actions, il est bon d'en commettre le commẽcement à des Argus à çent yeux, & la fin à des Briarées à cent mains. Ie veux dire par là, qu'il faut premierement tenir l'œil ouuert aux affaires, & les despescher par apres: car le heaume de Pluton, qui rend inuisible l'homme d'Estat, n'est autre chose que le secret au Conseil, & la promptitude en l'execution. Aussi depuis qu'il est question de voir la fin d'vne affaire, il n'y a point de finesse

comparable à la diligence, qui eſt comme le mouuement d'vne bale en l'air, qui vole ſi viſte, qu'elle deuance l'action de l'œil.

Des Nouueautez.

L.

COMME les creatures viuantes ſont mal formées, quand elles viennent au monde, l'on peut aſſeurer le meſme de toutes les nouueautez, qui ſont, par maniere de dire, autant de naiſſances du temps. Toutesfois comme ceux qui ont les premiers mis en honneur leur famille, ont d'ordinaire plus de merite que ces autres qui leur ſuccedent ; ainſi lors que le premier exemple ſe treuue bon, il eſt rarement atteint par l'imitation. Le mal

en la nature de l'homme a vn mouuement plus fort en la continuation; mais quant au bien il est plus puissant vers la fin. Asseurément il n'est point de medecine qui ne serue à renouueller vn corps, & ainsi celuy ne peut esperer que de nouueaux maux, qui ne veut point vser de nouueaux remedes: car estant veritable que le temps engendre les nouueautez; si par son cours il altere les choses au pire, ie vous laisse à penser quelle en sera la fin, s'il faut que le conseil & la sagesse ne les changent en mieux? Et toutesfois, si ce que la coustume a estabIi n'est bon, du moins il est propre: Ioint que les choses qui ont esté long temps ensemble, sont comme alliées les vnes auecque les autres, au lieu que les nouuelles ne s'accordent pas si bien. Que si elles sont vtiles en quelque façon, elles ne laissent pas d'estre incómodes pour leur peu de conformité: tellemét qu'il

eſt d'elles comme des Eſtrangers, qui ſont plus admirez que fauoriſez. Cette verité paroiſtroit bien plus manifeſte, ſi le temps demeuroit touſiours le meſme, au lieu qu'en ſa reuolution ordinaire il eſt tellement inconſtant, que c'eſt luy qui fait qu'il n'y a pas moins de deſordre à s'obſtiner en la tyrannie de la couſtume, qu'en celle de la nouueauté. D'ailleurs ceux qui reſpectent trop les vieux temps, ne ſeruent que de mocquerie aux nouueaux. C'eſt pourquoy il ſeroit bon que les hommes en leurs *innouations* ſuiuiſſent l'exemple du temps meſme, qui a cette couſtume d'obſeruer certains degrez à renouueller les choſes, & de le faire ſi inſenſiblement, qu'on peuſt bien à peine s'en apperceuoir; car autrement tout ce qui eſt nouueau ne s'altere point, & s'il rend l'vn meilleur, ſans doute il empire l'autre. Dauantage l'homme à qui il vient du ſe-

cours, le prend pour vne bonne fortune, & en remercie le temps; Comme au contraire s'il se treuue offense, il impute l'iniure receuë à celuy qui en est l'autheur. Il est bon aussi de ne s'attacher par trop aux experiences des Estats, si ce n'est en cas de necessité & d'vn profit manifeste; En quoy, ce me semble, il faut bien prendre garde que ce soit la reformatió qui attire le changement, & non pas le desir *d'innouer* les choses, qui face naistre la reformation. En vn mot, encore qu'il ne faille point reietter la nouueauté, il est neantmoins necessaire de la tenir pour suspecte. Car comme dit l'Escriture, *Nous deuons premierement sonder le vieil chemin; puis regarder soigneusement autour de nous pour considerer quelle est la droicte voye; & l'ayant connue y marcher dedans.*

Des Propheties.

LI.

CE n'est point mon intention de parler icy des Propheties diuines, ny des vieux Oracles des Payens, non plus que des Predictions naturelles ; mais seulement de celles qui ont esté de memoire certaine, & comme incognuës en leurs causes. La Pithonisse dit à Saul, *Demain toy & ton fils serez auec moy.* Virgile semble auoir predict la grandeur de l'Empire Romain par les vers suiuans,

At domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, & qui nascentur ab illis.

Nous auons encore vne Prophetie de la descouuerte de l'Amerique dans les Tragedies de Seneque, où il dict,

——————— *Venient annis*

Secula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, & ingens
Pateat tellus, Typhisque nouos
Detegat orbes, nec sit terris
Vltima Thule.

La fille de Polycrates ayant songé que Iupiter baignoit son pere, & qu'Apollon le frottoit d'onguents, eut depuis l'effect de ce songe: Car il arriua que Polycrates fut mis en croix en vne place publique, où le Soleil par la force de ses rayons luy fit couler la sueur du corps, & la pluye le laua. I'allegueray sur ce mesme sujet cet autre songe de Philippe de Macedoine, auquel il sembla en dormant, qu'il seelloit le ventre de sa femme; ce qu'il prit pour vne marque de sa sterilité· mais le Deuin Aristandre l'expliqua tout au contraire, & luy dit que la Reine estoit enceinte, tirant cette coniecture de ce qu'on n'a point accoustumé de seeller les vaisseaux vuides. Nous lisons

qu'vn Phantosme apparut à Marcus Brutus dans sa tente, & qu'il luy dit, *Philippis iterum me videbis.* A quoy i'adiouste que ce traict de Tybere adressé à Galba, *Tu quoque Galba degustabis imperium,* luy fut comme vne prediction des amertumes qu'il eut depuis dans le gouuernement de l'Estat. Au temps de Vespasian il y auoit vne Prophetie au Leuant, *Que ceux qui viendroient de Iudée regneroient vn iour sur tout le monde*; paroles que nous sçauons deuoir estre entéduës du Regne de nostre Sauueur, combien que Tacite les explique de l'Empire de Vespasian. La nuict aupar, auant que Domitian fust tué, il songea qu'vne teste d'or estoit comme entée sur le rebord de son col; comme en effect ceux qui luy succederent depuis par plusieurs annees, amenerent l'aage doré. A cecy se peut rapporter en quelque façon ce traict de HENRY sixiesme Roy d'Angleterre,

lors que Henry septiesme encore ieune luy donnant à lauer, *Voicy*, dit-il, *le ieune homme qui doit succeder à la Couronne de laquelle nous disputons*. Il me souuient qu'au temps que i'estois en Fráce, i'ouys dire au Medecin Pena, que la Reyne ayant eu la curiosité de sçauoir l'horoscope de son mary, le fit dresser sous vn nom emprunté par vn homme grandement sçauant en l'Astrologie; qui par ses supputations trouua que ce Prince seroit tué en duel. De quoy la Reine fit si peu de compte, qu'elle s'en mocqua, pource que les apparences luy faisoient croire que le Roy son mary estoit par dessus toute sorte d'appels & de duels; & neantmoins telle chose ne laissa pas d'arriuer miserablement. Car le Roy fut tué en vne course de lice, par les esclats du bois de Montgommery, qui luy donnerent dans la visiere. La Reyne Elizabeth estoit en la fleur de son

aage, & moy encore enfant, quand i'appris ce dire vulgaire, *Qu'il n'y auroit plus d'esperance à l'Angleterre, quand* HEMPE *seroit filé*: Prouerbe assez ambigu, mais qui depuis tint lieu d'vne prediction, pour monstrer que l'Angleterre s'en iroit en confusion apres le regne des Princes dont les noms commenceroient par les lettres de ce mot HEMPE, qui furent Henry, Edouard, Marie, Philippe, & Elizabeth. Ce qui Dieu mercy ne s'est verifié qu'au seul changement du nom; car le principal tiltre du Roy n'est plus maintenant d'Angleterre, mais de la grande Bretagne. Il y auoit aussi en l'an mil cinq cens huictante huict vne autre predition, qui ne me semble pas trop intelligible. Elle disoit, *Vn iour on verra venir la flotte noire de Nouruay, entre les rameaux & les fruicts: mais quand elle sera partie, l'Angleterre pourra bien bastir des maisõs de chaux & de pierre,*

pource que la guerre en sera bannie. Depuis il n'y eut celuy qui n'expliquast cette Prophetie de la flotte Espagnole, qui vint iusques aux costes d'Angleterre en l'an 88. A quoy se rapporte encore la prediction de Regio-Montanus,

O Clogesimus octauus mirabilis annus.

Et vrayement on peut bien dire que de toutes les flottes qui ont vogué sur la mer, il ne s'en est iamais veu de plus redoutable que celle-cy, bien que neantmoins elle le fust plustost en force qu'en nombre. I'obmets ce fabuleux songe de Cleon, qui luy faisoit croire en dormant qu'il estoit deuoré par vn Dragon. Ce qui s'expliquoit par raillerie des allarmes que luy donnoit vn sien ennemy, qui le troubloit infiniment. Il se treuue vne infinité de choses semblables, que ie laisse à part pour n'estre trop long, principalement si vous y comprenez les son-

ges & les predictions de l'Astrologie iudiciaire. Car comme ce que i'en dis n'est fondé que sur la commune opinion que les Anciens en ont eüe, ie serois bien fasché d'en croire autre chose, si ce n'est que ces bagatelles meritét à bon droict d'estre mesprisees, & qu'elles ne sont bonnes qu'à passer pour des contes d'hyuer propres à estre dicts prés du feu. En quoy toutesfois si ie les estime dignes de mespris, ce n'est seulement que pour la creance qu'on y voudroit adiouster. Car quant au reste, ie ne pense pas qu'il faille se rebutter tout à faict, lors qu'on les oyt publier : au contraire, il est bon de tirer quelque profit du mal que ces curiositez ont causé, & considerer que ce n'est pas d'auiourd'huy que pour les supprimer, plusieurs loix grandement seueres ont esté faites. Or ce qui les met le plus en credit consiste en trois choses ; la premiere, que

les hommes ſçauét mieux remarquer quand telles predictions ont quelque ſuccez, que lors qu'elles n'é ont point; Ce qu'ils obſeruent encore touchant les ſonges, pour en parler generalement. La ſeconde, que les coniectures vray ſemblables, & les traditions obſcures ſe tournent ſouuent en autant de Propheties, cependant que l'homme, qui par vne inclination naturelle ſe porte à la curioſité de l'aduenir, croit qu'il n'y ait point de danger de predire ce que les autres ne font que coniecturer; Dequoy ſert d'exemple la prediction des vers de Seneque, dont nous auons parlé cy deuant; car de ſon temps lon pouuoit par vne facile demonſtration faire voir que le Globe de la terre par delà l'Atlantique, n'eſtoit point mer tout à faict, mais qu'il y auoit vn continent de grande eſtenduë. Outre qu'y adiouſtant la tradition qui ſe voiſt dans

le Timæe de Platon, & en ſon Atlantique, cela pouuoit encourager les Anciens à faire vne prediction là deſſus. La troiſieſme, qu'il s'eſt treuué de tout temps diuers eſprits, qui ont pris plaiſir à forger de ſemblables impoſtures, qu'vne ſubtile malice, & vne certaine oyſiueté leur ont faict inuenter, apres qu'ils ont veu que les euenemens en eſtoient paſſez.

De l'Vsure.

LII.

PLVSIEVRS ont de subtiles inuectiues contre l'Vsure. Ils disent que c'est vne grande pitié que le Diable ait la part de Dieu, à sçauoir, le dixiesme de chasque chose; Que de tous les hommes l'Vsurier est celuy qui viole le plus cruellement le repos du iour du Sabat, à cause qu'il faict aller sa charruë tous les Dimanches; Qu'il est comparable à ces mousches guespes dont parle Virgile,

Ignauum fucos pecus à præsepibus arcent;
Que c'est luy qui enfreint le premier cómandement que Dieu fit à l'homme, quand apres sa cheute il luy dict, *In sudore vultus tui comedes panem tuum,*

& non pas, *in sudore vultus alieni*; En vn mot que les Vsuriers deuroient estre separez du commun commerce des hommes ; Que c'est contre la nature que l'argent engendre de l'argent, & ainsi du reste. Mais pour moy, ie me contente de dire, que l'Vsure *est aliquid concessum propter duritiem cordis*; Car puis qu'il faut qu'il y ait de l'emprũt, & que les hommes ont le cœur si barbare & si endurcy, qu'ils ne veulent pas prester libremẽt, ils semblent vouloir inferer par là, que l'Vsure doiue estre permise. Quelques vns ont faict là dessus de soupçonneuses & subtiles propositions, de partis, de banques, d'interests, & de telles autres inuentions que la malice a forgées. Mais s'il est question d'en parler sainement, il est bon de nous proposer deuant les yeux les commoditez & les incommoditez de l'Vsure ; afin que le bien puisse estre ou balancé, ou recueilly, &

que par mesme moyen on mette ordre que cependant qu'on s'auance à ce qui est de meilleur, lon ne rencontre le pire.

La premiere incommodité de l'Vsure consiste en ce qu'elle diminue le nombre des marchandises ; Car n'estoit ce paresseux traffic, l'argent ne demeureroit point inutile, mais seroit la plus part du temps employé à la marchandise, qui est comme la veine porte du bien d'vn Estat. La seconde perte qui en reuient, c'est que les marchãds en sont appauuris, & ne peuuét pas si facilement venir à bout de leur traffic, s'il leur faut payer vne grande Vsure ; semblables à ces pauures fermiers, ausquels les moyens de faire quelque profit sont ostez entieremét, lors qu'ils font vne trop grande rente des terres qu'ils tiennent d'autruy, & qu'ainsi ils ne les peuuent pas si bien mesnager. La troisiesme incommodi-

té ſemble auoir ie ne ſçay quoy d'incident aux deux autres, & cauſer le dechet des Douanes des Princes & des Eſtats, qui ont leurs flus & leurs reflus par le moyen du commerce. Le quatrieſme inconuenient qu'apporte l'Vſure, c'eſt qu'elle met en peu de mains les Finances d'vn Royaume; Car l'Vſure attire à ſoy tous les deniers du public par ſes malicieuſes pratiques, & ruine par ce moyen vn Eſtat, qui n'eſt iamais plus fleuriſſant que lors que le bien eſt eſpandu egalement en diuers lieux. I'adiouſte à cecy que par ce commerce illicite, le prix des terres n'a plus de lieu, pource qu'on ſe ſert ordinairement de l'argent, ou pour exercer la marchandiſe, ou pour achepter des terres, ce qui eſt empeſché par l'Vſure, tant de l'vn que de l'autre coſté. D'auantage c'eſt elle qui auilit toutes les nouuelles intentions par le moyen

desquelles l'argent se remuëroit, s'il n'estoit retenu par cette maniere d'entraue. En vn mot ce que l'Vsure a de plus insupportable, est qu'on la peut veritablement appeller le chancre & la ruyne des biens de maintes personnes, d'où s'ensuit auec le temps vne pauureté publique.

Quant aux commoditez de l'Vsure, elles sont telles. Premierement, bien qu'elle empesche en quelque façon le train du commerce, si est-ce qu'elle ne laisse pas d'auoir d'autres moyés pour l'entretenir en vigueur. Car il est certain que la meilleure part du trafic est maintenuë par de ieunes marchands, sur les deniers qu'ils prênent à l'interest; De sorte que si en tel cas l'Vsurier vient à retenir ou à retirer son argent, il est certain que le traffic en cessera pour vn temps. Secondement, par ces emprunts qui se font à interest, les necessitez des hommes sont

en quelque façon soulagées, qui leur ameneroient autremét vne ruine soudaine, en ce qu'ils seroient contraints de vendre leurs biens & leurs terres à moindre prix, d'où il s'ensuiuroit que là où l'Vsure ne feroit par maniere de dire que les mascher vn peu, les mauuais marchez les aualleroient tout à faict. Quant aux engagemens de terres ou de meubles, ie les mets dans le mesme train de l'Vsure, pource que ceux qui se messent de prester ne prenent ordinairement aucun gage sans interest; ou s'ils le font, ils veulét qu'il leur demeure, si l'on ne le retire au temps prefix. Ie diray à ce propos que i'ay autres fois cognu vn homme non moins riche en argét qu'il estoit cruel, qui souloit vser de ces termes à tout propos, *Le Diable emporte cette maudite engeance d'Vsure, qui empesche que les obligations, & tels autres gages que nous auons ne nous demeurent.* Troisiesmement, si

l'Vſure eſt tollerable en quelque choſe, c'eſt en ce que l'on ne peut que vainement ſe perſuader, qu'il y puiſſe auoir vn emprunt ordinaire ſans profit, ioinct que s'il eſtoit defendu d'emprunter, il eſt impoſſible de croire cõbien grands ſeroient les inconueniens qui s'en enſuiuroient. Cela eſtant, ie tiens pour vne choſe fort inutile de parler de l'abolition de l'Vſure, puis qu'à le bien conſiderer, il ne ſe treuuera point d'Eſtat, où elle n'ait pris pied en quelque façon. Que s'il faut traicter maintenãt de la reformation des Vſures, il me ſemble qu'entre les commoditez & les deſordres qui en procedent, il y a deux choſes qu'il faut reconcilier enſemble: l'vne, que la dent de l'Vſurier ſoit vn peu emouſſée, afin qu'elle ne morde pas trop ſerré, l'autre que les moyens ſoient ouuerts, pour inuiter ceux qui ont de l'argent à le preſter aux marchands, afin de conti-

nuer le commerce. Or cela ne se peut faire sans introduire deux differentes sortes d'Vsure, dont la premiere est la moindre, & la seconde la plus grande. Car si vous reduisez l'Vsure à vn interest raisonnable; comme il est certain que cela soulagera l'emprunteur, il n'y a pas de doute aussi, que le marchand sera mis en peine de treuuer de l'argent. En quoy ce me semble il faut remarquer que le gaing qui se tire de la marchandise n'estant pas petit, ceux qui l'exercent peuuent supporter l'Vsure à vn assez bon interest, chose qui n'est pas facile aux autres.

Le meilleur aduis que i'aye à donner là dessus, est que l'Vsure peut estre reduitte à deux sommes, dont l'vne est generale, l'autre particuliere, & permise seulement à quelques personnes, & en certains lieux de traffic. Voyla pourquoy il sera bon de reduire premierement l'Vsure à cinq pour cent,

ſans que le public prenne aucune amẽde là deſſus; par ce moyen outre que le cours de l'emprunt ne ſera point arreſté, telle choſe pourra ſoulager aux champs vne grãde quantité d'emprunteurs. D'ailleurs cela rehauſſera de beaucoup le prix des terres, qui apporteront ſix pour cent, & quelque choſe de plus. Cela ſeruira par meſme raiſon à l'auancement des partis & des inuentions profitables, & fera que pluſieurs accouſtumez à de plus grãds profits, ſe hazarderont pluſtoſt à cecy, qu'à prendre à cinq pour cent. Secondement, il ſera bon de permettre à certaines perſonnes de preſter à des marchands de leur cognoiſſance ſur vn plus haut intereſt, & ſur telles aſſeurãces qu'on relaſche quelque choſe de la ſomme que les marchands auoient autresfois accouſtumé de payer, afin que par cette reformation ceux qui feront des emprunts reçoiuent quel-

que ſoulagement. I'appreuue fort encore qu'il n'y ait point de banque ou de fonds commun, mais que chacun en particulier face profiter ſon argent; non que ie vueille pourtant reietter l'vſage des banques, mais c'eſt pource qu'elles peuuent ſeruir difficilement, à cauſe de certains ſoupçons qui les accõpagnent; ſur tout il faut que l'Eſtat ſoit aſſeuré de quelque choſe pour la permiſſion de ces emprunts, & que le reſte ſoit laiſſé au *Preteur*, qui ſe portera courageuſement en cette pourſuitte, s'il voit qu'il y ait quelque rabbais; comme par exemple, il y a de l'apparence que celuy qui ſouloit prendre autresfois, dix ou neuf pour cent; deſcendra pluſtoſt à huict pour cent, qu'il n'abandonnera ſon train ordinaire de preſter à l'intereſt, preferant touſiours les gains aſſeurez aux incertains. Or tels *Preteurs* ou Preuoſts des Marchãds doiuent eſtre indefinis en leur nom-

bre, & leur pouuoir restraint dans certaines villes, où le commerce s'exerce le plus. Car outre que par leur soing ils feront qu'en tel cas on obseruera les Edicts, ils seront cause que l'argent ne sera point transporté fort loing, & que ceux qui le presteront ne le mettront point en des mains incognuës.

Que si quelqu'vn me vient dire que telle chose semble veritablement, authoriser l'Vsure, qui n'estoit cy deuant permise qu'en certains cas, ce que i'ay à luy respondre là dessus, est qu'il vaut beaucoup mieux permettre l'Vsure par vne declaration, que la souffrir en sa rage par conniuence.

De la Cholere.

LIII.

CE n'est qu'vne vanité de Stoïque de penser qu'on puisse esteindre entierement la Cholere. Nous auons vn meilleur Oracle qui nous apprend le contraire. *Soyez en Cholere*, dit il, *mais ne pechez point, & que le Soleil ne s'aille point coucher sur vostre courroux.* Or d'autant qu'il faut limiter la Cholere en son mouuement, & la reserrer dans certaines bornes du temps; nous dirons premierement comme quoy lon peut moderer l'inclination, & l'habitude naturelle à estre fasché. En second lieu de quelle façon l'on doit tenir en arrest les particuliers mouuemens de la Cholere: & troisiesmemét

par quels moyens on peut retrancher cette passion, & l'appaiser en autruy.

Pour le premier, il n'y a point d'autre chemin que de mediter exactemét à par soy quels sont les effets de la cholere, & comme elle trouble la vie de l'homme. Le meilleur temps qu'on puisse choisir pour cela, c'est de regarder par derriere cette passion, quand sa premiere fougue s'en est allée. I'approuue fort l'opinion de Seneque, qui dit, *que la Cholere est comme vne ruine qui se démolit soy-mesme sur les choses qu'elle atteint les premieres, quand elle y tombe dessus.* Voilà pourquoy nous sommes exhortez dans l'Escriture, *de posseder nos ames en patience* : par où il nous est monstré que celuy-là veritablement est hors de la possession de son ame, qui n'apporte point de moderation aux choses qui le trauaillent: aussi ne faut-il pas que les hommes imitent les abeilles en ce que.

-----animas in vulnere ponunt.

La Cholere eſt ſans doute vne eſpece de laſcheté, qui ſe fait cognoiſtre aiſément parmy les ſujets ſur leſquels elle a de l'empire, qui ſont ordinairement ou des enfans, ou de ſimples femmes, ou des malades, ou des vieillards. Cela eſtant, les hommes doiuent prendre garde à emporter leur Cholere par le meſpris, & non par la crainte, afin qu'ils puiſſent gaigner l'auantage ſur l'iniure, au lieu de fleſchir ſous elle. Et vrayment cela ne me ſemble pas ſi difficile qu'on diroit bien; & ie m'aſſeure qu'il ſera aiſé d'en venir à bout, pourueu qu'on puiſſe commander à ſoy-meſme.

Pour le ſecond poinct, il faut ſçauoir que les principales cauſes, & les motifs de la Cholere ſont trois; le premier eſt d'eſtre ſenſible à l'iniure, pource que l'homme ſe faſche fort rarement s'il ne ſe ſent offenſe; & c'eſt

pourquoy il faut de necessité que les personnes altieres & delicates se mettent souuent en Cholere, ce qui procede de ce qu'elles ont vne infinité de choses qui les importunent, ausquelles les naturels les plus robustes se mõstrent fort peu sensibles. Le second, est l'apprehension de l'iniure, principalement quand elle a des circonstances que nous attribuons à mespris: car l'experience nous fait voir d'ordinaire, que le mespris a cela de propre d'affiler la Cholere, plus que le mal qu'on nous fait. D'où il s'ensuit que les hommes ingenieux à rechercher toutes les circonstances qui en dependent, ne peuuent commander à leur cholere, & s'y portent facilement. En dernier lieu, l'opinion que nous auons quelquefois d'estre offécez en nostre honneur, est ce qui aigrit en nous cette passion. A quoy toutesfois nous pourrions mettre remede, si nous

auions presenté deuant nos yeux, cóme souloit dire Gonzalue, *Telam honoris craßiorem.* Mais pour moy ie ne treuue point de frain plus propre pour arrester la Cholere, que le soing de gaigner le temps, en se faisant tousiours accroire que l'occasion de se venger n'est point encore venuë, & qu'à la fin elle se presentera.

Or pour empescher que la Cholere ne soit nuisible à celuy qui s'y laisse emporter, il y a deux choses dont il faut qu'il se prenne garde. L'vne est l'extreme aigreur des paroles, principalement si elles ont leur aiguillon: car au prix de cela, i'estime peu de chose ce qu'on appelle *communia maledicta;* & de rechef qu'en la cholere l'homme ne reuele aucuns secrets, pource que cela le rend indigne de se treuuer en compagnie. Secondement, vous deuez auoir en recommédation de ne rompre aucune sorte d'affaire

dans l'accez de vostre courroux. Au contraire, quelque aigreur que vous tesmoigniez, ne faites iamais rien qui ne soit reparable auecque le temps. Que s'il est question d'appaiser la Cholere en autruy, ou de la retrancher du tout, ie treuue que cela ne se peut mieux faire que par le choix du temps, quand les hommes s'emportẽt le plus, & lors qu'ils sont disposez au pire. Dequoy lon peut venir à bout encore, si lon rebutte le plus haut poinct du mespris, comme nous auons desia dit; mais sur tout quand on rapporte à quelqu'vn vne affaire qui est fascheuse de soy, il faut prendre vn temps propre à cela, pource que la premiere impression fait beaucoup; Puis separer autant qu'il se peut l'interpretation de l'iniure d'auec le poinct du mespris, l'imputãt à vne crainte, à vn faux donner à entendre, à vne passion, ou à telle autre chose semblable.

Des Colonies.

LIV.

LEs Colonies ſont entre les Anciens les œuures heroïques & primitiues. Quand le monde eſtoit en ſon premire âge, il en engendroit plus d'enfans; mais maintenant qu'il eſt vieil, il en engendre moins. Ie puis appeller auecque raiſon les nouuelles Colonies les enfans des premiers Royaumes; & treuue fort bonne la Colonie, quād elle ſe fait en vne terre innocente, c'eſt à dire lors qu'on ne chaſſe point d'vn païs les vieux habitans, pour y en loger d'autres nouueaux; Car faire autrement ſeroit ſans doute arracher les plus profondes racines. Ie mets peu de difference à peu-

pler vn païs &à plãter des bois, pource qu'en l'vn &en l'autre, il faut que vous faciez vostre compte de perdre prés de vingt années de profit, & de n'en attendre la recompense qu'à la fin. Sur quoy i'oseray bien dire que la principale chose qui a causé la ruine de la plus part des Colonies, ç'a esté d'en auoir voulu tirer de l'vtilité trop prõptement durant les premieres années. Car bien qu'vn soudain profit ne doiue point estre negligé, si est-ce qu'il ne le faut chercher qu'autant qu'il peut estre permis pour l'auancement de la Colonie. C'est vne chose non moins honteuse que maudite de prẽdre l'escume du peuple, & les hommes que leurs crimes ont rendu digne du supplice, pour s'en seruir en l'establissement d'vne Colonie. C'est le vray moyen de la ruiner entierement: car il est certain que tels hommes comme pernicieux, & meschans, desdaigne-

ront le trauail, & qu'apres auoir desspensé leurs viures, lassez de cette maniere de nouueauté, ils donneront de mauuais aduis à ceux de leur pays, afin de mettre la Colonie hors de credit. Quant aux hómes que vous enuoyez pour peupler vn pays, ils doiuent estre iardiniers, laboureurs, charpentiers, forgerós, menusiers, pescheurs, oyseleurs, cuisiniers, & boulangers, sans oublier quelque nombre d'apothiquaires. En vn pays de Colonie la premiere chose qu'il faut regarder, c'est quelle sorte de fruicts & de viures rend la contrée; comme, des chastaignes, des noix, des pommes de pin, des oliues, des dactes, des prunes, des cerises, du miel sauuage, & telles autres choses. Auecque cela vous deuez considerer s'il y a des legumes ou des racines de persil, des raues, des oignons, & des artichaux; Car pour ce qui est du froment, du seigle, & de l'auoine,

il y a trop de peine, deuant qu'on en puiſſe recueillir le profit. Il eſt vray que vous pouuez commencer auec moins de trauail par les febues, & par les pois qui ont cela de bon de ſeruir enſemble de pain & de viande. Vous n'oublierez pas auſſi l'vſage du ris qui vient d'ordinaire en aſſez grande abõdance, ioint que c'eſt vn fort bon aliment. Mais ſouuenez-vous ſur tout de pouruoir la Colonie d'vne bonne quantité de biſcuit, de farine d'auoine, de fleur de froment, & ainſi des autres choſes, dont il eſt bon de ſe fournir au commencement, iuſqu'à ce que l'on puiſſe auoir du pain. Quant aux animaux qui ſont neceſſaires dans la Colonie, ie treuue qu'il en faut prendre de ceux qui ſont le moins maladifs & qui multiplient en leur eſpece plus que les autres, tels que ſont les pourceaux, les cheures, les poules, les coqs d'Inde, les oyes, & les pigeons domeſtiques.

Pour ce qui eſt de l'œconomie requiſe en la Colonie, il me ſemble qu'il eſt neceſſaire d'y meſnager les viures, auec autant de moderation que dans vne ville aſſiegée. Pour cet effet il faut que la principale partie du fonds de la terre employée en iardins ou en bleds, ſoit ſoigneuſement cultiuée pour les prouiſions du commun, ſans y comprendre ce que les particuliers doiuent auoir pour leur vſage. D'ailleurs il eſt grandement à propos de conſiderer quelles commoditez apportent naturellement les lieux où l'on veut faire la Colonie, afin qu'ils puiſſent ſuppléer en partie aux grands frais qui ſont neceſſaires pour l'eſtablir. Il faut neantmoins, que cela ne tourne point au preiudice du fonds principal, cóme il eſt arriué du Tobac en Virginie. Or pource que le bois manque fort rarement aux contrées que l'on veut peupler, il eſt important

de ne point negliger tout ce qui touche la charpenterie. Que si le pays est fertile en mines de fer, & qu'il y ait des eaux, sur lesquelles vous puissiez asseoir des moulins, il me semble que ce metail est vne excellente commodité où le bois abonde. I'appreuue fort aussi de mettre en vsage la façon du sel noir, si le climat y est propre. I'en dis autant de la soye, qui n'est pas vne petite commodité. Pour ce qui est de la poix & de la rasine, elles ne manqueront point, si c'est en vn lieu où il y ait abondãce de peupliers & de pins. Que si de hazard ils s'y treuue des racines douces, & des drogues exquises, il faudra se rendre soigneux de les recueillir, d'autant plus que le profit en sera grand. Et c'est icy que ie comprens encore les diuerses sortes de sauons & autres choses semblables dont l'on pourra s'aduiser. Mais quoy qu'il en soit, gardez vous bien de fouiller

trop

trop auant dans la terre, c'està dire que vous ne vous amusiez point à chercher des mines, dont l'esperance, cóme incertaine qu'elle est la plus part du temps, fait que ceux qui trauaillent aux Colonies deuiennent paresseux en autre chose.

Ie viens maintenant au gouuernement de la Colonie, qui doit sans doute estre mis sous la charge d'vn principal Chef, qui soit assisté de plusieurs Lieutenans, ausquels il donne l'authorité de faire obseruer les loix militaires. Sur tout il faut que les nouueaux habitans facent leur profit de ce qu'ils sont comme en vn desert, & qu'ils ayent tousiours deuant les yeux le seruice de Dieu. Or pource qu'il est dangereux que le gouuernement de la Colonie depêde d'vne trop grande quantité de Conseillers & d'entrepreneurs, l'on ne peut mieux faire que d'en moderer le nombre, si la necessi-

té le requiert. Il est raisonnable aussi que ceux qu'on choisit pour chefs, soient tirez du corps de la Noblesse, plustost que des compagnies de marchands, qui ne se fondent ordinairement que sur le gaing present, & sur leur particulier interest. Dauantage l'on doit auoir soing en ces nouueaux commencemens de donner quelques franchises & libertez de coustumes, iusques à ce que la Colonie soit entierement establie, & en outre permettre aux habitãs, de transporter leurs commoditez aux lieux qui leur peuuent estre les plus profitables, si ce n'est qu'il y ait quelque cause particulier pour l'empescher. C'est vne indiscretion bien grande, que de ruiner le dessein d'vne Colonie. Cela se fait lors qu'on y enuoye trop tost & hors de saison vne compagnie sur l'autre. Ie suis donc d'auis, qu'on vse de moderation en cecy, n'y mettant qu'autant de

gens qu'il en faut, pour trauailler, & se garantir de toute incommodité. Les fondemens des Colonies ont autresfois estre ruinez, ou du moins exposez à vn manifeste danger, pour les auoir scituez le long de la mer, ou possible en vn pays marescageux & mal sain. Ce qui me fait croire qu'encore que cela se fasse souuent, pour euiter les charriages & les autres incommoditez, il est neantmoins bien meilleur de les bastir vers le haut du courãt des riuieres, que non pas le long de l'eau: Il importe encore beaucoup à la santé de la Colonie, qu'elle ait vne grande abondance de sel, afin de s'en seruir en temps & lieu, pour la conseruation des prouisions & des viures. Que s'il vous auient de faire vne Colonie en vn lieu où il y ait des Sauuages, vous deuez non seulemẽt les entretenir par de petites ioliuetez qui leur peuuent estre incogneuës, mais vous compor-

ter auec eux ſelon l'equité, & toutes-fois auec vne garde ſuffiſante. Sur tout ſouuenez vous de ne gaigner leur faueur en les ſecourant contre leurs ennemis, s'il leur auient de les attaquer; comme au contraire, ſi c'eſt pour leur defence, ie treuue qu'il n'y a point de mal à les aſſiſter, non plus qu'à enuoyer quelques vns d'entr'eux aux pays d'où leur vient la Colonie, afin qu'ils voyent que la cõdition de ceux qui vont habiter leurs contrées, eſt meilleure que la leur propre, & qu'ils la louent lors qu'ils ſeront de retour. Quand la Colonie commence d'eſtre en vigueur, il eſt bon de la peupler de femmes auſſi bien que d'hõmes, afin qu'elle ſe prouigne de race en race. Ie veux conclurre par cet aduis, que la choſe du monde la plus blaſmable, c'eſt d'abandõner vne Colonie quand elle eſt ſur le poinct de s'auancer à quelque degré. Car outre le deshon-

neur qui en reuient à ceux qui ne l'assistent point au besoin, ils se rendent coupables du sang de plusieurs personnes, qui sont veritablement dignes de pitié.

Des Bastimens.

L V.

LEs maisons sont basties pour y viure dedans, & non pour les regarder au dehors. C'est pourquoy il faut que l'vsage en soit preferé à la symmetrie, si ce n'est que l'on puisse auoir l'vn & l'autre. Ces curiositez superflues qu'on y apporte pour les rẽdre agreables à l'œil, ne sont bonnes que pour les Palais enchantez de nos Poetes, qui les bastissent à peu de frais. Celuy qui entreprend de faire vn beau Basti-

ment en vn lieu incommode & mal scitué, se met luy mesme en prison. Ou vous remarquerez que par vne mauuaise situation, ie n'entends pas seulement vn lieu, ou l'air est mal sain, mais aussi ou il est inegal, comme l'on peut voir en plusieurs belles assietes iettées sur quelques collines, & enuironnées de hautes montagnes, où la chaleur du Soleil abboutit de toutes parts, outre que le vent s'y assemble par tourbillons. Ce qui fait que l'on y remarque,) & cela fort soudainement) d'aussi grandes diuersitez de chaud & de froid, comme si vous demeuriez en deux lieux differents. Or si quelque chose rend mauuaise vne situation, c'est l'air sans doute, s'il n'est assez bien temperé. A quoy vous pouuez adiouster l'essloignemét des lieux où se tiennent les marchez, & les chemins dont l'abord est difficile. Que si vous consultez auec Momus, vous

treuuerez qu'vn mauuais voisinage est ce qui la fait encore pire. I'obmets plusieurs autres choses qui l'incommodent, comme vne disette d'eaux, de bois, d'ombrage, de fertilité; & vn meslange de terres de diuerse nature. I'adiouste à cela l'inegalité du pays, qui manque d'vn aspect agreable, & de lieux propres en quelques distances, pour le plaisir du leurier & de l'oyseau. Il faut prendre garde aussi, que la maison ne soit ny trop proche, ny trop esloignée de la mer, ou qu'elle ait la commodité de quelque riuiere nauigable, & qui ne soit point sujette aux desbordemens. Que si elle est trop esloignée des grandes citez, cela pourra rompre le cours des affaires; si trop proche il faudra craindre que toutes les prouisions ne soient enleuées, ou du moins rencheries. Or comme il n'est pas possible de treuuer ces choses ensemble, ainsi il est bon de les co-

noiſtre toutes, & d'y penſer exactement, afin d'en tirer le meilleur. Il eſt vray que s'il y a plusieurs departemens, il les faudra diſpoſer de telle ſorte, que ce qui manquera à l'vn ſe retreuue en l'autre. Ie diray à ce propos que Luculle reſpondit fort bien à Pompee, lors qu'admirât en vne ſienne maiſon la magnificence de ſes galleries & de ſes chambres, qui eſtoient ſi amples & ſi claires, qu'on ne pouuoit rien voir de plus beau; *Aſſeurément*, luy dit il, *voicy vn excellẽt lieu pour l'Eſté, mais que faictes vous en Hyuer?* En ſuitte dequoy Luculle fit cette reſponſe, *Quoy? ne me croyez vous pas auſſi ſage que quelques oyſeaux, qui changent touſiours de demeure, quand le ſentiment naturel leur aprẽd que l'Hyuer s'approche?* Pour paſſer maintenant de la ſcituation du lieu, à la maiſon meſme, nous imiterons Ciceron, lors qu'eſcriuant quelques liures de l'Eloquence, au premier il en

donne les preceptes, & au dernier la perfection. Nous descrirons donc vn Palais de Prince, & en ferons vn petit modelle. Car c'est vne chose bien estrange de voir maintenant en Europe de si grands Bastimens, tels que sont le Vaticã l'Escurial, & quelques autres, sans qu'il s'y treuue à peine vne belle salle. Voylà pourquoy ie dis que vous ne sçauriez rendre vn Palais parfait, si vous n'auez deux departemens separez, l'vn pour les festins, comme il est rapporté dans le liure d'Esther; & l'autre pour les Officiers, ou pour les seruiteurs domestiques; si bien que tous deux seruent ensemble & pour la magnificence & pour la demeure. Mais i'entends que les deux costez facent vne partie du frontispice de la maison, & qu'encore qu'ile soient differents par le dedans, ils ne laissent pas d'estre vniformes par ls dehors. Auecque cela ie voudrois

qu'il y euſt au milieu vne belle Tour en forme de Dome; & au departemét reſerué pour les feſtins, vne grande ſalle, haute d'enuiron quarante pieds; & au deſſous vn lieu propre pour s'habiller, & ſe preparer aux iours de triomphe & de ceremonie. Quant à l'autre coſté où eſt le departement des domeſtiques, ie deſire qu'il ſoit diuiſé premierement en vne ſalle, & en vne Chappelle, auec vne ſeparation entre deux. Pour plus grand embelliſſemét, il faut qu'il y ait au bout deux cabinets, l'vn d'Hyuer, & l'autre d'Eſté. Au deſſous de ces departemens ſeront les cuiſines particulieres, auec les offices de Sommelleris, de Panneterie, & autres ſemblables. Pour reuenir à la Tour, il ſera bon qu'elle ſoit compoſée de deux eſtages, chacun d'eſquels ait dixhuict pieds de hauteur, auec vn balluſtre aux enuirons, où ſeront miſes quelques ſtatuës, afin que le baſti-

ment en paroiſſe plus agreable. I'approuue fort auſſi qu'on diuiſe les departemens, & que l'eſcalier par où l'on monte aux chambres d'enhaut ſoit faict en forme de viz, & percé à iour de tous coſtez: où l'on pourra mettre à l'entour des ſtatuës de bois bronzées; & au plus haut faire quelque belle platte-forme. Cela vous ſeruira de logement au beſoin, ſi ce n'eſt que vous deſtiniez quelqu'vn des departemens d'embas pour vne ſalle du commun; pource qu'autrement vous auriez le diſner des ſeruiteurs apres le voſtre: car le flair des viandes monteroit en haut comme par vn ſouſpirail. Voila pour ce qui eſt du frontiſpice de la maiſon, ou i'entends que la hauteur du premier eſcalier ſoit de ſeize pieds, qui ſera la hauteur du departement d'embas.

Au delà du frontiſpice ou de la faciade, il y doit auoir vne belle court,

qui ait à ses quatre coings de beaux escaliers, par où l'on monte à de petites tours flancquées en dehors, non dans le rang de tout l'edifice, & proportionnees au bastiment le plus bas. Cette court ne doit point estre pauée, de peur d'vne trop grande reflexion de chaleur en Esté, & d'vne excessiue froideur en Hyuer. Il est vray qu'aux costez on y pourra faire quelques allées, & au milieu de petits sentiers, qui seront pauez, & les quartiers semez d'herbe, qu'on aura soin de coupper egalement, mais non pas trop prés. Le departement destiné pour les festins & pour les resiouyssances, doit estre composé de galleries magnifiques, où il y ait quantité de fenestres colorées de diuerses sortes d'ouurages, placées d'vne egale distance, & qui par dehors s'auancent en rond. Du costé du departement des domestiques, il y aura des chambres & des

anti-chambres, pour y receuoir & entretenir les compagnies; le tout ſcitué de telle ſorte, que les chambres ſoient chaudes en Hyuer, & froides en Eſté. Vous verrez quelques fois de belles maiſons ſi ouuertes & ſi pleines de vitres, que vous ne ſçauez d'ábord où vous mettre, pour vous parer du Soleil ou du froid. Or quoy que i'appreuue fort l'vſage des feneſtres courbées, ſi eſt-ce que dans les maiſons qui ſont baſties en la ville les droictes me ſemblent encore meilleures, à cauſe de l'egalité qu'il faut obſeruer du coſté des ruës. Il eſt vray que ces autres ſont grandement propres pour la conference, outre qu'elles empeſchent l'entrée du vent & du ſoleil. Neantmoins ie ne voudrois pas qu'il y en euſt dauantage de quatre, qui regardaſſent dans la court par les coſtez ſeulement.

Au delà de cette premiere court, il

faut qu'il y en ait vne autre petite par dedans, qui ſoit d'egale proportion, & enuironné de beaux iardins. En ſon enclos elle aura pour la bien-ſeance pluſieurs arcades, auec vn pauillon pour s'y mettre à l'ombre en Eſté. L'ouuerture des feneſtres ne doit eſtre que du coſté du iardin; & le paué ſi vny, qu'il ne ſoit ny trop rude, ny auſſi trop enfoncé, afin d'euiter toute humidité. Auecque cela qu'il y ait au milieu de cette court vne fontaine, ou quelque belle ſtatuë, & qu'elle ſoit pauée comme la premiere. Ces baſtiments des deux coſtez pourront ſeruir de logement particulier, & les galleries auſſi. Que ſi de hazard le Prince ou quelque autre perſonne de qualité tomboit malade, l'vne de ces galleries ſera fort propre pour l'y loger, presſuppoſé qu'il y ait tout auprés des chambres, des anti-chambres, des cabinets, & des garderobes. Voila pour

te qui est du second estage. Quant à celuy d'embas, il faut qu'il y ait vne belle gallerie ouuerte, sur des pilliers; & au troisiesme vne autre semblable à celle-cy, pour auoir la veuë & la fraischeur du iardin. Aux deux coings du costé qui auance le plus, seront deux beaux cabinets gentimét pauez, bien tapissez, & vitrez d'vn beau crystal. Qu'il y ait aussi vne fenestre en forme de gallerie, qui s'auance droit au milieu, ou pour l'embellir on pourra mettre toute sorte de gentillesses. Que si la situation le permettoit, ce seroit vne chose bien agreable, qu'il y eust en la gallerie d'enhaut quelque fontaine; qui de la muraille s'espandist en diuers lieux. Voila tout ce que i'auois à vous dire touchant le modele de ce Palais. Mais pour l'embellir dauantage, ie treuuerois à propos qu'auparauant qu'en aborder l'entrée, il y eust trois courts, la premiere

en forme de pré, enuironnée d'vne ſimple muraille; la ſeconde enjoliuée de creneaux; & la troiſieſme quarrée, ſans eſtre enfermée que de terraſſes plombées par haut, & par le dedans ſouſtenuë de pilliers & d'arcades. Touchant les offices, ils doiuent eſtre à quelque diſtance, & auoir des galleries baſſes pour paſſer au Palais.

De la reuolution des Royaumes.

LVI.

SALOMON dit, *qu'il n'y a rien de nouueau ſur la terre.* A cecy eſt conforme l'opinion de Platon, qui s'imaginoit, *que toutes ſortes de connoiſſances n'eſtoiēt qu'vn reſſouuenir.* Voila pourquoy Salomon en donne cette ſentence, *Que toute nouueauté n'eſt qu'vn oubly.* Par où l'on peut voir

voir que le fleuue de Lethe couue aussi bien sur la terre que dessous. Vn Astrologue assez obscur soustient à ce propos, qu'il n'y auroit point d'indiuidu qui pust durer vn seul momét, si ce n'estoit pour deux choses qui sont asseurées: La premiere, que les estoilles fixes demeurent tousiours en mesme distance les vnes des autres; Et commes elles ne s'approchent iamais de plus prés, aussi ne s'en esloignent-elles point dauantage; Et la seconde, que le mouuement iournalier obserue perpetuellement son temps. Et vrayment il est certain que la matiere des choses est dans vn continuel flux, & qu'elle ne s'arreste iamais. Les deluges, & les tremblements de terre sont comparables à deux grands draps mortuaires, qui enseuelissent toutes choses dans l'oubly. Car pour les secheresses & les embrasements, ils ne destruisent, & ne dépeuplent point tout à faict le

monde. Le chariot de Phaëton ne fut que pour vn iour; les trois années de secheresse du temps d'Helie furent aussi particulieres, & laisserent le peuple en vie. Les relations nous apprennent, que les grands embrasemens, qui auiennent assez souuent par l'esclat des foudres, aux Indes Occidentales, ne sont pas de longue durée. Mais touchant les deux autres sortes de destructions, qui se font par les deluges, & par les tremblemens de terre, il faut remarquer plus auant, que les restes des peuples qui ont la fortune d'en eschapper, sont communément gens de montaigne, & grossiers, qui pour n'estre pas capables de rendre compte du temps passé, font que l'oubly en est aussi grand, que si aucun ne s'en fust sauué. Si vous considerez bien quels sont les habitans des Indes Occidentales, il vous sera facile de preuuer, que c'est vn peuple plus neuf &

plus ieune que celuy du vieil monde. D'ailleurs, il est vray-semblable quē la destruction qui s'y est faicte cy deuant, n'est point auenuë par vn tremblement de terre (comme vn des Prestres Egyptiens dit à Solon touchant l'Isle Atlãtide) mais plustost par vn deluge particulier, à cause que les tremblemés de terre n'arriuent que fort rarement en ces contrées. Il est vray que d'vn autre costé, ils ont des riuieres si sujetes aux débordemens, que celles d'Asie, d'Afrique, & d'Europe, ne sont auprix d'elles que de bien petits ruisseaux. Leurs collines semblablement & leurs montaignes sont beaucoup plus hautes que celles de nostre monde; Ce qui me faict croire, que par leur moyen ceux qui resterent iadis de la generation des hommes, furent sauuez d'vn tel deluge particulier. Quant à l'obseruation que Machiauel fait là dessus, lors qu'il dit que la

ialousie des Sectes a diminué de beaucoup la memoire des choses, blasmant en cet endroit Gregoire le Grand, qui auoit faict tous ses efforts pour abolir l'antiquité Payenne ; Ie treuue pour moy que cette sorte de zele ne porte point vn grand coup, & qu'elle ne dure pas long temps ; comme lon peut voir en la succession de Sabinian, qui a faict reuiure les premieres antiquitez. Ie viens à la vicissitude, ou au chãgement du globe superieur, & dis là dessus, que ce suject n'est pas propre pour la matiere dont nous traittons. Toutesfois il pourroit bien estre que la grande année de Platon auroit quelque effect, si le monde auoit à durer si long temps qu'il dit, & non pas en renouuellant l'estat de semblables Indiuidus autrement qu'en gros ; car telle est l'opinion de ceux qui s'imaginent que les corps celestes ont des influences plus exquises sur les choses

d'embas, qu'elles n'ont pas veritablement. Il faut pourtant auoüer que les Cometes ont du pouuoir & de l'effect sur cette grosse masse de choses. En quoy nos iugemens se trompent souuent, pource que nous les guettons plustost en leurs cours, que nous ne les obseruõs sagemẽt en leurs effets: comme par exemple; quelle sorte de Comete nous voyons, quelle est sa grandeur, quelle sa couleur, & quelles les pointes de ses rayons, ensemble sa situation en la region des Cieux, sa durée, & les diuers effets que produisent ces incidens ioints ensemble.

Il me souuient d'auoir autresfois ouy dire vne chose que ie n'ay peu croire d'abbord, & sur laquelle neantmoins ie me suis arresté quelque peu; c'est qu'il a esté obserué qu'en certaines contrées du Païs bas, chaque trente-cinquiesme année a de mesmes suites & de mesmes reuolutiõs de saisons;

comme, de grandes gelées, des froids violents, des gresles, des pluyes, des seicheresses, des hyuers sans froidure, des estez auec fort peu de chaleur, & ainsi du reste; Ce que par vn terme ordinaire ceux du païs ont accoustumé d'appeller *la Prime*. Et certainement c'est vne remarque de laquelle ie fais mention d'autant plus volontiers, qu'en ayant medité les raisons, ie treuue qu'elles ne sont point sans quelque apparence.

Mais laissant à part ces obseruations de la Nature, pour venir à ce qui est des hommes; Il me semble que la plus grande vicissitude de choses, qu'il y ait entr'eux, consiste en la reuolution des Religions & des Sectes, qui sont par maniere de dire, comme autant de cercles, qui font mouuoir leurs esprits & qui les gouuernent. La vraye Religion est bastie sur vn rocher: tout le reste n'est qu'vn sablon mouuant, que

les vagues secoüent, & roulent de toutes parts. De cecy l'on peut tirer vne consequence de la cause des nouuelles Sectes, & en donner quelque aduis aussi, autant que la foiblesse du iugement humain est capable de subsister dans les grandes reuolutions.

Quand la Religion des long temps receuë est deschirée par les discordes, & lors que la sainctété de ceux qui en font profession s'en va en decadence, de telle sorte que le temps est plein de scandale, d'ignorance, & de barbarie; asseurément c'est vn presage de la venuë de quelque nouuelle Secte, principalement s'il se leue quelque esprit estrange & extrauaguât qui s'en vueille rendre le chef. L'exemple rendit manifeste cecy au temps de Mahomet, en qui tous ces points se rencontrerent, lors qu'il publia sa pernicieuse loy. Il est vray neantmoins qu'vne nouuelle Secte n'est pas à craindre, & ne

peut s'eſpádre, ſi elle n'a deux proprie-
tez ; l'vne eſt la deſtruction , ou l'op-
preſſion de l'authorité, qui eſt vne fois
eſtablie, pource qu'il n'y a rien de plus
populaire que cela ; l'autre la licence
effrenée des plaiſirs ſenſuels , & de la
vie voluptueuſe ; car quant aux here-
ſies ſpeculatiues, telles qu'eſtoient an-
ciennement celles des Arriens , ou tel-
les que ſont auiourd'huy les opinions
des Harminiens , encore que leur pou-
uoir ſoit grand ſur l'eſprit des hom-
mes , ſi eſt-ce qu'elles ne produiſent
point de fortes alterations dans les
Eſtats, ſi ce n'eſt par le moyen de quel-
que occaſió politique. Les nouuelles
Sectes s'introduiſent par trois façons,
à ſçauoir par la puiſſance des ſignes &
des miracles, par la perſuaſion, & par
la force des armes. Quant aux Mar-
tyres, ie les mets au rang des miracles,
à cauſe qu'ils ſemblent exceder la for-
ce de la nature humaine. Ie treuue

qu'on en peut dire autant d'vne admirable & extraordinaire saincteté de vie. Asseurément il n'y a point de meilleur moyen pour arrester la naissance des Sectes & des schismes nouueaux, que de reformer les abus, & accorder les petits differents; y procedát par les voyes de la douceur, non par les persecutions sanglantes. I'adiouste à cecy, qu'il est beaucoup meilleur d'attirer les principaux autheurs des nouueautez en les auançant, que de les mettre dans le desespoir par la violence, & par l'amertume. Les reuolutions & les changemens dans les guerres sont plusieurs en nombre; mais ils paroissent principalement en trois choses, à sçauoir és sieges des places, és armées, & en la maniere de les conduire. Les guerres sembloient iadis se mouuoir de l'Orient à l'Occident. Car les Perses, les Assyriens, les Arabes, & les Tartares, par qui les ra-

uages les plus grands ont esté faits, estoient tous peuples Orientaux, au contraire des Gaulois. Il ne se treuue pas neantmoins qu'ils ayent faict plus de deux inuasiós, l'vne en Gallo-grece, & l'autre à Rome. Quoy qu'il en soit, l'Orient & l'Occident n'ont aucuns poincts de climat certains; ny les guerres, aucune obseruation asseurée. Il n'en est pas de mesme du Nord, & du Midy, qui sont fixes veritablement, de maniere qu'on n'a iamais veu, ou du moins fort raremét, que le peuple qui estoit bien auant dans le Midy, soit venu fondre sur ceux du Nord, mais bien au contraire. Par où il est euident que les païs Septentrionaux sont naturellement les plus aguerris, soit que cela depende de l'influence des astres, qui sont en cet Hemisphere, ou des grands continens du Nord; au lieu que la partie Meridionale est presque toute pleine de mer, selon ce que

pouuons cognoiſtre. Poſſible auſſi que telle choſe arriue, à cauſe du froid des parties Septentrionales, qui fait que ſans l'aide de la diſcipline, les corps ſont plus endurcis, & les courages plus eſchaufez.

La decadence d'vn grand Empire aduient rarement, qu'elle ne mene apres ſoy des guerres. Car cependant que les puiſſans empires ſubſiſtent, ils affoibliſſent, & ruinent le pouuoir de ceux qu'ils ont ſubiugez, ſe repoſans ſur l'eſperance de leurs propres forces. Que ſi de cas fortuit celles-cy viennét à manquer, alors ils ſont faits la proye des autres, & ne peuuent ſubſiſter plus long temps. L'exemple de ce que ie dis s'eſt veu manifeſte au declin de l'Empire Romain, & pareillement en celuy de Germanie apres Charlemagne, chaque oiſeau reprenant ſa plume. Il en pourroit bien arriuer autant à l'Eſpagne, ſi elle ſe ietroit vne fois

dans les diuiſions. Les accroiſſemens & les vnions des Royaumes ſont par meſme moyen les eſtincelles & les ſemences des guerres ; Car lors qu'vn Eſtat deuient trop puiſſant, il eſt ſemblable à vn grand fleuue, qui n'eſt iamais ſans quelque desbordement, comme il ſe peut remarquer aux Eſtats de Rome, de Turquie, d'Eſpagne, & ainſi du reſte. Que s'il ſe treuue des païs moins peuplez les vns que les autres, cela vient de l'obſtination de pluſieurs, qui deſdaignent de ſe marier, s'ils ne voyent deuant eux les moyens de pouuoir viure; choſe qui ſe pratique auiourd'huy par tout, reſerué en la Tartarie. Il n'y a point de danger qu'il ſe face de grāds deſbordemens de peuple; mais s'il arriue auſſi que parmy ce nombre exceſſif, il y en ait qui ſans preuoir les moyens de viure, mettent des enfans au monde, il eſt neceſſaire qu'vne fois ou deux en vn aage

l'on en descharge vne partie sur d'autres nations, ce que les anciens habitans du Nord auoient autresfois accoustumé de faire, & de ietter au sort pour voir lesquels d'entr'eux demeuréroient à la maison, ou s'en iroient chercher leur fortune en vn pays estranger. Depuis qu'vn Estat s'auilit, & qu'il se rend effeminé, il faut qu'il s'asseure d'auoir la guerre. Car tels Estats deuiennent ordinairement riches, lors qu'ils degenerent; & ainsi le butin & le dechet de valeur, eschauffent les courages les plus froids, & les portent aux armes.

En suitte de cecy ie diray, que pour ce qui est des armes mesme, il est bien difficile qu'on les puisse faire tumber soubs vne obseruation, & soubs vne regle certaine. Et toutesfois nous voyons par espreuue, qu'elles ont leurs retours & leurs reuolutions, aussi bien que les autres choses du mon-

de. Car il n'y a pas de doute, que l'Artillerie estoit iadis cognuë aux *Oxidraques*, peuples des Indes; & c'estoit ce que les Macedoniens appelloient *Tonnerre*, *Foudre*, *Art Magique*. Il est certain aussi que l'vsage en a esté à la Chine, il y a plus de deux mille ans. Quant aux conditions des armes, elles sont telles; Premierement, que l'on s'en puisse seruir de loing, ce qui est vn excellent remede pour preuenir le danger dont on nous menace, comme l'experience le monstre par l'vsage des Mousquets, des Pistolets, & de telles autres armes à feu. Secondement, ce qu'il y a de considerable, c'est la violence du coup; en quoy le Canon a cet aduantage de surpasser toutes les inuentions, & les anciennes machines. Troisiesmement, la commodité des armes à feu est grande, en ce qu'elles peuuent seruir en tout temps, pourueu que le transport n'en soit difficile.

Quant à la conduitte de la guerre; En premier lieu les hommes s'arresterent iadis sur le nombre; puis ils eurent vn peu plus d'esgard aux principales forces de l'armée, & à la valeur; destinans certains iours pour se camper. En fin ils en vindrent aux espreuues à forces esgales, & se monstrerent plus ignorans qu'auparauant, à ranger les bataillons. Mais depuis ils s'arresterent à vn certain nombre, plus mediocre qu'il n'estoit grand: Et de là aux aduantages du lieu, aux stratagemes, & à telles autres choses, qu'ils continuerent tousiours, iusqu'à ce qu'ils se rendirent plus habiles à mettre par ordre leurs bataillons.

En la ieunesse d'vn Estat, les armes fleurissent: En l'aage moyen, les Lettres, puis l'vn & l'autre ensemble pour quelque temps: Et finalement en son declin, la Marchandise & les Arts mechaniques sont en vogue. Touchant

les lettres, elles ont par maniere de dire la naissance de l'Estat, quand il n'est encore qu'en ses commencemens, ou qu'en son enfance: Puis, elles en ont la ieunesse, quand il deuient à son en-bon-point: Apres, la force de ses ans, lors qu'il est solide & affermy; Et en dernier lieu, elles mesmes possedent ses dernieres années, quand les changemens du temps l'ont rendu sec & espuisé. Mais c'est trop discouru de ces sujets de reuolution, qu'il vaut mieux finir que continuer, de peur qu'ils ne nous dégoustent. D'ailleurs pour ce qui touche leur *Philologie*, ce n'est propremét qu'vn cercle d'ambiguitez & de contes fort inutiles, que i'estime à cause de cela moins propres pour cet escrit.

Fin des Essays.

OBSER-

OBSERVATIONS morales, pour bien cultiuer l'esprit, rapportées par l'Autheur, en son septiesme liure, de l'Accroissement des Sciences.



E mets au rãg des principaux fruicts de la vie les moyens de bien cultiuer l'esprit. Car sans eux la vie méme est proprement comparable à quelque statuë que la main d'vn excellent Ouurier rend belle en apparence, mais qui en effet n'a point de vigueur ny de mouuement. Aristote nous declare en termes exprez cette verité, lors que pour la mettre en credit : Ce *n'est pas assez*, di ct-il, *de sçauoir vne simple definition de*

la vertu, si l'on ne sçait encore de quelles choses elle se forme. Car il ne sert de riẽ à l'homme de la cognoistre, s'il n'apprend les moyens de l'acquerir. Pour cet effet, il en faut rechercher les especes, & voir comme quoy elles se communiquent. C'est là nostre principal but, afin que par cette cognoissance nous soyons rendus capables de tout ce que la Vertu a de grand. Ce qui ne reüssira iamais selon nostre desein, si, comme nous auons dict, nous n'en examinons les causes, & les moyens. A cecy se rapporte ce que Ciceron attribuë au plus ieune des Catons, quand il le loüe *d'auoir appris la Philosophie, non pour s'addonner à de vaines disputes comme plusieurs, mais bien pour s'estudier à bien viure.* Or quoy qu'au temps où nous sommes peu de personnes se donnent le soing de cultiuer leur esprit, & de se proposer vne façon de viure qui ait pour bornes des regles certaines, conformément à ce dire de Seneque, *qu'vn chacun s'amuse aux particularitez de la vie,*

mais que nul n'en considere le principal; Si faut il pourtant que nous en disions nostre sentiment, en concluant auec Hipocrate, *Que ceux-là sont malades d'esprit, qui ne sentent point de douleur durant les foiblesses & les maladies du corps.* Cela estant, il faut applicquer à telles gens des remedes, qui soient propres à guerir l'vn & l'autre. Que si quelqu'vn vient à m'objecter là dessus, que la guerison de l'esprit est vn pur effet de la Theologie: A cela ie respondray, que la science des choses diuines ne rejette point la *Philosophie morale*, qui la sert fidelement, & l'accompagne par tout. *Car tout ainsi qu'vne seruante a tousjours l'œil sur les mains de sa maistresse*, de cette mesme façon la Philosophie morale est obligée de seruir la Philosophie, & de luy rendre obeïssance, de telle sorte neantmoins qu'elle puisse retenir dans ses bornes quelques preceptes vtiles & necessaires.

Or comme cette derniere partie n'a pas esté reduitte encore en vn corps de doctrine, ie ne la considere iamais qu'elle ne me mette entierement dans l'admiration. C'est pourquoy pour en traitter selon nostre ordinaire, il me semble qu'en elle mesme comme en la pratique de toute autre chose, il faut considerer ce qui est en nostre pouuoir, & ce qui ne l'est pas: Car l'vn est susceptible d'alteration, & l'autre d'application seulement. Ainsi nous voyons que le Laboureur ne peut rien ny contre la nature du Soleil, ny contre le temperament de l'air: & que le Medecin n'a point vn empire absolu sur la complexion du malade, non plus que sur les crises ou sur la diuersité des changemens de la maladie. Il n'en est pas ainsi de ce qui touche les moyens de cultiuer l'esprit, & de guerir ses foiblesses. Mais pour y paruenir il me semble que trois prin-

cipales chofes doiuent eftre mifes en confideration, à fçauoir les diuers characteres de la difpofition naturelle, enfemble les affections, & les remedes; Ce qui eft encore pratiqué en ce qui eft du corps, où l'on fe propofe la complexion du malade, la maladie, & la guerifon. De ces trois chofes, il n'y a que la derniere qui foit en noftre pouuoir, les autres deux ne le font pas. Et toutesfois il ne faut pas laiffer d'en faire vne auffi exacte recherche, que fi elles dependoient de nous, pource que de leur cognoiffance procede l'application des remedes.

Ie mets donc le premier Article de cette doctrine fur la difference des efprits, qui doiuent eftre diuerfement cultiués, felon que leurs characteres font diuers. En quoy neantmoins ie n'entends aucunement parler de ces inclinations ordinaires enuers les vertus & les vices; ny de celles qui font

naiſtre en nous les paſſions & les affe-
ctions; mais bien de ces autres diſpoſi-
tions, qui ſont plus profondes & plus
auant enracinées : Et c'eſt icy que ie
m'eſtonne grandement de ce qu'entre
tant d'excellens Autheurs, qui ont eſ-
crit de *la Morale*, & de *la Politique*, il ne
s'en eſt point treuué, qui n'ayent ob-
mis ou negligé cette partie; bien qu'el-
le ſerue de lumiere à toutes les deux.
Suiuant cela, c'eſt auecques beaucoup
de raiſon que dans les traditions de
l'Aſtrologie, diuerſes ſortes d'inclina-
tions ſont attribuées aux eſprits, ſelon
les particulieres influences des Aſtres.
Ainſi nous voyons que les vns ſont
nais à la contemplation, les autres aux
affaires Politiques, les vns à la guerre,
& les autres aux Arts; Cela ſe verifie en-
core par l'exemple des Poëtes, parmy
leſquels, ceux-cy ſont propres à la Sa-
tyre, ceux-là au Poëme Heroïque, ou
ſi vous voulez, à la Comedie, à la Tra-

gedie, & à l'Epigramme. Mais le fonds principal de ce traitté se doit tirer des Historiens les plus prudens; Et non seulement des Eloges qu'on a accoustumé de rendre aux tumbeaux des hommes illustres, mais aussi du corps entier de l'histoire, toutes les fois que telles personnes tiennent le haut du Theatre. Aussi telle representation y estant adioustée, elle semble estre vne description veritable, plustost qu'vne censure de l'Eloge. Telle est dans Tite-Liue celle de Scipion l'Africain, & de Caton l'aisné; Celle de Tybere, de Claudius, & de Neron, dans Tacite: Celle de Septimius Seuerus, dans Herodian; Celle de Louys vnziesme, dans Philippes de Comines; celle de Ferdinand Roy d'Espagne, & de l'Empereur Maximilian, ensemble des Papes Leon & Clement dans Guichardin. Car ces Escriuains ayans tousiours la veuë attachée sur les portraicts qu'ils

ont entrepris de faire de ces Princes, ne font presque iamais point de mention des choses par eux mises à fin, qu'ils n'y adioustent à mesme temps quelques traits sur leur inclination naturelle, & sur leur façon de viure ordinaire. A quoy ils adioustent encore des relations particulieres de la Court de Rome, du Conclaue, des vies des Cardinaux, des Ambassades, & des lettres d'Estat. De ces sujets que nous venons d'alleguer, qui sont assez amples d'eux mesmes, l'on en peut faire des traittez entiers. Or en ce qui regarde les matieres Politiques, nous ne voulós pas, comme c'est l'ordinaire des Historiens & des Poëtes en leurs deuis familiers, que ces characteres soient receus cóme des images entieres de la Politique, mais plustost cóme des lignes simples des images mesmes, qui meslées ensẽble formẽt toute sorte de figures. A ce propos il est bon de sçauoir quel est leur nombre, quelle

leur qualité, & cõment elles dependét les vnes des autres, afin que de cette ſorte l'on face par maniere de dire vne exacte & artificieuſe diſſection des eſprits, & que les inclinations des hommes eſtans miſes en euidence l'on en tire des preceptes & des remedes pour en guerir la foibleſſe.

Or ce ne ſont pas les characteres des eſprits imprimez par la nature, qui doiuent eſtre receus en ce traitté, mais ceux là encore, dont l'entendement ſe rend ſuſceptible par le moyen de l'aage, du ſexe, du pays, de la ſanté, des traits du viſage, & ainſi du reſte: Et ceux là pareillement qui nous tracent la condition des Princes, des Gentils-hommes, des Roturiers, des Riches, des Pauures, des Magiſtrats, des Ignorans, des Heureux, & des Miſerables. Conformément à cela nous liſons dans Plaute, que c'eſt vne eſpece de miracle de voir vn Vieillard

qui ſoit liberal. Sainct Paul ayant à reprendre les Candiots, ſe ſert d'vne façon de parler poëtique, lors que pour monſtrer le naturel de ce peuple: *Ceux de Crete,* dict-il, *ſont touſiours menteurs, comme de mauuaiſes beſtes, & des ventres pareſſeux.* Saluſte remarque que les Princes naiſſent la plus part du temps auec cette inclination, de deſirer les choſes qui ſe contrarient enſemble. Le ſens de ſes paroles eſt tel: *Comme les volontez des Roys ſont ordinairement violentes; ainſi eſtans ſuiettes au changement elles-meſmes ſe font la guerre.* L'obſeruation que Tacite fait là deſſus, eſt que les charges publicques, & les grandes dignitez empirent les inclinations des hommes, bien plus ſouuent qu'elles ne les changent en mieux; Vertu qu'il n'attribuë qu'à vn ſeul Veſpaſien entre les Empereurs Romains. Pindare dict qu'vne fortune ſoudaine & trop fauorable, a cette couſtume d'affoiblir

l'eſprit, & le rendre effeminé: ce qui procede de ce qu'il y en a pluſieurs, *qui n'ont pas l'eſprit aſſez fort pour digerer vn bon-heur qui eſt exceßif.* A ces paroles ſe rapportent en quelque façon celles-cy, tirees des ſainctes lettres: *Que plus nous auons de richeſſes, & moins il y faut attacher sõ cœur*: Par où il nous eſt enſeigné, qu'il n'y a pas tant de peine à ſe maintenir dans vne mediocre fortune, qu'il y en a lors qu'en ſon accroiſſemét elle ſe met à trauailler vn eſprit. Ie ſçay qu'Ariſtote en ſa Rhetorique a faict quelques obſeruations, telles que peuuent eſtre celles dont nous venons de parler, & que pluſieurs autres bons Autheurs l'ont imité. Mais il ne ſe treuuera pas qu'ils les ayent iointes enſemble, & reduites au corps de la *Philoſophie Morale*, bien qu'elles en dependent directement: Ce qui me faict croire qu'ils ne ſont pas moins blaſmables en cette partie, que s'ils vouloient

traitter de *l'Agriculture*, ou de *la Medecine*, ſans cognoiſtre la diuerſité des terroirs, ny celle des complexions ou des habitudes des corps. A quoy neãtmoins nous deuons aſpirer, principalement, ſi nous ne voulons imiter l'effronterie des Empyriques, qui ne daignẽt iamais ſonder la complexion du malade, & n'ont qu'vn meſme remede pour la gueriſon de toute ſorte de maux.

A la doctrine *des Characteres des eſprits* doit eſtre iointe immediatement celle *des affections, & des paßions*, qui ſont proprement autant de maladies de l'ame. Car comme les anciens Politiques parlans des *Democraties*, ont fort à propos *comparé le peuple à la Mer, & les Orateurs aux Vents*; pource que ce ſont eux qui par leurs harangues ſeditieuſes pouſsẽt la plus part du temps à la rebellion les foibles inclinations du vil populaire; qui ſans cela ſe main-

tiendroiét en vn eſtat calme & paiſible : Ainſi la nature de l'eſprit humain ioüyroit d'vne pleine tranquillité, ſi les affections deſreglées ne l'eſbranloient, & n'y mettoient toutes choſes en deſordre; Et c'eſt icy que ie m'eſtóne encore, de ce qu'Ariſtote qui a tant compoſé de liures *de la Morale*, n'a parlé de ces affections qu'en ſes traittez de la Rhetorique, où neantmoins elles ne me ſemblét neceſſaires, qu'entant que les preceptes de l'Art les peuuent eſmouuoir par occaſion. Car pource qui eſt de ſes diſcours *de la Douleur & de la volupté*, ie treuue qu'ils n'appartiennét aucunement à cecy; Et ſans mentir l'on peut dire que de l'vne à l'autre il y a la meſme proportion enuers les affections particulieres, que de la lumiere enuers les couleurs. Or il eſt certain qu'eſcrire de la lumiere en general, n'eſt pas proprement traitter de la nature des couleurs en particulier.

Que s'il faut penetrer plus auant dans cette matiere des *Affections* & des *Paßions*, ie diray que de tous les anciens Autheurs les Stoïciens ont esté les seuls qui y ont trauaillé plus exactement. Et toutesfois encor' y remarquera-t'on le defaut, en ce qu'au lieu d'en traitter les sujets amplement, ils se sont amusez à certaines picoteries, & à des definitions vn peu trop subtiles. Mais pour en parler sainement, ie ne treuue point de meilleurs maistres de cette Science que les Historiens & les Poëtes. Car ce sont eux qui ont accoustumé de nous representer au vif comme quoy il faut esmouuoir les Affections: Comment les adoucir, ou les assoupir: Comment les tenir en arrest, afin qu'elles ne paroissent: Comment les mettre en euidence pour secrettes qu'elles soient: Eux, dis-je, qui nous apprennent leurs diuers effets, eurs reuolutions, leurs contrarietez, &

ainsi du reste. En quoy, certes, ce qui me semble de plus admirable dans la Morale, c'est que par le moyen d'vne affection l'on en peut surmonter vne autre, à l'imitation des Veneurs & des Oyseleurs, dont les vns se seruent des bestes à faire la chasse, & les autres des oyseaux à prẽdre du gibier. Sur ce mesme fondement s'appuye encore l'vsage des recompẽses & des supplices, qu'on establit exprés dans les Republiques bien policées, afin que par le moyen de la crainte & de l'esperance, toutes les autres Passions nuisibles soient estouffées. En vn mot, comme en matiere de la conduite d'vn Estat, vne faction est souuent repoussee, ou du moins tenuë en arrest par vne autre faction, il en aduient de mesme en ce qui touche les secrettes functions de l'ame, & le gouuernement interieur de l'esprt.

L'AVTHEVR

En la conclusion d'vne plus longue Preface.

IL ne m'importe qu'il se treuue des hõmes, qui pour n'exceller qu'en leurs lieux communs, appliquent les Paraboles à toute sorte de sujets vulgaires, sans en rechercher ny la veritable explication, ny les secrettes proprietez. Pour moy ie suis bien contẽt de paroistre apprentif en matiere de choses communes & basses, pourueu que laissant en arriere ce qui de soy-mesme est clair & facile, ie passe à de plus hautes pensées.

LA



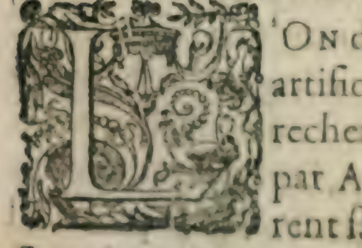
LA SAGESSE MYSTERIEVSE DES ANCIENS

Demonstrée en l'explication Morale de quelques vnes de leurs Fables.

Par Messire FRANÇOIS BACON.

Cassandre, ou la liberté de parler.

I.



L'ON dit que les diuers artifices de Cassandre recherchee d'amour par Apollon, rendirent sans effect la passion de ce Dieu: mais qu'elle ne laisse

pas de l'entretenir tousiours d'espe-
rance iusqu'à ce qu'ayant eu de luy le
don de predire l'aduenir, & tout ce
qu'elle desiroit d'en tirer sous de be-
aux séblans, en fin elle reietta ses prie-
res ouuertemét. Ce qui fut causequ'A-
pollon ne luy pouuant plus oster vne
chose qu'il luy auoit temairement
octroyée, & qui toutesfois allumoit
en luy le desir de s'en venger; pour
n'en courir la reproche d'auoir esté
mocqué par les artifices d'vne fem-
me, s'aduisa d'adiouster au don par
luy faict à Cassandre vne peine qu'il
voulut estre telle, Que ses predi-
ctions, bien que tousiours verita-
bles, ne pourroient induire personne
à s'y arrester: Comme en effect, quel-
ques veritez qu'elle proferast, on ne
la voulut iamais croire. Elle ne l'es-
preuua que trop, l'ors quayant predit
plusieurs fois les ruines de sa patrie, il
ne se treuua personne qui luy prestast

l'oreille, ou qui euſt la moindre creance en ſes paroles.

Cette fable ſemble auoir eſté feinte ſur le ſuiet des remonſtrances ou des conſeils inutilles, & donnez hors de ſaiſon : Car les hommes d'vn naturel reueſche & faſcheux, ne ſe veulent iamais ſoubmettre à Appollon, c'eſt à direà celuy qui eſt Dieu de l'harmonie, pour remarquer & apprendre de luy la melodie des choſe, ou par maniere de dire les tons graues ou ſubtils qui ſe forment de la parole. Or comme il y a diuerſes ſortes d'oreilles, plus ou moins polies & ſçauantes, ou groſſieres & communes; ainſi les temps de parler ou de ſe taire ſont differents. De là vient que les plus prudens, pour bons, & profitables que ſoient les aduis qu'ils donnent, n'aduancent iamais rien auec toutes leurs perſuaſions ? & qu'au lieu de voir reuſſir leurs conſeils, ils haſtent pluſtoſt

la ruine de ceux ausquels ils les donnent. Mais en fin, le succez en est dommageable, & conforme à leur prediction, c'est alors que ceux-cy les tiennent tout à faict pour deuins, & pour hommes qui voyent, comme l'on dict, plus loing que leur nez. M. Caton d'Vticque nous sert d'vn fort bel exemple en cecy. Ce grand homme sceut bien preuoir, ainsi que d'vn lieu haut esleué, la ruine de son pays, ensemble la tyranie qui preceda la conspiration, & finalement les animositez de Cesar & de Pompée, qu'il predit comme vn veritable oracle, long-temps auparauant qu'elles aduinssent; Et cependant tous ses aduis furent plus nuisibles qu'vtiles, & hasterent la perte de sa patrie. Ceceron le remarque assez, & auec vne prudence esgale à son bien-dire ordinaire, lors qu'escriuant à vn

ſien amy, *L'opinion de Caton*, dit-il, *ne me ſemble pas trop mauuaiſe ; & neantmoins elle eſt quelquefois nuiſible à la Republique. La raiſon eſt, pource qu'il parle comme s'il eſtoit en la Republique de Platon, & non pas dans la lie de Romulus.*

Tiphon, ou le Rebelle.

II.

LEs Poëtes ont feint que la Déeſſe Iunó faſchée de ce que Iupiter auoit de ſoy-meſme enfãté Pallas, pria les Dieux qu'il luy fuſt permis encore à elle de pouuoir engendrer toute ſeule, ſans la iouyſſance de ſon mary. Ils diſent là deſſus qu'elle feit ſi bien par ſes importunes prieres, que ſa demande luy fut en fin accordée : De maniere qu'ayant eſbranlé la Terre, de

ce mouuement violent nasquit aussitost Tiphon, monstre grand & horrible, qui fut donné à vn serpent comme à vne nourrice qui eut soing de l'esleuer en son enfance. Mais il arriua depuis que deuenu grand & robuste, il fit la guerre au Pere des Dieux. En ce combat le pauure Iupiter tresbucha sous la force de ce Geant, qui l'ayant chargé sur ses espaules, le transporta en vn païs obscur & loingtain, où il le laissa tout impuissant & mutilé de ses mẽbres, apres luy auoir coupé les principaux nerfs des pieds & des mains, qu'il emporta quant & soy. Peu apres il arriua que Mercure desroba ses nerfs au Geant, & qu'il les rendit à Iupiter, qui s'en estant renforcé, assaillit derechef Tiphon. La premiere atteinte qu'il luy donna fut d'vn coup de foudre, qui luy fit respandre vne grande abondãce de sang, d'où nasquit la venimeuse engeance

des serpens qui sont sur la terre. Là dessus Tiphon voulut mettre son salut en la fuitte ; mais il fut contraint de se laisser cheoir, affoibly du coup qu'il auoit receu ; Ce que voyant Iupiter, il ietta sur luy le Mont Ætna, & ainsi il l'escraza sous le faix de cette Montaigne.

Cette fable a esté inuentée pour estre comme vn symbole de la fortune des Roys, & des Rebellions qu'on voit ordinairement aduenir dans les Monarchies. Car les Roys sont, par maniere de dire, mariez auec leurs Royaumes, comme Iupiter l'est auec Iunon, Mais il aduient aussi la plus-part du temps, que l'habitude qu'ils ont prise à regner, est la chose du monde qui les trauaille dauantage, & qui les reduit plustost à la tyrannie. De maniere que sans se soucier de se tenir à l'aduis ou au commun consentemét de leurs Estats ou de leur Senat, ils veu-

lent tirer tout à eux, & n'engendrer que d'eux-mesmes; c'est à dire que leur intétion est de gouuerner toutes choses à leur plaisir, & d'vne seule puissance absoluë. Cependant tel procedé insupportable à vn peuple, faict qu'il tasche encore de son costé de créer vn Chef, & de l'aggrandir. Or cõme ces menées naissent ordinairement des secrettes intelligences de la Noblesse & des plus grands du Royaume; apres qu'on les a bien dissimulées, l'on tasche de faire sousleuer le peuple, d'où s'ensuit vne certaine tumeur aux affaires, denotée par l'enfance de Tiphon. Les choses reduittes en tel estat se fomentent encore plus par la malignité naturelle du Vulgaire, qui est vn serpent grandement dommageable aux Roys. Comme ces nouueaux troubles ont pris tant soit peu d'haleine & de force, ils aboutissent en fin à vne manifeste Rebellion; Et d'autant que les

maux qui en reuiennent aux Roys & aux peuples sont infinis, elle nous est representée sous l'horrible figure du monstre Tiphon. On luy donne cent testes, pour les diuerses entreprises & les executions qu'elle faict. Les bouches, qui vomissent le feu, denotent les embrasemens ; & les serpens dont elle est enuironnée, demonstrent les maladies contagieuses qui l'accompagnent par tout, principalement dans les sieges des villes. Ses mains de fer signifiẽt les assassinats & les meurtres; ses griphes plus rauissantes que celles de l'Aigle, les extorsions & les voleries. En vn mot tout son corps semé de plumes est vn hierogliphe des apprehensions, & des nouuelles que les Courriers apportent à tout moment. Ces rebellions sont quelquesfois si puissantes, & se fortifient de telle sorte, que les Roys, comme transportez ailleurs par les subiets mutinez, sont

contraints de quitter leurs Trosnes, & leurs meilleures villes, pour se retirer en des lieux obscurs, mesme aux plus loingtaines contrées de leur Royaume, apres auoir perdu leurs principaux nerfs, qui sont l'argent & la Majesté. Mais en fin, quand leur prudence a bien combattu les disgraces de la fortune, ils recouurent leurs nerfs par l'industrie & par la vertu de Mercure; c'est à dire que deuenus affables & reconciliez auecque les volontez & les courages de leurs subiets, ils regaignent souuent par leur moyen vne prompte assistance d'argent, & en eux-mesme vne nouuelle vigueur, de leur propre authorité. Toutesfois ceux qui sçauent ioindre la ruse à la prudence, se gardent fort bien de tenter de rechef la fortune, & d'en venir aux armes. Il est vray, qu'ils sont tousiours attentifs à considerer si par quelque acte memorable, il y a moyen

de ruiner la reputation des Rebelles. Que si leur dessein reüssit, ces mutinez deuenus foibles à l'instant, & tous effrayez se tournent d'abord aux menaces & aux insolences, qui ne sont que sifflemens de serpens. Mais en fin comme ils voyent leurs affaires au desespoir, ils mettent toute leur asseurance en la fuitte, si bien qu'ils commencent à se laisser cheoir ; & c'est alors que les Roys ont beau moyen de leur mettre en queuë vne bonne armée, & de leur courir sus en toute asseurance, pour les accabler comme auec le Mont Ætna par les forces de leur Royaume.

Les Ciclopes, ou les Ministres de la Terreur.

III.

LA Fable raconte que Iupiter voulant punir la felonnie ou la grande cruauté des Cyclopes, les confina premierement au Tartare, ou ils furent enfermez, & condamnez à perpetuité; mais que depuis la Terre fit trouuer bon à Iupiter de les deliurer de cette prison, pour s'en seruir à forger des armes & des machines à son vsage. La chose ne fut pas si tost accordée, que les Cyclopes se mirent à leur deuoir & à preparer des dards & tels autres instrumens de terreur, auec vne continuelle fatigue accompa-

gnée d'vn bruit estrãge, & qui s'ébloit menacer les hommes. Quelque temps se passa là dessus, au bout duquel il aduint vn iour que Iupiter se mit en colere contre Esculape fils d'Apollon, pour auoir par ses medicamens redonné la vie à vn mort. Or d'autant qu'il n'osoit faire paroistre son courroux, pour le peu de sujet qu'il auoit d'estre fasché d'vn acte si charitable & si signalé, il enuoya secrettement contre luy les Cyclopes, qui ne faillirent point à l'heure mesme de s'en despescher à coups de fleches. Cette offence esmeut tellement Apollon, que pour s'en venger, il recourut, comme eux, à ses dards, si bien que Iupiter n'y apportant aucun obstacle, il les tua l'vn apres l'autre.

Cette feinte semble encore regarder les actions des Roys, la coustume desquels est de punir d'abord d'vn rigoureux chastiment les maluersa-

tions de leurs Officiers, en les desmettant de leurs charges, quand ils s'y comportent auec vne seuerité qui se tourne en felonnie. Mais apres les auoir ainsi traittez, ils sont bien aises de les remettre en leur premier dignité, induits à le faire par vn conseil qui vient de la Terre, c'est à dire qui est de soy des-honneste, ramparant, & tiré du profit particulier qui leur en reuient; ne se souciant-nullement que l'execution en soit exacte & cruelle, pourueu que le gaing l'accompagne. Ceux-cy cependant, meschans de leur naturel, & rendus encore plus felons par leurs dernieres disgraces, n'oublient rien de tout ce que la diligence peut requerir en telles affaires, ne sçachant que trop ce que l'on attend de leurs poursuittes. Or comme ils sont peu rusez à se remettte en grace, & trop ardans à l'acquisition d'vne nouuelle faueur; il aduient quelque-

fois, à leur perte, que prenant langue des signes secrets, ou des commãdemens incertains que faict le Prince, ils passent outre en l'executiõ d'vn acte odieux: ce qui est la cause que les Princes affaçans la haine du faict, & bien asseurez de n'auoir iamais faute de tels instruments de meschancetez, les abandonnent intierement, & les laissent entre les mains des parens ou des amis de ceux qu'ils ont mal traittez. Et voyla comme ils sont faicts la proye des accusations & des inimitiez du peuple; tellement qu'on peut bien dire d'eux, qu'ils meurent trop tard, & non pas à tort, cependant que les Roys en ont les acclamations, & les applaudissemens d'allegresse.

Narcisse, ou, l'Amour de soy-mesme.

IV.

LA Nature auoit comblé Narcisse de tant de beautez & de graces, qu'il estoit vn suject d'admiration à tous ceux qui le regardoient. Mais la bonne opinion qu'il se donnoit de soy-mesme à cause de sa beauté, luy faisoit auoir vn dégoust insupportable de toutes choses. Ainsi s'aymant vn peu trop, & au desauantage de tous les autres, qu'il mesprisoit, il se retira dans les forests, pour y mener vne vie solitaire parmy les plaisirs de la chasse, auec quelques vns de ses compagnons qui en estoient idolatres. Desia mesme la Nymphe Echo commençoit

commençoit d'en estre amoureuse, & l'accompagnoit en quelque lieu qu'il allast. Cependant qu'il passoit ainsi sa vie, son Destin le conduisoit d'ordinaire au bord d'vne claire fontaine pour s'y reposer au plus chaud du iour. Ce fut là que voyant à sa perte sa propre image, il se mit à la contempler auec passion. Plus il se miroit dans cette onde, & plus il admiroit sa beauté. Mais en fin ne se pouuant lasser de regarder son portrait, l'excez du plaisir qu'il prit le fit deuenir immobile, tellement qu'il fut changé en la fleur appellée de son nom. Or cette mesme fleur s'espanouit au commencement du Printemps : & l'on tient qu'elle est consacrée aux Dieux infernaux, comme à Pluton, à Proserpine, & aux Eumenides.

Cette fable represente le succez & le naturel de ceux qui de la beauté du corps, ou de telle autre qualité, dont la

seule Nature les a douez, & non leur propre industrie, en tirent vn sujet de s'aymer eux-mesmes auec vne passion excessiue Aussi voit-on ordinairemét que les esprits qui en sont là reduits, ne s'employent gueres volontiers au bien du public ny aux affaires Politiques. Toute la raisó que i'en puis alleguer est, que dãs l'estat de la vie qu'ils menét, il leur aduient souuent d'estre bafouez & tenus à mespris : De maniere que se voyans ainsi mocquez, ils se troublent & s'auilissent. C'est pourquoy la plus-part du temps ils se retirent aux champs, pour y mener vne vie solitaire & priuée, auec quelques-vns de ceux qui ont accoustumé de les courtiser, & qui, pareils à la Nymphe Echo, les flattent en tout ce qu'ils disent, & les secondent tousiours, auec vne complaisance de paroles. Cependant ceux-cy gastez & rendus encore plus vains, tant par la

conuersation de telles personnes, que par leur façon de viure, demeurent comme esperdus & rauis dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux mesme. De cet amour propre se forme en eux vne extreme faineantise, & vn assoupissement qui les saisit de toutes parts, & les engourdit si fort, que toute la viuacité de l'esprit les abandóne aussitost : Et voyla pourquoy les hommes de cette humeur sont fort à propos comparez aux fleurs du Printemps. La raison est, pource que tels esprits fleurissent & sont en estime en leurs commencemens: Mais depuis qu'ils viennent sur l'aage, ils ne font que languir ; si bien que tout l'espoir qu'on s'est donné d'eux se perd & s'esuanouit. A cecy se rapporte encore, que la fleur susdite est vouée aux Dieux infernaux, pour monstrer que les hommes de cette estoffe ne sont bons à rien. Car les Anciens

auoient accouſtumé de conſacrer aux Ombres & aux Deïtez infernales tout ce qui ne portoit aucun fruict, & qui ne faiſoit que paſſer, comme le vaiſſeau, qui voguant en pleine mer, fend les vagues legerement, & ſans laiſſer aucune trace de la route qu'il tient.



Styx, ou, les Conuentions.

V.

TOVTES les fables ſont pleines de cet vnique ſerment dont les Dieux celeſtes auoient accouſtumé de s'obliger, quand ils vouloient qu'aucun lieu ne leur reſtaſt à la repentance. Par ce ſerment ils n'inuoquoient point de Majeſté du Ciel, ny

point d'attribut diuin, mais bien le seul Styx, qu'ils feignoient estre vn certain fleuue d'Enfer, qui serpentant par la Cour de Dis, y rouloit ses ondes, & tournoyoit en diuers endroits. C'estoit la seule formalité qu'ils obseruoient en iurant, hors laquelle nul autre serment ne leur sembloit inuiolable ny ferme. Que si quelqu'vn y contreuenoit, il encouroit le nom & la peine de Pariure, que les Dieux redoutoient sur toute autre chose; outre que durant quelques années il estoit banny des festins & des assemblées des Dieux.

Cette fable a ie ne sçay quel rapport auec les accords & les traictez que les Princes font d'ordinaire, où la Verité ne faict voir que trop clairement, que les conuentions confirmées par quelque serment & solennité que ce soit ne sont gueres fermes. Tellement qu'on peut bien dire que tels

sermens se pratiquent plustost par vne certaine monstre d'honneur, de reputation, & de compliment, que pour vn tesmoignage de foy, d'asseurance & de veritable effect. Que si mesme on y adiouste les liens de la parenté, comme de certains sermens de la nature, ensemble les reciproques merites, cela n'empesche point que parmy plusieurs tous ces liens ne se treuuent inferieurs à l'ambition, au particulier interest, & à la licence de commander. Telle chose est d'autant plus facile, qu'il est bien aysé aux Princes de couurir ensemble leur conuoitise, & d'authoriser le peu de sincerité de leur foy par diuers pretextes, & par de belles apparences, comme n'ayans à rendre compte à personne qui leur serue d'arbitre. Par ainsi il ne leur reste qu'vn propre & seul fondement de bonne foy, laquelle ne consiste point en aucune Deïté celeste, mais

bien en la necessité (qui est aux Grands vne puissante Deesse) ensemble au danger que peut encourir leur Estat, & en la communication du profit particulier. La Necessité nous est grádement bien representée par le Styx, fleuue fatal, & qu'on ne peut repasser. Ce fut le Dieu qu'inuocqua l'Athenien Iphicrates en la conclusion de la paix qu'il fit auec les Lacedemoniens. Or d'autant que luy seul profera tout ouuertement ce que plusieurs autres s'imaginoient en l'esprit, sans dire mot, il ne sera pas hors de propos de rapporter icy ses propres paroles. Ce grand homme s'aduisant que les Lacedemoniens ne faisoient qu'inuenter & proposer vne infinité de ruses, de loix, & de diuers liens, pour estreindre & arrester les conditions de paix, se mit à parler ainsi : *L'on ne peut, ô Lacedemoniens, trouuer qu'vn seul lien parmy vous, n'y esta-*

blir qu'vne seule asseurance; que nous tiendrons pour inuiolable, si vous nous asseurez, de nous auoir accordé & remis entre les mains des choses qui vous ayent osté le pouuoir d'offencer autruy, quand mesme vous en auriez toute la volonté qu'on sçauroit dire. Cela monstre assez que s'il n'y a plus de lieu à l'offence, ou si des accords & des articles rompus s'ensuit vn peril euident de perdre l'Estat, ou de l'amoindrir, ensemble le reuenu du public, l'on peut bien en fin estimer tels accords inuiolables & saincts, ou pour mieux dire, confirmez comme auec vn serment presté sur le fleuue Styx, cependant qu'on est en vne perpetuelle apprehension d'estre banny pour vn temps du banquet des Dieux; soubs lequel nom les Anciens nous ont voulu signifier les prerogatiues & les raisons d'vn Estat, ensemble l'abondance & le bon-heur qui peuuent l'accompagner.

Pan, ou, la Nature.

VI.

LEs Anciens voulant representer la Nature, l'ont fort exactement descritte sous la personne de Pan: & toutesfois ils ne parlent point de la genealogie de ce Dieu. Les vns luy donnent pour pere Mercure, & les autres luy attribuent vne extraction bien differente. Car ils disent que Penelope s'estant abandonnée à la passion de tous les Amans qui la recherchoient, engendra Pan leur commun enfant, pour estre né de ce messlange d'accouplemens. Cette mesme opinion a sans doute donné sujet à quelques vns des plus modernes d'approprier au nom de Penelope l'ancienne

fable de Pan ; chose qui n'est que trop commune à plusieurs, dont la coustume est de rapporter les vieilles narrations aux personnes & aux noms de plus fresche memoire, sans s'aduiser de la grande absurdité qui s'en ensuit, comme l'on peut remarquer icy pour deux raisons ; l'vne, que Pan, Dieu fort ancien, estoit long-temps auant Vlysse ; & l'autre, que si quelque particuliere vertu rendoit Penelope recommandable, c'estoit sans doute sa chasteté. Il ne faut non plus oublier icy la troisiesme generation qui s'attribuë au Dieu Pan, à sçauoir qu'il nasquit de Iupiter & d'Ibrie, qui signifie iniure ou affront. Mais de quelque façon qu'il ait esté engendré, on luy donne pour sœurs les trois Parques. Les Anciens le peignoient auec des cornes aigues qui s'esleuoient vers le Ciel, tout velu par le corps, & portát la barbe longue. Il estoit my-hóme &

my-beste depuis le haut iusques en bas, & auoit des pieds de chevre. Pour marque de sa puissance, il portoit en sa main droicte vne fluste à sept tuyaux ; en la gauche vne houlette recourbée par le haut bout, & se couuroit de la peau d'vn Leopard. Entre les plus honnorables charges qu'on luy donnoit, il se pouuoit vanter d'estre le Dieu des Chasseurs, des Bergers, & de tous les villageois en general. Luy-mesme presidoit encore aux Montaignes, & apres Mercure estoit le second messager des Dieux. Les Nymphes le recognoissant pour leur Chef, ne cessoient de sauteller & danser tout autour de luy. Auecque cela les Satyres le courtisoient d'ordinaire, principalement les plus vieux d'entr'eux, appellez Silenes. I'obmets le pouuoir qu'il auoit de trauailler les esprits de certaines terreurs superstitieuses & vaines, qu'on nommoit au-

trement *Paniques* pour ce mesme su-
jet. Les effects de son courage & de
sa vaillance ne furent pas en grand
nombre. Il deffia Cupidon à la lutte,
qui le veinquit, & print dans ses
rhets le Geant Tiphon. L'on raconte
encore de luy que sa bonne fortune
voulut, qu'allant à la chasse il descou-
urit la Deesse Ceres, laquelle surpri-
se de regret & de fascherie à cause du
rauissement de Proserpine, auoit grá-
dement mis en peine tous les Dieux,
qui pour la chercher s'estoient sepa-
rez l'vn de l'autre. Ayant eu l'asseu-
rance de se dire aussi grand Musicien
qu'Apollon, il fut declaré victorieux
par Midas, à qui des oreilles d'asne fu-
rent données secrettement, pour pu-
nition d'auoir faict vn iugement
si iniuste & si temeraire. L'on ne
raconte pas beaucoup de choses
des Amours de Pan; de quoy ie m'e-
stonne d'autant plus, qu'entre les

Dieux à peine s'en treuuoit il vn seul qui ne fust de cõplexion amoureuse: tout ce qu'on en dit, c'est qu'il ayma la Nymphe Echo(& mesme qu'il la tint pour sa femme) ensemble vne autre Nymphe appellée Siringue; & que Cupidó l embarqua dãs cett'amour pour se venger de la hardiesse qu'il auoit prise de le deffier à la lutte. C'est merueille qu'il n'eut aucuns enfans, puisque l'ordinaire des Dieux, principalement des masles, est d'estre feconds. Il est vray qu'on luy donnoit cõme pour fille vne certaine *Iambe*, qui souloit entretenir ses hostes auecque des contes faits à plaisir, pour les inciter à rire; mesmes quelques-vns tenoiẽt qu'il auoit eu cette fille de sa femme Echo.

Dans toutes les anciennes fables, ie n'en treuue point de plus excellente que cette-cy, ny qui soit pleine de plus de secrets & de mysteres de la Nature: Par le nom de Pan nous est representée l'vniuerselle generalite des choses;

ou, ſi vous voulez, cette meſme Nature dont nous venons de parler. Les Philoſophes n'ont iamais que deux opinions touchant ſon origine, comme en effect ils n'en ſçauroient auoir dauantage. Car il faut de neceſſité qu'elle procede ou de Mercure, qui eſt le *Verbe diuin*, ou des confuſes ſemences des choſes. Pour le regard du premier, outre que les ſaincts Eſcrits n'y mettent aucune doute, les Philoſophes ne le nient non plus, ceux-là principalemét dont les argumens ont approché de la Diuinité de plus prés. C'eſt vne maxime infaillible, que tous ceux qui ont mis vn principe aux choſes, l'ont raporté à Dieu, ou du moins que luy donnant vne matiere, ils l'ont eſtimée diuerſe en puiſſance. De maniere que tout ce different aboutit à vne telle diſtribution, à ſçauoir que le monde a pris ſon origine de Mercure, ou bien de tous les Amoureux ou Riuaux.

Il chantoit, curieux, comme en vn profond vuide
Se pouuoient aſſembler les ſemẽces des corps,
Des ames, de la terre, & de la mer liquide,
Puis, comme deſlians leurs incognus reſſors
Ils venoient à s'vnir pour animer l'eſſence
De ce grand Vniuers, & luy donner naiſſance.

La troiſieſme generation de Pan eſt telle, qu'il ſemble comme l'on dict, que les Grecs ayent eu le vent des myſteres des Iuifs, par le moyen des Egyptiens, ou que la cognoiſſance leur en ſoit venuë par quelque autre voye: C'eſt icy qu'en ce qui touche l'eſtat du monde, ie le conſidere, non en ſa pure naiſſance, mais tel qu'il fut apres la cheute d'Adam, à ſçauoir ſubiet à corruption & à peché; ſuiuant quoy l'eſtat dont ie parle ſe peut appeller en certaine façon creature de Dieu & du peché meſme. Les trois differentes generations de Pan peuuent encore

ſembler veritables, ſi l'on en faict vne diſtinction, qui ſoit conforme aux temps & aux choſes. Car ce Pan, tel que nous le contemplons maintenãt, & à qui nous deferons plus d'honneur qu'il n'eſt requis, prend ſon origine du *Verbe diuin*, moyennant la matiere confuſe, la *preuarication*, & la corruption s'y faiſans vne entrée au dedans. Or c'eſt auec beaucoup de raiſon qu'on luy donne pour ſœurs les Deſtinées & la Nature des choſes. Car c'eſt la liaiſon des cauſes naturelles qui attire auec ſoy la naiſſance, la durée, la fin, la decadence, les eminences, les defauts, & l'heureuſe iſſuë des choſes, ou finalement tout ce qu'on tient leur arriuer par la volonte du deſtin. L'on attribuë encores au monde les cornes, qui ſont d'ordinaire plus larges par le bas, & plus aigues par le bout. Cela nous apprend qu'en quelque choſe que ce ſoit, il n'eſt point de Nature

qui

qui n'aboutisse en poincte & en pyramide: Par exemple les Indiuidus, comme infinis, se r'assemblent auec les Especes, qui sont encore plusieurs en nombre; les Especes montent par apres iusques aux Genres, qui s'esleuans au dessus se resserrent plus generalement, si bien qu'il semble à la fin que la Nature se reduise toute en vn corps. Or ie ne pense pas qu'on s'estonne si les cornes de Pan s'auoisinét des plus hautes nuës, si l'on considere que le sommet de la Nature, ou plutost les Idées vniuerselles paruiennent en certaine façon aux choses diuines, & qu'il n'est pas difficile de passer bientost de la Metaphysique à la Theologie naturelle. Disons encore, que c'est auec beaucoup de gentillesse, & de verité qu'on depeint le corps de la Nature tout velu, à cause des rayons des choses, qui en sont comme les poils. Car toutes les choses du monde ont

leurs rayons, les vnes plus, & les autres moins. Cela se descouure assez clairement en la puissãce visuelle, & en châque vertu qui opere vn peu de loing, de qui l'on peut dire veritablement qu'elle darde ses rais par dehors. Mais entre les poils du Dieu Pan, ceux de sa barbe paroissent fort lõgs, pour monstrer que les rayons des corps celestes penetrent mieux, & qu'ils operent de beaucoup plus loing que ceux de tout autre corps. De là vient que le Soleil nous semble barbu, quand il eslance icy bas quelques vns de ses rayons, en perçant le nüage qui s'oppose à sa clarté. La Nature nous est aussi representée par deux formes, pour la difference qu'il y a des corps superieurs aux inferieurs. Les superieurs sont à bon droict denotez sous vne figure humaine, tant à cause de leur beauté & de l'esgalité de leurs mouuemens, que pour la constance & l'empire qu'ils

ont ſur la terre, & ſur les choſes terreſtres. Quant aux inferieurs. il leur doit ſuffire d'eſtre peints en beſtes irraiſonnables & brutes, puis qu'ils n'ont rien de reglé, outre que ce ſont les corps celeſtes qui les gouuernent. Or ceſte meſme deſcription du corps appartient à la participation des Eſpeces, veu qu'on ne peut dire d'aucune Nature qu'elle ſoit ſimple, mais bien qu'elle participe de tous les deux. Ainſi nous voyons que l'homme a je ne ſçay quoy qui tient de la beſte ; comme celle-cy a je ne ſçay quoy de commun auec la plante, & la plante vne partie du corps inanimé; ce qui monſtre aſſez qu'il n'eſt rien dans le monde qui n'ait deux formes, & qui ne ſoit composé de l'eſpece ſuperieure & de l'inferieure. Quãt à l'Allegorie des pieds de cheure, ie treuue qu'elle eſt fort ſubtile, à cauſe du mouuement des corps celeſtes aux parties ſuperieures de l'air &

du Ciel. Car comme la chevre eſt vn animal diſpos à monter, & qui grimpe d'ordinaire ſur les rochers, y ſautelant à petits bonds; les choſes deſtinées au globe inferieur en font de meſme, auec vne merueilleuſe viſteſſe, comme il eſt aiſé de remarquer aux nuées, & dans les autres Meteores. Les enſeignes de l'harmonie & de la Souueraineté que le Dieu Pan porte en ſes mains, ne ſont pas ſans vn myſtere particulier. Par ſa fluſte à ſept tuyaux il faut entendre le concert & l'harmonie des choſes; ou pluſtoſt, la concorde, composée d'vn meſlange de contraires accords, & cauſée par le mouuement des ſept Eſtoilles errantes. Sa houlette eſt grandement bien appropriée aux voyes de la Nature, qui ſont en partie tortuës, & droictes: Mais ſur tout ce qu'il y a de courbé dans les parties d'enhaut monſtre que les œuures de la Prouidence diuine ſe font dans

le monde par diuers tournoyemens, & qu'à telles fois, lors que nous attendõs le succez de quelque affaire, nous en voyõs reüssir vn autre, à laquelle nous ne pensons nullement: comme il aduint en la vente de Ioseph en Egypte, & ainsi des autres. Nous espreuuons ordinairement dans les Estats Politiques, que ceux qui les veulent gouuerner auec la prudence requise, ont recours à diuers pretextes, & à certaines voyes obliques, par le moyen desquelles ils ne laissent pas de faire pour le peuple tout ce qu'ils iugent luy pouuoir estre profitable & vtile; ce qui nous apprend qu'il n'est point de Sceptre ny de baston pour vn symbole d'Empire, qui veritablement ne se plie & ne se recourbe par le haut bout. L'on a feint que le manteau de Pan estoit d'vne peau de Leopard, semé de petites taches, pour monstrer que le Ciel est embelly d'Estoilles, la mer de

diuerses Isles, & la terre de fleurs. D'ailleurs, les choses particulieres ont accoustumé d'estre diuerses autour de la surface, qui leur sert comme de toict. L'office de Pan ne se pouuoit proposer ny expliquer plus au vif qu'en le faisant Dieu des Chasseurs. La raison que i'en donne est, que toute action naturelle, tant le mouuement que le progrez, ne sçauroit mieux estre comparée qu'à vne chasse. Les Arts & les sciences chassent apres leurs propres œuures, & les desseins des hómes ont pareillement leurs pretentions, & leur fin. En vn mot l'on peut dire à bon droict que les actions naturelles vont toutes à la chasse, lors que par des moyens artificieux & subtils, elles cherchent ce qui peut contenter leur goust; ensemble les plaisirs & les delices du corps:

Le Lyon suit le Loup, & le Loup va chassant

La chevre trop lasciue, &c.

L'on tient que Pan est le Dieu de tous les Laboureurs en general, pource qu'en leur maniere de viure, ils sont les hommes du monde les plus conformes à la Nature, qui tout au contraire est corrompuë dans les villes, & à la Cour des Grands Roys, par vn excez de desguisemens & d'affetteries. Ce dire du Poëte le demonstre, lors que parlant de la fille encore ieune & à marier, il dict,

Qu'elle a de soy la plus petite part.

Or l'on attribuë plus particulierement au Dieu Pan le gouuernement des Montaignes, pource que la Nature des choses se descouure mieux des lieux haut-esleuez, que des basses vallées; si bien que tels lieux sont les plus propres à la contemplation. De dire maintenāt que Pan est apres Mercure vn second Messager des Dieux, c'est vne Allegorie toute diuine; estant ve-

ritable qu'apres *le Verbe diuin* la forme de cet Vniuers entonne les loüanges & les grandeurs de la Sapience diuine. Ce Cantique du Royal Prophete le tesmoigne assez:

Les Cieux vont publiant la gloire du grand Dieu,
Et le Firmament dict; Ie suis la creature,
Et l'œuure de ses mains, &c.

Les Nymphes font passer le temps au Dieu Pan, c'est à dire les Ames: car les delices du monde sont les ames des viuans, & luy-mesme est leur conducteur. Nous voyons aussi que les choses suiuent leur inclination naturelle, comme leur Chef, autour duquel elles dansent l'vne apres l'autre, auec vne infinie diuersité conforme à leur propre coustume, sans mettre iamais aucune fin à leur mouuement. Quelque part où se puisse transporter cette Nature, signifiée par le Dieu Pan, elle est tousiours accompagnée des Satyres & des

Silenes, c'est à dire de la Ieunesse, & du dernier aage. Car il n'y a rien dans le monde qui ne se laisse flestrir à la fin, apres auoir poussé les rejettons de sa premiere vigueur: De maniere que si quelqu'vn regarde de bien prés, comme vn second Democrite, les affectiós de l'vn & de l'autre aage, il les treuuera possible aussi ridicules que celles des Satyres & des Silenes. Quant à la doctrine, qui nous est proposée touchant les terreurs Paniques, elle me semble inuentée auec beaucoup de prudence. Il n'y a celuy qui ne sçache que tous les hommes en general tiénent de la Nature vne certaine crainte & vne apprehension de la vie, ou de l'essence qu'on appelle *Conseruatrice*, capable d'effacer & de bannir tous les maux qui leur peuuent suruenir. Il est vray, neantmoins que cette mesme Nature ne sçait tenir aucune mediocrité, veu que ce luy est vne chose ordinaire de messer

ensemble les apprehensions profitables, & les terreurs inutiles & vaines. C'est pourquoy si des yeux de l'ame on pouuoit penetrer bien auant dans la nature des choses, on les treuueroit toutes pleines de telles erreurs, principalement les affaires humaines, lesquelles durant l'affliction & l'aduersité ne manquent iamais d'estre fort trauaillées d'vne certaine superstition, qui ne peut mieux estre comparée qu'à vne terreur Panique. Par l'audace de Pan, qui fut si hardy que de deffier Cupidon au combat. Les Poëtes nous ont voulu representer, que la matiere a je ne sçay quelle inclination, & vn certain appetit à ruïner le monde, & à le reduire à son ancien Chaos ; mais que l'extreme cõcorde, ou l'vnion des choses, denotée par l'Amour, ou par le Dieu Cupidon, tient cette violence en arrest, & la contraint de ne point sortir des bornes ny hors de l'ordre re-

quis;tellement que c'est vn grand bien pour les hommes & pour les choses du monde, qu'en ce combat le Dieu Pan demeure vaincu. A cecy se rapporte encore ce qui aduint à Tiphon, lors qu'il se treuua pris dans les rets. Car quelques grandes & extraordinaires que puissent estre les choses, veu que Tiphon signifie tumeur, soit que la terre, les mers, & les nuages viennent à s'enfler, rien n'empesche que la Nature n'enueloppe en des filets indissolubles, les superfluitez de ces corps, & qu'elle ne les lie comme vne chaine de diamans, afin qu'ils ne sortent point hors de leurs bornes. Pour le regard de ce qu'on attribuë à ce Dieu, qu'allant à la chasse, le bon heur voulut pour luy seul qu'il treuuast la Deesse Cerés, & que tous les autres Dieux ne la peurent iamais rencontrer, quelque deuoir qu'ils en fissent, cela contient vn aduis grandement

veritable & prudent, à sçauoir que ce n'est pas des Philosophes comme des plus grands Dieux, dont il faut attendre l'inuention des choses vtiles, & bien-seantes à la vie, quand mesme ils employeroient à cet effect toutes les forces de leur esprit: mais seulement du Dieu Pan, c'est à dire de la subtile experience & de la cognoissance vniuerselle de l'Estat du monde; inuention qui n'aduient la plus part du temps, que par accident, & comme en chassant. Par le deffy de Pan & d'Apollon en l'Art de la Musique, & par ce qui en aduint, n'ous est enseignée cette salutaire doctrine; Qu'il est impossible que celuy qui a trop bonne opinion de soy-mesme, & qui se iette hors des limites, puisse resserrer des liens de sobrieté la raison & le iugement humain. Car il faut remarquer icy, qu'il y a deux sortes d'harmonie ou de Musique; l'vne de la prouidence

diuine, & l'autre de l'humaine raiſon. Le gouuernement des choſes du monde, & les plus ſecrets iugemés de Dieu, ſonnent à l'entendement humain, ou pour mieux dire, aux oreilles des mortels, ie ne ſçay quoy de rude, & de diſcordant. Or bien que cette ignorance ſoit auec beaucoup de raiſon declarée par des oreilles d'aſne, il eſt vray neantmoins qu'on les porte ordinairement en cachette, & non pas en public; d'où vient que le groſſier populaire ne peut ny voir ny remarquer la difformité de tels iugemens. Bref, il ne faut pas s'eſtonner, ſi l'on a dit que le Dieu Pan n'aymoit que la Deeſſe Echo, pour monſtrer que le monde iouït de ſoy-meſme, & en ſoy de toutes les autres choſes. Et comme celuy qui ayme, ne deſire que de iouïr; le deſir n'a point de lieu, où l'abondance ſe treuue; Voila pourquoy le mōde comme content de ſoy-meſme eſt ſans

amours, & sans desirs de iouïr, si ce n'est possible qu'il ayme le Discours, representé par les Nymphes, & par l'Echo, ou, s'il est plus exact, par Syringue. Or entre les plus excellentes parties de la parole, l'on choisit la seule Echo pour la marier auec le monde. Aussi est-elle la vraye Philosophie, qui repete fidellement les paroles de l'Vniuers, qui escrit ce que sa bouche luy dicte, & qui n'estant qu'vne ressemblance, & vne reflection de luy-mesme, n'y adiouste rien du sien, & ne fait seulement que reïterer les mots apres luy. Il appartient encore à la perfection & au merite du monde de ne faire aucuns enfans, estant veritable que le monde engendre, quant à ses parties; mais pour le regard de son tout, comme quoy peut-il engendrer, si hors de luy-mesme il ne se treuue aucun corps? Touchant sa fille putatiue appellée *Iambe*, c'est vne certaine

addition à la fable, sagement inuentée pour representer les Sciences, qui agissent autour de la nature des choses, & s'estendent par tout en quelque temps que ce soit; mais qui sont en effect inutiles, & comme autant d'enfans exposez; tantost plaisantes, à cause de leur cajollerie, & quelquesfois aussi fascheuses & importunes.

Persée ou la Guerre.

VII.

LA fable dict que Persée eut commandement de la Déesse Pallas d'aller couper la teste à Meduse, qui causoit plusieurs grands degasts aux peuples d'Occident dans les dernieres contrées d'Espagne. Car ce Monstre estoit si felon & si horrible, que par sa veuë il changeoit les hommes en pierres. Or d'autant que toutes les autres Gorgonnes estoient invulnerables, & Meduse seule subiette à la mort, Persée s'apprestant à vne si genereuse entreprise, receut des Dieux des armes & des presens. Mercure luy donna ses talonnieres, Pluton son heaume, Pallas son bouclier & son miroir. Ainsi quoy

quoy qu'il fust assez bien pourueu de forces, au lieu d'attaquer Minerue de plein abord, il tourna ses pas vers les Grecs. Celles-cy estoient encore sœurs des Gorgonnes, mais nées d'vne autre mere, & dés leur naissance venuës au monde auec les rides au front, & toutes chenuës. Elles n'auoient seulement qu'vne dent & vn œil, dont elles se seruoient en commun. Quand quelqu'vne de leur troupe vouloit sortir selon l'occurrence, elle souloit prendre cet œil auec cette dent, & à son retour elle posoit l'vn & l'autre. Elles presterent donc leur dent & leur œil à Persée; qui s'estimant alors bien armé s'en alla droit à Meduse pour l'assaillir. Celuy fut vn grand aduantage de la treuuer endormie; & toutesfois la peur qu'il eut qu'elle s'esueillast luy osta l'asseurance de la regarder; De maniere que luy tournant le dos, & tenant sa veuë attachee sur le miroir

de Pallas, il approcha cette Gorgonne, & luy couppa la teste d'vn coup qu'il luy deschargea dessus. Du sang de Meduse ainsi respandu nasquit aussi tost le cheual Pegase, ayant des aisles sur les deux flancs. Persée attacha depuis le chef de Meduse à l'Escu de Pallas, qui retint tousiours cette force occulte, de rendre esperdus, & comme hors d'eux-mesmes tous ceux qui le regardoient.

Il ne faut point mettre en doute que cette fable n'ayt esté inuentée, pour monstrer la discretion & la prudence requise à faire la guerre. Elle nous propose trois preceptes grandement profitables & graues, ou comme venus du conseil de Pallas, touchant la deliberation & la resolution qu'il faut suiure en l'entreprise de quelque faict d'armes. Le premier est, qu'aucun ne se doit trop mettre en peine de subiuguer les peuples voisins, attendu

qu'il y a difference entre accroiſtre le patrimoine & l'Empire. En ce qui touche les particulieres poſſeſſions, il eſt certain qu'on y peut eſtre induict par le facile accez des terres voiſines. Mais quand il eſt queſtion d'eſlargir les bornes d'vn Empire, il faut auoir plus d'eſgard au profit qui en reuient, & à l'occaſion de faire la guerre, que non pas aux confins, quelques proches qu'ils puiſſent eſtre. Ainſi les Romains s'eſtoient bien à peine ouuert vn paſſage au delà la Ligurie du coſté de l'Occident, quand par la force des armes & de leur Empire, ils auoient deſia ſubiugué les Prouinces de l'Orient iuſques aux limites du Mont Taurus. Le ſecond precepte conſiſte à prendre vn extreme ſoing, pour cognoiſtre ſi les cauſes de faire la guerre ſont honorables & iuſtes. C'eſt le vray moyen de rendre enſemble les ſoldats prompts à combattre,

& les ſubjects touſiours preſts à contribuer aux deſpenſes qui ſont neceſſaires. Par cette meſme voye on ſe donne vne entrée aux alliances, qui eſt grandement aduantageuſe & facile, outre que pluſieurs commoditez en reuiennent. Or il n'y peut auoir de plus iuſte pretexte d'eſmouuoir la guerre, que l'intention d'exterminer la tyrannie ſous laquelle le peuple gemit, deſtitué de vigueur & de force; comme ſi le regard de Meduſe l'auoit terraſſé. Le troiſieſme enſeignement ſe tire de ce qui eſt adjouſté à la fable, auec vne merueilleuſe prudence, à ſçauoir que Perſée n'aſſaillit que celle des Gorgonnes (par leſquelles nous eſt repreſentée la guerre) qui eſtoit ſujette à la mort. Cela nous apprend, qu'il ne faut iamais entreprendre vne guerre, qu'auparauant on ne ſçache bien le moyen de l'acheminer à ſa fin. Auſſi Perſée n'entrant point en des eſpe-

rances de si large estenduë, & comme infinies, fit prouision de tout ce qu'il iugea necessaire pour le duel qu'il s'en alloit faire, & sembla tirer la bonne fortune auecques soy : Car il fut doüé de la vistesse de Mercure, du profond conseil de l'Orque, & de la prouidence de Pallas. Or ie treuue encore fort à propos de remarquer que ses aisles estoient entées à ses pieds, & non pas à ses espaules, pour monstrer que la dexterité n'est pas tant requise aux premieres entreprises de la guerre, qu'à celles qui suiuent, & à la necessité de les secourir. La plus grande & plus ordinaire faute qu'on puisse faire en matiere de guerre, aduient lors que les poursuittes & les forces du secours ne correspondent point à la promptitude, ny à la dexterité des commencemens. Bref, le heaume de Pluton laissé à part (qui souloit rendre les hommes inuisibles, ce qui est vne parabole assez

de ſoy) il me ſemble que la prouiden-
ce eſt auec beaucoup d'eſprit diuiſée
du bouclier & du miroir: Car il ne faut
pas que l'homme ſe ſerue ſeulement
de cette prouidẽce, qui repouſſe com-
me vn eſcu les coups qui luy ſont por-
tez, mais bien de cette autre encore,
par le moyen de laquelle, comme auec
le miroir de Pallas, les forces, les con-
ſeils, & les deſmarches de l'ennemy ſe
mettent en euidence. C'eſt pourquoy
quelque fort & courageux que fuſt
Perſée, il recognut bien que pour en-
treprendre la guerre, il luy manquoit
ie ne ſçay quoy de grande importan-
ce; ce qui fut cauſe qu'il s'en alla treu-
uer les Grees. Par celles-cy ſont de-
nottées les trahiſons, ou les ſœurs des
guerres, qui neantmoins n'ont rien
de legitime, veu que les guerres teſ-
moignent vne grandeur de courage,
& les trahiſons vn effect de baſſeſſe &
de laſcheté. Auſſi les inquietudes &

les continuelles apprehensions qui accompagent les traistres, nous sont fort gentiment denotées par la naissance de ces mesmes Grees, qui vindrent au monde chenuës & vieilles. D'ailleurs, les forces des traistres deuant qu'aboutir à vne manifeste rebellion, consistent ou en l'œil, ou en la dent; pource que toute action des subjects, qui ont du mescontentemét & de la mauuaise volonté, a cela de propre de regarder de loing & de mordre. De plus, l'vsage de cet œil & de cette dent, semble estre commun, pource que les desseins des traistres passent entre eux, & courent de l'vn à l'autre. Ils n'ont tous qu'vne dent, quand ils veulent mordre, & chantent tousiours vne mesme notte: tellement qu'il n'en faut ouyr qu'vn seul, pour sçauoir tout ce que les autres veulent dire. Persée fit donc bien de gagner ces Grees, afin qe'elles l'accommo-

dassent de cet œil & de cette dent: de l'œil, pour espier de loing; & de la dent, afin de semer de faux bruits, de causer des inimitiez, & d'irriter les courages des hommes. Apres tous ces preparatifs s'ensuiuit l'action militaire, pour l'execution de laquelle il treuua Minerue endormie; ce qui nous apprend qu'vn guerrier bien aduisé doit prendre son ennemy au despourueu, & sur le poinct qu'il se deffie le moins, quād il s'estime l'homme du monde le plus asseuré. C'est alors que le miroir de Pallas luy est grandement necessaire, pource que plusieurs, deuant que s'engager aux dangers, peuuent auec attention & subtilité penetrer dans les resolutions de l'ennemy. Mais l'vsage de ce miroir est principalement requis à l'instant de ce mesme peril, afin de voir l'estat du danger, & de ne se laisser esblouyr à la crainte; ce qui nous est figuré par le regard de Persée de-

ſtourné du chef de Meduſe. La guerre eſtant ainſi miſe à fin, deux principaux effects s'en enſuiuent. Le premier eſt la generation, ou la naiſſance de Pegaſe, qui eſt vn ſymbole aſſez euident de la Renommée, qui vole de toutes parts, & s'en va publiant les louanges de la Victoire. Le ſecond depend de la teſte de Meduſe, attachée au bouclier de Pallas, qui eſt vne eſpece de ſecours ſi excellent, qu'il n'a point ſon pareil; eſtant veritable qu'vne ſignalée entrepriſe, & vn memorable faict d'armes heureuſement conduit à ſa fin, ſuffiſent enſemble, pour tenir en arreſt tous les deſordres des ennemis, & pour rendre la mal-vueillance aſſoupie.

Endimion, ou, le Faucrit.

VIII.

L'On dit que la Lune amoureuſe du berger Endimion vſoit d'vne plaiſante inuention pour le voir. Car s'eſtant aduiſée qu'il repoſoit d'ordinaire en vne certaine grotte que la Nature auoit taillée dans les rochers Larmiens, elle deſcendoit du Ciel à diuerſes fois, puis y remontoit apres auoir donné maints baiſers à ſon fidele Berger. Cependant tant s'en faut que ce repos, ou ceſte oyſiueté luy fuſt dommageable, qu'au contraire la Lune augmentoit ſes troupeaux & les engraiſſoit, ſi bien que ceux des autres Bergers n'eſtoient ny ſi beaux ny en ſi grand nombre que les ſiens.

Par cette fable nous sont figurez les deportemens des Princes, qui chargez de soing & enclins à la desfiance ne reçoiuent pas si facilement en leur entretien familier des hommes trop vigilans, qu'ils admettent ceux qui sont d'vn naturel tranquille, & qui s'accommodant à tout ce que le Prince veut, n'en recherchent point plus auant les causes; tellement qu'ils viuent auecque leur Maistre, comme s'ils estoient endormis, & priuez de toute cognoissance, se monstrant plutost obeyssans que trop pointilleux en complimens. Auec telles gens les Princes se raualent de leur Majesté, comme la Lune de son Ciel, & sans auoir esgard à leur personne, (car ce leur est vne maniere de fardeau, de paroistre tousiours serieux) ils ont accoustumé de s'entretenir familierement auec eux, bien asseurez de le pouuoir faire. Il n'y eut iamais Prin-

ce plus difficile à contenter que Tybere, en qui l'on remarqua particulierement que ses plus grands fauorirs estoient ceux qui sçauoient le mieux dissimuler ses deportemens ordinaires, & faire les endormis ; bien qu'ils en eusset vne vraye & entiere cognoissance. Cette façon de viure estoit encore familiere à Louys vnziesme Roy de France, Prince fort accort, & qui sçauoit esplucher les choses d'vn bout à l'autre. Or ce n'est pas sans suject que la fable met en auant la grotte d'Endimion, pour monstrer que ceux à qui les Princes tesmoignent des affections particulieres, ont accoustumé d'auoir certaines retraittes delicieuses, qui les inuitent au repos, & à s'y descharger de leurs plus serieuses affaires. Ceux qui sçauent viure cóme cela ne peuuent manquer de faire fortune : car s'il aduient que le Prince ne les esleue point aux honneurs, cela

n'empesche pas que les aimant d'vne veritable affection, plustost que pour l'interest particulier, il ne les comble de richesses.

La Sœur des Geants, ou, la Renommée.

IX.

LEs Poëtes racontent que les Geants furent si hardis, que de faire la guerre à Iupiter, & aux autres Dieux, qui les vainquirent, & les escarterent à coups de foudre. Là dessus ils disent que la Terre irritée contre les Dieux, pour auoir mal traitté ses enfans, s'en voulut venger; & qu'à cet effect elle mit au monde la Renommée, derniere sœur des Geants.

Le but de cette fable estre tel: Par la Terre les Poëtes ont voulu donner à cognoistre le naturel du vil populaire. Ce monstre ne cesse iamais de s'enfler en audace contre ceux qni ont puissance sur luy, ny d'auoir de nouueaux desirs qui le portent aux factions. Ce qui est cause qu'aux premieres occasions qui se presentent, il enfante aussi-tost des Rebelles & Seditieux, qui sont si meschans & si effrontez, que de conspirer contre leurs propres Princes, auec intention de les abatre du tout. Cependant s'il aduient que tels mutins soient desfaicts, le mesme naturel du menu peuple en produict d'autres encores pires. C'est alors que se descouurant tout à faict ennemy de la tranquillité du public, il engendre de mauuais bruicts, & les seme de toutes parts. Durant ce desordre l'on n'entend parler d'autre chose que de murmures malings & secrets,

de nouuelles malencontreuſes, & de choſes ſemblables, afin de rendre plus odieux ceux qui gouuernent l'Eſtat. Par ou l'on peut voir que les actions des Rebelles, & les Bruicts tendans à ſedition ne different ny d'extraction ny de genealogie, mais ſeulement de ſexe; celles-cy eſtans comme femelles, & ces autres pouuant eſtre appellez maſles.

Acteon, & Penthée, ou, le Curieux.

X

LA curiosité des hommes à rechercher auec passion les choses secrettes, peut estre tenuë en arrest par la consideration de ces deux exemples anciens, l'vn d'Acteon, & l'autre de Penthée. Acteon ayant veu de cas fortuit la chasseresse Diane toute nuë, fut transformé en Cerf, & deschiré par ses propres chiens. Quant à Penthée, pource qu'il osa monter sur vn arbre en intention de regarder les Sacrifices de Bacchus, qui se faisoient en secret, il deuint si hors de soy-mesme, & si trásporté, qu'il luy sembloit que toutes choses fussent doubles; tellement qu'ils

qu'il croyoit voir deux Soleils, & deux Thebes ; l'vn le faisoit courir vers l'autre, & rebrousser chemin pour en approcher : De cette façon quelque part qu'il se tournast, il n'auoit iamais de repos :

Ainsi l'insensé Penthée
Voit les infernales sœurs,
Et les flambeaux punisseurs
De leur troupe reuoltée :
Il voit deux Thebes paroistre,
Et deux Soleils radieux
Se descouurans à ses yeux
Luy semblent leur flame accroistre.

La premiere de ces fables se rapporte aux secrets des Princes, & l'autre à ceux de Dieu. Car il est hors de doute que les subiets qui n'estans admis aux secrets de leurs Souuerains cherchent à les descouurir contre la volonté de leurs Maistres, se rẽdent à la fin odieux : Ce qui est cause que s'asseurans d'estre mal traittez, comme ils voyent qu'on

cherche de toutes parts les occasions de leur nuire, ils viuent en Cerfs, c'est à dire pleins de soupçons & d'inquietudes. Aussi la plus-part du temps il arriue qu'ils sont accusez & ruinez par leurs propres domestiques, qui les declarét aux Princes, pour se mettre bien aupres d'eux : car où l'offence du Prince est manifeste, en tel cas les seruiteurs sont autant de traistres; & ainsi tels curieux sont fort subiets à finir comme le pauure Acteon.

Quant à la disgrace de Penthée, elle fut differente; car les hommes qui sont si mal aduisez de ne se souuenir pas que la Nature les a fait naistre mortels, se promettent d'atteindre iusques aux mysteres diuins, par les hauts degrez de la Nature & de la Philosophie, comme s'ils estoient montez sur vn arbre : Ce qui est cause que pour punition de leur trop haute curiosité, l'inconstance, & l'incertitude ne les

abandonnent iamais. La grande diffe-rence qui se treuue entre la lumiere de la Nature & celle d'enhaut, fait qu'ils ne peuuent discerner les choses, & qu'il leur semble voir deux Soleils. D'ailleurs, comme les actions de la vie & l'election de la volonté dependent de l'entendement; il s'ensuit encore, que non moins en la volõté mesme qu'en l'opinion, ils ne cessent de chanceller; comme changeans de vouloir à tout coup, & que de cette façon ils voyent deux villes de Thebes, qui nous figurent la fin & les bornes des actions; pource que Penthée auoit à Thebes sa maison, & son lieu de retraitte. De là vient en fin que ceux-cy ne sçauent où aller, & que leur dessein n'ayant point de but, ils se treuuent comme agitez de vagues, & trauaillez en particulier des soudaines saillies de leur esprit, qui les roulent & les trauersent de toutes parts.

Orphée, ou, la Philoſophie.

XI.

LA fable qu'on a publiée d'Orphée, qui n'a iamais eſté fidelement expliquée, nous figure la reſſemblance de toute la Philoſophie. Car la perſonne d'Orphée (homme merueilleux & vrayement diuin, ſi excellent en l'art de bien chanter, que par la douceur de ſon harmonie il attiroit à ſoy toutes choſes) eſt capable de nous conduire à la deſcription de la Philoſophie, par vn chemin grandement facile : eſtant veritable que les trauaux de luy-meſme ſurpaſſent en merite les fatigues d'Hercule ; tout ainſi que les effects de la ſageſſe gaignent le deſſus à ceux de la force. Or-

phéeaimoit tellement ſa femme, que la mort l'ayant rauie au plus beau de ſon aage, la grande confiance qu'il auoit en la douceur de ſa Lyre, luy fit entreprendre de s'en aller aux Enfers, eſperant que par ſes prieres il fléchiroit à pitié les Ombres; comme, en effect ſon eſperance eut le ſuccez qu'il ſe promettoit. Car les ayans appaiſées & addoucies par les charmes de ſa voix & de ſa lyre, il fit ſi bien qu'il luy fut permis de reprendre ſa femme, & la ramener; auec condition neantmoins qu'elle marcheroit la derniere, & que luy ne regarderoit iamais derriere ſoy, qu'il ne iouïſt de la lumiere diuine. Il s'en falloit fort peu qu'il ne fuſt hors de tout danger, quand l'impatience de ſon amour, & l'inquietude où il eſtoit, luy firent rompre ſa promeſſe; & ainſi ſa femme tumba derechef aux Enfers. Le regret qu'en eut Orphée fut ſi grand, qu'il ne voulut plus depuis

oüir parler d'aucune femme, & se retira dans les solitudes. Ce fut là que par les charmes de sa lyre, & de sa belle voix, il pût si bien attirer à soy toutes sortes de bestes, que se despoüillans de leur naturel sauuage, sans se laisser plus emporter à la felonnie, ny aux aiguillons de leurs furieuses brutalitez, ny au gourmand appetit de se saouller, & de courir apres la curée ; elles l'enuironnoient comme en vn Theatre, & n'auoient de l'attention que pour ouyr la melodie de cette lyre, qui les appriuoisoit de ceste sorte. Disons encore que cette Musique auoit tant de pouuoir & de force, qu'elle esbranloit hors de leurs fondemens naturels les montagnes & les forests, qui se transportoient de leurs places, pour l'entourer auec vn merueilleux ordre. Il fut quelque temps à voir auec admiration l'heureux succez de ces prodiges, lors qu'il aduint finalement que

les femmes de Thrace esprises & forcenées des furieux aiguillons du Dieu Bacchus, se mirent à faire vn bruit si horrible auec leurs cornets enroüez, qu'il ne fut plus possible d'ouyr la Musique d'Orphée. Ainsi toute cette force, qui estoit comme le lien de cet ordre venant à se rompre, la confusion s'y messa tout aussi tost : de sorte que les animaux retournans à leur naturel sauuage, se firent la guerre l'vn à l'autre comme auparauant ; outre que les rochers & les forests reprirent leurs premieres places : Bref, Orphée mesme fut mis en pieces par ces forcenées, qui en semerent les membres par la campagne ! Helicon, fleuue consacré aux Muses, s'attrista de telle sorte de cette mort, que du regret qu'il en eut, il cacha son eau dans les lieux sousterrains ; puis il en fit derechef rejallir la source par vn autre endroict.

L'intention de cette fable me semble estre telle : La Musique d'Orphée eut ces deux proprietez, d'appaiser les Enfers, & d'attirer à soy les bestes sauuages & les forests ; L'vn se peut rapporter fort à propos à la Philosophie Naturelle, l'autre à la Morale & à la Ciuile. Car pour en parler veritablement, la plus excellente œuure de la Philosophie Naturelle consiste, à sçauoir rendre à vn corps sa premiere forme, apres l'auoir comme renouuellé, en le purgeant de toute matiere corruptible, & terrestre : & pareillement (ce qui semble estre le moindre degré des operations naturelles) à conseruer ce mesme corps en estat, & en retarder la dissolution & la putrefaction. Or presupposant qu'il y ait moyen de le faire, il est impossible d'en voir l'effect autrement, qu'en y procedant par la voye des temperamens que la Nature requiert, comme

par la parfaicte harmonie d'vne Lyre, & par vn concert accomply. Que si la chose semble trop difficile de soy, la principale raison pour laquelle on n'en vient pas à bout la pluspart du temps, ne procede, comme il est vray-semblable, que d'vn soin trop curieux & hors de saison, qui se ioinct à vn excez d'impatience. Donceques la Philosophie s'attristant auec beaucoup de raison de ne pouuoir suffire à vn tel effect, se tourne du costé des choses humaines, & par le moyen des persuasions & de la force de l'eloquence, distillant dans les courages des hommes l'amour de la vertu, de la paix, & de l'equité, elle faict que les peuples s'vnissent tous en vn corps, qu'ils reçoiuent tres-volontiers le joug des loix, & que se soubmettans à l'Empire, ils oublient entierement leurs affections indomptées en escoutant les preceptes de la discipline, ausquels ils

rendent obyssance. De cette vnion de volontez il s'ensuit en fin qu'ils se bastissent des villes & des maisons, que les campagnes sont labourées, les iaadins cultiuez, & embellis d'arbres fruitiers qu'on y plante. Suiuant cecy, la fable n'a pas feint hors de propos que les rochers & les bois estoiét trãsportez ensemble hors de leur lieu naturel, par l'harmonieuse lyre d'Orphée. Or c'est auec vn fort bon ordre, accompagné d'vne excellente inuention, que le soin des choses ciuiles suit apres le vain effort qu'on a fait de renouueller le corps humain, & de le maintenir tous-jours en vne parfaite santé; Et voila pourquoy l'ineuitable necessité de la mort, qui ne se fait que trop cognoistre par ses effects, inspire dans les courages des hommes vn ardent desir de se mettre en honneur par leurs merites, & par le moyen d'vne loüable reputation. D'auantage la

fable n'adiouſte pas ſans ſujet, qu'Orphée ayant perdu ſon Eſpouſe, quitta les femmes & le mariage, pource que les plaiſirs des nopces, & l'amour des enfans deſtournent les hommes des choſes grandes, & des plus ſublimes merites enuers la patrie, lors qu'ils ſe contentent de chercher l'immortalité dans vne longue ſuitte d'enfans, pluſtoſt que de l'acquerir eux-meſmes par leurs beaux faits. Adiouſtons à cecy qu'encore que les œuures de la Sageſſe paroiſſent le plus entre les choſes humaines, elles ne laiſſent pas d'eſtre encloſes dans leurs limites: Car il aduient ſouuent qu'apres que les Royaumes & les Eſtats ont eſté bien fleuriſsãs durãt quelque temps, ils ſe treuuent finalemẽt expoſez aux contraires orages des troubles, des ſeditions, & des guerres. C'eſt alors que dans ces deſordres les loix deuiennent muettes d'abord, & que les hommes retournent au pre-

mier train de leurs peruerſes inclina-tions; alors, dy-ie, l'on ne voit que de-gaſts & ruïnes, tant parmy les champs que dans les Citez. Que s'il aduient que telles fureurs ſoient de trop lon-gue durée, il eſt certain que la Philoſo-phie meſme, & les bonnes lettres ſont auſſi-toſt deſmembrées ; de maniere que s'il en reſte quelque eſchantillon en fort peu d'endroicts, c'eſt comme vne table qui ſe treuue apres le nau-frage. En vne déplorable ſaiſon, la Barbarie eſt ſi auant introduite dans le monde, que les eaux d'Helicon ca-chent ſous la terre leurs viues ſources, iuſqu'à ce qu'apres la reuolution ordi-naire des choſes, elles rejalliſſent dere-chef, & s'eſpandent parmy d'autres peuples.

Le Ciel, ou, l'Origine.

XII.


Es Poëtes diſent que le Ciel eſt le plus ancien de tous les Dieux, & que ſon fils Saturne l'ayant chaſtré d'vn coup de ſa faulx engendra depuis vn grand nombre d'enfans, que luy-meſme deuora; Mais qu'vn ſeul Iupiter eſchappé de ce vacarme, & deuenu grand, chaſſa dans les Enfers ſon pere Saturne, & luy oſta ſon Royaume, outre qu'il luy coupa les genitoires de la meſme faulx dont il auoit abbatu ceux du Ciel ſon pere, & les jetta dans la mer, d'où naſquit Venus la mere d'Amour. Iupiter eſtoit à peine eſtably en ſon Royaume, quand il eut deux guerres ſanglantes: la premiere fut

contre les Titans, en laquelle il se seruit grandement du secours du Soleil, qui seul d'entr'eux fauorisoit son party. La seconde contre les Geants, qui furent encore exterminez, & domptez par les armes de Iupiter, qui resta par ce moyen paisible possesseur de son Royaume.

I'appelle cette fable vn vray Enigme de l'origine des choses, qui ne differe pas beaucoup de cette espece de Philosophie que Democrite retint depuis. Celuy-cy fut le seul de tous les Ancien s, qui sceut le mieux esclaircir l'eternité de la matiere, mais qui neantmoins nya l'eternelle duree du monde: En quoy il approche en certaine façon de la narration de la saincte Escriture, qui met la matiere informe deuant les œuures des six iours de la creation. Cette fable nous apprend que le Ciel est ce circuit ou cette concauité qui contient en soy la

matiere; *Que Saturne eſt cette meſme matiere*, qui oſte à ſon pere tout moyen d'engendrer, pource que la quantité de la matiere eſt touſiours la meſme, la Nature ne pouuant ny croiſtre ny diminuer en ſa quantité ſuſdite; Que les agitations & les mouuemens de la matiere ont produict premierement les conionctions des choſes imparfaictes, & mal vnies; mais que la ſucceſſion du temps a donné naiſſance à ce baſtiment, enſemble le moyen de defendre, & de conſeruer ſa forme. C'eſt pourquoy par le Royaume de Saturne nous eſt denotée la premiere diſtribution de l'Eternité, tout ainſi que luy-meſme fut dit auoir deuoré ſes propres enfans, à cauſe des ordinaires diſſolutions des choſes, & de leur peu de durée. La ſeconde diſtribution de l'Eternité s'entend par le Royaume de Iupiter, qui extermina dans le Tartare ces continuelles & paſſageres reuolu-

tions. Le Tartare, ou l'Enfer, denote les troubles, & semble signifier l'espace qui est au milieu, à sçauoir entre la plus haute partie du Ciel, & les inferieures parties de la terre, dans lequel espace principalement les troubles, la fragilité, la mort, ou les corruptions se trouuent. D'ailleurs, quand on dit que durant cette premiere generation des choses, aduenuë soubs le regne de Saturne, Venus n'estoit pas encore née, c'est pour monstrer que lors qu'en la generalité de la matiere, le discord gaignoit le dessus, & surpassoit l'vnion en puissance, il falloit de necessité que la reuolution ou le changement se fist pat tout, en l'edifice du monde. Telles furent doncques les generations des choses, deuant que Saturne fust mutilé. Mais cette maniere de generation venãt à cesser, il en succeda tout aussi-tost vne autre à sa place, qui se fit par le moyen de Venus,

nus, lors que l'vnion des choſes eut pris ſon accroiſſement, & gaigné l'aduantage ſur le diſcord; ſi bien que le changement ne proceda que par les parties, l'Architecture vniuerſelle demeurant ferme, & en ſon entier. Auſſi Saturne fut bien chaſſé de ſon Royaume, mais non pas mis à mort, pource qu'on eut opinion que le monde pouuoit recheoir en ſon ancienne confuſion, & dans les inter-regnes. Le Poëte Lucrece prioit les Dieux que telle choſe n'aduint pas de ſon temps, quand il diſoit;

Que le ſort en cette ſaiſon,
Chaſſe de nous ce malencontre,
Nous l'apprenant par la raiſon,
Pluſtoſt que l'effect nous le monſtre.

Ils diſent encore qu'apres que le monde ſe fut arreſté par ſa propre force, cette tranquilité n'aduint pas à meſme temps, mais qu'aux Regions celeſtes s'enſuiuirent premierement des mou-

uemens remarquables, qui par la force du Soleil, lequel tient le premier rang entre les corps celestes, furent si bien arrestez, que depuis le monde se conserua tousiours en estat. A quoy ils adioustét, qu'en ce premiers commencemens, aduindrent aux parties inferieures des debordemens, des tempestes, des vents, & des tremblemens de terre vniuersels, qui ne furent pas si tost dissipez, que l'vnion des choses en fut plus calme, & de plus longue duree. Mais de moy, c'est mon opinion que l'on peut veritablement affirmer l'vn & l'autre de cette fable; à sçauoir qu'elle comprend en soy la Philosophie, & que la Philosophie contient la fable. Il est vray que la Foy nous apprend que ces choses ne sont proprement que les oracles du sens, qui jà de long temps ont cessé, estant veritable que la matiere ensemble & l'edifice du monde ne se doiuent rap-

porter qu'à Dieu ſeul, qui en eſt le ſouuerain Createur.

Protée, ou, la Matiere.

XIII.

LE viellard Protée, comme diſent les Poëtes, ſeruit de Berger à Neptune, & fut appellé *trois fois tres-grand*, pour la merueilleuſe cognoiſſance qu'il auoit de l'aduenir; car il ne prediſoit pas ſeulement le futur, mais encore le paſſé & le preſent : de maniere qu'outre ſa grande intelligence en l'art de deuiner, il eſtoit comme Ambaſſadeur & interprete de pluſieurs ſecrets, & de toute l'antiquité. Son ordinaire ſejour eſtoit dans vne grande cauerne, où il auoit accouſtumé de conter ſur le midy ſes troupeaux de

balenes, & de s'endormir là dessus. Ceux qui se vouloient seruir de luy en quelque chose, n'en pouuoient venir à bout autrement qu'en le liant estroictement par les bras: Alors comme il se voyoit enchaisné, pour se deslier plus facilement, il auoit accoustumé de prẽdre toutes sortes de formes esmerueillables, & de se transmuer tantost en feu, tantost en riuiere, & maintenant en beste sauuage; iusqu'à ce qu'en fin il reprenoit sa premiere forme.

Le sens de cette fiction Poëtique semble tocher les secrets de la Nature, & les conditions de la Matiere. Soubs la personne de Protée est denotée cette mesme Matiere, qui est la chose la plus ancienne apres Dieu. Elle faict sa demeure en la concauité du Ciel, comme dans vne cauerne, & sert le Dieu Neptune, pource qu'il n'est point d'action ny point de distributiõ de la nature qui ne s'exerce principale-

ment dans les choſes liquides. Par les troupeaux de Protée ſont figurées les ordinaires eſpeces des animaux, des plantes & des metaux; où la matiere s'eſpand & ſe cóſerue de telle ſorte, qu'ayát vne fois acheué de former ſes eſpeces, & faict ce qui eſt de ſon deuoir, l'on diroit par apres qu'elle dort & ſe repoſe, ſans faire le moindre effort de s'appreſter à la procreation d'aucune autre eſpece: & c'eſt ce qui nous eſt figuré par le compte que faict Protée de ſes troupeaux deuant que dormir; A quoy il ne s'amuſe, ny au matin, ny au ſoir, mais en plein midy, pource que la generatió & la corruption des choſes ne ſe font iamais qu'en leur ſaiſon legitime, & lors que de la matiere bien preparée, & diſpoſée comme il faut ſe produiſét les eſpeces des choſes. Or ce temps doit tenir vn milieu entre les premiers principes des choſes, & la derniere vieilleſſe d'elles-meſmes; tel qu'il fut

en la premiere creation de chaque espece, comme la saincte Escriture nous l'apprend: Car par la vertu de cette parole de Dieu, *Producat*, la matiere obeit aussi-tost au commandement de son Createur, sans suiure ses circulations ordinaires; si bien que tout à coup il se mit à reduire en acte ses œuures, & fit l'espece. La fable de Protée, libre & deslié auec son bestail, estend iusques icy sa narration, & nous monstre que l'vniuerselle generalité des choses auec sa fabrique, & sa tissure ordinaire, est la face de la matiere, qui n'estant ny liée ny resserrée, se peut mettre au rang des choses appellées des Latins *Materiatæ*. Toutesfois s'il aduient qu'vn esprit qui excelle en la cognoissance des secrets de la Nature, la trauaille & la violente en quelque façon, comme si c'estoit auec dessein de la reduire à neant (ce qui ne peut aduenir que par la toute-puissance de Dieu) c'est

alors que se treuuant reduitte à cette extremité, elle se transforme, & se change en maintes transmutations & en plusieurs ressemblances de choses, du tout admirables, iusqu'à ce qu'en fin ayant faict son tour, & paruenuë à sa periode, elle est sur le poinct de retourner en son premier estat, si la violence fatale va continuant. Alors le moyen de lier estroittement la matiere sera plus aisé, si on l'estreint par les bras, c'est à dire par les extremitez. Pour le regard de ce que la fable adiouste de Protée, qu'il fut vn excellent Deuin, par qui furent cognus trois diuers temps, qui sont le passé, le present, & laduenir, cela se raporte encore fort bien à la matiere. Car pour auoir vne parfaitte cognoissance des proprietez, & du progres d'elle-mesme, il faut de necessite comprendre ensemble le principal acte des choses, qui ont esté desia faictes, qui se font

& qui ſe feront, bien que cette co-gnoiſſance ne s'eſtende point à chaque partie en ſon particulier.



Memnon, ou, l'Auorton.

XIIII.

LEs Poëtes ont feint que Memnon fils de l'Aurore, ſignalé par ſes beaux faicts d'armes, & par la grande eſtime que tout le monde faiſoit de luy, s'en alla courageuſement à la guerre de Troye, où plein d'vne fougue de ieuneſſe, & d'vne ardeur trop precipitée de s'acquerir de l'honneur en combattant, il oſa bien deſfier Achille le plus valeureux des Grecs, de la main duquel il mourut. Comme on faiſoit ſes funerailles, l'on

tient que Iupiter touché de compassion de la mort de ce ieune Guerrier, fit paroiſtre à ſon honneur certains oiſeaux qui lamenterent cette perte par leurs chants funebres & triſtes. L'on dit encore que la ſtatuë de Memnon frappée des rayons du Soleil leuant, auoit cette proprieté de faire oüyr ie ne ſçay quelle voix lamentable.

Cette fable ſe peut entendre de pluſieurs ieunes hommes de qui l'on ſe propoſe de grandes choſes, qui s'auortent tout à coup, & lors qu'on y penſe le moins, par des accidens mortels & tragiques. Ceux-cy comme enfans de l'Aurore, enflez par la beauté des choſes exterieures & vaines, oſent par deſſus leurs forces, & deſfient des Heros au combat; de ſorte que la partie n'eſtant pas égale, ils y laiſſent la vie, bien que par vn exces de courage. Cependant, il n'eſt celuy

que le regret de leur mort ne touche bien auant dans le cœur ; pource que de toutes les disgraces des mortels, il n'en est point de plus deplorable , ny de plus sensible à la compassion, que celle qui nous faict voir la fleur de la vertu couppée deuant qu'estre esclose. Car ce premier aage n'ayant pas esté de si longue durée , qu'il ait peu engendrer de l'enuie, ou de la haine, & ainsi apporter de l'allegement au dueil de la mort, ou du moins moderer la compassion ; de là vient que les gemissemens & les plaintes comparées à des oyseaux funestes , ne volent pas seulement autour du tombeau de ces ieunes courages , mais que le regret qui s'en ensuit n'est pas si tost effacé ; Ce qui aduient principalement en certaines occasions, comme en la naissance des nouueaux troubles, & en celle des choses grandes ; par où

comme par les rayons du Soleil leuant cette perte se renouuelle auec vne deplorable memoire.

Titon, ou l'Assouuissement.

XV.

IE treuue excellente la fable de Titon, qui dit que l'Aurore en estant amoureuse, & desirant d'en auoir vne perpetuelle iouyssance, demanda cette grace à Iupiter, que ce sien Amant fust inuincible aux traicts de la mort. Mais l'imprudence de son sexe luy fit oublier d'adiouster à sa requeste, que luy mesme eust à viure à iamais exempt des langueurs du dernier aage. Ainsi le mesme destin qui affranchit Titon des loix de la mort, n'empescha pas qu'vne

ennuyeuſe & miſerable vieilleſſe ne le ſurprit : Comme en effect il ne peut arriuer autrement qu'vn homme deſtiné à ne mourir pas, ne reſſente en fin les foibleſſes de cet aage, qui s'appeſantit de iour en iour. Auſſi cela fut cauſe que Iupiter eſmeu de la fortune de ce miſerable, le conuertit en Cigale.

Cette fable eſt vn ingenieux crayon & vne veritable deſcription de la Volupté, qui ſemble ſi delicieuſe en ſon Aurore, que les hommes voudroient volontiers qu'elle fuſt inſeparable d'auec eux. Cependant ils ne ſe ſoucient pas qu'ils peuueut, en y penſant le moins, eſtre ſurpris d'vn certain dégouſt d'elle-meſme, comme d'vne triſte vieilleſſe. De là vient en fin que l'homme priué de tout plaiſir par l'vſage du ſentiment, & n'ayant rien de vif en ſoy que le deſir & l'affection, ne faict ſeulement que criail-

ler, comme la Cigale, ne prenant plaisir qu'à raconter le bon temps qu'il s'est donné durant sa ieunesse. Cela se remarque assez souuent aux champions de Venus & de Mars, dont les vns ont tousiours à la bouche des cõtes d'Amour, & les autres des stratagemes de guerre, dont ils entretiennent les escoutans: pareils aux Cigales, la vigueur desquelles se resout toute en bruit & en voix.

L'Amoureux de Iunon, ou, la Vergongne.

XVI.

LEs Poëtes ont feint que Iupiter voulant auoir iouyssance de ses amours, prit plusieurs & diuerses formes, comme de Taureau, d'Aigle, de Cigne, de pluye d'or, & ainsi des autres; mais que lors qu'il voulut desbaucher Iunon, il se reuestit d'vne forme tout à faict abiecte & ridicule, à sçauoir de celle d'vn miserable Coucu, tout baigné de pluye, tremblottant, & à demy mort.

Cette fable est inuentée fort iudicieusement, & tirée des façons de faire qui sont ordinaires à plusieurs. Le

ſens en eſt tel, Que les hommes ne doiuent iamais auoir ſi bonne opinion d'eux-meſmes, de s'imaginer que la monſtre de leurs vertus les puiſſe mettre en honneur, & aux bonnes graces de tous. Car telle choſe ne reuſſit que ſelon le naturel & l'humeur de ceux qu'ils courtiſent. Que s'il ſe rencontre que ces gens là n'ayent rien de recommandable, & qui les eſleue par deſſus le commun; mais tout au contraire qu'ils ſoient d'vn naturel altier & maling (ce qui nous eſt repreſenté ſoubs la figure de Iunon) que les Pretendans ſçachent qu'en tel cas il faut que iouant vn autre perſonnage, ils ſe deſpouillent de tout ce qui a le moindre eſchentillon d'honneur & d'honneſteté. S'ils font autrement, qu'ils s'aſſeurent que leur prudēce ne leur ſeruira pas beaucoup. Ie dis bien dauantage, c'eſt qu'eſtans à la ſuitte de telles perſonnes, il ne leur ſuffira pas de ſe

rauallcr à quelque action seruile, s'ils ne se transforment entierement & s'aneantissent dans la bassesse.

Cupidon, ou l'Atome.

XVII.

LEs choses que les Poëtes racontent de l'Amour, ou de Cupidon, ne peuuent pas estre toutes appropriees à vne certaine personne. Et toutes-fois si elles sont differentes, c'est de telle sorte, que bien qu'on rejette la confusion des personnes, l'on ne laisse pas d'en retenir la ressemblance. Ils disent qu'Amour est le plus ancien de tous les Dieux, & par consequent de toute autre chose, horsinis le Chaos, auec lequel ils le font contemporain, quoy que les Anciens ne l'ayent iamais honoré

noré de tiltres diuins, ou du nom de Dieu, L'on ne luy donne ny pere ny mere, si ce n'est que quelques-vns le font enfant de la Nuict. Mais ce fut luy-mesme qui du Chaos engendra les Dieux, & toutes les autres choses du monde. Les proprietez qu'on luy attribuë sont quatre, à sçauoir d'estre tousiours Enfant, Aueugle, Nud, & Archer. Ils mettent encore vn autre Amour, qui est fils de Venus, & le plus ieune de tous les Dieux. A celuy-là se donnent pareillement les proprietez du plus ancien Amour cy-deuant alleguez, qui luy sont cõuenables en quelque façon.

La fable penetre entierement dans la premiere naissance de la Nature. Cet Amour semble estre l'appetit, ou l'eguillon de la premiere matiere, ou bien pour mieux s'expliquer, le mouuement naturel de l'Atome. Car luy-mesme est cette force ancienne & vni-

que, qui forme tout de la matiere. Elle n'a ny pere ny mere, comme ne dependant d'aucune cause (or la cause est pere de l'effect) mais bien de cette seule force. L'on ne peut donner aucune cause de la Nature, si nous en exceptós Dieu, qui est auant toute chose : & ainsi il n'est ny cause efficiente ny autre, qui soit plus cogmië à la Nature; tellement qu'elle n'est ny genre ny forme. Quoy qu'il en soit, elle est positiue, & ne peut estre expliquée. Et quand bien il y auroit moyen de sçauoir son progrez, l'on n'y pourroit iamais paruenir par sa cause : cette force estant apres Dieu la cause des causes, & elle-mesme sans cause. Or d'autant que les hommes sont hors d'esperance de pouuoir comprendre vn si haut secret, quelque recherche qu'ils en facét, c'est auec beaucoup de raison qu'on feint que cecy est vn voile obscur de la nuict. Cela fait dire au sainct Philo-

sophe, *Que Dieu a fait toutes choses belles en leur saison, & qu'il a laissé le monde aux disputes des humains, mais de telle sorte, qu'ils ne pourront iamais treuuer les œuures qu'il a produites depuis le commencement iusques à la fin.* Et de verité la loy de Nature reduite en sommaire, ou, si vous voulez, la vertu de ce Cupidon imprimée par la main de Dieu sur les eschantillons des choses pour les conjoindre (de la *repetition* & *multiplication*, desquelles se forme toute diuersité) peut bien toucher legerement les pensées des hommes, & non pas s'y soubmettre. La science des Grecs à descouurir les principes des choses materielles paroist plus subtile & plus exacte que toute autre Philosophie. Mais quand il est question de mettre en euidence les principes des mouuemẽs, c'est alors qu'on la trouue fort lasche & rampãte. Cela se remarque en particulier au sujet dõt nous discourõs à presẽt où elle

ne voit gueres clair, & en parle encore auec moins de perfection. Car l'opinion des Peripateticiens traictans de l'aiguillō de la matiere par la priuatiō, n'a rien que de vaines paroles, & publie seulement la chose, au lieu de la faire voir par demonstration. Ceux qui rapportent cecy à Dieu, ne parlent pas mal, mais y montent en sautant, plustost que par eschellons. Car il ne faut pas douter qu'il n'y ait vne seule loy establie par la bouche de Dieu, & qui agist auec la Nature. C'est d'elle-mesme dont nous auons parlé cy-deuant, & qui est contenuë en ces paroles, *Les œuures que Dieu a faictes depuis le commencement iusques à la fin.* Democrite considerant cette Philosophie de plus haut que les autres, apres auoir faict son Atome de telle grandeur qu'il se figure, ne luy attribuë qu'vn seul Cupidon, ny qu'vn mouuement, y en adjoustant vnautre par forme de

comparaiſon. Car il eſt d'opinion que toutes choſes courent proprement vers le centre du monde, & que ce qui contient en ſoy plus de matiere, s'en allant au meſme centre auec plus de viſteſſe, frappe ce qui en a le moins, & le chaſſe en haut vers ſon contraire. Mais cette penſée me ſemble encore trop reſſerrée, & recherchée auec moins de preuoyance qu'il n'en faudroit, veu qu'il eſt impoſſible que la circulation des choſes celeſtes, ou leur eſtenduë & leur reſtreſſiſſement puiſſent s'accommoder à ce principe. Quant à l'opinion d'Epicure touchant l'accidentaire agitation des Atomes, elle abboutit à des bagatelles, & à vne pure ignorance des choſes; ce qui nous eſt figuré par ce Cupidon enueloppé des tenebres de la Nuict. Conſiderons maintenãt les quatre proprietez qu'on luy donne : C'eſt fort à propos qu'on le feint touſiours enfant, pource que

les choses composées sont d'ordinaire plus grandes & plus subiettes à l'aage; mais pour le regard de leurs premieres semences, ou de leurs Athomes, ils ne sortent iamais d'enfance. A cecy se rapporte fort bien, que l'Amour est nud, pour monstrer qu'il n'est rien de composé, qui ne soit comme couuert d'vn masque, & desguisé, si on le considere de prés. Aussi pour en parler proprement, ces premiers eschantillons des choses sont tous nuds & descouuerts. De l'aueuglement de Cupidon, l'on en tire vne allegorie fort iudicieuse, à sçauoir que ce Cupidon quelque puissant qu'il soit, n'est pas beaucoup preuoyant, puis qu'il marche à tastons comme les aueugles. Cecy nous doit faire admirer d'autant plus la Sagesse diuine, que des choses qui ont le moins de prouidence, & qui sont comme aueugles, il en tire cet ordre & cette beauté par vne certaine

loy fatale. La derniere proprieté de Cupidon est d'estre Archer, c'est à dire, que cette Vertu est telle, qu'elle opere de loing, côme la flesche décochee de la main d'vn puissant Archer. Car presupposant l'Atome & le Vuide, il s'ensuit de necessité que la vertu de l'Atome opere de loing. Si cela n'estoit, aucun mouuement ne s'en pourroit ensuiure, à cause de l'opposition de l'Atome; au contraire, toutes choses demeureroient assoupies & immobiles. Touchant le dernier Cupidon, c'est auec beaucoup de raison qu'il est tenu pour le plus ieune de tous les Dieux, n'ayant peu se mettre en vigueur qu'apres que toutes les especes furent ordonnees. Or bien qu'en cette description, l'Allegorie semble faire ioug, & se transporter à ce qui touche les coustumes, elle ne laisse pas pour cela d'auoir ie ne sçay quelle conformité auec l'ancien

Amour : Car à le prendre en general Venus esueille & prouocque l'affe-ction de procréer, que son fils Cupi-don applique à l'Indiuidu. La dispo-sition generale vient donc de Venus, & la plus exacte simpathie, de Cupi-don. Ainsi celle-là depend des plus proches occasions, & celle-cy naist des principes les plus hauts, & qui ont vne certaine fatalité, comme de cet an-cien Cupidon, duquel toute simpathie deriue.

Diomede, ou, le zele.

XVIII.

LEs signalez faicts d'armes de Diomede rẽdoient sa gloire fleurissante de toutes parts, quand la Deesse Pallas, qui l'aimoit grandement, & qui le recognoissoit vn peu trop prompt, luy dit vn iour qu'il frappast hardiment sur Venus, s'il la rencõtroit dans la meslée. Il aduint donc peu apres que Diomede ne manqua point de mettre en execution le commandement de la Déesse, & de blesser Venus au bras droict; Acte qui luy reüssit sans chastiment durant quelque tẽps. Ainsi apres s'estre bien mis en honneur par ses illustres prouesses, il s'en retourna en son

pays, où apres auoir espreuué plusieurs fascheuses disgraces, il fut contraint finalement de s'enfuïr en Italie à la mercy d'vn peuple estranger. A son arriuée la bonne fortune le fauorisant plus qu'auparauant, luy donna pour hoste le Roy Daunus, qui l'honora de plusieurs dons, outre que des statuës luy furent dressées en diuers lieux du pays. Mais il aduint depuis, que ce mesme peuple vers lequel Diomede s'estoit retité, se sentant affligé de plusieurs grands fleaux, le Roy Daunus s'aduisa que la cause en procedoit de ce qu'il auoit donné entrée en son pays à vn homme impie, mal voulu des Dieux, & qui auoit bien eu l'asseurance d'assaillir à force d'armes vne Deesse, qu'on ne pouuoit toucher seulement, sans commettre vne grande impieté. Pour donc deliurer son pays, pollué des meschancetez de son hoste, sçachant qu'il valoit mieux

violer le droict d'hospitalité, que le respect qui se doit à la Religion, il fit trancher la teste à Diomede; & voulua en outre que ses statuës fussent desmolies, afin qu'à l'aduenir il n'en restast aucune memoire. Il y auoit si peu d'asseurance à souspirer pour vn si estrange accident, que ses compagnons mesmes s'abandonnans aux gemissemens & aux larmes, à cause de la mort de leur Chef, furent changez en certains oyseaux de l'espece des Cygnes, qui chantent ie ne sçay quoy de lugubre & de doux quand leur derniere heure est venuë.

Le subjet de cette fiction n'est pas commun. Car toutes les autres fables ne disent point qu'aucun Heros, reserué un seul Diomede, ayt iamais esté si hardy d'attaquer vne Diuinité les armes à la main. Cette fable nous semble dépeindre l'image & la fortune d'vn homme, qui de propos deli-

berén'a point d'autre but en ses actiós, que de vouloir par la seule force poursuiure & exterminer quelque sorte de culte diuin ou de Relion, quoy que vaine & legere. Or bien que les sanglant vacarmes entrepris pour la Religion fussent incogus aux Payens estant veritable que les Dieux des Gentils n'estoient nullement ialoux de leur culte, qui est le propre attribut du vray Dieu) il semble neantmoins qu'en ces premiers siecles la sagesse estoit si grande & si ample, que par le moyen des meditations & des simulachres, ils comprenoient ce qu'ils ne pouuoient sçauoir par experience. Ie dy donc que ceux qui par des effects de sang & de feu, ou bien par l'aigreur des supplices, taschent d'arracher, & d'àbolir quelque Secte ou quelque Religion, bien que vaine, gastée, corrompuë & infame(de quoy Venus est vn hierogliphe) & qui se peinent à la corriger & la

conuaincre par les armes, pluſtoſt que par la force de la raiſon, de la doctrine, & de la ſainctteté de vie, ou par le poids des exemples & de l'authorité; ſont poſſible incitez à cela par la Déeſſe Pallas, c'eſt à dire par vne certaine prudence violente, & par vn iugemẽt trop ſeuere: L'efficace, ou la vigueur de ces choſes les fait entrer ſi auant dans la conſideration de ces tromperies, & des abus qui s'enſuiuent de telles fautes, qu'eſmeuz enſemble d'vn bon zele, & d'vne haine conceuë contre les fauſſetez, ils s'acquierent fortuitemẽt & pour quelque temps vne grande gloire. De là vient que le menu peuple, à qui les choſes moderées ne peuuent eſtre agreables, eſtimant tous les autres froids & timides, hormis ceux-cy, publie leur merites par tout, & les loüe comme inſignes defenceurs de la Religion & de la Verité. Et toutesfois cette eſpece de bonheur & de

gloire paruiét rarement au bout de ſa courſe : D'où il s'enſuit que ſi par la mort elle n'eſuite bien-toſt la reuolutió des choſes, comme toute autre violence, ſa proſperité ſe perd ſur la fin. Mais s'il aduient auſſi que les affaires changent de face, ou que la Secte raualée & perſecutée, vienne à ſe releuer, & à prendre de nouuelles forces, c'eſt alors que les hommes voyent leur zele indiſcrettemét & condamné, leur imprudence abbatuë, leur nom rendu odieux, & tous les honneurs qui leur eſtoient auparauant deferez changez en autant d'opprobres & d'infamies. L'accident tragique de Diomede, tué par ſon hoſte meſme, nous appréd que les troubles ſuſcitez pour la Religion, allument entre les plus proches parens vne infinité de trahiſons & d'embuſches. Les defenſes faites de pleurer ſa mort, ſur peine de punition, ſeruent à mouſtrer que les hommes ont vne in-

clination naturelle à la pitié, quelques grandes que puissent estre les fautes commises; Que ceux qui sont ennemis de meschancetez, ne laissent pas de tesmoigner des effects de compassion, touchez des miseres de personnes qui les ont cómises; & qu'ainsi il faut bien qu'vn mal ayt atteint son extremité, quand on ne donne point de lieu à la pitié, comme il aduient ordinairemét en la cause de la Religion & de l'impieté, ou si les hommes font le moindre semblant d'auoir de la compassion pour autruy, ils sont remarquez aussitost, & tenus pour suspects. Au contraire les gemissemens & les pleurs des compagnons de Diomede, c'est à dire de ceux d'vne Secte & d'vne mesme opinion, ont accoustumé de reüssir aussi harmonieux & subtils, que les chants des Cygnes ou des oyseaux en la forme desquels ils furent changez. Cette partie de l'Allegorie est encore fort

remarquable, en ce que ceux qu'on fait mourir pour le ſubject de la vraye Religion, ont accouſtumé comme de beaux Cygnes de flechir les courages par de merueilleuſes façons, & de viure long temps dans la memoire des hommes, ſans qu'ils en puiſſent eſtre effacez.

Dedale, ou, le Mechanique.

XIX.

LEs Anciens, ſoubs la perſonne de Dedale, homme grandement ingenieux, mais tout à fait execrable, nous ont voulu eſbaucher la pratique & l'induſtrie mechanique, enſemble les artifices illicites, & employez à quelque vſage mauuais de ſoy. Dedale eſtoit banny loing de ſon pays, pour

auoir mis à mort vn ſien compagnon
emulateur de ſon Art ; & toutesfois
dans cet exil il ne laiſſoit pas d'eſtre le
bien venu chez les Princes, & recher
ché par les habitans des villes où il ſe
treuuoit. Auſſi, pour en dire le vray,
il auoit faict pluſieurs beaux ouura-
ges, tant à l'honneur des Dieux, que
pour l'embelliſſemét des Citez, & des
places publiques, qui neantmoins ne
le mirent pas tant en eſtime que ſes
artifices illicites. Ce fut luy qui donna
l'inuention à Paſiphaë d'aſſouuir la
brutale ardeur de s'accoupler auec vn
taureau; tellement que de la meſchan-
te induſtrie de cettuy-cy, & de ſon per-
nicieux eſprit s'enſuiuit l'infame &
mal'heureuſe naiſſance du Minotau-
re, monſtre à qui la ieune Nobleſſe
ſeruoit de paſture & de proye. Luy
meſme adiouſtant mal ſur mal, pour
plus grande aſſeurance de ce monſtre,
inuenta le Labirinthe, qui fut ap-

pellée, Dedale, du nom de son Autheur, ouurage autant signalé par son artifice, qu'il estoit pernicieux pour sa fin, & pour son vsage. Or pour se rendre ensemble fameux, & en l'inuention qu'il donnoit de faire du mal, & sçauant aux moyens d'y apporter du remede, il fut encore inuenteur luy mesme de l'ingenieux moyen de se tirer auec vn fil des sinueux destours de ce labyrinthe. La fable adiouste que Minos estoit si grand ennemy de Dedale, qu'il le poursuiuoit en tout temps auec vn soin accompagné d'vne estrange seuerité; mais que Dedale trouuoit tousiours l'inuention de s'eschapper de ses embusches. Bref, ce fut luy qui apprit l'art de voler à son fils Icare; qui par vn defaut d'experience ioinct à vn excez de vanité se laissa choir dans l'eau, où il se noya.

Il semble que l'intelligence de cette fable soit telle. Par sa premiere en-

trée nous est descouuerte l'enuie, qui se treuue ordinairement entre les plus excellents ouuriers, sur qui l'emulation a tant de force & d'empire, quelle semble ne mourir iamais parmy eux. A cela succede la consideration de la peine, de laquelle Dedale fut chastié, lors que sans preuoyance & contre les maximes d'estat, on se contenta de l'enuoyer en exil. En quoy certes lon n'eut pas seulement l'esprit de s'aduiser qu'en quelque part que les bons Ouuriers se treuuent, ils sont tousiours les bien-venus parmy tous les peuples; si bien que l'exil ne peut seruir de supplice à celuy qui excelle en son Art. Il est fort difficile que les autres conditions & les differentes manieres de viure fleurissent hors de leur pays; mais quant à celle d'vn bon Ouurier, le plus grand accroissement qu'elle prenne est entre les Estrãgers: Car en ce qui touche la Mechanique,

c'est vne coustume enracinée dans les esprits des hommes de priser plus les ouuriers qui viennent de loin, que ceux de leur propre païs. Venons maintenant au grand profit qui s'ensuit de l'vsage des Arts mechaniques, qui nous est declaré par la suitte de cette fable. Il est hors de doute que la vie humaine est grandement redeuable à ces Arts, puis que d'eux-mesmes comme d'vn riche thresor ont esté tirées beaucoup de choses vtiles à l'ornement de la Religion, à la magnificence des villes, & à tout ce qui appartient au culte de la vie des hommes. Et toutesfois de cette mesme source rejaillissent les instrumens de la paillardise, & de la mort mesme. Car laissans à part le mestier des porteurs de poulets, nous sçauons assez que l'inuention des poisons, ensemble les machines de guerre, & semblables pestes, dont l'vsage ne doit s'attribuer qu'à

la Mechanique, surpassent en cruauté le fabuleux Minotaure, au grand preiudice de tous les hommes. Ie treuue excellente l'allegorie du Labirinthe; sous laquelle nous est esbauchée l'vniuerselle nature de la Mechanique. Les choses les plus ingenieuses & les plus accomplies, peuuẽt estre estimées autant de labirinthes, tant pour leurs diuers destours, que pour la ressemblãce qui paroist entr'elles: tellement que s'il est question de les discerner & de les regir, il faut que ce soit auec le seul fil de l'experience, plustost que par la force du iugement. A quoy ne se rapporte pas mal, que le mesme Ouurier qui fut inuenteur des obliques destours de ce labirinthe, treuua le moyen de s'en tirer auec vn fil, pource que l'vsage des Arts Mechaniques est comme ambigu, attendu qu'ils sont aussi tost nuisibles que profitables, & que leur force sẽble se resoudre d'elle-mesme.

D'ailleurs les artifices illicites sont la plus part du temps poursuiuis par le Roy Minos, c'est à dire par les loix, qui les condamnent, & qui en defendent l'vsage au peuple. Ce qui n'empesche pas que pour estre ainsi defendus, ils n'ayent leur rendez-vous, & leur retraicte par tout. Tacite le remarque fort bien, lors qu'en vne chose assez conforme à celle-cy, parlant des Mathematiciens, & des faiseurs d'oroscopes; *C'est vne maniere d'hommes*, dit-il, *ausquels on enioindra bien de vuider nostre ville, & qui neantmoins y seront tousiours retenus.* Or nous voyons d'ordinaire que les Arts illicites & curieux, de quelque condition qu'ils puissent estre, se rauallent de leur reputations auec le temps, s'ils treuuent le moindre obstacle à l'effect de ce qu'ils promettent, & que pareils à Icare ils tombent en bas, à cause de la trop grande monstre quils font d'eux-

mesmes. Et de vray ils sont plustost conuaincus par leur propre crainte, que tenus en arrest par la puissance des Loix.

Ericton, ou, l'Imposture.

XX.

LEs Poëtes feignent que Vulcan Embrazé de l'amour de Minerue, la voulut forcer vn iour, & qu'en cette lutte amoureuse de sa semence respandue sur la terre nasquit le monstre Erictō, qui en ses parties d'enhaut estoit grandement bien proportionné, mais si difforme en celles d'embas, que ses flancs & les jambes alloient tousiours en restressissant, comme le corps d'vne anguille. Ils disent là dessus que luy mesme ne sçachant que

trop cette sienne deformité, fut le premier inuenteur de l'vsage du coche; afin que par ce moyen il peust ensemble faire monstre de la plus belle partie de son corps, & cacher la plus laide.

Cette fable, autant admirable que prodigieuse, nous apprend que l'Art, (qui pour le grand vsage du feu nous est represente par Vulcan) ne paruient que bien rarement à la fin destinée, de quelque façon que l'on puisse trauailler & violenter les corps, pour surmonter la Nature, qui pour l'extreme soing de ses œuures nous est ombragée sous la personne de la Deesse Minerue. Il est vray neantmoins que de ces efforts, comme d'vne lutte, se forment des generations imparfaictes, & certains ouurages defectueux, qui paroissent beaux à la veuë, mais dont l'vsage est chancelant & debile: Cependát les Imposteurs ne laissent pas d'en faire parade, & de les mener comme

en triomphe auec vn grand & abusif appareil. Cela se remarque d'ordinaire, tant aux effects de la Chymie, que dans les subtilitez ingenieuses. Car les hommes, s'obstinans par coustume en leurs opnions, & en leurs premiers desseins, luttent plustost auec la Nature, qu'ils ne recherchent ses embrassements par les voyes de l'obeïssance, & du culte requis.

Deucalion, ou, la Renouation.

XXI.

LA Fable dict qu'apres que le Deluge vniuersel eut emporté tous les habitans de la terre, Deucalion & Pirra demeurez seuls, & ardamment desireux de renouueller la race des hõmes, apprirent de la bouche de l'Oracle, que toutes choses leur reüssiroient selon leur desir, si prenãt les os de leur mere, ils les iettoient derriere eux. D'abord cet Oracle les affligea grandemẽt, & les mit comme au desespoir de ne venir iamais à bout de leur intention. Car la terre estant tout à faict bouleuersée par le Deluge, ils ne pouuoient esperer de recognoistre la tumbe où reposoient les os de leur meres

Mais ils sceurent en fin que la Terre estoit la commune mere de tous, & que par ses ossemens il falloit entendre les pierres.

Cette fable nous semble descouurir vn secret de la Nature, & corriger vne erreur qui n'est que trop familiere aux esprits des hommes : car l'ignorence les porte ordinairement à croire que les choses se renouuellét par le moyen de leur putrefaction, cóme le Phenix croist de sa propre cendre. Mais de moy ie ne pense pas que cela se puisse aucunement, veu que telles matieres sont desia paruenues au bout de leur course, & renduës entierement incapables de seruir de principes aux mesmes choses. C'est pourquoy le meilleur est de retourner en arriere aux principes qui sont les plus communs.

Nemeſis, ou, la Vengeance, ou, la Viciſsitude.

XXII.

NEMESIS, ſelon la Fable, fut vne Déeſſe reuerée d'vn chacun, & redoutable à ceux qui eſtoient le plus en fortune. Les Poëtes la font fille de l'Ocean & de la Nuict, & nous la peignent ainſi. Elle auoit des aiſles au dos, ſur la teſte vne couronne, en ſa main droicte, vn iauelot de heſtre, & en la gauche vn vaſe dās lequel eſtoiēt enclos certains Ethiopiens: bref elle eſtoit montee ſur vn cerf, animal d'iſnelle viſteſſe à la courſe.

Le ſuject de cette feinte ſemble eſtre tel. Par le nom de Nemeſis, la Vengeance eſt ſignifiée aſſez claire-

ment. Car la principale charge de cette Déesse, comme de quelque Tribun du peuple, estoit de se glisser dans la constante & perpetuelle felicité des plus fortunez ; d'y apporter de l'empeschement, de tenir en arrest les insolences & les prosperitez aussi, quelques innocentes & moderées qu'elles fussent, comme n'estant permis d'admettre au bãquet des Dieux aucun de la race des hommes, si ce n'estoit pour luy faire vn affront. Aussi à n'en point mẽtir, ie ne lis iamais ce chapitre de C. Pline, où il raconte les disgraces & les miseres d'Auguste Cesar (bien que pour moy ie le tienne pour vn Prince grandement heureux, qui auoit de la Nature vne certaine industrie de sçauoir gouuerner la fortune & de la posseder entierement, si bien qu'il fut impossible de remarquer iamais en son esprit la moindre apparence d'orgueil, d'inconstance, de lascheté, de

confusion, & de bassesse de courage; veu qu'il se monstroit quelquesfois resolu de mourir volontairemét, qu'à mesme temps ie ne me figure, qu'il falloit que cette Deesse fust bien puissante de tirer vne telle Victime sur son Autel. Elle estoit fille de l'Ocean & de la Nuict; c'est à dire de la reuolution des choses, & du iugement diuin obscur, & secret. Telle reuolution, ou plustost cette vicissitude nous est fort proprement denotée par l'Ocean, à cause de son perpetuel flux & reflux; & quant à la Nuict, elle est vn symbole de la prouidence diuine. Les Payens mesme ont sceu fort bien remarquer cette Nemesis nocturne; pour monstrer que le iugement des hommes est fort different de celuy de Dieu.

Riphée y tomba mort) accident lamentables,
Bien qu'il fust des Troyens en Chef tres-equitable,

Le plus aymé des Dieux, & le plus iuste aussi:

Mais quoy? les Immortels le voulurent ainsi.

Nemesis est descritte auec des aisles, à cause des soudaines reuolutions des accidens humains, qui aduiennent lors qu'on y pense le moins: Aussi le souuenir que nous auons des affaires du passé nous faict voir qu'il est presque tousiours aduenu que les grands hommes, & les plus aduisez ont treuué leur perte dans les dangers qu'ils ont mesprisez. Ainsi M. Ciceron ayant eu aduis de la part de Decius Brutus, de la mauuaise volonté qu'Octauius Cesar auoit pour luy, & de son courage vlceré, ne luy fit point d'autre response que celle-cy, *Vrayement, mon cher Brutus, ie vous ayme d'autant plus que mon deuoir m'y oblige, ayant pris la peine de me donner aduis de toutes ces bagatelles, qui ne meritẽt pas qu'on en parle.*

Par l'enseigne de Souueraineté que Nemesis a sur la teste, est signifié l'enuieux & le maling naturel du Commun; qui a cette coustume de se resjouir, & de couróner Nemesis, quand il void tomber du haut de la rouë les plus aduancez en fortune. Elle porte en sa main droicte vne lance ou vn jauelot, pour en trauerser ceux que bon luy semble. Quant aux autres, qu'elle ne veut point tout à faict abbatre sous le ioug des miseres & des disgraces, elle leur met deuant les yeux la bouteille ou la fiolle, qu'elle soustient de sa main gauche, où se descouure vn spectacle & malencontreux & hydeux à voir: Car les grands du monde, ou ceux qui sont esleuez au plus haut tomble des felicitez de la terre, se representent sans cesse la mort, les maladies, les disgraces, les trahisons, qui leur sont tramées par les artifices des leurs; bref les embusches des ennemis, les

les reuolutions des affaires, & autres tels accidens; qui semblent autant de Mores dans cette fiole, qui est effroyable à la veuë des regardās. Virgile descriuant le faict d'armes de Cleopatre en la Iournée Actiacque, adiouste auec beaucoup d'eloquence & de grace.

La Royne auec son luth semond de toutes parts
Les ardans escadrons qui suiuent le Dieu Mars;
Et ne voit pas encor' la picqueure mortelle
De deux cruels serpens s'enuenimer contre elle.

Et de vray, elle ne tarda guere a voir les bataillons tous entiers de ces Ethyopiens, se representer à ses yeux, quelque part qu'elle se tournast. En vn mot, ce n'est pas sans raison que la fable adiouste sur la fin, que Nemesis est assise sur vn cerf. Car bien que cet animal soit plein de viuacité, il peut

arriuer neantmoins que l'homme rany par la mort en la fleur de son aage, preuienne, & esuite les coups de Nemesis; comme au contraire il faut necessairement qu'il luy soit sujet, s'il deuient puissant, & auancé à vne grande fortune.

Achelous, ou, le Duel.

XXIII.

LEs Anciens Escriuent qu'Hercule & Achelous ayans querelle ensemble pour les nopces de Dejanire, en vindrent finalement aux mains. Là dessus, ils adioustent qu'Achelous ayant sous diuerses formes, & selon le pouuoir qu'il en auoit, assailly Hercule, prit finalement celle d'vn fort taureau: Dequoy s'aduisant Her-

cule, & retenant tousiours la figure humaine, il se rua de toute sa force sur cet animal, auquel il rompit l'vne de ses cornes, ce qui affligea de telle sorte Achelous, que pour la recouurer il fit vn present à Hercule de la corne qu'on appelle *d'Almathée*, ou d'Abondance.

Cette fable appartient proprement aux entreprises militaires. Car les preparatifs de la guerre faits par la partie qui defend, & qui nous est representée par le fleuue Achelous, sont differents & de plusieurs sortes. Quant à l'assaillant, ses forces sont composées d'vne armée nauale. Mais pour le regard de celuy qui attend l'ennemy sur ses propres terres, l'on ne sçauroit croire combien il a de choses à faire. Il luy faut tãtost fortifier les places, ou les desmãteler, tantost leuer des gens, & les appeller des champs aux villes, ou les mettre en garnison dans les

principales forteresses: & maintenant faire des ponts tous nouueaux, & abbatre les vieux, tenir l'armée preste, la pouruoir de viures, & les partager entre les soldats: Bref, il ne manque iamais d'occupation ny sur les riuieres, ny dãs les ports, ny aux creux des montaignes, ny parmy les forests, ou ailleurs. De maniere qu'au iour du combat il change de face, en prend vne autre toute nouuelle, & en fait espreuue. Ainsi, quand il a bien disposé toutes choses, & mis en estat ses preparatifs, c'est alors qu'il nons represente au vif la forme & les beuglemens d'vn taureau qui entre au combat. Or comme l'assaillant ne cherche qu'à donner la bataille, l'apprehension qu'il a de manquer de viures dans les terres de l'ennemy luy fait haster son entreprise. Que si la bonne fortune veut qu'il gaign e la victoire par ses proüesses, & qu'ain si il rompe par maniere de dire

vne corne à ſon ennemy, il obtint alors que luy-meſme affoibly de reputation, & tout tremblotant mette ſon ſalut en la fuitte, & ſe retranche en d'autres lieux fortifiez, & plus aſſeurez, afin de s'y pouruoir de nouuelles forces. Par ce moyen, outre que la ville demeure en la puiſſance du Vainqueur, le butin en eſt aux ſoldats; ce qu'on peut tenir pour vne eſpece de corne d'Amalthée.

Bacchus, ou, la Conuoitise.

XXIIII.

NOVS lisons que Semele amoureuse de Iupiter, l'obligea d'vn inuiolable serment, à luy promettre de ne l'esconduire d'aucune chose qu'elle luy peust demander, si bien qu'ayant requis le pere des Dieux de s'accoupler auec elle, de mesme qu'auec Iunon, son indiscrette demande fut cause qu'elle mourut dans les flammes. Apres sa mort, l'enfant qu'elle auoit conçeu dans son ventre, en fut tiré dehors, & mis par Iupiter en son propre flanc, iusques à ce que le terme destiné à l'accouchément arriua. Cependant, ce Roy des Dieux ne pouuoit marcher, & sembloit estre boiteux, pour la

grande incommodité que luy causoit cet enfant, qui pour ce sujet fut appellé Baccgus, ou Denis, à cause de la peine qu'il luy donna, durant qu'il fut dans sa cuisse. Mais apres qu'il fut venu au monde; Proserpine eut charge de l'esleuer durant quelques années. Son visage auoit de l'air de celuy d'vne femme: tellement qu'il paroissoit ambigu du sexe, ou Hermaphrodite. On tient qu'il demeura mort & enseuely quelque espace de temps, au bout duquel il reuint au monde. En sa ieunesse il inuenta le premier, l'vsage du vin, & les moyens de cultiuer la vigne? ce qui le mit si fort en estime; qu'il subiugua tout le monde, iusques aux dernieres cõtrées des Indes. On le voyoit ordinairement sur vn char tiré par des tygres, & autour de luy certains demons, tous difformes, appellez Cubales, qui trepignoient deuant ce Dieu, dont la compagnie estoit encore ho-

norée de celle des Muſes. Il prit à femme Ariadne , apres que Theſée l'eut abandonnée. Les Anciens luy conſacroient le lierre, & le diſoient eſtre inuéteur de certaines ceremonies qu'ils nommoient ſacrées: bien qu'elles fuſſent pleines de fureur, de desbauche & de cruauté; Auſſi ſon vray meſtier eſtoit de rendre les autres forcenez, & de tourner la raiſon en rages. Il eſt certain qu'aux feſtes ſolemnelles de Bacchus, appellées *Orgies*, deux excellens hommes furent mis en pieces par ſes Preſtreſſes, à ſçauoir Pentée, & Orphée, l'vn pour auuoir voulu regarder ſes ceremonies du haut d'vn arbre, & l'autre en ioüant de ſa lyre. Or peu s'en faut que les prouëſſes de ce Dieu ne ſe confondent auec celles de Iupiter.

Cette fable a ie ne ſçay quel rapport auec la couſtume, ou l'habitude, ne s'en pouuant treuuer de meilleure en toute la Philoſophie Morale. Sous

la perſonne de Bacchus, ou de Denis, nous eſt deſcrire la nature de la Conuoitiſe, ou de la Paſſion. La mere de la plus nuiſible Côuoitiſe qu'on puiſſe treuuer, n'eſt autre que l'appetit, ou le deſir d'vn bien apparent. Cette Paſſion ſe conçoit par vne enuie illicite, deuant qu'eſtre bien entenduë, ou examinée. Mais lors que l'affection commence à bouillir, ſa propre mere, à ſçauoir la nature du bien, ſe ruine & ſe perd dans vn embrazement ſuperflu. Ainſi tant qu'il ſe treuue de la conuoitiſe dans l'eſprit de l'homme, qui en eſt comme le pere, ſignifié par Iupiter, elle ſe cache, & ſe nourrit au dedans principalement en la partie inferieure; où elle picque l'ame ſi auant, que ſes actions en ſont incommodées, & vont de trauers. Mais depuis que par le moyen du conſentement & de l'habitude, elle eſt confirmée & reduitte en acte, Proſerpines prend le ſoin de

l'esleuer durant quelque temps; Cela veut dire qu'elle cherche à se cacher aux lieux escartez & sousterrains, iusques à ce que secouant le frein de la honte, & de l'apprehension, elle deuient effrontée, & se couure du pretexte de quelque Vertu, mesprisant finalement l'infamie. Il est encore tres-veritable qu'vne forte affection semble auoir vn sexe ambigu, pource que son impetuosité tient de l'homme, & son impuissance de la femme. Ils ont feint que Bacchus reuint en vie apres estre mort, pour monstrer qu'il ne faut pas adiouster foy aux passions, qui ont cela de propre, de paroistre endormies, & comme esteintes, mais qui ne manquent iamais de se resueiller bien tost, quand l'occasion s'en presente, ou lors qu'elles ont tant soit peu de matiere. Quant à l'inuention de la vigne, ie la treuue ingenieuse & prudente, pource que toute affe-

ction est accorte & actiue à chercher des allechemens. Mais entre tant de choses qui sont prouenuës à la cognoissance des hommes, il n'en est point de plus puissãte que le vin, pour esueiller, & enflammer quelque passion que ce soit: Aussi tout le reste n'a rien de commun auecque cecy. L'on attribuë à Bacchus l'honneur d'auoir conquis plusieurs Prouinces, & entrepris vne guerre eternelle, pource que la Conuoitise ne se contente iamais des choses acquises; au contraire elle veut tousiours passer outre, esprise d'vn desir qui est insatiable & sãs fin. Les tygres se tiennent auprés d'vne passion desreglée, & tirẽt son char, pour mõstrer que lors que l'affection ne va plus à pied, mais en coche, ayant gaigné la victoire sur la raison, elle se monstre cruelle & indomptable à tous ceux qui s'opposent à ses forces. Ce n'est non plus sans suject que certains

demons ridicules ſautent autour du chariot de Bacchus, à cauſe que toute paſſion desbordée produit aux yeux, en la bouche, & aux actions, des mouuemens inciuils, brutaux, mal-ſeants, & pleins de legereté : d'où vient que tel paroiſt agreable à ſoy-meſme en quelque ſignalée affection de cholere, d'arrogance, ou d'amour, qui ſemble tout à faict ridicule & difforme aux autres. Les Muſes tiennent compagnie à Bacchus, pour denoter qu'il n'est point d'affection qui ne ſemble fauoriſée de quelque doctrine; Et c'eſt en cecy que la complaiſance des eſprits amoindrit la majeſté des Muſes, lors qu'elles ſe rendent eſclaues de l'affection, au lieu d'eſtre les guides de la vie. Entre les autres allegories celle-cy me plaiſt, à ſçauoir que Bacchus ſe rendit amoureux d'vne femme abandónée d'vn autre mary; eſtant certain que l'affection veut & deſire

ce que l'experience a rebutté. Où i'aduise tous ceux qui se rendent esclaues de leurs propres affections, & qui les suiuant ne font qu'accroistre le prix des choses dont ils veulent iouyr (soit qu'elles consistent aux honneurs, aux richesses, aux amours, en la gloire, en la science, ou en telle autre qualité) qu'ils suiuent indiscrettement des passions, que les autres ont quittées il y a long temps, apres les auoir esprouuées. Le lierre fut consacré à Bacchus auec beaucoup de mystere. Cet arbre a cela de propre de conseruer sa verdure en Hyuer, puis de ramparer autour des murailles, & de les embrasser de ses rameaux. Quant au premier, il n'est point d'affection, qui par le moyen de la repugnance, & de l'inhibition, comme par vne certaine antiperistase, ne se maintienne en vigueur & en verdure en Hyuer, à l'imitation du liere. Pour le regard du second,

l'excez de la passion, qui predomine en l'homme, embrasse toutes les actions & tous les conseils humains, se meslát comme le lierre, & tournoyant parmy eux. Ce n'est pas merueille encore, si les coustumes superstitieuses s'attribuent au Dieu Bacchus; estant veritable que toute affection desreglée se laisse emporter entierement aux fausses religions, & qu'elle se tourne en fureur, s'il luy aduient d'assieger l'homme auec trop d'effort & de violence. L'outrage fait à Penthée par les Prestresses de Bacchus, qui le desmembrerent auec Orphée, nous apprend qu'vne affection ardente se rend ordinairement reuesche, & contraire, tant aux curieuses recherches, qu'aux aduis salutaires & libres. Bref, la confusion entre les personnes de Bacchus, & de Iupiter, peut estre fort proprement adaptée à nostre propos, veu que les entreprises illustres & honnorables,

ioinctes aux merites ſignalez & glorieux, procedent tantoſt de la valeur, ou de la raiſon, & tantoſt d'vne affection cachée, ou d'vne conuoitiſe ſecrette, quelques louanges qu'y puiſſent apporter les langues, & les voix de la Renommée, de maniere qu'il n'eſt pas beaucoup facile de diſtinguer les faicts de Bacchus d'auec ceux de Iupiter.

Atalante, ou, le Gaing.

XXV.

ATALANTE estant fort prompte à la course, donna vn deffi à Hypomene, pour esprouuer lequel d'entre eux iroit plus viste, & gaigneroit la victoire. Les conditions de ce combat furent, qu'en cas qu'Hypomene vainquist, il auroit pour femme Atalante; & qu'au contraire s'il demeuroit vaincu, il le payeroit aux despens de sa vie. Il sembloit fort aisé de iuger à qui demeureroit la victoire, puis qu'Atalante, inuincible à la course, s'estoit desia mise en honneur par la ruine de plusieurs, ausquels elle auoit gaigné le deuant: Ce qui fut cause qu'Hypomene ayant recours à

la tromperie & à l'artifice, fit prouiſion de trois pommes d'or, & les porta quand & ſoy. Comme il fut donc queſtion d'entrer dás la lice, Atalante ne manqua point de deuancer Hyppomene, qui ſe voyant laiſſé en arriere recourut à ſon artifice, jettant à meſme temps l'vne des trois pommes d'or à la veuë d'Atalante, non en pleine lice, mais à l'eſcart, pour l'amuſer dauantage, & la mieux deſtourner de ſa route. Ainſi la conuoitiſe, commune aux femmes, & la beauté de la pomme, l'allecherent ſi bien, qu'au lieu de courre tout droict, elle tourna ſes pas vers la pomme, afin de la prédre: Cependant Hippomene eut loiſir de s'auancer vn peu, & de laiſſer Atalante derriere ſoy. Mais par le moyen de ſa naturelle viſteſſe elle ne tarda guere à reparer le dommage du temps perdu; & meſmo elle gaigna le deuát à Hippomene, qui neantmoins l'ayant amuſée auecque

ser pómes d'or iusques à la troisiesme fois, fit en sorte qu'en fin il demeura victorieux, non tant par les effects de son courage, que par ceux de son propre artifice.

Cette feinte nous semble proposer vne remarquable allegorie du combat de l'Ar auec la Nature. Car il est sertain que l'Art signifié par Atalãte, ce rend par sa propre force beaucoup plus prompt & plus habile que la Nature, s'il ne treuue point d'empeschement ny d'obstacle; & qu'ainsi par la grande vistesse de son cours, il atteint le premier au but. L'experience nous apprend cecy tous les iours; comme par exemple, le fruict de l'arbre qui est enté se treuue bien meilleur que celuy qui prend son accroissement par le moyen du noyeu que lon plante. I'adiouste à cecy qu'en la generation des pierres, la terre fangeuse de soy ne s'endurcit pas si tost qu'elle faict

quand on y cuist des carreaux de brique. Que s'il est question de venir aux choses morales, l'on peut remarquer qu'vn allegement de douleur, ensemble la consolation qui s'ensuit apres quelque perte, se donnent tous deux vne entrée dans l'ame par la longueur du temps, comme par vn bien faict de la Nature; au lieu que la Philosophie, qui semble estre le vray Art de bien viure, n'vse point de delay, & nous presente aussi-tost le temps propre à la consolation. Ie sçay neantmoins qu'il est vray que par le moyen des pommes d'or, cette force & ces priuileges de l'Art sont retardez au grand dommage des choses humaines: Car parmy les sciences & les Arts il ne s'en est iamais trouué aucun, qui ait constamment continué iusques à la fin sa vraye & legitime course, pour y atteindre comme à son but. Au contraire, c'est l'ordinaire des Arts com-

mencez d'abbreger leur cours, & de le quitter pour se tourner au gain, & à leur propre commodité, à l'imitation d'Atalante :

Sa course elle retarde, & prend les pommes d'or.

Ce n'est doncques pas merueille, s'il n'est permis à l'Art de surpasser la Nature, & de la ruiner quand il l'auroit vaincuë, à cause des conditions & des loix de ce deffi: mais il y a bien de quoy s'estonner du contraire, à sçauoir de ce que l'Art demeure sous le pouuoir de la Nature, luy obeyssant comme fait la femme à son mary.

Prometée, ou, l'Estat de l'homme.

XXVI.

LEs Anciens nous ont voulu faire accroire, que l'hôme estoit l'ouurage de Promethée, qui ne le pestrit que de bouë, si ce n'est qu'il mesla parmy cette masse les parties de diuers animaux. Ils adioustent à cela, que luy-mesme voulant defendre son ouurage, & se faire estimer ensemble autheur & conseruateur de la race des hommes, monta secrettement au Ciel portant auec soy certains faisseaux de ionc, qu'il alluma pres du chariot du Soleil; & qu'ainsi retourné qu'il fut sur la terre, il apprit aux mortels l'vsage du feu. Mais au lieu que ce bon office de Promethée meritoit de

trouuer quelque effect de recognoiſſance parmy les hommes, ils oſerent bien conſpirer contre luy, & l'accuſer pardeuant Iupiter. Cette accuſation luy pleut grandement, & à tous les autres Dieux, ſi bien qu'outre le don qu'ils firent aux hommes du commun vſage de de cet Element, ils les obligerent encore d'vn nouueau preſent, qui merite bié d'eſtre preferé à tous les autres, à ſçauoir d'vne perpetuelle ieuneſſe. Dequoy les hómes fort cótens, mais mal conſeillez, s'aduiſerent de charger vn aſne du don qu'ils auoient receu des Dieux. Il aduint donc qu'à ſon retour le pauure aſne ſe trouuant grandement affligé de ſoif, rencontra ſur le bord d'vne fontaine vn ſerpent, qui eſtoit comme la garde de cette eau, & qui ne luy voulut iamais permettre d'en boire, qu'à condition qu'il luy donneroit ce qu'il portoit ſur ſon dos. Le miſerable aſne accepta

d'abord cette condition, & ainsi pour vn peu d'eau, le pouuoir de renouueller sa ieunesse, passa des hommes aux serpés. Quelque temps apres Promethée plus malicieux que iamais, & reconcilié auecque les hommes depuis qu'ils furent frustrez de la recompense receuë, s'irrita si fort contre Iupiter, qu'il osa bien mesler au sacrifice, la tromperie. Car on tient qu'immolant vne fois deux taureaux à Iupiter, il enferma la chair & la graisse de tous les deux, dans la peáu d'vn seul, & qu'il remplit d'os l'autre peau, priant le pere des Dieux auec vne action couuerte d'vn faux zele, & d'vne Religion desguisée, de choisir pour son sacrifice l'vn de ces bœufs. Or bien que Iupiter detestast la ruse & la mauuaise foy de Promethée, neãtmoins pour auoir sujet de s'en venger, il choisit le bœuf tout plein d'os, & alors tournant son bras à la vengeance, comme il vit qu'il

ne pouuoit reprimer autrement l'insolēce de Promethée, qu'en affligeant toute la race des hommes (que cet impie tenoit pour ses creatures) il commanda à Vulcan de luy former vne femme belle par excellence, & qui fut appellée Pandore, pource que pour la rendre plus accomplie, chacun des Dieux y contribua quelque chose du sien. On luy meit en main par apres vn excellent vase, dans lequel furent enfermées toutes sortes de disgraces, & la seule Esperance laissée au fonds, Promethée fut le premier que Pandore alla trouuer auecque le vase, pour voir si de cas fortuit il ne se mettroit point à l'ouurir: mais luy cauteleux & subtil, ne manqua pas de le rejetter. Pandore se voyāt ainsi mesprisée, s'en alla trouuer Epimethée, frere de Promethée, de la cōplexion duquel il differoit grandement. Cettuy-cy sans autre delay ouurit temerairement le va-

ſe; Puis cóme il vit que tous les maux y enclos s'enuoloient dehors, il s'aduiſa de le fermer à la haſte, & de toute ſa force, mais il n'eſtoit deſia plus téps, ſi bien que tout ce qu'il pût faire fut d'y retenir l'Eſperance, qui demeura ſeule au fonds de la boitte. En fin Iupiter imputát à Promethée pluſieurs grands & enormes forfaicts; comme d'auoir deſrobé le feu du Ciel, & deſdaigné ſa Majeſté diuine, en luy offrát vn Sacrifice plein de trómperie; enſemble de s'eſtre mocqué du don receu de la part des Dieux, y adjouſta ce nouueau crime, d'auoir voulu prendre à force la Deeſſe Pallas. L'ayant donc eſtroictement fait lier, il s'aduiſa de rendre eternel ſon ſupplice. Pour cet effect, il commanda tout auſſi-toſt qu'il fuſt mené au mont Caucaſe, & là ſi bien attaché qu'il n'euſt plus moyen de ſe remuer. Dauantage, pour le tourmenter plus ſenſiblement, il

voulut qu'vne aigle ſe repeuſt de ſon foye, & qu'il en creuſt autant de nuict, que l'oyſeau en auroit becqueté de iour ; tellement que par ce moyen ſa douleur ne manquoit iamais de matiere, bien qu'ils diſent qu'elle finiſt auec le temps, & qu'Hercule ayant nauigué par tous l'Ocean dans vne couppe que luy donna le Soleil, aborda finalement au mont Caucaſe, où il deliura Promethée, tuant à coups de fleſches l'oyſeau qui le bourrelloit. Certains peuples inſtituerent depuis à l'honneur de Promethée les jeux des porte-flambeaux, ainſi appellez, pource que ſi le flambeau de quelqu'vn des joüeurs venoit à s'eſteindre en courant, il eſtoit contraint de ſe retirer, & de ceder la victoire au ſuiuant: De cette façon celuy-là gaignoit entierement le prix, qui le premier de tous portoit le flambeau touſiours allumé, juſques à ce qu'on luy donnaſt

le ſignal de s'en reuenir.

Cette fable eſt pleine de pluſieurs vrayes & graues contemplations, dont les vns ont eſté iuſques à preſent aſſez bien remarquées, ſans qu'on ayt aucunement touché aux autres. Il uſt euiden que Promethée ſignifie la Prouidence, à laquelle les Anciens ont attribué la generalité de toutes choſes, de qui la *Conſtitution* de l'homme eſt tirée. Or ceſte meſme generalité eſt le propre ouurage de la Prouidence. L'on peut alleguer pour raiſon de cecy, que la nature de l'homme a le ſiege de la Prouidence en l'eſprit, & en l'intellect. Mais d'autant qu'en certaine façon il ſemble incroyable, & comme impoſſible de tirer la raiſon & l'entendement des principes qui n'ont ny ſens ny intelligence, il faut conclure de neceſſité, que la Prouidence eſt infuſe en l'ame de l'homme par le moyen du modele, de l'in-

tention & de la cõfirmation d'vne autre Prouidence plus grãde. Cecy nous est proposé plus particulierement par cette consideration, *Que l'homme est comme le centre du monde*, quant aux causes finales: De maniere que si luy-mesme en est retranché, il faudra que tout le reste s'esgare, & qu'il chancelle de part & d'autre, se diuisant de soy sans s'acheminer à aucune fin. Car comme toutes les choses du monde seruent à l'hõme, il tire aussi l'vsage, & le fruit de chacune d'elles: Ainsi voyons-nous que les tournoyemens des Estoiles seruent pour la distinction des saisons, & pour la distribution des parties du monde: que les Meteores nous mettent dans les moyens de preuoir les tempestes & les orages, de tenir la vraye routte en la nauigation, & d'entrer en la cognoissance des machines, & des artifices de guerre. Ainsi, dis-je, les animaux & les plãtes de tou-

tes ſortes ſeruent grandement à la vie, ſoit pour ſe veſtir, ou pour s'entretenir la ſanté par medicaments; ou finalement pour le plaiſir des mortels; ſi bien qu'il ſemble que les choſes de l'vniuers n'agiſſent ſeulement que pour l'homme. Or ce n'a pas eſté ſans vn grãd myſtere que les Poëtes ont feint qu'en cette maſſe & premiere preparation, Promethée y meſla cõfuſémẽt dãs la bouë les parties tirees de diuerſes choſes viuantes; eſtant veritable que de toutes les matieres contenuës en ce grand Vniuers, l'homme eſt le plus *mixte*, & le plus *composé*: d'où vient qu'auec beaucoup de raiſon les Anciens l'ont appellé vn petit monde. Il eſt vray que les Philoſophes Chimiques eſpluchent de trop prés la beauté de ce mot, *Microcoſme*, lors que le prenant au pied de la lettre, ils veulent que toute ſorte de Mineral, & de vegetable, ou telle autre choſe propor-

tionnee à cecy, se descouure en l'homme. Toutesfois, il est bien certain, comme nous auons desia dict, que le corps humain se treuue *mixte* & *organique* par dessus toute autre chose; ce qui fait que ses vertus & ses proprietez en sont d'autant plus admirables; Car les forces des corps simples, bien que certaines, & promptes à l'operation, ne sont pas en grãd nombre, pource que le meslange ne les emousse point. & ne les balance non plus en aucune façon que ce soit. Or est-il que le nombre & l'excellence des vertus qui se treuuent au corps humain, habitent dans le meslange & en la composition, ce qui n'empesche pas que l'homme en ses principes ne semble estre vne chose desarmée, nuë & retiue à se pouuoir soulager soy-mesme, cõme ayant besoin de beaucoup de commoditez. C'est pourquoy Promethée fit en sorte de recouurer promptement du feu,

dont le propre eſt de fournir aux hommes vne infinité d'allegemens & de ſecours neceſſaires à la vie. Certes, ſi l'ame eſt appellée *la forme des formes*, & la main *l'inſtrument des inſtruments*, c'eſt auec beaucoup de raiſon que le feu merite d'eſtre nommé *le ſecours des ſecours*, attendu que de luy les ARTS mechaniques, & les ſciences meſmes reçoiuent vne prompte aſſiſtance par des moyens qui ſont infinis. La façon auec laquelle Promethée deſroba ce feu, me ſemble encore fort bien deſcrite ſelon la nature de la choſe. Il approcha (diſent les Poëtes) du chariot du Soleil vne baguette de jong appellée *Ferule*, pour monſtrer que le feu s'engendre de la violente colliſion des corps, par le moyen de laquelle les matieres ſe ſubtiliſent, reçoiuent mouuement, & ſe rendent ſuſceptibles de la chaleur du Ciel. De cette façon elles

rauissent par des voyes occultes, & comme à la desrobee ce mesme feu au chariot du Soleil. A cette parabole se joint vne chose fort remarquable, à sçauoir, qu'au lieu de recognoistre vn si grand bien-fait, les hommes eurent recours à la mescognoissance, se plaignans à Iupiter, & de Prometée, & du Feu. Dequoy neantmoins Iupiter fut tellement aise, qu'il les combla d'vne nouuelle liberalité. Mais à quel propos, dira-t'on, approuuer, & recognoistre l'ingratitude commise contre son Autheur, puis qu'elle est vn vice qui contient tous les autres vices ensemble? Cette Allegorie se doit entendre tout autrement, à sçauoir que les plaintes des hommes faites contre la Nature, & contre l'Art, procedent d'vn esprit fort bien moderé, & reüssissent heureusement; mais que le contraire est desplaisant, & des-agreable aux Dieux. Car ceux qui sont excessifs

cessifs à surhausser la nature humaine, ensemble les arts qu'ils ont receus, & qui tournent en admiration les choses dont ils iouyssent, iusques à vouloir qu'on estime parfaites les sciences dont ils font profession, ne deferent point à la nature diuine le respect qu'ils luy deuroient rendre, puis qu'ils semblent vouloir esgaler à sa perfection les choses qui leur sont particulieres & propres. D'ailleurs telle gens sont peu profitables aux hommes, en ce que se faisant accroire d'auoir atteint au plus haut sommet des choses, quand ils les ont acheuées, ils ne cherchent point à passer plus outre. Au contraire ceux qui se pleignent de la Nature, & des Arts retiennent veritablement en eux vn ressentiment d'esprit plus modeste, & se sentent de iour en iour esguillonnez à vne nouuelle industrie, & à d'autres inuentions. Ce qui faict que ie ne puis assez m'eston-

ner de l'ignorance, & du mauuais Genie de quelques-vns, qui pour seruir à l'arrogance de peu de personnes reuerent tellement la Philosophie des Peripateticiens (qui neantmoins n'est qu'vn petit eschantillon de la sagesse des Grecs) qu'ils rendent non seulement inutile, mais encore suspecte, & cõme perilleuse toute accusation faicte contre elle-mesme. A quel propos approuuer l'opinion du furieux Empedocles, ou celle du resueur Democrite, qui neãtmoins ne fut pas entierement despourueu de modestie, lors qu'ẽ se plaignãt il dit, que toutes choses nous sont cachées, que nous sõmes de vrais ignorans, que nous ne voyõs rien, que la verité demeure comme submergée au profond d'vn puits, & que le faux se mesle d'vne estrange façon auec le vray. Et toutesfois cette opinion des Academiciens ne s'estant point tout à faict jettée dans l'excez,

possible vaudroit-il mieux approuuer Empedocles & Democrite, que l'eschole d'Aristote, pour auoir eu trop bonne opinion de soy-mesme. Les hommes doiuent donc estre aduertis en cecy, que les accusations de la nature des arts sont si agreables à Dieu; qu'elles impetrent de la diuine bonté de nouuelles aumosnes, & de nouueaux dons : que les plaintes de Promethée, bien qu'autheur, & maistre, quelques fortes & violentes qu'elles fussent, sont plus saines & plus vtiles que les superfluës actions de graces; finalement que penser d'estre bien riche, est vne chose qui se doit mettre entre les principaux sujects de la paureté. Quant au don que les hommes receurent des Dieux, pour auoir accusé Promethée (qui fut, vne fleur de perpetuelle ieunesse) il est tel, que les Anciens sembloient n'auoir perdu l'esperance de treuuer des medicamés

& des remedes propres à retarder la vieillesse, & à prolonger la vie. Ils ont mis aussi ces remedes au rang des choses que les hommes ont perduës par leur nóchalance, apres les auoir possedées (si bien qu'elles sont restées sans effet) plustost qu'entre celles qui leur ont esté tout à faict desniées. Car il est euident qu'apres que les hommes eurent appris le vray vsage du feu, & que les abus qui se commettent dans les arts furent manifestemét descouuerts, la diuine liberalité ne faillit pas d'octroyer tous ces dons aux hommes, qui firent vne grande faute de les mettre sur le dos d'vn asne paresseux & retif. Cet asne ne semble estre autre chose que l'experience, si assoupie, & si lasse d'aller, que ses pas de tortuë & tardif ont donné lieu à cette ancienne plainte, que la vie est courte, & l'art fort long. Et de verité c'est mon opinion que les deux facultez de la Dog-

matique, n'ont iamais esté bien ioinctes ensemble, & qu'on a mis ces nouueaux dons de Dieu sur vne certaine Philosophie *abstracte*, comme sur vn leger oyseau; ou sur la tardifue & paresseuse experience, comme sur vn asne retif. Il est vray que cet asne ne nous seroit pas vn Augure d'vn trop grand mal, si les accidens du chemin & de la soif ne le trauersoient. Ie pense pour moy que si quelq'vn s'attache constamment à l'experience côme à vne certaine loy, il ne portera pas en vain les accroissemens de la liberalité Diuine, pourueu qu'au milieu du chemin il ne luy vienne vne soif de ces vaines experiences, qui regardent le gain & la vanité, & qu'il quitte là toutes ces alterations, pour mieux porter le fardeau dont il s'est chargé. La fable adiouste, que ce don de ieunesse passa des hommes aux serpens, tant par vne maniere d'ornement, que pos-

ſible pour les faire rougir de honte, en leur monſtrant cõme ny par le moyen de leur feu, ny de tous les preceptes de l'art, ils ne peuuent acquerir vne choſe que la meſme Nature a donnée à pluſieurs autres animaux. Quant à la ſoudaine reconciliation des hommes auec Promethée, apres eſtre deſcheuz de leurs eſperances, elle contient en ſoy vn aduis prudent & vtile, comme apprenant aux hommes combien eſt grande leur inconſtãce & leur temerité, en matiere d'experiences nouuelles. Car ſi l'effect ne reüſſit ſelon leurs deſirs, ils abandõnent auſſi toſt l'entrepriſe commẽcée; & retournant haſtiuement à leurs premieres couſtumes, ſe reconcilient auec elles. Ayant deſcrit l'eſtat de l'homme, & tout ce qui touche les arts & les choſes intellectuelles, la fable paſſe plus auant à la Religion: car le culte diuin accompagna l'exercice des arts, & fut

aussi-tost saly par l'hypocrisie ; c'est pourquoy par ce double sacrifice nous est fort à propos representée la personne du vray Religieux, & de l'hypocrite aussi. En l'vn, le sacrifice est gras, & les flammes auec les douces odeurs en montent iusques au Ciel, c'est à dire, les sinceres affections, & le zele à la gloire de Dieu ; outre qu'au dedans se voyent les entrailles de la Charité, & les chairs profitables & saines : Mais pour le regard de cet autre, il n'a que les os arides & secs, qui neantmoins remplissent la peau & ressemblent à quelque belle victime. Par où nous sont denotées les apparences de ceux qui soubs de beaux semblans de pieté font mine d'estre gens de bien par des actions desguisées d'hypocrisie, & qui seruent plustost à vne vaine monstre qu'à vne deuotion veritable. Ce que ie treuue encore plus deplorable en cecy, est, qu'il ne suffit point à ceux-cy

d'offrir de semblables sacrifices à Dieu s'il ne font accroire aux autres que c'est Dieu mesme qui les a esleus à cet effect. Le Prophete se plaint de telles gens, quand il dict en la personne de Dieu: *Num tandem hoc est illud ieiunium quod elegi, vt homo animam suam in diem vnum affligat, & caput instar iunceæ demittat?*

Apres l'estat de la Religion, la parabole se tourne aux coustumes, &aux conditions de la vie humaine. C'est vne chose assez commune, & rapportée fort à propos, que Pandore signifie la luxure & la volupté, laquelle apres les arts & les fonctions de la vie ciuile s'embraze de ses propres plaisirs cõme du don du feu; d'où vient qu'on la tient creature de Vulcan, pource que c'est luy qui represente le feu. De cette volupté comme d'vne source se sont espandus sur la terre des maux infinis, tant au corps qu'en l'ame des

hommes & pareillement en leurs biens; à quoy se ioinct le trop tardif repentir. Bref c'est elle qui a ruiné l'estat de chacun en particuliere, & en general les Republiques & les Royaumes. Il est vray encore que de cette fontaines les guerres, les troubles, & le tyrannies ont pris leur premiere origine. Icy l'on peut remarquer fort à propos que cette fable nous depeint gentiment deux conditions de vie, comme autant de modeles & de pourtraicts, sous les deux personnes de Prometée, & d'Epimetée. Ceux qui suiuét la secte d'Epimetée n'ont point de preuoyance, & ne sçauent aucunement considerer les euenemens. Ils ne font estat que des choses presentes & delicieuses à leur goust; ce qui est cause qu'ils sont trauaillez d'vne infinité d'angoisses & de miseres, qui ne cessent de leur faire la guerre. Cependát ils ne laissent pas de se donner du bon

temps ; & mesme pour le peu de pratique qu'ils ont des choses du monde, ils vont roulant dans leur esprit plusieurs vaines esperances dont ils s'entretiennent comme de quelque songe agreable ; ce qui leur semble seruir en certaine façõ pour adoucir l'amertume de leur misere. Le mesme n'aduiẽt pas aux escholiers de Promethée, c'est à dire aux hommes prudens, qui par la consideration de l'aduenir euitent subtilement plusieurs disgraces qui les menacent & les reiettent bien loing. Mais il est vray aussi que tels hommes se priuent volontairement de beaucoup de plaisirs, qu'ils sont comme traistres à leur inclination, & ce qui est encore pire, qu'ils se trauaillent & se consument eux-mesmes d'vne infinité d'apprehensions & de soins. De cette façon, comme ils sont liez contre les escueils de la necessité, des soucis sans nombre (signifiez par

l'aigle, pource qu'ils sont *volatiles*) les mordent & les rongent au plus profond des entrailles: Que s'il aduient par fois que la nuict donne quelque relasche à leur mal, & le laisse vn peu respirer, c'est de telle sorte qu'ils retournent aussi-tost à leurs premieres inquietudes, & à leurs ordinaires apprehensions. Tellement, qu'il se treuue peu de personnes si heureuses d'vn & d'autre costé, que de ioüyr ensemble des commoditez de la preuoyance, & d'estre libres des maux qui mettent vn esprit en desordre. Nul ne peut atteindre à vn si parfaict bonheur autrement que par le moyen d'Hercule, c'est à dire de la force ou de la constance, qui a cela de propre d'estre tousiours preste contre toutes sortes d'euenemens, de se monstrer egale dans les faueurs, & dans les disgraces de la fortune, de preuoir sans apprehension, de ioüyr sans ennuy, &

d'endurer sans impatience. D'ailleurs on peut remarquer que cette vertu de Prometée n'estoit point naturelle, mais bien accidétaire, & acquise pour l'assistance d'autruy; Car il est vray qu'aucune force naturelle ne pouuoit suffire à vn si grand effect. Prometée recet donc cette vertu de l'Ocean, & du Soieil, puis il l'apporta sur la terre; par où nous est monstré, qu'elle mesme se tire de la sagesse comme du Soleil, ensemble de la meditation de l'inconstance, & des flots de la vie humaine, qui battent les pauures mortels, comme ceux qui nauigét sur l'Ocean. Virgile a fort bien ioinct ces deux choses quand il a dict,

Heureux l'homme qui peut auoir la cognoissance
Des choses d'icy bas, & qui sçait surmonter
La peur, & le Destin qu'on ne peut euiter,
De l'auare Acherõ mesprisãt la puissãce.

La fable adiouste encore fort gentiment, pour mieux renforcer, & consoler le courage des hommes, que ce grand Heros passa la mer dans vne couppe, afin qu'ils ne s'estonnent trop par la consideration des angoisses & fragilitez de la nature, & qu'en s'excusant ils ne disent qu'elle n'est point capable de tant de force, & d'vne si grāde Constance. Le Philosophe Seneque nous remet en memoire cecy, lors qu'il dit, *Que c'est vne grande chose d'auoir ensemble la fragilité d'vn homme, & l'asseurāce d'vn Dieu.* Mais il est temps maintenant de reprēdre vn poinct que i'ay à dessein laissé en arriere pour n'interrompre la liaison des choses, à sçauoir l'effort que fit Prometée à la pudicité de Minerue. Ce fut veritablemēt pour punition de ce crime, qu'vn aigle luy deschira les entrailles. Cela nous est vn symbole de l'extreme vanité des hommes, qui bouffis d'orgueil

pour la cognoissance qu'ils ont des arts, & des sciences, taschent bien souuent de sousmettre aux sens, & à l'humaine raison la Sapience diuine, d'où s'ensuit infailliblement la ruine de leur esprit, & vn chagrin qui les esguillonne tousiours. Il faut donc auec vn iugement sobre & modeste faire distinction des choses humaines, & des diuines, & des oracles des sens auecque ceux de la foy, si ce n'est possible que les hommes se laissent emporter à des maximes heretiques, & à ie ne sçay quelle Philosophie capricieuse. Venons maintenant aux festes & aux jeux iustituez à l'honneur de Promethée, où les hommes couroiét, ayans en main des flambeaux ardans. Cecy appartient proprement à la cognoissance des arts, & des sciences, & côtient en soy ce prudent aduis. Qu'il faut attendre la perfection des sciences de la succession des fatigues, plu-

ſtoſt que de la promptitude & viuacité de perſonne. Car il ſe peut faire que ceux qui ont plus de viſteſſe à la courſe ne ſont pas ſi propres à conſeruer leur flambeau touſiours allumé, eſtant veritable qu'on peut auſſi-toſt eſteindre vn flambeau en courant viſte qu'en allant bellement. Mais il ſemble que ja de long temps l'on quitte tout à faict ces courſes & ces combats : Car nous voyons que les ſciences ont fleury, principalement ſous leurs premiers autheurs, comme par exemple au temps d'Ariſtote, de Galien, d'Euclide, & de Ptolomée; & que la poſterité n'a faict ny taſché de faire beaucoup de choſes. L'on deuroit donc bien deſirer que ces ieux à l'honneur de Promethée ou de l'humaine nature, ſe renouuellaſſent, que l'emulation & la bonne yſſuë entraſſent en lice, & que la ſcience ne dependiſt point de tremblottant & freſle flambeau d'vn ſeul

Cela doit inciter les hommes à s'esueiller, & à faire preuue de leurs forces, afin de ne croire que tout le fonds de la ſcience depende du foible cerueau d'vne poignée de gens. Voila ce qui me ſemble auoir eſté eſbauché par cette fable aſſez commune, & publiée par les eſcrits des Anciens: Ie ne puis nier qu'elle ne contienne encore pluſieurs grandes choſes dont le merueilleux accord ſert de beaucoup aux myſteres de noſtre foy. Mais il me ſemble ſur tout que la nauigation d'Hercule dans vne couppe, pour la deliurance de Prometée, eſt vne figure du Verbe eternel deſcendu du Ciel, & enclos dans le fraiſle vaiſſeau de la chair humaine pour la redemption des mortels. Cette matiere eſt ſi haute, que ie m'oſte à moy-meſme toute licẽce d'en diſcourir, afin que ie ne me ſerue d'vn feu eſtranger & emprunté pour l'allumer ſur l'Autel du Seigneur.

Scylla,

Scylla, & Icare, ou la voye du milieu.

XXVII.

LA mediocrité, ou la voye du milieu, est grãdement loüable és choses morales és intellectuelles moins estimée, mais profitable & vtille. Il est vray qu'en matiere d'affaire Politiques seulement elle est fort suspecte, si bien que l'hõme s'en doit seruir auec iugement. En ce qui touche les choses morales, la mediocrité nous est demonstrée par le chemin prescrit à Icare; & pour le regard des intellectuelles, par le destoit qui se treuue entre Scylla, & Caribde, escueils rendus fameux par les perils qu'on y court. Icare eut commandement de son pere,

qu'ayãt à trauerser la mer par son vol il tint vn milieu entre le haut & le bas, de peur que ses aisles de cire ne luy fissent courir fortune, s'il aduenoit que s'esleuant trop haut la cire fondist aux rais du Soleil; ou que l'humidité de la mer ne l'amollist, s'il en aprochoit de trop prés. Mais Icare emporté d'vne fougue de ieunesse voulut s'esleuer trop haut, & ainsi se precipita dans la mer.

Cette feinte, assez facile & commune, monstre que la voye de la Vertu s'ouure droictement entre le defaut & l'excez. Il ne faut pas s'estonner si la ruine d'Icare s'ensuiuit de l'excez, vice commun aux ieunes gens, comme le defaut l'est à la vieillesse. Ce nonobstant de ces deux extremitez, ou de ces voyes vicieuses, il choisit celle qui l'estoit le moins; car le defaut est estimé tousiours pire que l'excez: veu que ce dernier a ie ne sçay quoy

de magnanime, qui s'auoisine du ciel, & vne certaine ressemblance auec le vol de l'oyseau ; là ou le defaut se traine par terre auec les Reptilles. C'est pourquoy Heraclite dit fort bien *que la Lumiere qui est seiche est vne fort bonne ame* ; car si l'ame s'abbreuue de l'humeur de la terre, elle degenere entierement, bien que d'vn autre costé la mediocrité y soit requise, afin que cette secheresse rende la lumiere plus subtile, sans aboutir neantmoins à vn embrasemét. Or d'autant que ces choses sont assez cognuës d'vn chacun, ie viens au destroit de Scylle, & de Caribde, où il est besoin de faire l'experience en la nauigatió, & d'auoir vn peu de bonne fortune ; car si les vaisseaux chocquét Scylle de cas fortuit, ils font bris contre les escueils, & sont engloutis par les bancs de sable, s'ils costoyent Carybde de trop prés. La principale force de cette fable semble

estre (car nous la toucherons succinctement, bien qu'elle attire auec soy vne longue contemplation) qu'en quelque doctrine & science que ce soit, en matiere de preceptes & de maximes, il faut tenir tousiours vn milieu entre les distinctions, & les golphes des choses vniuerselles, pource que ces deux bancs sont fort subjects à exposer au naufrage les esprits & les arts aussi.

Sphinx, ou, la Science.

XXVIII.

LEs Anciens ont tenu le Sphinx pour vn monſtre qui paroiſſoit diuerſemét à la veuë. Il auoit le viſage & la voix d'vne ieune fille, les plumes d'vn oyſeau, & les pieds d'vn griffon : Sa demeure ordinaire eſtoit au pays de Thebes, ſur le ſommet d'vne haute montagne, d'où il ſortoit pour ſe mettre en embuſche dans les gráds chemins; puis aſſailly qu'il auoit, & reduit ſous ſa puiſſance les voyageurs, il leur propoſoit certains enigmes embrouillez & obſcurs, qu'on eſtimoit venir de la part des Muſes. Si ceux auſquels il les propoſoit eſtoient ſi mal'heureux de ne ſçauoir expli-

quer & resoudre ses demandes confu-
ses, & ambiguës, il les deschiroit aussi-
tost. Cette misere ayant duré long
temps, les Thebains proposerét pour
recompése l'Empire de Thebes à qui-
conque pourroit expliquer les Enig-
mes du Sphinx, puis qu'il n'y auoit
point d'autre moyen pour le vaincre.
La grandeur de ce salaire esmeût telle-
ment Oedipe, homme prudent, &
plein de viuacité, mais incommodé
de ses iambes, qui se resolut d'en ve-
nir à l'espreuue. S'estant donc presen-
té au monstre auecque beaucoup de
confiance, d'abord il luy fût demandé
quel pouuoit estre l'animal, qui vient
au monde à quatre pieds, qui n'en a
que deux par apres, puis trois, & à la
fin quatre, comme auparauant. Oe-
dippe respondit à cecy, sans s'estonner,
que cet animal n'estoit autre que l'hô-
me, qui apres sa naissance semble aller
à quatre pieds, tant qu'il est enfant, se

ſouſtenant par le moyen de ſes iambes & de ſes mains; mais deuenu grandelet au bout d'vn temps, il ne ſe ſert que de deux pieds, iuſqu'à ce qu'en ſa vieilleſſe il prend vn baſton pour s'appuyer, ſi bien qu'il ſemble auoir trois pieds : & finalement en ſon dernier aage, ſes nerfs eſtans affoiblis il demeure couché dans ſon lict, où il rampe comme s'il en auoit quatre. Oedippe ayant gaigné la victoire par cette veritable reſponce, donna la mort au monſtre, dont le corps fut mis ſur vn aſne, & ainſi mené en triomphe. D'auantage on le fit Roy des Thebains, conformément aux conditions accordées.

Cette fable, qui n'eſt pas moins ingenieuſe que belle, ſemble auoir eſté feinte ſur la ſcience ioincte à la pratique. Car ce n'eſt pas ſans raiſon que la ſcience peut eſtre appellée vn monſtre, à cauſe qu'elle produit dans les eſprits des ignorants d'eſtranges eſton-

nemens. Elle est differente de figure & de veuë, pour les diuersitez des sujets ausquels elle s'occuppe; son visage ressemble à celuy d'vne femme, & sa voix aussi, à cause de sa grace & de son discours. On luy donne des aisles, pource que ses inuentions discourent & vollēt à mesme temps: car les sciences se communiquent entre elles, comme nous voyons qu'en vn instant vn feu en allume vn autre. C'est fort à propos qu'on luy attribuë des griffes aiguës & rauissantes, pour monstrer que les arguments & les axiomes des sciences penetrent bien auant dans l'esprit, & qu'ils s'y attachent de telle sorte, qu'il luy est presque impossible de bouger, ny de se deliurer. Le sainct Philosophe remarque cecy, lors qu'il dit, *Que les paroles des Sages sont comme des aiguillons, & des cloux qui penetrent fort auant.* Or il n'est point de science qui ne semble faire sa

demeure au ſommet des montaignes: car on la tient de ſoy pour vne choſe ſublime, & qui d'en haut deſcouure l'ingoréce de toutes parts, comme du ſommet de quelque rocher. L'on feint encore que la ſcience ſe met en embuche aux chemins publics, pource qu'en quelque lieu qu'on ſe treuue durant ce pelerinage de la vie humaine, il ſe preſente touſiours aſſez de matiere & de ſuject à la contemplation. Ce monſtre propoſe aux hommes des queſtions difficiles, & des enigmes diuers, approuuez des Muſes, & poſſible ennemis de la cruauté durãt qu'ils font leur ſejour parmy elles. Car tant que nos eſtudes, nos meditations, & nos recherches n'ont point d'autre fin que la ſcience, l'entendement n'eſt ny reſſerré ny geſné: au contraire il diſcourt librement, & quelque doute qu'il puiſſe auoir, il ſemble receuoir vne eſpece de plaiſir. Mais depuis que

ces enigmes passent des Muses au Sphinx, c'est à dire, à la practique, si bien qu'ils mettent en inquietude l'action, l'election, & la resolution, c'est alors que les enigmes commencent d'estre fascheux & cruels, d'où s'ensuit qu'en cas qu'on ne les puisse expliquer, ny resoudre, ils trauaillent estrangement les esprits des hommes, iusques à les distraire de toutes parts, & les deschirer entierement. C'est pourquoy deux conditions se proposent en cet enigme, à sçauoir la ruyne de l'esprit à celuy qui ne les sçait expliquer, & l'empire à quiconque en donne l'intelligence : Car l'homme qui entend bien vne chose, en acquiert la fin; & il n'est point d'ouurier qui n'ait de l'empire sur son ouurage. Bref ces enigmes sont de deux sortes, dont l'vne comprend la nature des choses, & l'autre celle de l'homme : Aussi deux empires sont les recompenses de ceux

qui les sçauent expliquer, à sçauoir l'empire sur la nature, & l'empire sur les hommes. La propre & derniere fin de la vraye Phisique n'est autre que l'empire sur les choses naturelles, c'est à dire sur le corps, sur la medecine, & sur vne infinité d'autres choses, bien que dans les escholes les Professeurs se contentant de tout ce qui se presente d'abord, semblent mespriser & comme reietter les choses & leurs effects. L'enigme proposee à Oedippe, pour l'explication duquel il s'acquit le Royaume de Thebes, appartenoit à la nature des humains. Aussi celuy qui a penetré comme il faut dans celle de l'homme, peut de soy mesme forger sa fortune, & se dire nay pour commander, chose qui fut attribuee autresfois aux arts des Romains,

Souuienne toy, Romain, de regir sous
tes loix

Les peuples de la terre, &c.

Suyuant ce que ie viens de dire, ce ne fut pas ſans ſuject qu'Auguſte Ceſar prit pour embleme le Sphinx, ſoit qu'il le fiſt à deſſein, ou de cas fortuit. Et vrayement ce Prince plus ſçauant que tout autre aux maximes d'Eſtat, expliqua fort heureuſement durant le cours de ſa vie pluſieurs enigmes ſur la nature de l'homme ; En quoy certes s'il euſt manqué d'inclination, & de viuatité, il fuſt tombé pluſieurs fois en des perils manifeſtes, & qui euſſét attiré ſa ruine. La fable adiouſte que le corps du monſtre vaincu fut mis ſur vn aſne, ce qui me ſemble inuenté auec beaucoup de gentilleſſe, pour monſtrer qu'il n'eſt point de choſe ſi ſubtile, ny ſi cahée qui ne puiſſe eſtre compriſe par vn eſprit peſant & retif, apres auoir eſté publié, & bien entenduë. Il ne faut point oublier icy, que le Sphinx fut

vaincu par vn homme, qui auoit les jambes toutes gaſtées, eſtant certain que ceux qui courent à la haſte à l'explication des enigmes, ſont en fin vaincus par le Sphinx, & qu'au lieu de venir veritablement aux raiſons & aux effects, ils ne font que laſſer & deſchirer leur eſprit à force de controuerſes & de diſputes.

Proserpine, ou l'Esprit.

XXIX.

L'On dit de Pluton, que l'enfer luy estant escheu en partage, il perdit toute esperance de se pouuoir iamais marier auec quelque Deité celeste, s'il y procedoit par les voyes qui sont ordinaires à l'Amour: si bien qu'il falloit de necessité qu'il tournast ses desseins au rauissement. Il sçeut donc si bien prendre son temps, qu'il rauit Proserpine fille de Ceres, tandis qu'elle cueilloit des Narcisses dans les prairies de la Sicile & ainsi l'ayant enleuée dans son coche, il la mena droict aux lieux sousterrains. A son arriuée elle fut receuë fort honorablemét, & appellée Royne des Enfers· Cependant sa mere

Ceres ne pouuant treuuer en aucun lieu cette sienne fille, qu'elle aymoit vniquement, en fut si faschée, qu'elle s'en alla courir tout le monde, tenant en sa main vn flambeau allumé, pour la descouurir plus facilement. Mais comme elle vid que toute cette recherche estoit vaine, & qu'il y auoit quelque apparence que sa demeure estoit aux Enfers; elle eut recours aux gemissemens, & aux larmes, ne cessant d'importuner Iupiter de luy faire rendre sa fille. En fin ses prieres luy firent obtenir, que si proserpine n'auoit encore gousté d'aucune chose de celles qui estoient en enfer, il seroit permis à Ceres de l'enleuer, condition qui fut grandement contraires à Ceres, pource qu'il se treuua que Proserpine auoit mangé trois grains d'vne pomme de Grenade. Pour tout cela, Ceres ne quittant point son entreprise, recourut derechef aux plaintes & aux prie-

res. De maniere que Iupiter ordonna que Proserpine partageant le temps de l'année seroit six mois auec son mary, & autant de temps auecque sa mere. Il aduint depuis que Thesée, & Pirythous tascherent auec vne merueilleuse audace d'enleuer Proserpine de la chouche de Pluton : mais le malheur voulut pour eux que lassez du chemin apres estre arriuez là bas, ils s'allerent asseoir sur vne pierre, d'ou ils ne peurent iamais bouger, mais y demeurerent attachez eternellement. Le Royaume des Enfers demeura doncques à Proserpine, à laquelle fut deferé vn excellent priuilege. C'estoit vne loy generale que quiconque descendroit aux Enfers n'en pourroit iamais reuenir. Or à cette loy l'on adiousta cette exception, que si quelqu'vn portoit vn rameau d'or en la maison de Proserpine, il auroit moyē d'aller en ces lieux, & d'en reuenir.

Ce

Ce rameau, vnique en ſon eſpece, ſe treuuoit dans vne grande & obſcure foreſt, & n'auoit aucun tyge. Il pouſſoit d'vn autre arbre que du ſien ſes rameaux dorez, dont les fueilles reſſembloient à des gluaux : que ſi l'on en couppoit vn, il en croiſſoit auſſi toſt vn autre.

Cette fable, qui appartient à la Nature, ſemble eſplucher de prés la force, l'abondance, & la fecondité qui ſe treuuent aux lieux ſouſterrains : c'eſt d'où les choſes du monde empruntent leurs rejettons, & leurs germes, iuſqu'à ce qu'elles retournent à leur premier eſtre, & qu'il s'en fait vne entiere reſolution. Par Proſerpine les Anciens ont voulu ſignifier cet Eſprit celeſte, qui ſe cache & ſe r'enferme dans la terre, repreſentée par Pluton ; cet Eſprit, dis-ie, qui ſeparé du globe ſuperieur, ſe retient ſoy-meſme, comme il nous eſt declaré par ces vers:

Soit que par la fraischeur il faille que la terre
Les semẽces du Ciel dans ses veines resserre.

L'on feint que ce mesme esprit a esté enleué de terre, pource qu'il est impossible de le rendre *fixe*, tant qu'on luy donne le temps de se rendre *volatile* par le dehors: si bien que par vne soudaine distraction on le voit congeler & fixer, comme si quelqu'vn vouloit mesler ensemble l'air auec l'eau, ce qui ne se peut autrement que par le moyen d'vne *circulation* rapide, & precipitée: Ainsi l'on voit ces deux corps assemblez dans leur propre escume, & l'Air comme enleué hors de l'eau. Ce n'est pas sans sujet qu'on adiouste, que le rauissement de Proserpine aduint lors qu'elle cueilloit des Narcisses sur les vallées, pource que Narcisse prend son nom de l'assoupissement qui le saisit quand il fut changé en cette fleur. Cela nous apprend qu'il faut rauir l'esprit de la

matiere terrestre, le preparer, & le disposer, quand il commence de s'endurcir & se *congeler*. C'est encore auec vne grande raison qu'on attribuë à Proserpine vn honneur qui n'appartient à aucune autre Deïté, quand on l'appelle dame & maistresse de *Dis*, à cause que cet Esprit gouuerne toutes choses en ces lieux sousterrains, sans qu'il semble que Pluton, qui en est estonné, s'en apperçoiue luy mesme. C'est encore ce mesme Esprit que les forces celestes, denotées par Cerez, taschent de tirer, & de reünir auec vn soin merueilleux. Quant au flambeau tout ardent qui se voit dans la main de Ceres, il nous figure sans doute le Soleil, qui court autour de la terre, & qui auroit plus de force que toute autre chose à recouurer Proserpine, si cela se pouuoit, & si elle ne demeuroit immobile, & ferme. La raison de cecy nous est fort bien expliquée par les

conditions accordées entre Iupiter & Ceres, estant certain qu'il y a deux moyens de resserrer l'Esprit en vne matiere solide & terrestre. Le premier se peut par obstruction, ou *constipation*, qui est vne pure violence & vn emprisonnement: Le second, par l'administration de l'aliment proportionné: en quoy ne se treuue rien de violent, ny qui agisse auec resistence: car l'esprit enclos treuuant dequoy se nourrir, ne cherche point à se rendre *volatile*, & demeure *fixe* en sa propre terre. Cela nous est demonstré par la pomme de grenade que Proserpine gousta; qui fut cause que sa mere Ceres ne la pût tirer des Enfers, lors qu'à cet effect elle s'en alloit tournoyant tout le monde auec vn flambeau. Aussi l'esprit qui se treuue és metaux & dans les corps mineraux, s'y resserre principalement à cause de la solidité de leur masse: Mais celuy

des animaux & des plantes habite des corps qui sont poreux, tellement que le chemin d'en sortir luy seroit ouuert, s'il n'y estoit retenu par le goust, & par le plaisir qu'il y prend. Quant à la condition de six mois, elle n'est autre qu'vne gentille description de la diuision de l'an; veu que cet esprit espandu par la terre pour le regard des choses vegetables, s'esleue durant l'esté aux parties d'enhaut, & se rencontre en Hyuer en celles d'en bas. Ie viens maintenant à l'effort que Thesee & Pirithoüs firent ensemble de mettre Proserpine hors des enfers: Ce nous est vn exemple, qu'il aduient souuent que les plus subtils esprits qui sur la terre descendent dans plusieurs corps, ne peuuent si bien faire, que de tirer & vnir à eux les esprits sousterrains; mais qu'au contraire estant vne fois fixes, & incorporez, ils ne s'esleuent iamais plus en haut, tellement que

Proſerpine augmẽte par leur moyen, & ſon empire & ſon monde. Pour le regard du rameau d'or, ie diray, que c'eſt icy que nous ne pouuons plus ſouſtenir l'effort des Philoſophes Chymiques, qui ſe promettent de reformer entierement les corps naturels, & de les tirer par maniere de dire de leur Enfer. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que la Chymie ne peut auoir vn fondement en la Theorie. I'ay belle peur encore qu'en matiere de pratique elle n'ait aucunes erres aſſeurées. Ie la laiſſe donc à part, pour venir à ce dernier poinct de noſtre Fable. Nous auons vne cognoiſſance certaine tirée de pluſieurs figures des Anciens, qu'ils n'ont pas tenu pour vne choſe du tout impoſſible, de pouuoir en quelque partie renouueller & reformer les corps naturels; biẽ que neantmoins telle choſe leur ait touſiours ſemblé cachée, & hors de la voye or-

dinaire. A quoy ſe rapporte poſſible cette feinte, que ce rameau d'or ſe treuuoit dans vne eſpaiſſe foreſt entre vne infinité d'autres arbres. Ils ont feint qu'il eſtoit d'or, pour denoter la longue durée de ce metal, le repreſentant comme enté, à cauſe que c'eſt de l'art ſeulement qu'il faut eſperer vn tel effect, & non d'aucune medecine, non plus que d'aucun moyen qui ſoit naturel & ſimple.

Metis, ou le Conseil.

XXX.

L'ANCIENNE Fable raconte que Iupiter ayant espousé Metis, c'est à dire le Conseil, elle demeura enceinte de luy. Dequoy le pere des Dieu s'estant aduisé, il la deuora tout aussi tost, sans vouloir attendre qu'elle accouchast; si bien que luy mesme deuint gros, & enfanta Pallas, qui par vn merueilleux effect nasquit de son cerueau tout armé.

Le sens de cette fable, qui d'abord semble monstrueuse, & hors de toute apparence, contient vne grande maxime d'Estat. Car elle monstre auec quelle industrie les Roys ont accoustumé de se gouuerner en leurs Conseils, afin de conseruer ensemble leur Grandeur

& leur Majesté, & d'en augmenter la force & l'esclat enuers leurs subiets. Les Princes tiennent pour maxime, que c'est vne chose qui ne deroge nullement à leur Majesté, d'estre comme mariez auec leur Conseil, & de n'entreprendre rien que par l'aduis de leurs Conseilliers, principalement en matiere d'affaires qui sont importantes à leur Estat. Toutesfois quand il est question de faire vn Edict (action qui correspond à l'enfantement) en tel cas ils ne permettent point à leur Conseil de passer plus outre, afin qu'il ne semble que tels proceders dependent de la volonté de leur Conseil. C'est pourquoy les Princes (si ce n'est en matiere des choses dont ils desirent effacer la haine & l'inimitié) ont accoustumé de rapporter à eux mesmes tout ce qui par leurs Conseillers a esté faict, & comme formé dans le corps de leur Conseil, afin qu'il semble que l'Edict

prononcé ne ſoit venu d'autre que d'eux, non plus que l'execution, figurée par la Deeſſe Pallas, qui naſquit armée. Ce qui monſtre que tels arreſts ſe donnent vne pleine puiſſance en ſortant, & qu'ils attirent auec eux vne certaine neceſſité. Or ce n'eſt pas aſſez que l'authorité d'vn Roy ſoit ioincte à telles executions, non plus qu'vne volonté qui ne ſoit ſubiette à perſonne; s'il ne ſe treuue des hommes qui de de leur propre chef, c'eſt à dire par leur prudence, mettent au iour la reſolution, & l'ordonnance vne fois conceuë.

Les Sirenes, ou, la Volupté.

XXXI.

LA Fable des Syrenes s'approprie fort bien, mais en vn ſens aſſez commun, aux pernicieux allechemens de la Volupté. Sur quoy ie diray que la Sageſſe des Anciens eſt comme vn raiſin qui n'a pas eſté bien eſpraint; car quelque choſe qu'on en puiſſe tirer, le meilleur y demeure touſiours. Les Sirenes, filles d'Achelous, & de Terpſichore, qui eſt vne des neuf Muſes, eurent des aiſles du commencement: mais elles en furent en fin priuées, pour auoir temerairement deffié les Sœurs d'Apollon. De leurs plumes les Muſes en firent des guirlandes, & depuis elles eurét touſiours des aiſles ſur leur chef, hors-mis la mere des Si-

renes. Leur ſejour ordinaire eſtoit en certaines Iſles delicieuſes, d'où deſcouurant les nauires qui venoient de loing, apres les auoir abordées, elles amuſoient premierement par leur chant ceux qui nauigeoient, puis les charmoient de telle ſorte, qu'elles leur donnoient la mort, s'il leur aduenoit de tomber vne fois en leur puiſſance. Elles ne chantoient pas touſiours vne meſme note, mais allechoient vn chacun par les moyẽs qui leur sembloient les plus conformes à ſon inclination. Cependant, la perte en eſtoit ſi grande, que leurs Iſles ſe deſcouuroient de fort loing, toutes blanchies d'oſſemẽs pitoyables, reſtes des corps qu'on n'auoit daigné enſeuelir. A ce mal vniuerſel furent trouuez deux ſortes de remedes, l'vn par Vlyſſe, & l'autre par Orphée. Les compagnons d'Vlyſſe eurent commandement de leur Chef de ſe bien bouſcher les oreilles de cire.

Luy mesme desirát d'en voir l'espreuue, & de s'exempter du peril qui le menaçoit, se fit attacher fort & ferme au mast du nauire, faisant aux siens des inhibitions expresses qu'ils n'eussent à le destacher, quelques instantes prieres qu'il leur en fist. Pour le regard d'Orphée, sans se reduire aux fers & aux chaines, il se mit à chanter tout haut sur sa lyre les louanges des Dieux; & ce fut le moyen par lequel il se tira du danger, apres auoir euité les chants des Sirenes.

Cette fiction regarde les façons de viure des hommes, & semble contenir en soy vne parabole non moins euidente que belle. Les Voluptez, qui par maniere de dire procedent d'vne trop grande abondance de choses, & d'vn excez de plaisir, souloient autrefois comme aislées rauir les personnes par leurs premiers allechemens: mais la science a faict en sorte de tenir en

arreſt tant ſoit peu l'eſprit humain, & de penſer à ce qui luy peut aduenir; ſi bien que par ce moyen elle a coupé les aiſles aux Voluptez, choſe qui eſt aduenuë au plus grand honneur des Muſes. Car depuis que par l'exemple de quelques- vns l'on deſcouurit que la Philoſophie pouuoit faire naiſtre le meſpris de la Volupté, on la tint auſſi toſt pour vne ſcience aſſez forte, pour eſleuer l'ame au deſſus de la terre, où elle eſtoit attachée, & rendre comme celeſtes les penſées humaines, dont la vigueur eſt au chef. La mere des Sirenes demeura ſeule ſans aiſles, & fut contrainte d'aller à pied. Celle-cy n'eſt ſans doute autre choſe qu'vn amas de ſciences legeres, & qui n'eſtans inuentées que pour la Volupté, ſemblent neantmoins auoir eſté grandement eſtimées par ce Petronius, qui apres auoir receu vn arreſt de mort chercha les delices au bord de

ſa foſſe; de ſorte, comme dit Tacite, que ſe voulant ſeruir des lettres à ſa conſolation, il ne leut rien de con forme à la Conſtance, s'amuſant à proferer des vers pleins de bagatelles, tels que ceux-cy:

Paſſons, ma chere Lesbie,
Heureuſement noſtre vie,
Et n'eſtimons vn feſtu
Le trop ſeuere langage
Des vieillards, dont la vertu
S'abbat ſur le dernier aage.

& ces autres:

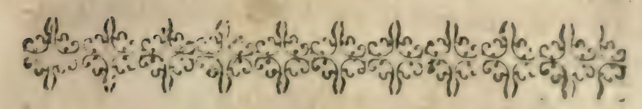
Que le vieillard au droict s'applique,
Et qu'vn eſprit melancholique
Examine auec paſsion
Le vice, ou la perfection.

Tel ſçauoir ſemble vouloir derechef oſter la couronne aux Muſes, & rendre aux Sirenes leurs aiſles. Nous auons deſia dict que leur ſejour eſtoit en certaines Iſles, pour monſtrer que les plaiſirs cherchent ordinairement

des lieux retirez, & qu'ils s'escartent de la compagnie des hommes. Quant au chant artificiel des Syrenes, & au dommage qui s'en ensuiuit, c'est vne chose si commune à tous, qu'elle n'a pas besoin d'interprete. Ce qu'on dit des ossemens des corps qu'elles deuoroient, qui se descouuroient de loing comme des montaignes blanchissantes, est vne chose qui tient plus du subtil, que du vray-semblable: Et toutes-fois cela nous apprend, que les exemples qui nous viennent d'autruy ne seruent de guere contre la corruption des Voluptez, quelques clairs & manifestes qu'ils soient. Il ne reste maintenant que le symbole des remedes, qui n'est ny secret, ny destitué de prudence. Car trois choses nous sont proposées, pour guerir vn mal si grād & si violent que celuy-cy, dont il y en a deux qui viennēt de la Philosophie, & le troisiesme de la Religion. Le premier

premier moyen d'euiter le danger est de luy resister d'abord en fuyant soigneusement toutes les occasions, qui peuuent tenter l'esprit, ou bien le porter au mal. De quoy nous est vne figure la prudence qu'eurét les compagnons d'Vlysse à se boucher les oreilles de cire, remede qui s'applicque necessairement aux courages mediocres & rampás, au lieu que les esprits sublimes & genereux ont moyé de se treuuer en seureté, mesme au milieu des voluptez, pourueu qu'auparauant ils se soient fortifiez d'vne ferme resolution. Ie diray bien d'auantage, c'est qu'ils n'ont rien de plus agreable que de voir l'experience de leurs propres vertus, & de descouurir la brutalité des voluptez jointe à vn excez de folie, la contemplans plustost pour la mespriser, que pour en approuuer l'vsage. C'est ce que dict Salomon, lors que dans les plaisirs où il s'est treuué

plongé, il conclud par cette belle ſentence, *La Sapience ne m'a iamais abandonné.* Auſſi eſt-il veritable que ces Heros peuuent quelque-fois demeurer comme immobiles au milieu des plaiſirs, & ſe tenir debout dans leurs precipices, pourueu neantmoins qu'à l'imitation d'Vlyſſe ils defendent à ceux de leur conſeil de ne leur obeïr en ce qui eſt nuiſible, & capable de leur corrompre l'eſprit. Mais de tous les remedes que nous venons de donner, il n'en eſt point de plus grande efficace que celuy d'Orphée, qui rendit ſans l'effet les voix des Syrenes, en chantant ſes loüanges des Dieux. Par où nous dommes aduiſez que les meditations ces choſes diuines ſurpaſſent en douceur & en force tous les plaiſirs & les hatoüillemens de nos ſens.



RECVEIL D'APOPHTEGMES VIEVX ET NOVVEAVX.

Par *Meßire* FRANÇOIS BACON.



IVLES Cesar a faict vn *Recueil d'Apophtegmes*; comme l'on peut voir en vne des Epistres de Ciceron. Ie n'ay rien à dire là dessus touchant vne si excellente façon d'escrire, sinon que c'est vn grand dommage qu'vn liure de ce merite ait esté perdu ; car ie m'imagine que les traittez en estoient rares & iudicieux : là où ceux de Plutarque, de Stobée, & de quelques autres d'entre les Modernes, ne sont pas si bien espurez, qu'il ne s'y rencontre tousiours quelque peu de lie.

De tous les traicts du langage, ie n'en treuue point de plus subtils que les *Apophtegmes*. Les Latins les appellent pour cet effet, *Mucrones verborum*, c'est à dire, *les pointes des mots*. Suiuant cela Ciceron les compare fort gentiment *à des Salines*, pource qu'ils sont comme vn sel qui donne le goust à diuerses choses. Car vous pouuez, non seulement les accommoder à vostre vsage, mais encore les entre-mesler dans vn long discours, & les adapter par occasion au sujet dont vous voulez parler. Durant ma maladie, i'ay par maniere de diuertissement passé par dessus les vieux, n'en obmettant pas vn seul iusques aux plus vulgaires. Car plusieurs choses, bien que communes, ne laissent pas d'estre excellentes. En quoy ie n'ay point eu d'esgard à la condition des personnes qui les peuuent auoir proferez, & mesme i'en ay adjousté plusieurs nouueaux que le

temps & l'oubly eussent autrement enseuelis.

I.

Apres que la Reyne Elizabeth eut auancé Ralegh, vn iour comme elle ioüoit de l'Espinette, le Comte d'Oxford & quelques autres Seigneurs estans auprés d'elle, il arriua que le rebord & les sautereaux de cet instrument vindrent à se desmonter, si bien que l'harmonie en fut rompuë; Alors le Comte d'Oxford & les autres auecques luy se mirent à sous-rire, & à dire quelques mots à l'aureille. A quoy la Reyne ayant pris garde, elle voulut sçauoir quel en estoit le sujet. *Madame*, respondit le Comte d'Oxford, *ce qui m'oblige à rire, c'est de voir que les sautereaux montent, lors que les chefs ou les testes descendent.*

II.

En la conference qui se fit en l'assemblée generale des Estats entre la

Noblesse & le peuple touchant vn roolle de comptables, y fut comprinse vne requeste à ce que les terres dont ils ioüyssoient peussent estre arrestées pour les arrerages deubs à la Reyne. Sur quoy le peuple estant d'aduis que cela s'entendist de l'aduenir, & non pas du passé, le grand Thresorier prit la parole, & dit, *Quoy? Messieurs, si vous auiez perdu vostre bourse en chemin, lequel des deux voudriez-vous faire, ou regarder deuāt ou derriere? la Reyne a perdu sa bourse, c'est à vous donc à payer les arrerages.*

III.

La Reyne Elizabeth s'en estant allée à la Chapelle le mesme matin qu'elle fut couronnée, Messire Iean Rinsford, hōme qui se mesloit de boufonner, fut aposté par quelques gens plus sages que luy, pour dire à sa Majesté, que puis qu'au temps de son couronnement les prisonniers estoient deliurez, il luy pleust permettre qu'on en

mist en liberté quatre des principaux. La Reyne luy demãda là dessus, quelles gens c'estoient, *Madame*, respondit-il, *ils sont quatre, à sçauoir Matthieu, Marc, Luc, & Iean, qui depuis vn long-temps emprisonnez dans la langue Latine n'ont point maintenant de plus grand desir que de conuerser en Anglois auecque le peuple.* La Reyne le regardant alors auec vne contenance graue, *Rinsford*, luy dit-elle, *il seroit bon qu'ils eussent parlé ensemble, pour sçauoir d'eux d'où ils sont, s'ils demandent d'estre deliurez.*

IIII.

Messire Nicolas Bacon, Garde des Seaux d'Angleterre, enquis par la Reine Elizabeth touchant ce qui luy sembloit de quelques permissions ou licences de certains partisans; *Madame*, luy respondit-il, *Ce n'est pas d'auiourd'huy qu'il est veritable que*, licentia omnes deteriores sumus.

V.

Le boufon Pas fut vn fort long temps ſans approcher la perſonne de la Reyne, à cauſe de ſon humeur audacieuſe & picquante : mais à la fin on pria ſa Majeſté de ſouffrir qu'il euſt entrée dans ſa chambre, ſur l'aſſeurãce qu'il ne diroit rien qui fuſt hors des bornes. On le mena donc à ſa Majeſté, qui le voyant d'abbord; *Et bien, Pas,* luy dit-elle, *ne nous venez-vous point maintenant reprocher nos fautes? Nenny, Madame*, reſpondit le boufon, *car ce n'eſt pas ma couſtume de diſcourir des choſes dont toute la ville parle.*

VI.

Lors que le Comte d'Eſſex eut leué des troupes pour s'en aller au ſecours de Roüen, il ſe treuua qu'il fit vingt-quatre Cheualiers tous incommodez : Dequoy la Reyne aduertie, *Vrayement*, dit-elle, *Monſieur le General euſt bien fait, ſi deuãt que creer ſes Cheualiers il euſt fait baſtir vn Hoſpital.*

VII.

Vn grand Officier du Royaume se voyant en vn extreme danger de perdre sa charge, sa femme fit en sorte par ses bonnes sollicitations, & par ses pratiques, qu'elle le remit en estat; ce qui donna sujet à vn certain railleur de dire, *qu'il eust esté escrasé, s'il ne se fust sauué par le moyen de ses cornes.*

VIII.

Le mesme iour qu'on mena dans la tour de Londres la Reyne Anne de Boullen, pour y auoir la teste trãchée, elle appella vn des Gentils-hommes de la Chambre, auquel elle tint ce langage. *Recommandez-moy au Roy, & luy dites qu'il s'est monstré grandement constãt en l'auancement de ma fortune, où il a procedé par degrez. Car de simple Damoiselle, il m'a fait Marquise, & de Marquise Reyne; de maniere que maintenant qu'il n'y a point de qualité plus eminente que cette derniere, en ce qui touche l'honneur du monde, il [illegible] que ie sois martyre.*

IX.

En vn Sermon que l'Euesque Latomer fit à la Cour: *Meßieurs*, dit-il, *i'ay souuent ouy qu'on se plaignoit que le Roy estoit pauure, & mesme, si i'ay bonne souuenance, ce n'est pas d'auiourd'huy qu'on propose de le faire riche. Pour cet effect ie me suis auisé d'vn excellent moyen ; c'est que vous taschiez de luy faire auoir quelque bon office; car tous ses officiers treuuent bien tost le moyen de s'enrichir.*

X.

Apres vne lógue cótention qu'eut Cesar Borgia auecque les Seigneurs de la Romagne, à la fin il fit son accord, à cóndition qu'il ne les appelleroit point tous ensemble, ny en personne, ny en mesme téps. Ce qu'ils faisoient à cause de la cognoissáce qu'ils auoient de son dãgereux naturel, afin que s'il luy auenoit de les trahir, quelques vns d'entr'eux peussent estre libres pour reuencher les autres. Neantmoins par

ſes artifices & ſes beaux ſemblãts il gaigna tant ſur leur confiance, que de les faire venir à *Sena Gallia*, où tous furẽt taillez en pieces. De quoy le Pape Alexandre ayant eu aduis, comme d'vne choſe heureuſemẽt reüſſie, mais pleine de perfidie: *Ce ſont eux*, dit-il, *qui ont failly, pource qu'ils ont rompu l'accord, pour y eſtre venus les premiers tous enſẽble.*

XI.

Meſſire Thomas Morus n'ayant au commencement que des filles, ſa femme prioit touſiours Dieu qu'il luy donnaſt vn garçon. Elle en eut vn à la fin, mais qui fut ſi niais, qu'en l'aage viril il ſembloit tenir de l'enfant. Morus dit à ce propos, *Que ſa femme auoit ſi long temps deſiré vn garçon, qu'en fin elle en auoit vn, qui ſeroit touſiours enfant tant qu'il viuroit.*

XII.

Le iour que Meſſire Thomas Morùs fut decapité; pour empeſcher que

son poil, qu'il auoit laissé croistre dans la prison, n'esmeust à compassion ceux qui le verroient, on luy enuoya vn Barbier, qui luy ayant demandé, *s'il ne luy plaisoit pas qu'on luy coupast les cheueux? Mon amy*, luy dit-il, *i'ay à t'aduertir que le Roy & moy auons vn procez pour ma teste, & que ie ne veux point faire de despense pour elle, iusqu'à ce que le different en soit vuidé.*

XIII.

Estiéne Gardiner Euesque de Vvinchester, & grand defenseur de la Religion Catholique Romaine, auoit accoustumé de dire, *Que les Protestans qui se fondent sur l'Escriture ressemblent à des Courriers, qui apportẽt la verité dans leurs lettres, & le mensonge en leur bouche.*

XIV.

Ceux de Lacedemone estans assiegez par les Atheniés au fort de Pyles, qui fut à la fin gaigné; comme quelques vns y furent mis à mort & les au-

tres pris; vn ſoldat dit par raillerie à vn priſonnier. *O les braues gens que ceux-cy; qui ont perdu leur vie au fort de Pyles!* *Vrayement*, reſpondit le priſonnier, *l'vſage des fléches de Perſe doit eſtre perdu, ſi de cette ſorte on peut choiſir vn vaillant homme.*

XV.

Apres la desfaite du ieune Cyrus, Phalinus fut enuoyé par le Roy en l'armée des Grecs, bien que la victoire penchaſt deſia de leur coſté, pour leur commander de rendre les armes. Dequoy les ennemis ayãt fait refus, Phalinus ſe tournant vers Clearchus; *Bien donc*, dit-il, *ie vous fais ſçauoir de la part du Roy, qu'il vous declare la guerre, ſi vous abandonnez la place où vous eſtes campez maintenant;* Comme *au contraire, ſi vous n'ẽ bougez, il s'offre d'en venir à vne trefue. C'eſt à vous à me dire quelle reſponſe vous deſirez que ie luy face. Ce que le Roy veut*, reſpondit Clearque, *nous le voulons bien*

aussi: Commẽt cela, respondit Phalinus, *Si nous bougeõs,* repartit Clearque, *qu'on nous face la guerre, sinon, nous sommes contens de nous arrester sur la treue:* & ainsi il tint couuerte son intention.

XVI.

Clodius estoit vn ieune Seigneur fort seditieux, qui pour s'acquitter eut recours à des Iuges corrompus par de bonnes sommes d'argent. Mais deuant que passer outre dãs cette sentence, les Iuges prierent le senat de leur donner de bonnes gardes, afin qu'ils peussent agir librement & selon leur conscience. Tout le monde le condamna là dessus, & neantmoins le iour d'apres il fut acquitté. Le lendemain Catulus voyant ensemble quelques-vns de ceux qui l'auoient traitté si fauorablement; *Quoy*, leur dict-il, *qui vous obligeoit à nous demander des gardes? Auiez vous peur que vostre argent vous fust pris?*

XVII.

Il y a plusieurs hommes, ceux-la principalement qui affettent vne grauité ridicule, qui ont accoustumé de bransler la teste, cependant que les autres parlent. Lionnel Cramfeilt souloit dire à ce propos, *Que telles gens, à l'imitation de ceux qui secoüẽt vne bouteille, remüent la teste, pour voir s'il y a quelque peu d'esprit ou non.*

XVIII.

Messire Thomas Morus, homme qui durant sa vie eut vne excellente veine à la gausserie; vn peu auparauant qu'auoir la teste trenchée, comme il s'apperçeut que pour cet effet on le mettoit sur le bloq, & que sa barbe l'incommodoit, pource qu'il la portoit fort longue; C*ourage*, dict-il, *en la tirant à costé, voicy qui n'a point offencé le Roy.*

XIX.

Ce mesme Morus voyãt qu'vn Gen-

til-homme, qui auoit vn procez à la Chancellerie, luy enuoyoit presenter par vn sien valet deux flaccons d'argent, n'en fit point d'autre semblant, sinon qu'apres auoir auoir appellé vn de ses domestiques; *Ayez soing*, luy dit-il, *de mener cet homme à ma caue & de luy donner du meilleur vin que i'aye.* Puis se tournant vers le seruiteur, *Monamy*, adiousta-il, *dites à vostre Maistre qu'il ne l'espargne pas, s'il le trouue bon.*

XX.

Apres que Diogene eut pris garde que le Royaume de Macedoine ayant esté bien prés de sa cheute, commençoit à se releuer; sur la demande qu'on luy fit deuant que mourir, *comme quoy il desiroit estre enseuely? Mon visage contre terre*, respondit-il; *car ie preuoy que dans peu de temps le monde tournera tout au rebours, & qu'ainsi ie seray en mon seant.*

XXI.

Caton l'aiſné ſouloit dire, *que les Romains reſſembloient à des brebis, qu'il eſt plus aiſé de mener par troupeaux, que d'en conduire vne ſeule.*

XXII.

Vn ieune Gentil-homme dédaigna grandement Themiſtocle en ſa plus baſſe fortune, quelques demonſtrations d'amitié que luy peuſt donner cét excellent Capitaine. Mais vn peu apres l'ayant voulu rechercher, comme il apperceut que les affaires auoiét changé de face; *Il n'eſt plus temps*, luy reſpondit Themiſtocle, *nous ſommes depuis deuenus ſages.*

XXIII.

Le Philoſophe Demonas interrogé vn peu deuant que mourir, *de quelle façon il deſiroit eſtre enſeuely? Mes amis*, reſpõdit-il, *ne vous mettez point en peine de cela. Qu'il vous ſuffiſe que la putrefactiõ & l'ordure me ſeruiront de tombeau.* Vn

de ſes amys bien eſtonné de cette reſponſe; *Seriez-vous content*, continua il, *que voſtre corps ſeruiſt de paſture aux Corbeaux & aux Chiens?* *Pourquoy non*, repliqua Demonas, *eſt-ce vne ſi grande faute, qu'ayant cherché à faire du bien au hommes durant ma vie, mon corps en face aux beſtes apres ma mort?*

XXIV.

Iean Robert importuné par ſon Tailleur de luy arreſter ſes comptes, & luy faire vne obligation qui fuſt ſignée de ſa main, & paſſée pardeuant vn Notaire, *I'en ſuis cõtent*, luy dit Robert, *pourueu qu'aucun ne le ſçache.* Mais il aduint depuis que le Tailleur luy ayant rapporté l'obligation, pour la ſigner, ce bon payeur la prit à l'inſtãt; & la deſchirant comme en colere; *En bonne foy*, s'eſcria-t'il, *vous me traittez mal; car m'ayant promis que perſonne n'en ſçauroit rien, vous n'auez pas laiſſé de faire mettre*, A tous ceux qui ces preſentes verront, ſçauoir faiſons, &c.

XXV.

Lors que Lycurgue estoit apres à reformer l'Estat de Lacedemone, vn des Magistrats ayant proposé par forme d'aduis, qu'il falloit absolument le reduire en vne esgalité populaire, Lycurgue offensé d'vne si sotte proposition, *Monsieur*, luy respondit-il, *commencez vous mesme d'obseruer cette maxime en vostre maison, & puis nous essayerons de vous imiter.*

XXVI.

Phocion l'Athenien, homme grandement seuere, & qui ne ployoit en aucune façon sous la volonté du Vulgaire, apperceut vn iour que ce monstre à cent testes luy applaudissoit sur quelques poincts d'vne harãgue qu'il faisoit en public, & se tournant vers vn sien amy; *Ay-je failly*, luy demanda-t'il, *ou bien est-ce que ceux-cy s'offensent de mes paroles?*

XXVII.

Messire Gautier Ralekhort, auoit accoustumé de dire des Damoiselles de la Reyne Elizabeth, *Qu'elles ressembloient à des Sorcieres, en ce qu'elles pouuoient faire du mal, & point de bien.*

XXVIII.

Bion l'Atheïste voyãt dans vn Temple de Neptune quelques tableaux de ceux qui s'estoiẽt sauuez du naufrage, apres auoir faict des vœux à ce Dieu, comme on luy demanda là dessus, *Si cela ne suffisoit pas pour luy faire recognoistre les puissances celestes?* Oüy, respondit-il, *si l'on me pouuoit monstrer icy les portraits de ceux, qui auec toutes leurs prieres n'ont pas laissé de perir.*

XXIX.

Le mesme Bion souloit dire, *Que de tous ceux qui aimoient Alcibiades, Socrate estoit le seul qui le tenoit par les oreilles.*

XXX.

Vn iour que Bias faisoit voile, il

ſuruint vne grande tempeſte, durant laquelle les Mariniers, qui eſtoient des hommes fort diſſolus, ſe mirent à inuoquer leurs Dieux. A quoy Bias ayant pris garde; *Taiſez-vous*, leur dit-il, *meſchans, & faites en ſorte qu'ils ne ſçachent pas ſeulement que vous eſtes icy, de peur que nous ne periſsions.*

XXXI.

Vn Miniſtre eſtãt priué de ſa charge, pour n'y eſtre aucunement propre, dit à quelques vns, *Que puis qu'on l'empeſchoit de l'exercer, il en couſteroit la vie à plus de cent hommes.* Vn ſien ennemy l'accuſa là deſſus, ſi bien qu'eſtãt amené deuant le Iuge, afin qu'il euſt à s'expliquer, *Ie n'ay rien mis en auant*, dit-il, *que ie ne ſois preſt d'executer. Car ſi l'on m'empeſche d'eſtre Miniſtre, ie me feray Medecin, & ainſi ie m'aſſeure que ie ſeray cauſe de la mort de plus de cent hommes.*

XXXII.

Il y eut vn Philoſophe au temps

de Tybere, qui portant ſa veüe ſur le viſage de Caius, dit de luy, *Que ce n'eſtoit rien que boüe meſlée de ſang.*

XXXIII.

Alcibiades eſtant allé treuuer Pericles, fut contraint d'attendre vn peu, deuant que parler à luy. Mais apres qu'on l'eût fait entrer, & que Pericles ſe fut excuſé ſur ce qu'il s'eſtudioit à rendre ſon compte, *Croyez moy*, luy reſpódit Alcibiades, *eſtudiez-vous pluſtoſt à n'en rendre point.*

XXXIV.

Ciceron eſtant à diſner en compagnie, vne vieille Dame vint à parler de ſon âge; & ſouſtint qu'elle n'auoit que quarante ans. Sur quoy vn des amys de Ciceron luy ayant dict à l'oreille, qu'elle eſtoit beaucoup plus aagée qu'elle ne diſoit: *Qu'y feriez-vous*, luy reſpondit Ciceron, *i'aurois tort de ne le croire pas, puis qu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit touſiours le meſme.*

Iules Cesar voyant qu'vn soldat estoit si effronté que de se vanter deuant luy des playes qu'il auoit receuës à la guerre, quoy qu'il fut grandemét poltron, *Ne t'amuse point à cela*, luy dit-il, *& pense seulement de quelle façon tu regarderas par derriere, la premiere fois qu'il t'aduiendra de prendre la fuitte.*

XXXVI.

Mendoza Vice-roy du Perou souloit dire, *Que le Roy d'Espagne ne pouuoit donner de meilleur gouuernement que celuy du Perou, reserué qu'il estoit vn peu trop esloigné de Madril.*

XXXVII.

Le fils du Secretaire Boorne entretint quelque temps la femme d'vn Gentil-homme de Cheropcher, separée d'auec son mary. Mais en fin apres qu'il se fut bien lassé d'elle, il s'en alla treuuer le mary, & luy offrit pour reparation la somme de six mille liures,

s'il la vouloit reprendre. Le Gentilhomme tenté par cette offre, se conseilla là dessus au Seigneur Henry de Sidney, auquel il dict, que sa femme auoit resolu de changer de vie, & d'ailleurs que pour luy en parler franchement, il auoit grand besoin de six mille liures qu'on luy offroit, ioint qu'il estoit quelque fois bien aise de treuuer vne femme à ses costez. Le Seigneur Sidney le voyant resolu à cela: *Sur ma foy,* luy dit-il, *ie vous conseille de la reprendre, & l'argent auec elle. Par ce moyen l'aduantage qui vous en reuiendra sera grand: Car au lieu que les autres Cornards n'ont seulement que de simples cornes, vous en aurez de toutes dorées.*

XXXVIII.

Quand Vespasian quitta la Iudée, pour s'en aller prendre possession de l'Empire, il passa en Alexandrie, où demeuroiét les deux fameux Philosophes Apollonius & Euphrates. Alors

apres que deuant vne bonne compagnie il les eut ouy parler vn assez long temps du gouuernement Politique, à la fin lassé de leur dispute il se retira. Mais en s'en allant il ne peut s'empescher de se mocquer d'eux, pour auoir treuué leurs discours vn peu trop speculatifs, & tels qu'ils ne pouuoient estre reduits en practique. Ce qui fut cause qu'en les blasmant: *Ie voudrois*, dit-il, *pouuoir gouuerner des hommes sages, ou qu'eux mesmes me gouuernassent.*

XXXIX.

Le mesme Vespasian ayant demãdé à Apollonius quelle auoit esté la cause de la ruine de Neron? *Cet Empereur*, luy respõdit-il, *ioüoit fort bien de la Harpe; mais en matiere de gouuernement il auoit cette mauuaise coustume, tantost de tendre trop les cordes, & maintenant de les tenir trop lasches, & trop raualées.*

XL.

Alonſo Carillo voyant que ſon Maiſtre d'Hoſtel ſe plaignoit à luy de ſa trop grande deſpenſe, luy demanda en quoy principalement elle conſiſtoit? Luy eſtant reſpondu, qu'elle procedoit d'auoir trop de ſeruiteurs, Alonſo voulut que le Maiſtre d'Hoſtel luy donnaſt vn roolle de tous ceux qui luy eſtoient neceſſaires, & de ces autres qui ne l'eſtoient pas; Surquoy prenant occaſion de le lire en la preſence de la plus-part de ſes domeſtiques; *Bien*, dit-il, *ie veux que ceux-cy demeurent, pource que i'ay beſoin d'eux; & que ceux-là ne bougent non plus, à cauſe qu'ils ont affaire de moy.*

XLI.

La Reine Elizabeth diſoit d'ordinaire, *Que ceux qui tenoient ſes fermes & ſes doüanes, la traittoient à l'imitation des femmes qui vendent des fraizes, qui ont accouſtumé de mettre les plus groſſes au haut*

du panier, & les moindres au fonds; Que de cette mesme façon les partisans luy faisoient toucher de bonnes sommes durant les premieres années, mais que par apres ils ne manquoient pas d'artifices pour en faire raualer le prix.

XLII.

Elle mesme en quelques vnes de ses instructions à ses plus grãds Officiers, *les souloit comparer à des vestemens*, qui sont estroits la premiere fois qu'on les met; & qui ne s'eslargissent que trop, apres qu'on les a portez quelque temps.

XLIII.

Le Docteur Marburey souloit dire, *Que Dieu estoit contrainct de traitter auec les meschans, comme les hommes auecque les rosses qui sont dans les prez*. Car comme on ne les sçauroit prendre, si l'on ne les met à la porte, ainsi les vicieux ne peuuent mieux estre pris qu'à l'heure de la mort.

XLIV.

Le Philosophe Thales s'estant laissé cheoir dans vne riuiere, comme il contemploit les Astres, il luy fut dit là dessus, *Que s'il eust regardé dans l'eau, il eust bien peu voir les estoilles; comme au contraire en regardant les estoilles, il ne pouuoit du tout point voir l'eau.*

XLV.

La Reyne Elizabeth ayant ouy parler d'vn certain liure, de la deposition de Richard 2. & de l'aduenement de Henry 4. que l'on supposoit auoir esté cõposé par le Docteur Etvvoard; qui pour cet effect estoit detenu prisonnier dans la Tour; voulut sçauoir du sieur Bacon, qui pour lors estoit de son Conseil, s'il n'y auoit point dans ce liure quelques maximes contre l'Estat? Bacon se proposant alors d'obliger le prisonnier, & d'adoucir ensemble l'aigreur de la Reyne; *Non, Madame*, luy respondit-il, *vostre Majesté peut*

s'asseurer qu'en ce liure il n'y a point de trahison, mais beaucoup de felonnie. Comment cela? repliqua la Reyne; *C'est pource qu'il a desrobé les pẽsées & les maximes d'Estat de Tacite.*

XLVI.

Lors que le sieur Porphãt estoit Orateur de la seconde Chambre de l'Assemblée des Estats, & qu'il s'y fut fait plusieurs Seances sans rien aduancer, la Reyne Elizabeth luy ayant demandé; *Et bien, Monsieur l'Orateur, qu'est-ce qui s'est passé en vostre Chambre? Sept sepmaines, Madame*, luy respondit-il.

XLVII.

Pource que le Pape Sixte estoit fils d'vn pauure homme, & la maison de son pere si mal couuerte, que le Soleil y penetroit de toutes parts; pour monstrer qu'il n'auoit point oublié le lieu de sa naissance, il souloit dire, *Qu'il estoit sorty d'vne maisõ tres-illustre.*

XLVIII.

Lors que le Roy d'Eſpagne ſe fit maiſtre du Royaume de Portugal, il donna charge à ſon Lieutenant de prendre bien garde que les gens de guerre ne fiſſent aucuns rauages dans le païs, de peur d'irriter les courages du peuple. Ce qui fut ſi exactement obſerué, que les ſoldats Eſpagnols dirent depuis, *Qu'ils auoient conquis le Portugal par les meſmes voyes qu'il faut tenir pour gaigner le Royaume des Cieux, à ſçauoir, par ieuſnes, & par abſtinence du bien d'autruy.*

XLIX.

Ciceron ayant marié ſa fille à Dolabella, qui tenoit le party de Ceſar, & Pompée eſpouſé Iulia fille de Ceſar meſme; il aduint depuis qu'ils prindrét les armes l'vn contre l'autre; mais apres que Pompée eut paſſé la mer, & Ceſar pris poſſeſſion de l'Italie, Ciceron s'y eſtant arreſté quelque temps,

fit voile depuis, pour s'en aller ioindre Pompée, qui le voyant arriué; *Vous estes le bien venu*, luy dit-il, *mais où auez-vous laißé vostre gendre? Auecque vostre beau pere*, luy respondit Ciceron.

L.

Neron auoit accoustumé de dire de Seneque son Precepteur, *Que son stile estoit comme du mortier fait auecque du sablon, où il n'y auoit point de chaulx.*

LI.

Le dernier Comte d'Essex demanda au sieur Sauille, ce qu'il luy sembloit des Poëtes? A quoy il luy respondit, *Qu'il les croyoit les meilleurs de tous les Autheurs, apres ceux qui escriuoient en prose.*

LII.

Le sieur Masson, Regent au College de la Trinité, ayant fait prier vn de ses compagnons de luy prester vn certain liure, eut pour responce ces mots: *Ie ne desire pas que mes liures sortent*

de ma chambre. Mais s'il plaist à vostre Maistre de venir sur le lieu, il y lira dedans tant qu'il luy plaira. Quelques iours apres ce mesme Pedant fit prier Masson de luy prester son soufflet. Ce qui luy seruant de sujet d'en auoir sa reuanche; *Sans mentir*, dit-il au valet du Pedãt, *il me fasche de prester mon soufflet hors de ma chambre. Mais si vostre maistre veut prendre la peine d'y venir, il ne tiendra qu'à luy qu'il n'y souffle tant qu'il voudra.*

LIII.

Messire Henry Vvotton parlant des Critiques souloit dire d'eux, *Qu'ils estoient semblables à ceux qui espoussetent les habits des Seigneurs.*

LIV.

La brutalité de Neron alla iusques à ce poinct, qu'il fit priuer vn ieune garçon de la partie qui faict les hommes, cõme s'il eust voulu l'espouser: action qui fut si sensible à vn Senateur Romain, qu'abordant vn de ses amys,

C'est

C'est vn grand dommage, luy dict-il tout bas, *que le pere de Neron n'auoit vne telle femme.*

LV.

Vn peu apres qne Galba eut succedé à Neron, vn Senateur Romain voyant que la foiblesse de l'aage exposoit le nouueau successeur à la risée des ieunes gens, se mit à dire publiquemét, *Qu'il valoit beaucoup mieux viure en vn lieu où rien n'estoit permis, que dãs vn Estat où la licẽce & l'impunité regnoient.*

LVI.

Vn couureur Flamand estant tombé du haut d'vne maison sur vn Gentil-homme Espagnol, qu'il tua fortuitement, sans se faire beaucoup de mal; le plus proche heritier de l'Espagnol se mit à poursuiure cette mort. En quoy il se monstra si obstiné, qu'il ne voulut entendre à aucun accord, quelque offre d'argent qu'on luy fist. Le Iuge ordonna là dessus contre l'Espa-

gnol, *Que puis qu'on ne le pouuoit contēter autrement que par la mort du Couureur, qu'il eust à monter luy-mesme sur le toict de la maison, & à se laisser cheoir sur luy.*

LVII.

Comme c'estoit la coustume de la Reine Elizabeth de trainer en longueur ceux qui luy presentoient des requestes; pour l'entretenir en cette humeur, le grand Thresorier Bourlay luy disoit ordinairement; *Madame, vous auez raison de les faire attendre: car si vous les expediez si tost, ce seroit le vray moyen de les reduire à importuner vostre Majesté.*

LVIII.

Lors que Vespasian fut fait Empereur, il se treuue qu'il estoit hors de Rome auecque Titus son fils aisné. Cependant comme Domitian n'en bougeoit, il se mit à brouiller les affaires, & fit plusieurs changemens dans la ville, iusques à démettre de leurs

charges les nouueaux Officiers, pour en establir de nouueaux. Mais en fin apres que Vespasian fut de retour de Rome, & que Domitian l'eut abordé, *Mon fils*, luy dit l'Empereur, *i'apprehendois desia que vous ne fussiez en estat de m'enuoyer vn successeur comme aux autres.*

LIX.

François premier Roy de France auoit accoustumé de se déguiser quelque fois pour se donner du plaisir. De maniere qu'vn iour, comme il se pourmenoit prés de Paris, accompagné du Cardinal de Bourbon, ayant rencontré fortuitement vn paysan, qui portoit soubs son bras vne paire de souliers neufs; *Nostre Dame*, luy dit-il, *vous auez bien là de beaux souliers, que vous ont-ils cousté? Deuinez*; respondit le paysan; *cinq sols*, repartit le Roy, *certainement*, repliqua le bon homme; *vous n'auez menty que d'vn carolus*. Le Car-

dinal prit là dessus la parolle, & s'addressant au Païsan; *Ah, vilain!* s'escria-t'il, *tu-es mort: Ne vois tu pas que c'est le Roy? Nenny sans doute*, dit le Paysan, *Et le diable emporte celuy de nous deux qui le sçauoit.*

LX.

Quand il fut question d'examiner en plein Senat, les complice de la conspiration faicte par Scribonianus contre l'Empereur Claudius, vn de ses affranchis qui se tenoit debout derriere luy, & qui pouuoit beaucoup sur son esprit, se mit à parler deuant luy fort impudemment: Puis s'attaquant par moquerie à l'vn de ceux qu'on examinoit, qui estoit pareillement affranchy de Scribonianus; *Monsieur*, luy dit-il, *respõdez moy, qu'eussiez-vous faict, si Scribonianus eust esté Empereur? En tel cas*, luy repartit l'autre, *ie me fusse tenu debout derriere sa chaire, sans dire le moindre mot.*

LXI.

Apres que Denys Tyran de Sicile eut perdu le tiltre de Souuerain, & qu'il fut venu à Corinthe, où la necessité le força de s'ayder d'vn fouet de Pedant, au lieu du Sceptre qu'il auoit accoustumé de porter; il fut visité par vn certain railleur, qui deuant qu'entrer se mit à secouer son habillement, coustume ordinaire à ceux qui le visitoient, durant qu'il estoit Tyran. Mais Denys ne pouuant souffrir cet affront; *Ie vous prie*, luy dit-il, *de faire cela plustost au sortir de ma chambre, que lors que vous y entrez, afin que nous puissions voir si vous n'emportez rien de ceans.*

LXII.

Annibal souloit dire de Fabius Maximus & de Marcellus, dont l'vn le serroit de prés, & l'autre l'attaquoit vertement, *Qu'il redoutoit Fabius comme vn Pedant, & Marcellus comme vn ennemy.*

LXIII.

Vn matin qu'il faiſoit grand froid, Diogene s'en vint à la place publicque, & pour exercer ſa patience s'y tint tout nud deuant vn chacun. Cependant, comme pluſieurs perſonnes qui s'eſtoient aſſemblées autour de luy, ne le pouuoient regarder ſans que la compaſſion les touchaſt, Platon, qui vint à paſſer par là, cognoiſſant bien que ce qu'il en faiſoit n'eſtoit que pour eſtre veu, *Si vous en auez pitié*, dit-il au peuple, *vous ne pouuez mieux faire que de ne le point regarder.*

LXIIII.

Sackford, Maiſtre des Requeſtes de la Reine Elizabeth, l'auoit pluſieurs fois priée de luy donner audience, ſans qu'il l'euſt iamais peu obtenir. A la fin il ſe reſolut vn iour de l'aller treuuer, lors qu'elle faiſoit la viſite ordinaire de ſes Prouinces. Mais bien à peine fut-il entré dans la châbre, que la Rei-

ne le regardant, *Fy vilain*, luy dit-elle, *tu as là des bottes qui püent.* Sackford surpris par ces paroles; *Pardonnez-moy, Madame*, respondit-il, *ce ne sont pas mes bottes neufues qui sentẽt mauuais, mais bien les vieilles requestes que ie vous garde.*

LX.

Vn certain se plaignoit de ce que son bis-ayeul, son grand pere, & son pere estoient tous morts sur la mer. *Si cela est*, respondit vn autre, *ie n'y voudrois iamais aller. Pourquoy non?* continua-t'il; *où est-ce que vostre bis-ayeul & vostre grand pere sont morts? Asseurément*, adiousta celuy-cy, *ils ont finy leurs iours dans leurs licts. Si i'estois donc comme vous*, conclud l'autre, *ie ne me mettrois iamais au lict.*

LXI.

Aristippe voyant que Denys de Syracuse luy refusoit vne chose qu'il luy demandoit instamment, s'aduisa de se prosterner à ses pieds, si bien qu'il

l'obtint par ce moyen. Alors vn de la compagnie ayant dict tout bas à Aristippe; *Quoy? faut il qu'vn Philosophe tel que vo⁹ estes, se iette aux pieds d'vn Tyran pour venir à bout d'vne affaire? Ce n'est pas ma faute,* respondit Aristippe, *mais bien celle de Denys, qui a ses oreilles à ses pieds.*

LXVII.

Auguste ayant sceu qu'il y auoit dans Rome vn ieune homme qui luy ressembloit grandement, commanda qu'on le fist venir; & apres l'auoir bien regardé, *Parlez, mon Amy*, luy dit-il, *vostre mere n'est elle iamais venüe à Rome? Nenny*, respondit le ieune homme, *mais mon pere y a bien esté quelque-fois.*

LXVIII.

Vn Medecin voulut persuader à vn bon Beuueur, que pour se guerir du mal des yeux, il ne falloit pas qu'il beust du vin, ou du moins qu'il le trempast bien. Mais luy qui ne se cognois-

ſoit point à cela : *Au contraire*, reſpondit-il, *ie treuue qu'il n'y a point de danger que ie le boiue tout pur, pource que quand i'ay mal aux yeux, c'eſt l'eau qui en ſort, & non pas le vin.*

LXIX.

Au temps que Meſſire Thomas Morus eſtoit Chancelier, il auoit accouſtumé de s'aſſeoir en vn baluſtre en oyant la Meſſe, & ſa femme en vn poulpitre vn peu plus bas. Mais d'autant que le poulpitre eſtoit hors de veuë; ſi toſt que la Meſſe eſtoit acheuée l'Eſcuyer ſe preſentoit à elle, & luy diſoit: *Madame, Monſeigneur s'en eſt allé*. Depuis eſtant aduenu à cet excellent homme d'eſtre demis de ſa charge, le premier iour d'apres qu'il ouyt la Meſſe auec ſa femme, pour luy teſmoigner ſa diſgrace, il fit luy meſme l'office de l'Eſcuyer, vſant comme luy de ce terme ordinaire, *Madame, Monſeigneur s'en eſt allé.*

LXX.

A l'ouuerture ordinaire des Eſcholes, vn Bachelier ayant pris pour Theſe, *Qu'vne Ariſtocratie eſtoit meilleure qu'vne Monarchie*; vn certain qui deuoit diſputer, & qui eſtoit vn ieune desbauché, l'en reprit publiquement, diſant, *Que luy qui n'eſtoit qu'vn hõme priué ſe faiſoit grãd tort de mettre en auãt vne queſtion d'Eſtat.* L'autre luy reſpondit là deſſus: *Qu'il offençoit le priuilege des Eſcholiers, qui ſe treuueroient geſnez par des contraintes inſupportables, s'il falloit qu'ils fuſſẽt reduits à ne propoſer iamais d'autres queſtions que celles qu'ils auroiẽt pratiquées. Et pour vous le cõfirmer encore mieux,* adiouſta-il, *nous meſme vous auõs bien oüy quelquefois diſputer de la vertu, ſans que pour cela perſonne oſe ſouſtenir que vous la mettiez en pratique.*

LXXI.

Cette queſtion eſtant miſe en auant, *S'il y auoit plus d'eſprit dãs les groſſes teſtes*

que dans les petites? il y en eut vn qui prenāt la parole, *Il faut*, dit-il, *que les grandes ayent le ſens meilleur que les petites, par la neceßité de cette maxime, que*, Omne maius continet in ſe minus.

LXXII.

Solon pleuroit la mort de ſon fils, lors qu'vn de ſes amis luy diſant pour le conſoler, *Que les pleurs ne le feroient point reuenir; Helas*, reſpondit-il, *c'eſt ſeulement pour cela que ie m'afflige, à cauſe que ie ſçay bien que mes larmes n'y peuuent apporter de remede.*

LXXIII.

Le meſme Solon enquis par quelqu'vn, *S'il auoit donné aux Atheniens les meilleures loix?* Ouy, reſpondit il, *les meilleures de celles qu'ils ont voulu receuoir.*

LXXIIII.

Ariſtippe interrogé, *pourquoy les hommes donnoient plus volontiers aux pauures, qu'aux Philoſophes?* *C'eſt*, reſpondit-il, *pource qu'ils croyent deuenir pluſtoſt l'vn que l'autre.*

LXXV.

Alexandre parlant de Craterus & d'Epheſtion, qui eſtoient ſes deux fauorits, ſouloit dire d'eux, *qu'Epheſtion aimoit Alexandre, & que Craterus aimoit le Roy.*

LXXVI.

Liuia ſe pourmenoit vn iour par la ville, quand elle eut à rencontre des ieunes hommes qui faiſoient les inſolens, & s'en alloient danſans tous nuds par les ruës. Là deſſus il prit enuie à Auguſte de les faire chaſtier rigoureuſement : mais Liuia pour l'en deſtourner, luy dit, *Que ces hommes brutaux n'eſtoient non plus capables que des ſtatuës, d'eſmouuoir les honneſtes femmes.*

LXXVII.

Pource que l'Empereur Auguſte, & depuis Septimius Seuerus, auoient tous deux faict de grands maux au commencement de leur Empire, & de grands biens ſur la fin ; l'on ſouloit di-

re d'eux, *Qu'ils ne deuoient iamais eſtre nais, ou qu'ils ne deuoient iamais mourir.*

LXXVIII.

Alonſo d'Aragon diſoit d'ordinaire à la louange de la vieilleſſe, *Qu'il falloit touſiours tenir pour bonnes ces quatre choſes, le vieil bois, le vin vieil, les vieux Amis, & les vieux Autheurs.*

LXXIX.

Iſabelle Reine d'Eſpagne ſouloit dire, *que la bonne mine ſeruoit aux perſonnes d'vne lettre de recommandation aſſez ample.*

LXXX.

Trajan parlant de cette eſpece de ialouſie cómune à ces mauuais Princes qui cherchent à faire mourir ceux qui aſpirent à leur ſucceſſion, diſoit, *Que iamais Roy n'auoit mis à mort ſon ſucceſſeur.*

LXXXI.

Quand on voulut repreſenter à Alexandre le grand l'aduantage qu'auoit

Antipater par dessus les autres, en ce qu'il estoit imperieux & hardy; ioint que luy seul de tous ses Lieutenans n'auoit point pris la pourpre, se contentant de porter l'habillement noir à la façon des Macedoniens; *Il est vray*, respondit Alexandre, *Antipater est par le dehors tout couuert de noir, mais ce n'est que pourpre au dedans.*

LXXXII.

L'extreme plaisir que prenoit aux bastimens l'Empereur Constantin le Grand, faisoit qu'on le comparoit à l'herbe Parietaire; pource que son nom se voyoit graué par toutes les murailles.

LXXXIII.

Philippe de Macedoine se voyant importuné de bannir vn de ses subjets qui auoit mesdit de luy, dit, *Qu'il valoit beaucoup mieux qu'il en parlast en vn lieu où l'on les cognoissoit tous deux, que non pas là où l'vn & l'autre estoient incognus.*

LXXXIIII.

Vn Capitaine Grec ayant à donner vn aduis aux Alliez, qui s'estoient ioints contre les Lacedemoniens, dit, *Qu'il leur cõseilloit de s'en aller tout droict en Lacedemone ; Qu'au reste l'Estat de Sparte ressembloit aux riuieres, qui deuiennent ordinairement puissantes, quand elles ont pris vn grand cours, & sont foibles en leur source.*

LXXXV.

Alonso d'Aragon souloit dire de soy-mesme. *Qu'il estoit vn grand Necromancien, pource qu'il auoit accoustumé de prendre conseil des morts*, entendant parler de ses liures.

LXXXVI.

Platon donnoit à disner à quelques-vns de ses amis en vne chambre richement parée ; où Diogene estant venu, la premiere chose qu'il fit, fut de se veautrer sur vn fort beau lit, disant, *Qu'il fouloit aux pieds l'orgueil de Platon.*

LXXXVII.

Vn Yurogne estant accusé d'auoir mesdit de son Seigneur, *Il est vray*, dit-il, *i'ay parlé fort mal à propos; & si le vin n'eust manqué, i'eusse dit encore pis.*

LXXXVIII.

Pompée ayant eu cõmission d'éuoyer des grains à Rome en vn temps d'extreme famine, fut aduisé par les Matelots de ne se mettre point si-tost sur la mer, de peur d'y laisser la vie, pource que la tempeste estoit grande. Mais luy sans s'estonner de cela; *Il est necessaire*, dit-il, *que ie m'embarque promptement, & non pas que ie viue.*

LXXXIX.

Trajan souloit dire, *Que la Chambre des Comptes d'vn Roy estoit semblable à la Rate, qui ne s'enfloit iamais, que tout le reste du corps ne se treuuast mal.*

XC.

Vn certain bouffon, qu'on appelloit Scot estant assis de l'autre costé de la table de Charles le

Chauue, qui pour ſon contentement luy en auoit donné la permiſſion, le Roy luy demanda quelle difference il y auoit entre *Scot*, & *Sot*? A quoy le boufon reſpondit; *Qu'il n'y auoit que la table.*

XCI.

Ethelvvolde Eueſque de Vvincheſter, vendit durant la famine tous les riches ornemens de l'Egliſe; afin de pouuoir donner du pain aux pauures, & dict là deſſus, *Qu'il n'eſtoit pas raiſonnable que les Temples morts fuſſent parez richement, & que les viuans mouruſſent de faim.*

XCII.

Vne veufue grandement riche, & roturiere ayant eſpouſé vn Gentilhomme de tres-noble famille, mais grandement incommode, Iean Robert ſe mit à dire ſur ce ſujet, *Que ce mariage reſſembloit à vn boudin noir, & que pour le faire bon l'vn auoit fourny le*

ſang, & l'autre la graiſſe.

XCIII.

Demoſthene voyant qu'Eſchines luy reprochoit, *Que ſes paroles ſentoient l'huile; Si eſt-ce pourtant,* luy reſpondit-il, *que ie treuue vne grande difference entre ce que vous & moy faiſons à la clairté de la lampe.*

XCIIII.

L'Orateur Demades eſtant deſia vieil, aymoit grandement à parler, & encore plus à manger. Antipater diſoit là deſſus, *Qu'il reſſembloit à vn ſacrifice, où rien n'eſtoit laiſſé de reſte que la langue & le ventre.*

XCV.

Au temps que l'infortuné Prince Edoüard 2. eſtoit entre les mains de ſes Bourreaux; qui le pourmenoient de part & d'autre, de telle ſorte que nul ne pouuoit apprendre où il eſtoit, ils le firent aſſeoir vn iour ſur le bord d'vne riuiere, & le raſerent pour le

mieux desguiser, prenans pour cet effet de l'eau froide. Cependant le Roy reduit à vn si piteux estat, *Quittez-là cette eau froide*, leur dit-il, *en voicy de toute chaude pour me lauer*; Et ce disant il respandit vne grande abondance de larmes.

XCVI.

En vn voyage de guerre que le Turc fit en Perse, estant aduenu qu'à cause de l'estroit passage d'Armenie les Bachas se meirent à consulter par quel chemin ils y entreroient: vn certain boufon, qui se treuua là, se tournant vers eux; *C'est vne chose estrange*, dit-il, *de ce que vous estes si en peine comment vous passerez les monts, & qu'il ne se treuue personne qui prenne le soin de vous en faire sortir.*

XCVII.

Vn des Peres dit, *Qu'entre la mort des ieunes gẽs & celle des vieillards, il n'y a que cela de differẽce, que les vieux s'en vont*

à la mort, au lieu que tout au contraire, la mort va treuuer les ieunes.

XCVIII.

Philon Iuif comparoit fort à propos le ſens au Soleil. Car comme cet aſtre ſeelle, par maniere de dire, le Globe des Cieux, & ouure celuy de la terre, *Ainſi le ſens obſcurcit les choſes celeſtes, & reuele les terreſtres.*

XCIX.

Caſſius eſtant desfait par les Parthes, qui auoient des fléches pour armes principales, s'enfuit en la ville de Carnas, où il n'oſa pas ſeiourner beaucoup, de peur d'eſtre pourſuiuy, & aſſiegé. Surquoy vn Aſtrologue qu'il auoit en ſa compagnie, le penſant bien conſeiller, *Monſieur,* luy dit-il, *ie deſirerois fort, que ne vouluſſiez point partir d'icy, iuſques à ce que la Lune fuſt au ſigne du Scorpion.* Mais Caſſius ſe mocquant de luy; *Ce n'eſt pas cela,* luy reſpondit-il, *ie n'ay peur*

que de celuy du Sagitaire.

C.

Apres la bataille de Graniq, Darius fit plusieurs belles offres à Alexandre ; qui deuant que passer outre en voulut auoir l'aduis de ses Capitaines; Et ce fut alors que Parmenion le voyant comme irresolu ; *Asseurément,* luy dit-il, *si i'estois Alexandre ie serois bien content d'accepter ces offres ; Et moy,* respondit Alexandre, *si i'estois Parmenion, ie les accepterois aussi.*

CI.

Ce mesme Alexandre souloit dire, *Qu'il se cognoissoit estre mortel par deux choses, par le dormir, & par la volupté.*

CII.

Auguste Cesar estant inuité à souper par vn de ses amis, auec qui il auoit eu de grandes familiaritez durant ses moindres fortunes, & n'ayant receu de luy qu'vn traittement ordi-

naire, *Mon hoste*, dit-il, en s'en allant, *ie ne pensois pas que vous & moy fussions si familiers que nous sommes.*

CIII.

Auguste Cesar s'estonnoit de ce qu'Alexandre n'ayãt plus d'autre conqueste à faire, craignoit de manquer d'ouurage, *Puis qu'il est beaucoup plus difficile de conseruer que de conquerir.*

CIV.

Lors qu'on vint dire à Antigonus que ses ennemis auoient de si espaisses volées de fleches, qu'ils en couuroient le Soleil, *Tant mieux*, respondit-il, *ce sera le vray moyen de combattre à l'ombre, aussi bien fait-il grand chaud.*

CV.

Auguste Cesar ayant sceu par les lettres de Liuie, quelques paroles qui auoient esté dittes contre tous deux; *Ma chere Liuie*, luy rescriuit-il, *ne vous mettez pas en peine de ces lãgages, & vous contentez que si nous ne pouuons empescher*

qu'on ne parle de nous en mauuaiſe part, du moins nous ſçaurons bien mettre ordre que l'on ne nous face du mal.

CVI.

Philon compare les fauorits des grands Princes à des iettons, *qui ſe mettent tantoſt pour vn, tantoſt pour dix, & valent außi quelquesfois cent de nombre.*

CVII.

Vn Chicaneur ſe voyant rebutté par Theodoſe ſur vne demande qu'il luy faiſoit; *Sire*, luy dit-il, *ſouuenez-vous que voſtre promeſſe vous y oblige: Ouy*, reſpondit l'Empereur, *pourueu que cela ſe puiſſe faire ſans iniuſtice.*

CVIII.

Apres qu'Agathocles ſe fut rendu maiſtre de Syracuſe, & qu'il eût fait eſclaues les habitans, qui durant le ſiege l'auoient traitté auec toute ſorte de paroles de meſpris & de mocquerie: *Meßieurs*, leur dit-il, *ſi vous continuez maintenãt à m'iniurier, comme vous*

auez fait par le paßé, ie le diray à vos maiſtres.

CIX.

Denis eſtonné des grandes meſchancetez de ſon fils; *Auez-vous iamais ouy*, luy dit-il, *que i'aye fait de ſi mauuaiſes actions? Nenny*, reſpondit le fils, *außi n'auiez-vous pas vn Tyran pour voſtre pere. Vous auez raiſon*, replicqua Denis, *mais ſi vous allés touſiours ce train, aſſeurément vous n'aurez iamais vn Tyran pour voſtre fils.*

CX.

Le Philoſophe Calliſthene, qui ſuiuoit la Cour d'Alexandre, qu'il haïſſoit neantmoins, interrogé par quel moyen l'on pourroit deuenir le plus fameux homme du monde? *Cela ne ſe peut*, reſpondit-il, *qu'en ſurmontant celuy qui s'y eſt acquis plus d'empire.*

CXI.

Quand quelque homme de qualité s'en alloit diſner auecque Meſſire

Edoüard Cosse, sans l'en aduertir: *Bien*, luy disoit-il, *puisque vous n'auez daigné m'aduertir que vous viendrez, vous disnerez auecque moy: mais si vous m'eussiez fait sçauoir vostre venuë, i'eusse disné auecque vous.*

CXII.

Les soldats voulurent vn iour faire semblant de se mutiner, afin que Cesar leur accordast vne chose qu'ils sçauoient estre cõforme à leur desir, bien que neantmoins ils n'osassent la demander. Mais apres qu'on eut imposé silence, & que l'Empereur les eut appellez du nom de Bourgeois, qui se donnoit d'ordinaire au peuple, ils se mutinerẽt encore plus fort, & ne voulurent iamais souffrir qu'il continuast, iusqu'à ce qu'il leur eust donne le tiltre de *Soldats*. Tellement que par ce seul mot, il appaisa toute l'esmotion.

CXIII.

Cesar se mocquant de Sylla, pour

ce qu'il auoit resigné sa Dictature, souloit dire de luy, *Que c'estoit vn homme qui ignoroit les lettres, & qui ne pouuoit dicter.*

CXIIII.

Senecque parlant de Cesar, disoit de luy, *Qu'il auoit bien-tost remis son espée dans le fourreau, sans qu'il eust neantmoins posé les armes.*

CXV.

Diogene gueusant vn iour, comme c'estoit sa coustume, s'adressa à celuy de la compagnie qui estoit le plus prodigue. Vn certain le bafoüant là dessus; *Voilà*, dit-il, *ce grand courage que vous tesmoignez auoir. Quand vous treuuez quelqu'vn qui est liberal, vous tirez de luy le plus que vous pouuez. Ouy*, respondit Diogene, *mais vous ne voyez pas que c'est mon intention de faire qu'il ioüe de son reste.*

CXVI.

Iason de Thessalie conseilloit aux

hommes *d'entreprendre quelquesfois certaines choses iniustement, afin d'en faire plusieurs auecque iustice.*

CXVII.

Comme la Reyne Elizabeth faisoit la visite ordinaire de ses Prouinces, elle voulut voir la maison qu'auoit à Redgraue Messire Nicolas Bacon, pour lors Garde des Seaux d'Angleterre. Mais apres qu'elle l'eut bien considerée; *Monsieur le Chancellier*, luy dit-elle, *quelle petite maison auez-vous icy? Madame*, respondit Bacon, *ma maison est assez grande pour moy; Mais c'est vostre Majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison.*

CXVIII.

Themistocles voyant qu'vn Ambassadeur d'vne petite Republicque l'entretenoit de grandes affaires: *Mon amy*, luy dit il, *vos paroles auroient besoin d'vn Empire.*

CXIX.

Agesilaus se sentant importuné d'ouyr vn homme qui contre-faisoit grandement bien le Rossignol, *Qu'est-il besoin*, dit-il, *que ie l'escoute, puis que i'ay ouy chanter le Roßignol mesme?*

CXX.

Vn certain homme croyant obliger vn Cardinal, s'aduisa de luy dire qu'il luy auoit amené vne fort belle haquenée blanche, mais que par mal'heur elle estoit demeurée estropiée le long du chemin. Le Cardinal apres l'auoir bien escouté; *Sçauez-vous ce que vous ferez*, luy respondit-il, *allez vous-en treuuer tels & tels Cardinaux*, qu'il luy nomina iusques à vne demy-douzaine, *& leur en dittes autant. Par ce moyen vous obligerez six hommes, au lieu que si vostre cheual ne se fust bleßé, vous n'en eußiez obligé qu'vn seul.*

CXXI.

En vn traicté de paix qui se fit auec

les Lacedemoniens, quand il fut question de propoſer les moyens de le faire obſeruer auec ſeureté, Iphicrates dit, *Que les Atheniens ne vouloient receuoir aucune aſſeurance, autrement, qu'en cas que les Lacedemoniens leur accordaßẽt des choſes, qui les empeſchaſſent de leur nuire quand ils le voudroient.*

CXXII.

Euripide parlant des perſonnes qui pour eſtre aduancées en aage ne laiſſoient pas d'eſtre belles, *D'vn beau corps*, diſoit il, *le printemps n'eſt pas ſeulement agreable, mais außi l'Automne,*

CXXIII.

Apres vne ſanglante bataille il arriua au camp de Gonzaluo vn Cheualier grandement bien monté, & armé de toutes pieces; Diego de Mendoza ayant voulu ſçauoir qui il eſtoit, *Monſeigneur*, reſpondit vn Capitaine, *c'eſt ſans doute, le feu de S. Elme, qui ne paroiſt iamais qu'apres vne grande tempeſte.*

CXXIV.

Vn Capitaine enuoyé contre l'ennemy, auec si peu de forces qu'elles n'estoient pas capables d'executer vne si haute entreprise, s'en retourna vers son General, & le pria de reprendre la moitié des Soldats qu'il luy auoit donnez. Pourquoy donc? luy demanda le General; C'*est*, respondit le Capitaine, *pource qu'il est meilleur que peu de gens meurent, que beaucoup.*

CXXV.

Cresus interrogé par Cambyses, pourquoy la paix luy sembloit meilleure que la guerre? *Ie l'estime ainsi,* respondit Cambyses, *pource qu'en temps de paix, les enfans enseuelissent leurs peres; au lieu que durant la guerre les peres font les funerailles de leurs enfans.*

CXXVI.

Vn fourrier fasché de ce qu'vn Gentil-homme le querelloit pour l'auoir mal logé; *Monsieur,* luy dit-il, *si vous*

voulez que vostre logis vous semble agreable, vous n'auez qu'à coucher dehors.

CXXVII.

Vn Page voyant que son Gouuerneur luy commandoit de reprendre ses habits apres luy auoir donné le foüet; *Prenez-les vous mesme;* dit-il, *car ce sont les profits du bourreau.*

CXXVIII.

Les nouuelles de la mort d'vn certain Gentil-homme estans venuës en vne compagnie où il y auoit plusieurs de ses creanciers; Sans mentir, dit l'vn d'eux, il m'emporte cinq cens escus: & à moy deux cens, respondit l'autre. Ainsi chacun se plaignant de la perte que luy causoit cette mort; il y en eut vn qui pour les cósoler tous: *A ce que ie voy,* conclut-il, *vous m'apprenez qu'encore qu'on n'emporte rien en l'autre monde, si est-ce qu'on ne laisse pas d'y apporter quelque chose du bien d'autruy.*

CXXIX.

François Caruajal, apres s'estre fait chef des rebelles du Peru, auoit maintes-fois mis en des-route Diego Centeno, l'vn des principaux chefs du party de l'Empereur. Mais il aduint depuis que Gasca Lieutenant general de l'armée l'ayant fait son prisonnier de guerre, le meit soubs la garde de Diego Centeno, qui ne se souuenant plus du passé, luy fit toute sorte de bons traittemens. Dequoy Caruajal bien estonné : Cheualier, luy dit-il, qui estes-vous, ie vous prie, qui me traittez si courtoisemét? Ie suis Diego Centeno, luy respondit le Capitaine, ne me cognoissez-vous pas? *Nenny sans mentir*, repartit Caruajal, *car cy-deuant i'ay si bien accoustumé de voir vostre dos, que vostre visage m'est incognu.*

CXXX.

Ce mesme Caruajal aagé de 75. ans, voyant qu'on le mettoit dans vn

tumbereau

tumbereau, pour le mener au supplice, *Quoy?* dit il, *me veut-on mettre encore dans le berceau?*

CXXXI.

Les Espagnols ont vn prouerbe, qui dit, *Que l'amour sans fin, n'a point de fin:* par où ils veulent dire que l'amour dure long temps, lors qu'elle commence sans aucune consideration particuliere.

CXXXII.

Caton estant desia vieil, & sa femme morte, s'aduisa d'en espouser vne ieune. Son fils le visita quelque temps apres, & luy dict, Quoy? mon pere, vous ay-je fait quelque offence, qui vous ayt obligé à mettre vne marastre dans la maison? *Nenny*, respondit Caton; *au contraire, ie vous ay tousiours treuué tellement à mon gré, qu'à l'aduenir ie seray bien aise d'engendrer beaucoup d'enfans tels que vous.*

CXXXIII.

L'Orateur Crassus ne pût s'empescher de pleurer, quand on l'aduertit de la mort de sa *Murene*, poisson ainsi appellé des Latins, qu'il auoit nourry & appriuoisé. Quelque temps apres Domitius s'estát mis à contester auec luy en plein Senat, *N'est-il pas vray*, luy dit-il; *que vous auez pleuré la mort de vostre Murene? Ie l'aduoüe*, respondit Crassus, *mais c'est plus que vous n'auez fait pour vos deux femmes.*

CXXXIV.

Philippe pere d'Alexandre sembloit sommeiller dans son Throsne vn iour qu'il oyoit vn criminel; & neantmoins il ne laissa pas de prononcer vn arrest contre luy. Dequoy le criminel bien fasché: *I'en appelle*, s'escrie-t'il, *Comment cela*? respondit le Roy tout esmeu. *De Philippe qui est endormy à Philippe esueillé, pour me donner audience.*

CXXXV.

Ce mesme Philippe ayant voulu soustenir contre vn Musicien quelques poincts touchant les principes de son art; *Vueillent les Dieux*, dict le Musicien, *que vostre fortune ne soit point si mauuaise que de sçauoir cecy mieux que moy.*

CXXXVI.

Vn Philosophe ayant osé soustenir contre l'Empereur Adrian vn argument assez fort de soy, mais dont il s'estoit mal acquitté, vn de ses amis qui l'auoit oüy l'abordant de prés; Sans mentir, luy dict-il, vous me semblastes dernierement vn autre homme que vous n'estes, quand ie vous vis disputer contre l'Empereur, & luy accorder sans apparence les propositions qu'il vous faisoit. *Vous auez quelque raison*, respódit le Philosophe; *mais dites-moy, ie vous prie, si vous eussiez esté à ma place, eussiez-vous voulu que-*

reler vn homme qui commande à trente Legions.

CXXXVII.

Diogene interrogé, pourquoy les Philoſophes s'accoſtoient des riches bien plus ſouuent que les riches n'abordoient les Philoſophes? *C'eſt*, reſpondit-il, *pource que les vns ſçauent dequoy ils manquent, & les autres ne le ſçauent pas.*

CXXXVIII.

Demetrius Roy de Macedoine importuné fort long temps de prendre la requeſte que luy preſentoit vne pauure femme, reſpondoit touſiours qu'il n'auoit pas loiſir. Ce qui obligea la femme à luy dire; *Que puis qu'il vouloit ceſſer de rendre à chacun la Iuſtice, qu'il ceſſaſt außi d'eſtre Roy.*

CXXXIX.

Ce meſme Demetrius faiſoit couſtume de negliger les affaires de ſon Eſtat, pour s'abandonner entieremét

aux voluptez. De maniere qu'vn iour comme sõ pere Antigonus le visitoit, il rencontra fortuitement à la porte de sa Chambre vn beau ieune Gentilhomme qui en sortoit. Antigonus entra là dessus ; & sur ce que Demetrius luy dit, qu'vn accez de fiévre venoit de le quitter, *Ie le croy*, respondit-il, *& c'est sans doute ce que ie viens de rencontrer à la porte.*

CXL.

Apres qu'vn certain Marchand fut mort, & que pour le payement d'vne partie de ses debtes, l'on eut mis en vente ses biẽs & ses meubles, vn homme qui l'auoit cogneu ne voulut auoir qu'vn seul oreiller ; & interrogé pourquoy il n'achetoit autre chose : *Il suffit*, dit-il, *que i'aye cette piece, car il faut bien dire que cet oreiller est fort propre pour le repos, puis que son Maistre, quelque endebté qu'il fust, ne laissoit pas de dormir dessus.*

CXLI.

Vne Damoiselle estant abordée par vn de ses seruiteurs, comme elle s'en alloit aux champs en littiere; *Mon Dieu!* luy dit-elle, *comment m'auez-vous peu recognoistre? Cela m'a esté facile*, respondit-il, *pource qu'à vostre abord mes playes ont commencé de saigner.* Par où il faisoit allusion à la tradition commune, que les playes d'vn corps s'ouurent & saignent en la presence de celuy qui en a esté le meurtrier.

CXLII.

Vn Gentil-homme auoit accoustumé de faire donner des serenades à vne Damoiselle qui ne l'aimoit point, & qui mesme l'auoit prié maintes-fois de se retirer. De maniere qu'vne fois comme il continüoit à l'importuner de ses aubades à la faueur de la nuict, la Damoiselle se meit à faire gresler sur les Musiciens quantité de pierres dont elle auoit fait prouision. Là dessus

vn de la trouppe se tournant vers le Gentil-homme amoureux; *Ah! Monsieur*, luy dit-il, *que vostre Musique a de force, puis qu'à l'imitatiõ de celle d'Orphée elle attire les pierres, & les fait danser.*

CXLIII.

Caton l'aisné souloit dire, *que les Sages en apprennent plus des fols, que les fols n'en apprennent des Sages.*

CXLIV.

Anaxagoras estant aduerty, que les Atheniens l'auoient condamné à la mort; *N'importe*, dit il, *eux-mesmes y sont condamnez aussi bien que moy par les communes loix de la Nature.*

CXLV.

Lors que Demosthene s'enfuyoit de la bataille, *Ce que i'en fais*, dit-il, *n'est qu'afin de pouuoir derechef combattre.*

CXLVI.

Vn Athenien s'addressant vn iour à Antalcidas; *Asseurément*, luy dit-il, *vous autres Lacedemoniens n'estes que des*

ignorans. Il est vray, respondit Antalcidas; *car nous n'auons appris de vous aucune sorte de vice.*

CXLVII.

Alexandre inuité par son pere à courir aux jeux Olympiques, pource qu'il estoit grandement dispos; *I'en suis content*, dit-il, *pourueu qu'il n'y ait que des Roys qui courent auecque moy.*

CXLVIII.

Lors qu'Alexandre passa en Asie, il combla de richesses tous ses Capitaines, & ne se lassa iamais de leur dôner. Parmenion estonné de ces liberalitez; *Quoy?* luy dit-il, *Sire, ne vous reseruez-vous rien pour vous? Ouy*, respondit Alexandre, *ie me reserue l'esperance.*

CXLIX.

Antigonus auoit accoustumé de se desguiser, & de s'en aller aux tentes des Soldats, pour apprendre ce que l'on y disoit de luy. De maniere que ayant ouï fortuitement quelques-vns

qui en mesdisoient, *Compagnons*, leur dit-il, *si vous voulez parler ainsi à mon desaduantage, vous m'obligerez de vous tirer vn peu plus à l'escart.*

CL.

Vespasian voyant que son fils Titus le reprenoit de ce qu'il auoit mis vn impost sur les vrines, prit vne poignée de ce mesme argent qui en procedoit; puis apres qu'il luy eust demandé, *si l'odeur de ce gain l'offençoit?* & que Titus eût respondu que nenny, *Et toutesfois*, replicqua Vespasian, *il ne vient d'autre chose que de l'vrine.*

CLI.

Apres que Neron eût succedé à Domitian, dont les tyrannies auoient ruïné plusieurs grandes familles par les artifices de Marcellus & de Regulus, vn iour comme l'Empereur souppoit en particulier auec cinq ou six de ses amis, il se meit à discourir de la tyrannie du temps passé. Sur

quoy ayant mis en jeu les deux personnages dont nous auons parlé cy-deuant; *Que ferions-nous*, dit-il, *si nous les tenions maintenant? Qu'en ferions-nous?* respondit le plus hardy de la compagnie, *nous les inuiterions à souper icy.*

CLII.

Vn certain trouua fortuitement vn gros lingot d'or enfoüy dans la maison de son grand Pere. A l'heure mesme il en aduertit l'Empereur, qui pour toute response luy fit rescrire ce mot, *Vsez-en*. Mais luy s'estant aduisé d'adjouster pour replicque, que ce thresor estoit beaucoup plus grand que sa condition ne requeroit, *Abusez-en donc*, luy respondit l'Empereur.

CLIII.

Vn Espagnol nommé Coran s'estant mis sur les louanges de son pere parmy les pots & les verres, *Ie proteste*, dit-il, *qu'entre tous les hommes ie n'eusse*

iamais sçeu auoir vn meilleur pere que celui-cy. Non pas mesme quand c'eust esté Abraham, adjousta Messire Henry Sauil, pour donner vne atteinte à Coran sur ce qu'on le croyoit estre de race de Iuif.

CLIV.

Gonzaluo souloit dire, *que l'honneur d'vn soldat deuoit estre d'vne toile d'araignée bien forte*, voulant monstrer par là qu'il ne falloit pas que cette toile fust si deliée, & si curieusement tissuë, que chaque petite disgrace fust capable de s'y prendre, & s'y attacher.

CLV.

Aymez comme si vous deuiez haïr, disoit Bias, *& haïssez comme si vous deuiez aymer par apres.*

CLVI.

Solon se voulant mocquer de Cresus, lors qu'il luy faisoit monstre de ses thresors; *Voyla qui va bien*, luy dit-il, *Mais tout cet or tombera entre les mains*

du premier qui viendra, pourueu que son fer soit meilleur que le vostre.

CLVII.

Vn Gentil-homme equippé d'orangé, se presẽta à la barriere pour y rompre, & fit extremement mal. Le iour d'apres il y vint aussi auecque des armes vertes, & il fit encore pire. Vn des assistans ayant pris garde à cela. *D'où vient*, dit-il, *que ce Cheualier change de liurée?* *Asseurément*, respondit vn autre, *c'est afin que l'on puisse voir que le vert a paru auec plus mauuaise grace que l'orãgé.*

CLVIII.

Aristippe disoit, *que les hommes qui s'addõnoient aux sciences particulieres, & negligeoient la Philosophie, estoient semblables à ceux qui recherchoient Penelope, & qui ne laissoient pas de courtiser les Damoiselles suiuantes.*

CLIX.

Platon reprit aigrement vn certain ieune homme, pource qu'il entroit

dans vne maison dissoluë. Mais luy s'estãt excusé sur ce que ce n'estoit rien que cela; *Ie treuue pourtant*, respondit Platon, *que la coustume n'est pas si peu de chose que vous diriez bien.*

CLX.

Comme les Romains auoient vne loy tres-expresse contre les extorsions des gouuerneurs des Prouinces, Ciceron dit en vne harangue par luy faicte au peuple, qu'il croyoit que les Prouinces presenteroient requeste à l'Estat de Rome, *afin que ceste loy fust restablie, & remise en sa premiere vigueur;* Car, adiousta-il, *les Gouuerneurs ne demandoient cy-deuant qu'autant de gaiges qu'il leur en falloit, pour subuenir à leurs affaires. Mais maintenant ils en exigent eux-mesmes plus qu'il n'en faut pour les Iuges & pour les Magistrats.*

CLXI.

Archidamas Roy de Lacedemone, ayant receu des lettres fort aduau-

tageuses de Philippe Roy de Macedoine, apres la bataille de Cheronée, par luy gaignée sur les Atheniens, luy rescriuit, *Que s'il mesuroit son ombre, il ne la treuueroit pas alors plus longue qu'elle estoit deuant la victoire.*

CLXII.

Lors que les amis de Pyrrhus se resjouïssoient de la victoire que ce grãd Capitaine auoit gaignée sur les Romains, qui estoient sous la conduitte de Fabricius, bien que neantmoins l'euenement en eust esté sanglant du costé de ceux de son party; *Vrayement*, leur respondit-il, *Vous n'auez pas beaucoup de sujet de vous resiouïr, car nous serons bien-tost défaicts, si nous gaignons encore vne semblable victoire.*

CLXIII.

Cynée, grand homme d'Estat, & le premier Conseiller du Roy Pyrrhus, sçachant que l'intention de son Maistre estoit de faire la guerre en Italie,

& qu'il esperoit d'en venir à bout, *Bien*, Sire, luy demanda-t'il, *que ferez-vous par-apres?* Ce que ie feray, respódit Pyrrhus; *Ie m'en iray fondre sur la Sicile: Et en suite de cela?* continua Cynée. Alors, adjousta le Roy, si les Dieux fauorisent mon entreprise, i'espere de conquerir Carthage, & toute l'Afrique; Puis toutes ces choses estans si heureusement terminées, je gousteray les delices du repos, & feray des sacrifices aux Dieux, me resiouïssant auec mes amis. *Helas!* Sire, conclud Cynée, *viuez contant; car vous pouuez faire cela maintenant, sans vous donner tant de peine.*

CLXIV.

Quelques Ambassadeurs d'Asie s'en allerent treuuer Antoine; & faschez de ce qu'il leur auoit ordonné deux sortes d'imposts, luy dirent franchemét, *Que s'il vouloit exiger d'eux vn double tribut par an, il falloit qu'il leur donnast deux semailles, & deux moissons.*

CLXV.

Platon souloit dire de son Maistre, *Qu'il ressembloit aux boëtes des Apothicaires, qui par le dehors representoiẽt des abeilles; des chahuants & des Satyres, & enfermoient au dedans des choses de prix.*

CLXVI.

La Courtisane Lamia eut tant de pouuoir sur la personne de Demetrius Roy de Macedoine, que par son seul mouuement, il fit plusieurs actiós iniustes & tyrániques; Ce qui obligea Lysimachus à dire, *Que c'estoit la premiere fois qu'on auoit sceu qu'vne putain ioüast vne Tragedie.*

CLXVII.

Themistocles disoit de soy-mesme, *Qu'il ressembloit à vn grand arbre, en ce qu'en temps de pluye, les hommes se mettoient à couuert sous luy, & se plaisoient à battre ses branches durant le beau temps.*

CLXVIII.

Brusquẽt, qui faisoit mestier de bouffonner

ſonner deuant François premier, Roy de Frãce, auoit vn liure qu'il appelloit le Calendrier des fols, qu'il ſouloit monſtrer au Roy tous les iours, pour luy faire paſſer le temps, luy diſant à chaque fois la raiſon pour laquelle il y mettoit ceux qui luy sembloiẽt auoir fait quelque extrauagance. Eſtant donc aduenu en ce meſme temps à Charles cinquieſme, de paſſer à trauers la France, pour s'en aller appaiſer la rebellion de ceux de Gãd, Bruſquet le mit dãs ſon Calendrier; & interrogé là deſſus pourquoy il auoit fait cela? *Pource*, reſpondit-il, *qu'il n'y eut iamais Prince plus affligé que vous l'auez eſté par le moyen de Charles. Et toutesfois il eſt bien ſi hardy que de vous fier ſa perſonne, & de ſe venir mettre entre vos mains. Te voyla bien eſtonné*, repartit le Roy: *Mais que diras-tu ſi tu le vois paſſer à trauers mon Royaume, auec autant de ſeureté que s'il eſtoit en Eſpagne? Ie ne diray rien alors*, re-

pliqua Brusquet, *mais ie l'osteray de mon Calendrier, & vous y mettray en sa place.*

CLXIX.

Louys II. Roy de France, ayant beaucoup amoindry le pouuoir de la Noblesse, & des principaux Officiers, disoit d'ordinaire, *Qu'il auoit mis les Roys hors de curatelle.*

CLXX.

Messire Foulke Griuel voyant que les deputez des Estats ne s'arrestoient que sur les exemples, en vne affaire qui estoit de grande importance à la Reyne, *Messieurs*, dit-il, *pourquoy vous fondez-vous seulement sur des exemples? Les temps à venir seront ou bons, ou mauuais. S'ils sont bons, nous ferons mal de nous en mettre en peine: si mauuais, la necessité nous ouurira sans doute vn chemin dans les choses les plus difficiles.*

CLXXI.

Lors que la paix se renoüa en Angleterre auecque la France, les principaux Ministres de l'Estat eurent de

fort belles bagues qui leur furẽt données par les François, pour memoire de ce traitté. Quelques iours apres, le Roy ayant fait appeller le Seigneur Henry Hauuard: *D'où vient*, luy dit-il, *que vous n'auez point eu de present comme les autres?* *Sire*, respondit Hauuard, *Non sum Gallus, ea de causa non reperi gemmam*, faisant allusion à vne des fables d'Esope.

CLXXII.

Vn certain Orateur d'Athenes ayãt dit ces paroles à Demosthenes; *Si la colere des Atheniens se tourne vne fois en rage, il est à craindre qu'ils ne nous donnent la mort. Au contraire*, respondit Demosthene, *prenez garde qu'ils ne vous tüent vous-mesme, s'ils sont en leur bon sens.*

CLXXIII.

Phocion voyant qu'Alexandre luy enuoyoit vn Gentil-homme pour luy faire vn present de sa part; *Que veut dire*, luy demanda-t'il, *que le Roy n'vse*

de liberalité qu'enuers moy? C'eſt, reſpondit le Gentil-homme, *pource qu'il vous tient pour le ſeul hõme de bien qui eſt dans Athenes. Si cela eſt*, repliqua Phocion, *il m'obligera fort de me laiſſer viure en cette qualité.*

CLXXIV.

Coſme de Medicis grand Duc de Florence, pour blaſmer la perfidie des faux amis : *Nous liſons bien*, diſoit-il, *qu'il faut remettre les offenſes à nos ennemis; mais nous ne liſons pas qu'il faille pardonner à ceux qui ſe diſent nos amis, & qui toutesfois nous trahiſſent.*

CLXXV.

En vn banquet, où les ſept Sages de Grece furent inuitez par l'Ambaſſadeur d'vn Prince barbare, apres qu'on y euſt parlé de diuerſes choſes, à la fin l'Ambaſſadeur d'vn Prince leur dit, qu'il y auoit vn Roy voiſin de ſon maiſtre, qui faiſoit couſtume de propoſer des queſtions impoſſibles aux

autres Princes, & de leur declarer la guerre, en cas qu'ils ne l'en peussent resoudre. A quoy il adjousta, que pour le present il demandoit, *que son maistre eust à boire toute l'eau de la mer.* Vn des Sages l'oyant parler de cette sorte; *Ie conseille à vostre Roy*, dit il, *d'entreprendre hardiment cela; à condition que ce mauuais voisin bouchera premierement les sources de tous les fleuues qui se vont rendre dans la mer.* CLXXVI.

En ce mesme festin, l'Ambassadeur ayãt prié les Sages de dire des Apophtegmes, il n'y eut celuy qui n'y satisfit, reserué vn seul, qui s'imposa tousjours silence durant que les autres parloient. Dequoy l'Ambassadeur s'apperceuant; *Monsieur*, luy dit-il, *obligez-moy de faire cõme les autres, & de me dire quelque chose qui soit memorable, afin que i'en face le recit à mon Maistre.* Alors le Philosophe rompant le silence, *Tout ce que ie desire de vous*, luy respondit-il,

c'est que vous rapportiez à vostre Maistre, que parmy les Grecs il s'en treuue quelques-vns qui ont appris à se taire.

CLXXVII.

Lycurgue parlant des Heros du temps passé, disoit, *Qu'il s'estõnoit grandement de ce qu'on portoit le dueil de leur mort, & que neantmoins on leur faisoit de mesmes sacrifices qu'aux Dieux.*

CLXXVIII.

Epaminondas refusa de pardonner vne offence qui luy auoit esté faicte, bien qu'il en fust instamment prié par Pelopidas, qui estoit l'vn de ses meilleurs amis. Et toutesfois il aduint depuis qu'il s'y accorda, gaigné par les persuasions d'vne Courtisane. De quoy Pelopidas s'offençant, comme si les prieres d'vne femme publique eussent eu sur luy plus de force que celles de son amy; *Croyez-moy*, luy dit Epaminondas, *telles demandes ne doiuent estre octroyées qu'à des putains, & non pas à des personnes de vostre merite.*

CLXXIX.

Comme les Lacedemoniens auoiét accoustumé de s'exprimer en peu de paroles, ils ne changerent point leur style ordinaire, tant qu'ils tindrent l'Empire. Mais depuis qu'ils furent deffaits à Leuctre, & qu'en vne assemblee de Grecs ils eurent fait vne grãde inuectiue contre Epaminondas; *Ie suis bien aise*, leur respondit ce Chef, *de ce qu'à la fin nous vous auons appris à faire vos periodes plus longues.*

CLXXX.

Fabritius fut sur le poinct de se ranger au party de Pyrrhus en vne certaine Conferéce qu'ils eurent ensemble. Mais cóme il veid que pour mieux l'attirer Pyrrhus luy disoit, *Qu'il seroit la seconde personne d'apres luy*; *Sire*, luy respondit-il par vne maniere de mespris, *cela ne seroit pas trop bon pour vous mesme : car si les Epirotes viennent vne fois à sçauoir qui ie suis, ne doutez point*

qu'ils ne desirent estre gouuernez de moy plustost que de vous.

CLXXXI.

En vne desroute que firent les Mores, vn Soldat Espagnol s'en estãt fuy des premiers; comme vn de ses compagnós voulut soustenir qu'il auoit esté tué, *Rien moins*, dit vn autre, *car les Mores abhorrent la chair de Lieure.*

CLXXXII.

Annon le Carthaginois estant enuoyé Ambassadeur à Rome apres la secóde guerre Punicque, obtint à la fin la paix, apres l'auoir long temps demandée. Vn des plus seueres Senateurs luy dit là dessus: *Vous sçauez qu'il vous est maintes-fois aduenu de rompre la paix auecque nous, apres l'auoir solennellement iurée. Cela estant, dites-moy, ie vous prie, par quels Dieux voulez-vous maintenant iurer? Par ceux-là mesmes*, respondit Annon, *qui ont puny iustement le premier pariure.*

CLXXXIII.

Thales interrogé en quel temps l'homme se deuoit marier; *S'il est ieune,* respondit-il, *qu'il attende; s'il est vieil, qu'il ne s'y engage point.*

CLXXXIV.

Ce mesme Thales ayant voulu soustenir qu'entre la vie & la mort *il n'y auoit aucune difference; Si cela est,* luy dit vn certain qui l'escoutoit; *Pourquoy donc ne mourez-vous point? Pource que c'est tout-vn,* luy respondit Thales.

CLXXXV.

Aussi-tost que Cesar se fut mis en possession de Rome, & que Pompée eut pris la fuitte; Cesar voulut entrer dans le Temple de Saturne, pour y prendre le thresor public. A quoy Metellus s'estant opposé en qualité de Tribun du peuple; Comme Cesar le vit obstiné à ne le permettre pas: *Ne me faschez pas dauãtage,* luy dit-il, *autrement ie vous tüeray.* Là dessus ayant pris

garde que ce langage estónoit vn peu Metellus, *Ieune homme*, continua-t'il, *asseurez-vous qu'il m'eust esté plus aisé de le faire que de le dire.*

CLXXXVII.

En vne conference qu'eut vn Prestre Egyptien auecque Solon, *Certainement*, luy dit-il, *ie treuue que vous autres Grecs estes tousiours enfans, & que vous n'aués ny cognoissance d'antiquité, ny antiquité de cognoissance.*

CLXXXVIII.

Chilon souloit dire, *que l'or estoit espreuué par la pierre de touche, & que les hommes aussi sont espreuuez par l'or.*

CLXXXIX.

Le Conseil aduertit vn iour la Reyne Elizabeth des continuelles conspirations qui se faisoient contre sa vie, & mesme luy fit voir vne espee qu'on auoit prise à vn traistre, qui n'estant couuerte que d'vn simple fourreau de papier brun, doré par dessus, pouuoit

blesser à mort, sans qu'on la tirast. Alors ils conseillerent tous à la Reyne de ne sortir pas si souuent, & de redoubler ses gardes, pour la seureté de sa personne. Mais la Reyne, sans s'estonner de cela, leur respondit courageusement, *Qu'elle aymoit beaucoup mieux mourir, qu'estre mise soubs la garde d'autruy.*

CXC.

L'Histoire remarque que Selim fut le premier des Ottomans qui se fit raser la barbe, & que ses predecesseurs auoient accoustumé de la porter fort longue. Dequoy s'estonnant vn de ses Bachas, apres l'auoir prié de luy en dire la cause: *Ce que i'en fais*, luy respondit Selim, *est afin qu'à l'aduenir vous autres Bachas ne me meniez plus par la barbe, comme vous auez fait cy-deuant.*

CXCI.

Diogene interrogé, pourquoy il se faisoit voir en plein iour auec vne lan-

terne à la main; C'*est*, respondit-il, *afin de treuuer l'homme que je cherche.*

CXCII.

Bias se voyant pressé de resoudre quel ordre l'homme deuoit mettre à sa vie? *Tel*, dit-il, *que s'il luy falloit long-temps viure, ou mourir promptement.*

CXCIII.

Le Seigneur de Burley ayant traitté la Reyne Elizabeth, à Thiboles, fit en sorte qu'elle luy promit de faire Cheualiers sept Gentils-hommes, ses voisins, qu'il affectionnoit grandement. Pour cet effect, s'estans placez selon le desir de Burley, plustost que selon leur rang, il aduint que les moindres d'entr'eux s'aduiserent de prendre le haut bout; dequoy la Reyne aduertie, elle n'en dit mot, mais passant outre dans la salle, comme si elle eust voulu s'en aller, elle fit semblant de les auoir oubliez. Puis lors qu'elle vint prés de la porte, *Vrayement*,

dit-elle, *il s'en est fort peu fallu que je n'aye perdu la memoire de ce que je promis dernierement.* Ayant dit ces mots, elle reuint sur ses pas, & fit Cheualiers tous les premiers ceux qui estoient les derniers en rãg. Le Sieur de Stanop Gentil-homme de la Chambre, s'estant aduisé de luy dire à ce propos: *Madame, vostre Majesté a traitté le Sieur de Burley contre son esperance. Ce que i'en ay fait,* respondit la Reyne, *n'a esté que pour rendre mon action conforme à ces paroles de l'Escriture:* Et erunt nouissimi primi.

CXCIIII.

Simonides interrogé par Hieron, quel sentiment il auoit de Dieu, le pria de luy donner sept iours pour y respondre: mais apres qu'ils furent expirez, il en demanda quinze, & au bout de la quinzaine, il voulu auoir vn mois entier, disant, *Que plus il pensoit à vne si haute matiere, & plus il y treuuoit de difficulté.*

CXCV.

Anacharſis parlant de l'eſtat populaire de la Grece, diſoit d'ordinaire; *Qu'il s'eſtonnoit grandement de ce qu'en la ville d'Athenes les Sages y propoſoient les affaires, & les fols en diſpoſoient à leur gré.*

CXCVI.

Solon ſouloit comparer le peuple à la mer, & les Orateurs au vent, alleguant pour raiſon, *Que la mer ſeroit touſiours calme, ſi les vents ne la troubloient point.*

CXCVII.

Comme on eut dit à Socrate, *qu'il eſtoit tenu pour le plus ſage de tous les Grecs, par la bouche meſme de l'Oracle:* pour monſtrer qu'il ne vouloit pas qu'on luy attribuaſt vne ſi haute loüange, *Ie m'aſſeure*, dit-il, *qu'il n'y a rien qui puiſſe verifier en moy ces paroles de l'Oracle, ſi ce n'eſt cette difference: Ie ne ſuis pas ſage, & ie le ſçay bien; au lieu que les autres ne le ſont non plus que moy, & toutesfois ils ne le ſçauent pas.*

CXCVIII.

Caton interrogé pourquoy l'on n'auoit esleué des statuës à sa memoire, aussi bien qu'à celle des autres? *Sans mentir*, respondit-il, *c'est vne chose dont ie ne me soucie pas beaucoup: car i'aime bien mieux que les hommes s'estonnent de ce que ie n'en ay point, qu'en auoir, & en estre indigne.*

CXCIX.

Bien que le merite & la vertu rendissent grandement recommandable Messire Foulke Griuel, & qu'il obligeast plusieurs personnes à la Cour de la Reyne Elizabeth, il ne laissoit pas pour cela d'en receuoir du mescontentement. A ce propos parlant quelquefois de soy-mesme: *Il est de moy*, disoit-il, *comme de Robin le bon compagnon. Car s'il aduiẽt aux filles de renuerser le pot au laict, ou de faillir en quelque façon que ce soit, elles en mettent tousiours la faute sur* Robin. *Ainsi ie suis si malheureux,*

que l'on m'impute d'ordinaire les faux rapports que font à sa Majesté les Dames qui sont prés d'elle, & les mauuais offices qu'elles rendent aux autres.

CC.

Lors que l'on fit voir à Socrate le liure de l'obscur Heraclite, & qu'on l'eust prié d'en dire son opinion: *Certainement*, respōdit-il, *ie treuue excellentes les choses que i'entends, & possible que i'approuuerois encore celles que ie n'entends point, si pour estre fondées bien auant, elles auoient besoin d'vn plongeur de Delos.*

CCI.

Bion ayant remarqué la triste contenance d'vn enuieux, luy demanda, *Quel grand mal il venoit de receuoir, ou quel bien estoit arriué à vn autre?*

CCII.

Le Philosophe Stilpon fasché de ce qu'vn certain luy reprochoit que le peuple s'assembloit autour de luy, cōme s'il fust accouru pour voir quel-

que

que estrange beste; *Vous vous trompez*, respondit il, *ce qui attire à moy tant de gens, n'est que pour admirer l'homme que Diogene cherchoit auec sa lanterne.*

CCIII.

Antisthenes interrogé à quoy principalement l'homme deuoit s'estudier en cette vie; C'*est*, respondit-il, *à desapprendre ce qui de soy-mesme est mauuais.*

CCIV.

Le Roy sortant d'ouyr vn Sermon où il n'y auoit du tout point de Theologie, & qui n'estoit plein que de maximes d'Estat, *Quoy?* dit-il à l'Euesque Andreux, *appellez-vous cela vn Sermon?* *Ouy, Sire*, respondit l'Euesque, *du moins il ne tiendra qu'à vous que ce n'en soit vn, s'il plaist à vostre Maiesté l'expliquer charitablement.*

CCV.

Lors que les Cimbres s'en allerent fondre sur l'Italie auec vne grosse armée, C. Marius estant General des

Romains receut vn memorable secours d'vne bande d'enuiron mille Cadurciens, qui ne l'abandonnerent iamais. Pour recompense d'vn si bon office, si tost qu'on eust finy le combat, Marius leur donna le droict de bourgeoisie Romaine; quoy qu'il ne le peust faire d'authorité absoluë. Vn de ses amys luy representa pour lors qu'il auoit faict contre les loix, pource que ce priuilege ne pouuoit estre octroyé que par le peuple. A quoy Marius ne fit point d'autre responce, sinon, que *le grand bruit des armes l'auoit empesché d'entendre les loix.*

CCVI.

Æneas Syluius disoit ordinairemẽt, *Que la foy Chrestienne meriteroit d'estre suiuie, quand mesme elle ne seroit point confirmée par les miracles, à cause de ses vertueuses maximes.*

CCVII.

Le sieur Bacon parlant des affaires

du mõde les comparoit aux chemins, disant à ce propos, *Que la voye la plus courte est la plus sale d'ordinaire, & que si quelqu'vn veut aller par le beau chemin, il ne le peut faire que bien à peine, s'il ne se destourne vn peu.*

CCVIII.

Auguste Cesar auoit quelque raison de dire, *qu'Agrippa & ses deux fils ne pouuoient mieux estre nõmez que des Aposthumes, qui s'estoient escoulées de luy au lieu d'vne bonne & naturelle semence.*

CCIX.

Caton voulant animer les hommes aux choses grandes & memorables; dict, *Qu'il n'est point de meilleur moyen de conseruer les bõnes actions, que d'en rafraischir la memoire par de nouuelles vertus.*

CCX.

Pompée n'acheua la guerre contre Sertorius qu'aprés que Metellus eust affoibly l'ennemy. Il ne termina non plus celle des fuitifs, que lors qu'ils fu-

rent desfaits par Craſſus en vn combat memorable; Et meſme combien que Lucullus euſt gaigné vne victoire fort ſignalée contre Mithridates & Tygranes, neantmoins Pompée par le moyen de ſes amis fit en ſorte qu'il fut enuoyé pour mettre fin à cette guerre. Dequoy Lucullus s'offençant, comme ſi l'on euſt pris plaiſir à le trauailler par de nouuelles diſgraces, il ne peût s'empeſcher de dire tout haut, *Que Pompée reſſembloit à vn Cormoran, en ce qu'il s'en alloit fondre ſur les corps, apres que les autres les auoient portez par terre.*

CCXI.

Diogene voyant vn iour des ſouris qui l'importunoient durant qu'il mangeoit; *Il n'eſt pas*, dict-il, *iuſqu'à moy qui ne nourriſſe des eſcornifleurs.*

CCXII.

Hieron eſtant viſité par Pythagore, luy demanda quelle profeſſion il

faiſoit, *Sire*, luy reſpondit Pythagore, *ie m'aſſeure qu'autresfois vous auez eſté aux jeux Olympiques.* *Ouy*, repartit Hieron, *mais que voulés-vous dire par là? Vous ſçauez*, reprit ce Philoſophe, *qu'en cette monſtre publicque ſe rendent des gens de toute ſorte. Les vns pour taſcher d'y gaigner le prix; les autres pour y vendre leurs marchandiſes, pource que c'eſt vne maniere de foire. Il y en a pluſieurs auſſi qui n'y viennent que pour y rencontrer leurs amis, & ſe reſioüir auec eux, à cauſe que c'eſt vn abord general de toute la Grece; & d'autres qui ne s'amuſent qu'à regarder. C'eſt au nombre de ceux-cy que ie ſuis;* Et là deſſus il conclud, entendant par le mot de *regarder* la vie contemplatiue.

CCXIII.

Le Sieur Betthnem parlant des biens de la fortune; *Les richeſſes*, dit-il, *me ſemblent cõparables à du fumier. Car ſi on les entaſſe à mõceaux, elles tiennent de la puanteur & de la vilenie; Comme au con-*

traire, elles rendent vne bõne odeur & beaucoup de fruicts icy bas, si on les seme de part & d'autre.

CCXIV..

Vn certain ayant rencontré fortuitement vn Peintre, qui depuis peu estoit deuenu Medecin: *Vous auez fort bien faict*, luy dict-il, *d'auoir changé de condition; car cy deuant les fautes de vostre ouurage estoient veües, au lieu que nul ne les voit maintenant.*

CCXV.

Vn Philosophe interrogé, en quoy vn sage differoit d'vn fol? *Pour le sçauoir*, respondit-il, *enuoyez-les tous deux en vn pays où personne ne les cognoisse, & alors vous en iugerez.*

CCXVI.

Cesar a faict vn liure contre Caton, dont nous n'auons plus que quelques fragmens. Là voulant monstrer combien il est difficile de desraciner de l'esprit du vil populaire l'opinion qu'il a

cóceuë vnefois d'vne personne qui est à son gré, il dit, *Qu'vn iour quelques-vns ayant trouué Caton yure, ils n'en firent point de semblant, & en tournerent la honte sur eux-mesmes.*

CCXVII.

Aristippe s'estant mis sur Mer, il suruint vn peu apres vne si grande tempeste, qu'il ne pût s'empescher d'auoir peur, & de porter sur son visage les marques de son apprehension. Dequoy s'apperceuant vn des Mariniers: *Quoy*, luy dict-il, *nous qui ne sommes que des gens de peu ne nous estõnons point de tous ces orages, & vous les apprehendez, vous qui estes vn Philosophe? Vous dites vray*, respondit Aristippe, *mais vous ne considerez pas aussi que si vous & moy veniõs à perir, la perte en seroit bien differente.*

CCXVIII.

Vn certain Orateur defendit si bien la cause d'Aristippe, qu'il la gaigna; De maniere que la premiere fois

qu'il le rencontra depuis, comme il luy eust demandé, *quels bons offices luy auoit iamais rendu Socrate durant les disgraces de sa fortune? Il suffit,* respondit-il, *qu'il m'ait obligé iusques à ce poinct, d'auoir rendu veritable le bien que vous auez dit de moy.*

CCXIX.

Le mesme Philosophe disoit: *Il a pris de l'argent de ses amis, non pour s'en seruir luy-mesme, mais plustost pour apprendre aux autres, comme quoy ils deuoient l'employer.*

CCXX.

Madame Paget, qui auoit de grandes familiaritez auecque la Reyne Elizabeth, se declara fort contre l'alliance de Monsieur d'Alençon. Mais la mort de ce Prince estant depuis suruenuë, la Reyne tesmoigna d'en estre si triste, qu'elle en porta le dueil, & ne sortit de trois sepmaines. A la fin elle se fit voir en sa chambre, & permit

aux Dames de la venir visiter; entre lesquelles Madame Paget s'estât presentée auec vn visage riant, la Reyne qui luy voulut faire sentir que cela ne luy plaisoit pas: *Madame*, luy dit-elle, *ie m'estonne fort de ces apparences de ioye, qui se remarquent en vous, puis qu'il ne se peut faire que vous ne sçachiez le sujet qui m'oblige à porter le dueil.* La Reyne ayât receu d'elle ces mots pour response, *Madame, ie supplie tres-humblemẽt vostre Majesté de m'excuser, & de croire qu'il m'est impossible de vous reuoir & de ne m'en resiouyr pas, apres auoir esté si long temps priuée de ce bon-heur:* Ce n'est *pas cela*, replicqua-t'elle, *sçachant bien qu'elle auoit esté contraire au Mariage qu'on auoit voulu faire, c'est quelque autre chose, qui vous y oblige: Dites-le moy librement.* Alors Madame Paget ne pouuant plus dissimuler, *Madame*, continua-elle, *puis que c'est mon deuoir de vous obeïr, & que vous me le commandez, ie ne feindray point*

de vous dire, que ie me representois n'aguere combien vous estes heureuse de n'auoir esté mariée à Monsieur d'Alençon. Car puis que vous vous affligez ainsi de la mort d'vn Prince, qui ne vous estoit encore riẽ, qu'eussiez-vous fait, s'il vous fust aduenu d'estre sa femme? certes vous fussiez morte de desplaisir.

CCXXI.

Messire Edoüard d'Ayer auoit si bonne opinion du sçauoir d'vn certain Alchimiste nommé Helé, que s'imaginant qu'il faisoit de l'or, afin d'en estre plus amplement informé, il s'en alla exprés en Allemagne, pour l'y voir, & conferer auec luy. Mais quelque temps apres son retour en Angleterre, vn iour comme il disnoit auec l'Archeuesque de Cantorbery, en la compagnie du Medecin Braun, il aduint qu'on se meit à parler de Helé. Sur quoy Messire Edoüard se tournãt vers l'Archeuesque, *Mõsieur*, luy dit-il,

pouuez vo⁹ biẽ croire ce que ie m'en vay vous raconter, puis que mes yeux en ſont les teſmoins. I'ay veu le Sieur Helé mettre dans vn croiſet vn metail de peu de valeur; qu'il n'euſt pas ſi toſt tiré du feu, & ietté dedans d'vne certaine poudre, que le tout fut tranformé en vn or ſi fin, qu'il eſtoit à toute ſorte d'eſpreuues. L'Archeueſque l'ayant bien eſcouté, *Tout beau,* luy reſpondit-il, *prenez garde à ce que vous nous aſſeurez, car voicy vn Infidele qui nous eſcoute.* Il l'adreſſa en meſme temps au Medecin Braun, lequel prié d'en parler comme il l'entendoit, *Monſieur,* dict-il, *ce Cheualier a reſpondu pour moy.* Commẽt cela: adiouſta l'Archeueſque: *Pource qu'il a dict, que s'il ne l'euſt veu, iamais il ne l'euſt peu croire, & moy ie dis que ie n'en crois rien non plus, à cauſe que c'eſt vne choſe qui ne m'a iamais donné dans la veüe.*

CCXXII.

Democrite ſouloit dire, *que la verité ſe cachoit dãs le fonds d'vn puits, & qu'il*

la falloit r'affiner, apres qu'on l'en auoit tirée.

CCXXIII.

Le Docteur Ionſon met trois choſes materielles en ce qui touche les maux du corps, à ſçauoir, *le Medecin, la maladie & le malade*. Il dit là deſſus, *que s'il y en a deux qui viennent à ſe joindre, alors la victoire leur demeure, pource que Hercule meſme ne peut rien cõtre deux. Si le Medecin & le malade ſe mettent enſemble, la maladie s'en va, & le malade guerit: Comme au contraire, ſi le Medecin, & la maladie ſe rendent conformes, c'eſt à dire, s'il aduient que le Medecin n'ordonne pas comme il faut, en tel cas le malade eſt hors d'eſperance de gueriſon. Que ſi le malade & la maladie ſe liguent, alors, adieu le Medecin, car il eſt mis hors de reputation.*

CCXXIV.

Alexandre ayant viſité Diogene, comme il eſtoit dans ſon tonneau, luy demãda, *ce qu'il deſiroit de luy? Riẽ, autre,*

respondit Diogene, *sinon que vous n'empeschiez point le Soleil de luire sur moy.*

CCXXI.

Diogene voyant qu'vn fort mauuais Musicien s'offençoit de ce qu'il l'appelloit cocq : *Si est-ce*, luy dit-il, *que ie pense auoir quelque raison de vous comparer à ce bel oyseau, pource que tout le monde se leue quand vous chantez.*

CCXXVI.

L'obscur Heraclite dit, *que la lumiere seiche est la meilleure*, entendant par là, *que les facultez intellectuelles se maintiennent en vigueur, lors qu'elles ne se laissent point noyer ny ensanglanter par les affections violentes.*

CCXXVII.

Il y auoit à Oxford vn ieune hõme grandement poltron, mais bon archer, à qui vn escholier ayant fait vn affront, il pria Messire Gaultier Ralé de luy dire, *cõme quoy il s'en pourroit venger? Si vous en voulés venir là*, luy respon-

dit Ralé, *faites le appeller, pour ſe battre à l'arc auecque vous.*

CCXXVIII.

La Royne Elizabeth eſtant viſitée par vn certain Docteur qu'elle eſtimoit fort, bien qu'il fut d'vn naturel ſeuere, & qui ſe mettoit ſur le ſerieux; *Sans mentir,* luy dict-elle, *voſtre humeur me plaiſt, à cauſe que vous n'aimez point à eſtre marié.* A quoy le Docteur reſpondit incontinent, *Pardonnez-moy, Madame, ſi pour le meſme ſujet, ie treuue la voſtre fort mauuaiſe.*

CCXXIX.

Meſſire Gautier Ralé voyant qu'vn de ſes amis s'eſtonnoit de ce qu'vn certain Seigneur, qui auoit accouſtumé d'eſtre maigre auparauant qu'il fut marié, eſtoit deuenu fort gras au contraire des autres hommes, incontinent apres ſon mariage; *Cela n'eſt pas eſtrange,* dict-il, *puis qu'il n'y a point de beſte qui ne s'engraiſſe, ſi pour cet effect elle eſt*

miſe à part, & ſeparée d'auecque les autres.

CCXXX.

Diogene ayant apperceu qu'vn baſtard iettoit des pierres parmy le peuple: *Tout beau, mon amy*, luy dict-il, *prenez garde que vous ne bleßiez voſtre pere.*

CCXXXI.

Vn certain Seigneur auoit accouſtumé de dire d'vn Conſeiller d'Eſtat, *qu'à l'imitation de ces mauuais mareſchaux, qui encloüent tous les cheuaux qu'ils ferrent, luy ne recõmandoit iamais perſonne au Roy, qu'il ne luy meiſt à la fin quelque entraue aux pieds, dont il ne pouuoit ſe deſuelopper.*

CCXXXII.

Vn Epicurien ſe vantoit de ce que ceux de ſa Secte ne changeoient iamais, au contraire des autres Philoſophes, pluſieurs deſquels ſe rendoient Epicuriens. Mais

il s'en treuua vn qui respondit; *Qu'il ne falloit point s'estonner de cela, & que d'vn coq l'on en pouuoit bien faire vn chapon; mais que les chapons ne deuenoient iamais coqs.*

Fin des Apophtegmes.

TABLEAV DES COVLEVRS, OV DES APPARENCES DV BIEN ET DV MAL.

EN ce qui appartient au gẽre que les Orateurs nomment Deliberatif, il est question de sçauoir qu'est-ce que nous appellons bien ou mal; ensẽble quel est le plus grand bien qui soit, & quel le moindre mal?

Ainsi la principale peine de celuy qui tasche de persuader quelque chose, cõsiste à faire paroistre bõ ou mauuais ce qu'il veut prouuer. & ce en vn degré plus haut, ou plus bas. Dequoy, comme il peut venir à bout par le moyen des raisõs solides & veritables, ainsi le peut il represẽter encore par des couleurs

& des circonstãces populaires. Car elles ont bien tant de force, qu'aßés souuent elles gaignẽt l'aduantage, non seulemẽt sur les iugemẽs les plus foibles, mais außi sur les esprits les plus forts. Ce qui leur aduiẽt d'ordinaire s'ils ne se tiennent bien sur leurs gardes, & s'ils n'examinent meurement le faict dont il est question. D'ailleurs, outre que ces couleurs ont cela de propre d'alterer la nature du sujet, & par cõsequent de nous conduire insensiblement dans l'erreur, elles animent par maniere de dire, & renforcent les opiniõs qui d'elles-mesmes sont apparẽtes. I'adjouste à cecy que la diuersité de ces couleurs se donne souuẽt vn pouuoir si absolu sur l'opinion, qu'à la fin elle se tourne en creance. Cela estãt, il est tout à fait necessaire de penetrer iusques au fonds de ces apparẽces; ensẽble d'apprẽdre quelles sont leurs racines, & en quoy principalement elles nous trompent. Car il ne faut pas douter qu'estãs hors du vray centre de la nature des choses, elles ne surprennent ceux qui ne les cognoissent

point. Comme au contraire depuis qu'vne fois on s'est accoustumé à se démesler de leurs artifices, l'esprit en est beaucoup plus net qu'auparauant, & le iugement plus solide. En voicy des exemples dans les Sophismes suiuans, que i'essaye à débroüiller par les Obseruations que i'y fais dessus.

SOPHISME I.

Les hommes loüent ce qui est bon, & blasment ce qui est mauuais.

OBSERVATION.

La tromperie de ce Sophisme depend ou *de l'ignorance* des hommes, ou *de leur mauuaise foy*, ou *de leurs diuerses affections*, ou *de l'inclination* qu'ils ont à loüer, ou à mesdire. Elle depend *de l'ignorance*, pource que les esprits vulgaires sont trop foibles pour iuger du bien ou du mal. Suiuant quoy, Phocion ne demandoit pas mal à propos, *quel si grand mal il pouuoit auoir commis,*

voyant que le menu peuple luy applaudissoit. *De la mauuaise foy*, à cause qu'on treuuera rarement que les personnes qui font mestier de loüer ou de mespriser, ne rapportent l'vn & l'autre à leurs interests.

C'*est ainsi qu'vn marchand prise sa marchandise.*

Des diuerses affections, d'autãt que c'est vne chose commune aux hommes d'attribuer des loüanges extraordinaires à ceux de leur party ; comme au contraire ils ont accoustumé de desdaigner ceux qui n'en sont pas, ou du moins de les raualer beaucoup au dessoubs de leur merite. *De l'inclination*, pource que les vns sont portez naturellement à la flatterie, & les autres à vne maniere de complaisance seruile, à laquelle ils s'accommodent si bien, que la verité leur est fort indifferente, pourueu qu'ils se puissent mettre en credit par leurs artifices.

SOPHISME II.

C'eſt vn grand bien que d'eſtre loüé de ſon ennemy; & vn grand mal, de receuoir du blaſme de ſon amy.

Ce Sophiſme ſemble s'appuyer ſur ce fondement, Que le bon ſentiment que nous auons d'vne choſe qui nous eſt odieuſe, eſt cela meſme qui fait croire que la verité nous oblige d'en dire du bien.

OBSERVATION.

C'eſt le ſubtil artifice & de nos amis & de nos ennemis, qui nous abuſe par ce Sophiſme. Car ce n'eſt point la verité, qui la pluſpart du tẽps contraint nos plus grands ennemis à dire du bien de nous. C'eſt pluſtoſt le ſeul deſir qu'ils ont de nous nuire, qui faict qu'ils nous attribuent à deſſein des loüanges ſi bien choiſies, qu'elles ne ſont bonnes qu'à nous expoſer aux dangers, en attirant ſur nous ce que l'enuie a de plus nuiſible. Cela donna

lieu jadis à cette commune superstition des Grecs, de croire, *qu'il se faisoit vne pustule aux narines de ceux que l'on loüoit en intention de leur nuire.* Auecque cela ce que nos ennemis nous loüent n'est qu'vne maniere de Preface dont ils vsent, afin de nous faire sentir par apres plus malicieusement les traicts de leurs calomnies. Ie dis le mesme des amis en apparence, qui font vanité quelques-fois de publier les defauts qu'ils peuuent auoir recognus en ceux qu'ils disent aymer: & quant au reste, ils les estiment fort gens de bien. Ie mets encore en ce mesme rãg ceux qui ne croiroient pas auoir bien loüé leurs amis, s'ils ne commençoiẽt par ce traict de malice: *Il est dommage qu'il a vn tel vice, &c.* afin de conclure par vn Panegyre.

SOPHISME III.

Ce de quoy la priuation est bonne, est vn mal; & ce de quoy la priuation est mauuaise, est vn bien.

Il y a deux tromperies en ce Sophisme, dont l'vne s'ensuit *de la comparaison du bien auecque le mal*; & l'autre, *de la succeßion du bien au bien, & du mal au mal*. Pour ce qui est du premier, je dis par maniere d'exemple, qu'encore qu'il ayt esté bon pour la race des hommes de s'abstenir de manger des glands, qu'il ne s'ensuit pas neantmoins que l'vsage en fust mauuais, & que les *chesnes de Dodone* ne fussent bons, mais *les presens de Cerés* encore meilleurs. I'adjouste à ce propos que si ce fut vn mal pour le peuple de Syracuse de perdre Denys le vieil Tyran, il ne laissa pas d'estre mauuais pour cela; mais qu'il est bien vray qu'il le fut moins que le jeune. Touchant le second, il est certain que de la priuation d'vn bien il ne s'ensuit pas tousiours vn mal, mais quelquefois vn autre bien encore plus grand. Nous en auons vn exemple en l'arbre, qui ne nous donne son fruict

qu'apres que les fleurs sont tombées. C'est aussi pour cette mesme raison, qu'à vn mal ne succede pas tousiours vn bien, mais vn mal qui est pire que auparauant.

SOPHISME IV.

De toutes les Sectes celle-là semble la meilleure à qui les autres cedent generalement, bien que chacune en particulier s'attribuë le premier rang.

Ciceron se sert de ce mesme argumẽt, pour monstrer l'excellence de la Secte des Academiciẽs par dessus toutes les autres sectes. *S'il vous aduiẽt,* dit-il, *de demãder à vn Stoïcien quelle secte luy semble estre la meilleure, il vous respondra sans doute que c'est la sienne; en suitte de laquelle il mettra celle des Academiciens. Faites par apres la mesme demande à vn Epicurien (qui souffriroit bien à peine vn simple regard d'vn Stoïcien) & vous treuuerés qu'apres auoir donné le dessus à sa secte, il mettra tousiours au secõd rãg celle des Pro-*

fesseurs de l'Academie. Pour cette mesme raison, si quelque charge venoit à vacquer, & que le Prince demandast particulierement à ceux qui la brigueroient, à qui ils en voudroient deferer la preference, il n'y a pas de doute qu'ils la donneroient au plus digne apres eux.

OBSERVATION.

Cette couleur, ou pour mieux dire ce Sophisme, est vne marque de haine & d'enuie. Car les hommes ordinairement apres leur particulier interest penchent d'inclination enuers ceux qui sont les plus foibles, & les moins nuisibles à leurs pretentions. A quoy ils ne se portent que pour faire despit aux personnes qui les ont autres-fois trauersées.

SOPHISME V.

Ce dequoy la valeur ou l'abondance est meilleure, vaut plus que tout le Genre.

A cecy se rapportent ces façons de

parler assez communes: *Ne nous amusons point au general, mais comparõs le particulier au particulier.*

OBSERVATION.

Ce Sophisme semble assez fort, & tient plus de l'Orateur que du Logicien. Neantmoins il ne laisse pas de tromper quelquefois. Premierement, en ce qu'il y a plusieurs choses fort sujettes à deperir, qui surpassent les autres auec vn grand aduantage, si de hazard elles viennent à reussir. De maniere que si elles sont pires, ce n'est seulement qu'en Genre, & non pas en Indiuidu. Cela se void aux bourgeons de Mars, qui ont donné lieu à ce vieil prouerbe François, *Bourgeons de Mars, enfans de Paris, si l'vn eschappe il en vaut dix.* Car bien qu'à le prendre en general, le bourgeon de May soit preferable à celuy de Mars; cela n'empesche pas que le meilleur bourgeon de Mars ne doiue estre plus prisé que le

meilleur bourgeon de May. Secondement cette couleur nous deçoit, à cause de la nature des choses, qui en certains genres ou especes est plus égale, & plus inegale en quelques autres. Conformément à cela, il se remarque que des pays chauds, il en vient d'ordinaire des esprits subtils: Et toutesfois il s'en treuue assez aux contrées froides, qui les surpassent de beaucoup en viuacité. Ainsi en matiere de guerre, tels soldats pourroient gaigner la victoire en vn duel d'hõme à homme; qui la perdroient, si l'on faisoit combattre ensemble le gros de l'armée. Toute la raison qu'on peut donner de cecy, est que les choses excellentes, & qui viennent en abondance sont subjetes aux accidẽs; au lieu que la nature, & la discipline gouuernẽt les Genres. De là viẽt encore que le metal en son genre est de plus grand prix que la pierre, bien que neantmoins le dia-

mant ſurpaſſe l'or en valeur.

SOPHISME VI.

Ce qui conſerue vne choſe en ſon entier, eſt vn biẽ; & ce qui ne le peut faire, eſt vn mal, d'autant que c'eſt vne marque d'impuiſſãce. Or eſt-il que la puiſſance eſt vn bien.

Cecy ſans doute donna ſujet à l'ingenieux Eſope de feindre, que durant vne extreme ſechereſſe deux grenoüilles ayans bien cõſulté enſemble pour auoir de l'eau; C*ourage*, dit l'vne d'entr'elles, *deſcendõs au fonds de ce puits; Car il y a apparence que nous y en treuuerons*. Surquoy l'autre plus aduiſée la reprenant; *Tu dis vray*, luy reſpõdit-elle, *mais ſi l'eau nous manque là-bas, qui nous en tirera?* Or le principal fondement de cette queſtion s'appuye ſur ce que les actions humaines ſont ſi fort expoſées aux dangers, & tellement incertaines, que de toutes les choſes du monde celles-là nous ſemblent les meilleures, dont nous croyons nous

pouuoir tirer plus facilement. A quoy ſont conformes ces façons de parler aſſez vulgaires; *Si vous faites cela, vous aurés deſormais les mains liées, vous ne viurez plus en liberté, vous ſerez geſné en ce qui touche voſtre fortune, & ainſi du reſte.*

OBSERVATION.

Apres auoir bien cóſideré ce Sophiſme, on treuuera qu'il n'y a pas moins d'abus qu'aux autres. Car, cóme a fort bien dit vn certain, *Il y a de la reſolution par tout, & meſme à ne rien reſoudre*: Ce qui eſt cauſe que les delays dont on vſe à deliberer de quelque affaire, ſont quelquefois plus dommageables, que ſi l'on paſſoit outre d'abord, ſans y penſer ſi long temps. Que s'il en faut parler ſainement, ie treuue que cette reſolution eſt vne maladie d'eſprit ſemblable à celle des auares, que nous imitons veritablement, en ce que nous ſommes auſſi ſoigneux de nous contenter en nos caprices, qu'ils ſont

curieux de conſeruer leurs threſors, auſquels ils n'oſent pas ſeulement toucher, de peur que la ſomme n'en ſoit amoindrie. Nous faiſons le meſme ſans doute, lors que pour ne rien oſter à nos volontez nous prenons plaiſir à les entretenir de chimeres, ſans rien aduancer, ny reſoudre. Ce qui nous deçoit encore en cecy, c'eſt que ce dernier poinct de neceſſité, qui nous fait entreprendre les choſes, & dire auecque Ceſar, *Que le ſort en eſt jetté*, n'eſt pas vn petit aiguillon pour nous animer.

SOPHISME VII.

Ce qui nous arriue par noſtre faute eſt vn plus grand mal que ce qui nous aduient par celle d'autruy.

La cauſe de cecy procede ſans doute de ce que les remords de la conſcience font qu'au fort de nos aduerſitez nous ſommes trauaillez au double. Comme au contraire, ſi quelque

chose est capable de nous consoler en nos afflictions, c'est l'asseuré tesmoignage que nous mesmes nous donnós de nostre innocéce. Cela fait que les Poëtes voulans denoter vne personne desesperée, font qu'elle s'accuse volontairement du crime commis:

Il se dit seul la cause de ce mal.

Au contraire rien n'esleue si haut les excellens hommes, quelque fortune qui les trauerse, que le contentement qu'ils ont de n'estre coulpables des fautes qu'on leur impute. Voila pourquoy, cependant que les meschans les poursuiuét, du moins cette consolation leur reste d'auoir leur liberté de se plaindre. Auec cela, quãd les hómes nous ont offencez, tout ce que nous pouuons faire, c'est ou de nous fascher contre eux, ou de chercher les moyens d'en tirer raison, ou d'en laisser la vengeance au Ciel; ou finalement de nous en prendre à ie ne sçay quel destin,

& aux influences contraires.

Elle nomme cruels, & les Dieux & les
Astres.

Mais ceux ausquels quelque disgrace est arriuée par leurs mauuaises actiõs, sont ordinairement leurs propres bourreaux, & le souuenir de leur crime leur fait sentir des douleurs secrettes, qui ne finissent qu'auec leurs iours.

OBSERVATION.

Combien que cette couleur ait vn grand esclat, si est-ce qu'elle nous trõpe bien fort. Premierement en ce qui touche l'esperance, qu'on peut nommer à bon droict vn present remede contre toute sorte de maux. Car l'amendement de nos fautes est en nostre pouuoir, & non pas de nostre fortune. A ce propos Demosthene parlãt à ses Cõpatriotes; *Les choses*, dit-il, *que le passé nous a fait paroistre mauuaises, se peuuent corriger à l'aduenir. Vos affaires*

ne

ne võt mal que par vostre faute: Car si vous y eussiez mis ordre, en vous acquitãt dignemẽt de vostre deuoir, cela ne seroit pas aduenu, & il resteroit encore à vostre estat quelque esperance de se remettre: Ce qui neantmoins pourra bien arriuer, lors que vous aurés corrigé vos defauts. Epictete se rend conforme à cecy, en son discours, *de la tranquillité de la vie.* Car il met au plus bas degré, *ceux qui accusent autruy*, au plus haut *ceux qui s'accusẽt eux-mesmes*, & au plus eminent de tous, *ceux qui ne s'accusent point, ny les autres non plus.* En secõd lieu ce Sophisme nous trompe, à cause d'vne certaine humeur altiere, qui est enracinée si auant dans le courage des hommes, qu'elle ne leur permet pas de confesser leurs propres defauts. De là vient qu'ils ne s'arment iamais d'vne patience plus grãde, que lors qu'il est question d'endurer les maux qui sont aduenus par leur imprudence. D'ailleurs, comme ils ont

cette couſtume de ſe faſcher, quand il s'eſt fait quelque faute dans leur maiſon, iuſqu'à ce qu'ils s'appaiſent finalement, quand on leur dit que c'eſt vn de leurs enfans, ou de leurs meilleurs amis qui l'a commiſe; Ils ſe comportét de cette meſme façon en leur particulier, lors que la neceſſité les contraint d'aduoüer qu'ils ont failly, & qu'ils ne s'en peuuent deſdire. Il eſt vray que ce vice n'eſt pas ſi commun aux hommes qu'aux femmes, qui n'ignorent point comme quoy elles doiuent diſſimuler les fautes qu'elles ont faites contre le conſentement des leurs, enſemble les accidens qui en arriuent.

SOPHISME VIII.

Le degré de priuation ſemble plus grand que celuy de diminution; & derechef celuy du principe, moindre que celuy de l'accroiſſement.

C'eſt vne demonſtration de Ma-

thematique, *Qu'il n'y a point de proportion entre quelque chose & rien.* Cela presuppose, le degré de nullité & de son contraire semble plus grand que celuy de *diminution* & *d'accroissement.* Comme par exemple, il n'y a pas de doute qu'il est beaucoup plus sensible à vn homme qui n'a qu'vn œil, d'en estre priué, qu'il n'est fascheux à celuy qui en a deux, d'en perdre vn par quelque accident. Par ceste mesme raison, vn pere à qui il ne reste plus qu'vn enfant, en treuue plus dure la perte que des autres qui sont desia morts, pource que ce dernier est toute l'esperance de sa famille. Suiuant cela, apres que la Sybille eut bruslé deux de ses liures, elle redoubla le prix du troisiesme, à cause que venant à le perdre, c'eust esté vn degré de *Priuation*, & non de *Diminution*, ou *d'Amoindrissement.*

OBSERVATION.

Cette couleur nous deçoit en diuerses façons. Premierement en ce qui touche les choses, dont l'vsage consiste en vne certaine quantité limitée. Comme par exemple si quelqu'vn estoit condamné, sur peine d'vne grosse amende, à payer cent escus iusques au dernier denier, ce luy seroit vne chose plus fascheuse de manquer alors de dix testons, que de dix escus, apres le payement fait. Ainsi quand vn marchand apperçoit que son fonds diminuë de iour en iour, le desplaisir qu'il en a est plus grand, que lors qu'il se voit ruiné tout à fait quelque temps apres. Ce qui a donné lieu à ce Prouerbe, *Qu'il vaut beaucoup mieux n'auoir rien du tout, que d'en auoir si peu que rien.* Ce Sophisme est aussi refuté au regard de cette notion, *Que la corruption de l'vn est la generation de l'autre*, pource que le degré de *Priuation*

eſt bien ſouuent moindre, d'autant qu'il produict la cauſe, & ſert comme de mouuement à quelque nouueau ſujet. Voyla pourquoy Demoſthene ayant à reprendre le peuple, pource qu'il faiſoit mine d'accepter du Roy Philippe des conditions qui n'eſtoiét ny aduantageuſes, ny meſme eſgales, *Les offres que l'on vous fait*, dit-il, *ne ſont qu'autant d'amorces de voſtre nonchalance, & de la foibleſſe de vos courages. Mais, s'il vous aduient vne fois d'en eſtre priuez, ne doutez point que la neceſſité ne vous apprenne des reſolutions plus fortes que celles-cy.* Ie diray à ce propos, qu'il me ſouuient d'auoir autres-fois cogneu vn Medecin, qui, voyant que quelques Dames de complexion delicate, ne pouuoient ſouffrir les remedes qu'il leur ordónoit, auoit accouſtumé de leur dire, *que pour les y faire reſoudre, il ne leur reſtoit plus qu'à eſtre malades, & qu'alors elles ſeroient bien aiſes de pren-*

dre Medecine. I'adiouſte à cecy que ce degré de priuation, ou d'extreme neceſſité eſt fort capable de reſueiller l'induſtrie des hommes, & de les faire reſoudre à la patience.

Ie viens maintenant à la ſeconde partie de ce Sophiſme, qui s'appuye ſus les meſmes fondemens de *Nullité*, & de ſon contraire, dont nous auons parlé cy-deuant. C'eſt d'où procedent les louanges qu'on attribuë d'ordinaire aux affaires bien commencées.

Vn bon commencement eſt la moitié du tout.

C'eſt, dis-ie, ce qui donne naiſſance à la ſuperſtition des Aſtrologues, qui dans leurs Horoſcopes font diuers iugemens de la fortune des hommes, & fondent leurs predictions ſur les influences des Aſtres.

Ce Sophiſme nous trompe encore d'vne autre façon : Premierement, pource qu'en certaines matieres, les

commencemens ne sont autre chose que ce qu'Epicure appelle des *Essays*, c'est à dire des *Principes*, qui ne seruent pas de beaucoup, si l'on ne s'efforce de les mettre en vigueur, & d'en moyenner l'aduancement. C'est pourquoy en cecy le second degré semble plus puissant & plus digne que le premier; comme nous voyons que le cheual qu'on attelle le dernier à vn chariot, est celuy qui a le plus de force à le tirer. A quoy se rapporte en quelque façon ce dire vulgaire, *que le second coup forme la querelle, & la seconde parole conclud le marché.* Dauantage, ce Sophisme nous abuse en ce qui regarde le trauail; qui fait qu'vne grande perseuerance est beaucoup plus louable que n'est le commencement. Aussi, pour en dire le vray, l'instinct naturel & les occurrences peuuent bien produire les premieres saillies. Mais, quant à la Constance, elle est, s'il faut

ainsi dire, la creature du iugement & de la moderation. Troisiesmement cette couleur nous abuse en ce qui est des affaires dont la nature & le cours ordinaire se portent tout au rebours des choses qu'on a commencées. C'est d'où procede ce dire assez commun, *Que l'homme recule, quand il n'aduance rien; & qu'il vient à defaillir, s'il ne profite;* Ce qui est le mesme que s'il s'efforçoit de gaigner à la course le sommet de quelque haute montagne, ou de ramer contre le courant de l'eau: comme au contraire, s'il se laisse aller du haut du mont en bas, ou s'il fait descendre sa barque auec la riuiere, il n'y a pas de doute que la vitesse en sera plus grande. Or cette couleur ne s'estend pas seulement *au degré du Principe, qui se reduit de la puissance à l'acte; comparé auec le degré qui va de l'acte au commencement de luy-mesme; Mais aussi il se porte du degré de l'impuissance à celuy de la*

puiſſance. Car le degré qui s'eſtend de l'impuiſſance au pouuoir, ſemble plus grand que cet autre qui de la puiſſance ſe reduit à l'acte.

SOPHISME IX.

Ce qui a pour but la verité, eſt plus grand que ce qui n'eſt fondé que ſur l'opinion, &c.

Ainſi les Epicuriens ſe voulans meſler de blaſmer & de reprendre la felicité ou le ſouuerain bien des Stoïciés, qui conſiſtoit en la Vertu, le comparoient au bon-heur d'vn Comedien; qui perdroit courage ſans doute, & s'eſtimeroit mal-heureux, ſi l'on ne l'écoutoit auec applaudiſſement. Voilà pourquoy, par vne maniere de meſpris, ils appellent la Vertu *vn bien de Theatre.* Il n'en arriue pas ainſi en ce qui eſt des richeſſes; Ce qui donne ſujet à vn certain de s'eſcrier

Le peuple me baffoüe, & moy ie m'applaudis.

ny de la Volupté non plus.

Il met ſecrettement les plaiſirs en vſage,
Et paroiſt cependant modeſte en ſon viſage.

OBSERVATION.

La tromperie qui ſe cache dans ce Sophiſme eſt vn peu plus ſubtile que on ne penſe; bien qu'il ſoit grandemẽt aiſé de reſpondre à l'exemple qu'on nous met en auant là deſſus. Car ce n'eſt pas pour vne vaine loüange que nous aymõs la Vertu, mais bien pour l'amour d'elle-meſme. Auſſi, auons-nous vne maxime qui nous apprend, *Que l'homme de bien ſe doit tenir dans vne telle moderation, qu'en la ſolitude il ſe monſtre le meſme qu'en plein theatre.* Or bien que ie n'ignore point que la Vertu s'anime par la loüange, de meſme que le feu s'augmente par le moyen de la reflexion, ſi eſt-ce que cela ne ſert qu'à nier la ſuppoſition, & non pas à refuter la tromperie. Maintenant, quand il aduiendroit aux hommes de n'em-

braſſer la vraye Vertu, qu'à cauſe des loüanges qui l'accompagnent, il ne s'en ſuiuroit pas pourtant qu'elle ſeule ne fût le motif qui les portât à l'aimer. Ainſi la reputation qu'on attendroit des actions vertueuſes ne pourroit eſtre nommée qu'improprement *la cauſe efficiente* de la vertu. Par exemple, ſuppoſé qu'il y ayt deux cheuaux, dont l'vn ne puiſſe aller ſi l'on ne le picque, & l'autre le ſurpaſſe de beaucoup à la courſe, ſi on luy donne de l'eſperon; n'eſt-il pas vray que ce dernier ſera iugé le meilleur? Ouy ſans doute; & en vain l'on alleguera ce terme ordinaire, *Ne vous ſeruez point d'vn cheual, dont la viſteſſe eſt en l'eſperon.* Car il ne faut ny eſtimer mauuais vn cheual qui galoppe grandement bien quand on le picque, ny s'imaginer auſſi que celuy qui craint l'eſperon en ſoit meilleur, mais plus ombrageux. De cette façon la reputation & la gloire ſeruét

comme d'esperons à la Vertu. Et quoy qu'il faille adjouster, que sans la loüange elle seroit vn peu plus debile & plus languissante; neantmoins, encore qu'elle marche tousiours à ses costez, cela n'empesche pas qu'on ne la recherche auec passion, & seulement pour l'amour d'elle-mesme.

SOPHISME X.

Le bien que nous acquerons par nostre industrie est plus grãd que celuy qui nous viẽt de la Fortune, ou des biens-faits d'autruy.

Il y a plusieurs raisons de cecy. La premiere, à cause qu'il ne faut pas s'asseurer beaucoup ny sur l'assistãce d'autruy, ny moins encore sur les faueurs de la fortune, qui sont grandemẽt incertaines. Il n'en est pas ainsi des effets de nostre industrie, & de nostre propre vertu. Car ils nous accompagnent tousiours, quelque-part que nous allions, & se renforcent en nous par l'vsage & par la coustume. La secon-

de, pource que si quelqu'vn nous a fait du bien, nous sommes sans doute ses redeuables, là où ce que nous acquerons de nous mesme ne nous oblige à personne. La troisiesme raison consiste, en ce que aucune sorte de loüange n'est iointe aux choses que nous n'auons point acquises par nostre Vertu; à cause que ce qui aduient par bon-heur produit plus d'admiration que de gloire. La quatriesme, d'autant que les biens qui nous arriuent par nostre industrie sont d'ordinaire ioints au trauail; ce qui a ie ne sçay quelle douceur en soy, qui fait dire à Salomon: *Que la viande qui vient de la chasse en semble meilleure.*

OBSERVATION.

Icy se treuuent encore quatre couleurs opposées, qui tournent tout au contraire ce que nous venons de dire. La premiere, *pource que le bon-heur semble estre comme vne marque, & vn certain*

charactere de la faueur Diuine; ce qui fait qu'auec ce qu'elle nous dóne du contentement & de l'asseurance en nous-mesmes, elle nous met en credit & en honneur à l'endroit des autres. Or ce bon-heur dont i'entends parler, comprend des choses, ausquelles la Vertu n'aspire que bien difficilement; Comme lors que Cesar pour mieux animer son Pilote à mettre la voile aux vents; *Courage*, luy dit-il, *tu portes Cesar & sa fortune.* Au contraire, c'eust esté sans doute vn foible reconfort pour luy durãt la tempeste, s'il eust dit, *tu portes Cesar & sa Vertu.* La seconde, d'autant *que les choses qui procedẽt de l'industrie ou de la vertu des hommes, peuuent estre autãt de sujets d'imitatiõ*, au lieu que le bon-heur est inimitable, & qu'il ne nous arriue que par vn aduãtage particulier. De là vient qu'à le prendre en general, nous voyons que les choses naturelles sont preferees aux artifi-

tielles, pource qu'elles ne sont point susceptibles d'imitation. La troisiesme, pource qu'vn bien que nous tenons du bon-heur, nous semble plustost donner gratuitement, qu'estre achepté aux despens de nostre peine, comme est la Vertu. A ce propos Plutarque faisant vn parallele des beaux faicts de Timoleon, homme plein de bonne fortune, auec les genereuses actiõs d'Agesilaus & d'Epaminondas, qui viuoient tous deux en vn mesme siecle; les compare fort à propos *aux vers d'Homere, qui ne surpassent pas seulement ceux des autres Poëtes, mais qui coulent d'eux-mesme si doucement, qu'il semble que ce soit vn Genie celeste qui les anime.* La quatriesme, *pource que les hommes goustent auec plus de plaisir les biens qui leur arriuent contre leur esperance, qu'ils ne font ceux dont l'acquisition les trauaille.*

SOPHISME XI.

La diuersion multiplie la quantité. Car

les choses considerées separément semblent plus grandes qu'elles ne sont. D'ailleurs, la pluralité opere bien plus en la confusion que dans l'ordre, pource qu'elle nous represente vne idée de l'infiny.

Ce Sophisme est specieux d'abord, & capable de tromper les plus habiles, s'ils n'y prennent garde. Car ce n'est pas seulement la quantité, mais la grandeur de la chose, qui fait paroistre auec augmentation toutes les parties iointes ensemble. Neantmoins ce mesme Sophisme ne laisse pas de surprendre la fantasie le plus souuent, & de s'attaquer aux sens, iusques à les deceuoir. Car le chemin qui est au milieu d'vne grande plaine, où rien ne s'oppose à la veuë, semble beaucoup plus court, que lors qu'il y a pesle-mesle quantité d'arbres, d'edifices, & de semblables objets, ou quelque marque, par le moyen de laquelle on peut mesurer & diuiser la distance. Ainsi

l'Vsurier

l'Vſurier s'imagine d'eſtre plus riche qu'il n'eſt, lors qu'ayant vuidé tout l'argent de ſes coffres, il le conſidere en vn ſeul monceau. Cecy a lieu encore en ce qui regarde la quantité; qui paroiſt plus grande qu'elle n'eſt, ſi les choſes ſont diuiſées ſeparément en pluſieurs parties, au lieu d'eſtre miſes enſemble. Et toutesfois ce dernier ne laiſſe pas decōtenter la fantaiſie, pourueu que la choſe ſoit entaſſée confuſément. Car il n'y a pas de doute que la confuſion accroiſt l'opinion que nous auons de la quantité ; Comme au contraire ce qui nous eſt monſtré par ordre, nous ſemble moindre, à cauſe qu'il nous fait à peu prés diſcerner le nombre; Ioint qu'vne ſomme d'argent eſtant miſe deuant nous peſle-meſle, & ſans ordre, comme i'ay deſia dict, outre qu'elle nous paroiſt plus grande, elle nous laiſſe encore ce ſoupçon, qu'il en reſte dauantage,

bien qu'en effect cela ne soit pas.

OBSERVATION.

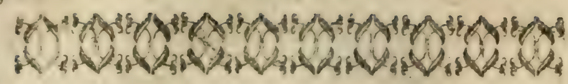
L'on ne peut mettre en doute que les plus subtils ne soient trompez en diuerses façons par les Equiuoques. de ce Sophisme. Premierement lors qu'il aduiét à quelqu'vn d'auoir beaucoup meilleure opinion d'vne chose, que sa valeur ne le requiert. Il est vray qu'en cas que cela soit, le meilleur remede qu'on y puisse mettre, c'est d'vser de *distribution*. Car elle seule est capable de ruiner vne fausse opinion, & de faire voir nettemet la verité d'vne affaire, sans qu'il soit besoin de l'amplifier. Par exemple, si vn homme se sent trauaillé de quelque douleur, ou s'il est malade, asseurément les moments luy sembleront des heures, s'il n'oït point d'horloge; ce qui n'arriueroit pas s'il en oyoit vn. Cela procede de ce que la maladie & l'ennuy font paroistre le temps plus long qu'il n'est

en effect ; Erreur qui ſe corrige aiſément, ſi l'on eſt en lieu où l'on puiſſe cõpter les heures ; ce qui nous eſt vne eſpece d'allegemẽt, quand nous ſommes ennuyez. Pour cette meſme raiſon, ſi voyageant dans vn plat-pays, il aduiẽt qu'apres auoir meſuré à l'œil la diſtance du chemin, nous le trouuions plus long que nous ne croyons, cela faict que plus nous allons en auant, & plus il nous ennuye, bien que nous l'abregions touſiours en marchant. De maniere que ſi quelqu'vn veut s'accommoder à la fauſſe opinion d'vn autre, pour faire paroiſtre les choſes plus grandes qu'elles ne ſont, qu'il les conſidere iointes enſemble, & non pas eſparſes & ſeparées. Secondement ce Sophiſme nous deçoit, quand de plein abord les obiects ne nous donnent point dans la veüe, C'eſt ainſi que les fleurs d'vn iardin ſemées en pluſieurs endroits, ſe font voir en vne

quantité beaucoup plus grande, que lors qu'elles sont en vn seul parterre, pourueu qu'il n'y ayt point d'obstacle à la veuë. Et toutesfois ceux qui ont plusieurs pieces de terre, qui sont fort proches les vnes des autres, ou iointes ensemble, paroissent plus riches que s'ils les auoiēt esparses en diuers lieux, à cause qu'elles ne tombent pas alors si à l'aise soubs le sentiment de la veuë. Troisiesmement la trõperie consiste en ce que *l'vnité*, ou, pour mieux dire, *le tout*, est beaucoup plus noble que *les parties*: car tout meslange est vne marque de defaut. Ces paroles de l'Escriture le demonstrent, *Marthe, Marthe, tu t'amuses à trop de choses, vne seule suffit*. Concluons cecy par cette fable d'Esope. Le Chat voyant vn iour que le Renard se vantoit d'auoir vne infinité de ruses, pour empescher que les chiens ne le prissent: *Voyla qui va bien*, dict-il, *Mais pour moy ie me contente d'en auoir*

vne bonne, qui eſt, de ne manquer pas de diſpoſition, quand il faut fuyr & grimper en haut. Et neantmoins cette ſeule adreſſe du Chat vaut plus que toutes les ruſes du Renard. Et certainement le meſme ſe voit en l'explication morale de cette fable. Car vn fidele & puiſſant amy à qui l'on ſe peut fier en aſſeurance, eſt preferable à tous les artifices du monde.

Fin du Traicté des Couleurs.



EXPLICATION MORALE DE quelques Paraboles de Salomon.

PARABOLE.

I. *Vne humble reſponſe briſe la colere.*

EXPLICATION.

SI vous voyez que voſtre Prince, ou celuy de qui vous dependez ſoit irrité contre vous, & qu'il faille neceſſairement que vous parliez; en tel cas Salomon vous aduertit de deux choſes: Premierement *de luy reſpondre*, & en ſecond lieu, *que voſtre reſponſe ſoit humble.* Trois aduis vous ſont baillez là deſſus. Le premier, *de vous donner garde d'vn ſilence morne & obſtiné*: car par ce moyen vous ſembleriez n'auoir pas de quoy reſpondre, & ainſi vous rejet-

teriez la faute sur vous. Le second, *de vous iustifier sur le champ, & de ne demander point de delay pour vostre defence* : Si vous en venez-là, vous ferez croire à vostre Maistre, que vous l'accusez, ou de n'auoir point d'empire sur sa passion, ou que vous cherchez des delais, afin de mediter cependant dequoy luy respondre pour vostre defence. Le troisiesme, *que vostre responce ne soit pas vne confession entiere*, mais que vous y entremesliez vne maniere d'excuse & d'Apologie. Car il y a peu d'asseurance à faire autrement, si ce n'est que ceux qui l'entreprennent ayent l'esprit fort & genereux, chose qui ne se rencontre qu'en peu de personnes.

PARABOLE.

II. *Vn sage seruiteur aura du commandement sur vn fils insensé, & partagera l'heritage entre les freres.*

EXPLICATION.

Il n'est point de famille si mal-heu-

reuſe, qui parmy ſes diuiſions & ſes troubles, ne treuue touſiours quelque ſeruiteur ou quelque amy, qui taſche de la mettre d'acord, en ſe portãt pour arbitre des differens ſuruenus. Alors il n'y a pas de doute que celuy-cy ne ſoit grandement blaſmable, ſi en ce qu'il entreprend il ne ſe comporte en homme de bien, & auec la fidelité requiſe; Comme au contraire, ſi laiſſant ſes intereſts à part, il n'a point d'autre deſſein que de ſeruir ſes amis, il eſt certain qu'en tel cas il merite beaucoup. Tellement qu'on le doit tenir comme frere, ou du moins le faire tuteur de tout l'heritage.

PARABOLE.

III. *Si le Sage entre en contention auec le fol, ſoit qu'il ſe faſche, ou qu'il ſe ioüe, il ne treuuera point de repos.*

EXPLICATION.

Nous ſommes ſouuent aduertis, *de ne point attacquer ceux qui ne ſont point nos*

pareils, ou ausquels no⁹ mesmes sõmes inégaux en forces. Mais ie ne treuue pas de moindre importance cet aduis de Salomon, par lequel il nous deféd *de disputer auec vn hõme qui n'entend point raison.* Aussi à dire le vray, l'euenement en est tousiours fort mauuais, de quelque façon qu'on le puisse prendre. Car si l'aduantage demeure de nostre costé, c'est vne victoire sans honneur. Au contraire, si nous sommes vaincus, il ne nous en reuient que de la honte & du blasme; Et ne sert de rien de se porter à ces vaines picoteries, ou par vn desdain presomptueux, ou par maniere de ieu, puis qu'on a tousiours de la peine à s'en tirer honnestement. En quoy certes ce qu'il y a de pire encore, est quand il aduient que celuy auec qui nous disputons est *insensé*, comme dict Salomon, ou si vous voulez, d'vne humeur extrauagante, & audacieuse.

PARABOLE.

IV. *Gardez-vous bien de prester l'oreille à tout ce qu'on dict; de peur que vous n'oyez possible vostre seruiteur qui vous maudira.*

EXPLICATION.

L'on ne sçauroit croire combien est capable de nous troubler *l'inutile curiosité* que nous auons des choses mesmes qui nous importent. Ce qui aduient principalement, lors que nous taschós de penetrer dans certains secrets, qui ne font que mettre nostre esprit en desordre, quand nous les auons descouuerts, outre qu'ils ne nous seruent de rien à executer les choses que nous auons entreprises. De cecy s'ensuit premierement vne *inquietude cõtinuelle*, pource qu'il n'est rien dans le monde qui ne soit plein de mescognoissance, & d'vne extreme desloyauté, Cela m'oblige à croire que quand mesme on nous voudroit mõstrer dans quel-

que miroir enchanté les perfidies de nos ennemis, & les pieges par eux tendus contre nous; ce que nous pourrions faire de meilleur, seroit de le ietter bien loing, & de le casser. Car toutes ces choses sont comparables au bruit que font les fueilles des arbres; qui s'appaise & s'éuanouit, quand on y pense le moins. Secondement, *cette curiosité ne faict que remplir l'esprit d'vne infinité de soupçons*, d'où s'ensuiuent de grandes irresolutions, qui s'opposent aux bons conseils. Troisiesmement, *elle mesme retient bien souuēt les plus grāds maux, lors qu'ils sont sur le poinct de s'ēfuir, & de nous quitter*. Ce qui procede de ce qu'il fait mauuais irriter les consciences des hommes, à cause qu'ils se changent facilement en mieux, quand ils se croyent les seuls qui ont cognoissance de leurs propres defauts; cōme au cōtraire s'ils se voyent descouuerts, alors ils repoussent le mal par le mal.

Conformément à cela, c'estoit auec beaucoup de raison qu'on louoit iadis la prudence du grand Pompée, en ce qu'il ne vouloit ny lire les lettres de Sertorius, ny mesme permettre que les autres les leussent, mais il les iettoit toutes dans le feu.

PARABOLE.

V. *La Pauureté va le pas d'vn Voyageur, & l'indigence marche en Gend'arme.*

EXPLICATION.

En cette Parabole il nous est grandement bien monstré, comme quoy les Prodigues, & ceux qui negligent les affaires de leur maison, sont à la fin miserables. Car au commencement les debtes qu'ils font se mettent ensemble, & viennent peu à peu comme vn Voyageur qui marche à pas lents. Cependant leur bien diminuë insensiblement, iusqu'à ce qu'en fin vne extreme *Indigence* s'en va tout à faict fódre sur eux, comme quelque puissant

Gend'arme, de maniere qu'elle les ioint de si prés, qu'il leur est impossible de soustenir son effort ; Ce qui a donné sujet aux Anciens d'appeller à bon droit la Necessité, *la chose du monde la plus puissante.* Cela estant, l'homme doit estre soigneux d'aller au deuant de ce mauuais Voyageur, & de se fortifier contre vn si furieux Gend'arme.

PARABOLE.

VI. *L'homme se faict tort, lors qu'il instruit vn mocqueur ; & engendre vne tache sur soy, quãd il pense reprendre le meschant.*

EXPLICATION.

Cette Parabole est conforme à ce precepte de nostre Sauueur, *Que nous ne semions point les perles deuant les pourceaux.* Icy sont distinguées les actions *d'instruire* & *de reprendre* ; ensemble les personnes du *Mocqueur*, & du *Meschant* ; & finalement les effets qui s'en ensuiuent ; dont le premier est *vn temps perdu*, & le second, vne *tache*, ou vn

blasme, Car lors que quelqu'vn s'amuse à instruire vn Mocqueur, outre *la perte qu'il faict du temps*, il est cause que ceux qui l'escoutent se mocquent de luy, cóme ils voyent qu'il entreprend vne chose, dont il ne peut venir à bout quelque effort qu'il fasse. Ioint que le *Mocqueur mesme tient à mespris l'instruction qu'on luy donne*. Mais il y a bien encore plus de danger à reprendre le meschãt, pource qu'il est si desnaturé, qu'il ne daigne prester l'oreille à celuy qui le veut corriger. Que s'il voit qu'il continuë en ses remonstrances, alors il ioint au mespris vne hayne plus que mortelle; Et ainsi ne se contentant pas de luy dire des iniures, il a recours à la calomnie, & tasche de le mettre en mauuaise odeur par sa mesdisance.

PARABOLE.

VII. *Le sage Fils resiouyt son Pere; mais le fol ne faict qu'attrister sa Mere.*

EXPLICATION.

Icy ſont diſtinguez les ſoulagemens & les ennuys qu'vn Pere & vne Mere ont de leur famille. Car *le ſage Fils apporte au Pere vn contentement incomparable*, pource que recognoiſſant bien mieux que la Mere, le vray prix de la Vertu, plus il voit qu'ils s'y porte d'inclination, & plus il en eſt ioyeux. A quoy luy ſert encore beaucoup de voir que par ſes bonnes inſtructions, & par ſes exemples, il l'a mis dans le vray chemin d'vn homme de bien. Il n'en eſt pas ainſi de la Mere. Cóme elle tient cela de ſon ſexe d'auoir des affections plus tendres que n'ont les Peres, *elle adhere auſſi plus volontiers aux folies de ſon Fils*. Et poſſible que cela procede encore de ce qu'elle meſme ſe ſent coupable de ſa perte & de ſes deſbauches, pour luy en auoir trop ſouffert.

PARABOLE.

VIII. *La memoire du Iuste est loüée ; mais la renommée des meschans se flestrira.*

EXPLICATION.

Cette Parabole nous monstre *la difference qu'il y a de la renommée des gens de bien, à celle des meschans*, qui ne paroist iamais mieux qu'apres leur mort. Car la reputation des Iustes, est de iour en iour plus fleurissante ; & leurs louanges prennent accroissement, si tost que l'on voit esteinte l'enuie, qui les souloit trauailler durant qu'ils viuoient. Mais quant aux meschans, quelque vogue qu'ait eu leur reputation par le moyen de leurs amis, & de leurs plus grands confidents, si faut-il qu'en fin elle se flaistrisse, & que toutes les louanges qu'on leur a données, se tournét en infamie, & en puãteur.

PARABOLE.

IX. *Celuy qui trouble sa maison, n'aura que du vent.*

EXPLI-

EXPLICATION.

Ces paroles nous seruent d'instruction en ce qui regarde *les troubles & les diuisions des familles*. Car il s'en treuue plusieurs, qui se promettent de grandes choses, pourueu qu'ils puissent, ou *viure en mauuaise intelligence auecques leurs femmes*, ou *desheriter leurs enfans*, ou *changer souuent l'ordre de leur maison*; comme si cela suffisoit, pour mettre leur esprit en repos, ou pour aduancer leurs affaires. Mais la plus-part du temps leurs esperances s'éuanoüissent. Car il aduient d'ordinaire que ces changemens vont de mal en pis, que ces pernicieux boute-feux de leur propre famille, ont vne infinité de trauerses, & qu'ils espreuuent l'extreme ingratitude de ceux qu'ils ont adoptez. Ce qui est le vray moyen de les mettre en mauuaise estime de toutes parts. Suiuant quoy Ciceron a dict auecque beaucoup de raison, *Que la*

meilleure reputation que nous ayons, vient de nos Domestiques. Tellement que Salomon exprime fort bien l'vn & l'autre mal par la comparaison qu'il faict des *vents* auecques les mauuais bruits, & le contraire succez de nos esperances.

PARABOLE.

X. *La fin d'vn discours est meilleure que le commencement.*

EXPLICATION.

Par cette Parabole est corrigé vn defaut assez commun, non seulement à ceux qui ne s'estudient qu'aux mots; mais encores à ces autres qui s'estiment grandement prudens. Or ce defaut consiste en ce qu'il y a des hommes qui sont plus soigneux de commencer vn discours, que de voir comme quoy ils en sortiront à leur honneur; si bien qu'ils affettent beaucoup plus les prefaces que les conclusions. Ce n'est pas pourtant le meilleur. Car il

me semble qu'encore qu'on ne doiue point negliger les *Exordes*, si est-ce qu'il faut butter principalement à la derniere partie du discours, & regarder auec attention qu'elle en sera l'issue, & si les affaires en iront mieux. Auecque-cela, *l'on ne doit pas seulement mediter la fin d'vne harãgue & des choses qui la touchẽt*, mais aussi y entre-mesler quelquefois des traits de langage, bien qu'ils soient esloignez de l'affaire dont il est question. Ie diray à ce propos qu'il me souuient d'auoir autresfois cogneu deux Conseillers d'Estat employez aux charges les plus eminentes, qui ne traittoient iamais auec leur Maistre d'aucune sorte d'affaire, qu'ils ne cherchassent tousiours quelque eschappatoire pour en differer la resolution. Pour cét effect, ils entre-mesloient d'ordinaire le mot pour rire au sujet dont il estoit question, afin de s'ouurir vne entrée à quelque nouueau

diſcours, & ainſi, comme l'exprime fort bien le prouerbe Latin, *Sermones marinos aquafluuiatili ſub extremum conabantur abluere.*

PARABOLE.

XI. *Comme les mouches mortes font ſentir mauuais le meilleur onguẽt, ainſi le moindre defaut ſuffit pour mettre en mauuaiſe odeur vn hõme qui d'ailleurs eſt grandement à priſer, pour l'honneur, & la ſageſſe dont il eſt plein.*

EXPLICATION.

La condition des hommes les plus excellens eſt ſi miſerable, qu'on ne pardonne point aux moindres defauts qui ſe treuuent en eux. Car comme il arriue ordinairement que nos yeux ſemblent s'offencer s'ils remarquent en vn beau diamant quelque petite tache, qui toutesfois paroiſtroit bien à peine, ou du moins elle ne ſeroit point miſe en conſideration en vne pierre de moindre prix; Ainſi

les fautes legeres des grands perſonnages donnent auſſi toſt dans la veuë des hommes qui les cenſurent : Au lieu que ſi tels defauts ſont ioints aux actions du vulgaire; ou, ils ne paroiſſent point du tout; ou bien, on leur pardonne facilement. Voyla comme la moindre extrauagance, la moindre faute, & la moindre inciuilité, oſtent beaucoup à l'honneur d'vn homme, qui d'ailleurs eſt en reputation d'eſtre ou prudent, ou vertueux, ou grandement bien meſlé dans les choſes qui touchent la bien-ſeance. Tellement que les excellens hommes ne feroient pas mal, à mon aduis, ſi à leurs actions ils entre-meſloient par fois quelques traits qui euſſent ie ne ſçay quoy de groſſier, afin de ſe reſeruer quelque liberté par ce moyen, & confondre peſle-meſle les petites taches auec les defauts qu'on pourroit remarquer en eux.

PARABOLE.

XII. *Les Mocqueurs perdent vne ville, & les Sages en destournent la ruine.*

EXPLICATION.

Quelqu'vn pourroit s'estonner d'abord de ce que Salomon ayant à nous representer vne personne qui se porte naturellement à la ruine des Estats, nous la figure soubs le charactere, non d'vn homme altier & insolent, ny d'vn temeraire, ny d'vn tyran, ny d'vn factieux, ny d'vn rebelle, ny d'vn perfide, ny d'vn boute-feu, ny d'vn débauché, ny d'vn voluptueux, ny d'vn ignorant, mais seulement d'vn *Mocqueur.* Toutesfois si l'on considere que ce sage Roy n'ignoroit rien de ce qui peut ou ruiner vn Estat, ou le conseruer, l'on treuuera sans doute que ce n'est pas sans raison, qu'il parle de cette sorte. Car l'experience faict voir souuent qu'vne peste fatale & mortelle s'attache au cœur d'vne Monar-

chie, lors que les Rois ont pour Conseillers, ou pour principaux Ministres de leur Estat des hommes qui se mocquent de tout, & qui n'ont l'esprit qu'à la raillerie. La raison en est euidente, pource que ces Maistres gausseurs font tousiours paroistre les dangers beaucoup moindres qu'ils ne sont, afin de tromper le monde par cét artifice, & faire croire qu'ils ont l'esprit grandement fort. Auecque cela s'il se treuue quelqu'vn parmy eux qui iuge meurement du peril par les apparences, alors ils imputent à lascheté ce qui doit passer pour vn effect de prudéce. D'ailleurs ce que i'y treuue de pire, c'est qu'ils condamnét comme vne chose ennuyeuse, & qui selon leur dire, ne fait rien au fonds d'vne affaire, l'attention qu'on apporte à deliberer meurement de quelque entreprise, deuant que la mettre en execution. Et bien que les grãds hom-

mes d'Estat en toute sorte de conseils qu'ils donnent se doiuent tousiours proposer pour but l'honneur de leurs Maistres, ceux-cy neantmoins s'en soucient si peu, qu'ils appellent la reputatió *la saliue du vulgaire*, & vn bruit de peu de durée. D'ailleurs aux affaires les plus importantes, ils ne feignét ny de passer par dessus la force & l'authorité des loix, ny de tenir pour autant de songes & de visions de quelque Melancholique les precautions des plus aduisez, ny de tourner en raillerie le conseil de ceux que l'aage & l'experience ont rendu sçauans, ny finalement de mettre en auant des maximes qui sont capables de ruiner les Gouuernemens Politiques. A quoy il faut prendre garde d'autant plus, que ces choses ne se font point à force ouuerte, mais par des stratagemes secrets, dont l'effect s'ensuit lors qu'on s'y attend le moins.

PARABOLE.

XIII. *Vn Prince qui croit volontiers au mensonge, rend meschans tous les seruiteurs qui sont prés de luy.*

EXPLICATION.

L'Estat n'est iamais en plus grand danger, que lors qu'vn Prince preste l'oreille au mensonge ; & n'est pas à croire combien ont de force les faux rapports pour corrompre ceux qui le seruent. Les vns par des contes faicts à plaisir donnent de l'accroissement aux choses qu'il apprehende le plus. Les autres attisent le flambeau de l'enuie contre ceux que leur probité rend recommendables. Quelques-vns aussi ont recours à la calomnie, pour effacer leurs propres defauts, & oster les taches de leurs consciences coulpables. Ie laisse à part ceux qui font les complaisans enuers leurs amis, plus par artifice, que par vn desir de les obliger ; Ou qui pour mieux ruiner leurs enne-

mis, inuentent contre eux des ſuiets comiques & fabuleux, comme s'ils les deuoient expoſer ſur quelque theatre. Et tous ceux-cy ſont les plus mauuais Seruiteurs que puiſſent auoir les Princes. Mais quant aux autres qu'on tient pour gens de bien; quelque bonne inclination qu'ils puiſſent auoir à la vertu, ils la peruertiſſent, depuis qu'ils remarquent que leur innocence ne leur ſert de rien, pour les tenir à couuert. Car alors ils s'attachent indignement à cette eſpece de ſeruitude qui met dans l'indifference les actiõs bonnes ou mauuaiſes & ſe ſoucient fort peu de quitter les choſes ſolides, pour ſe tourner touſiours du coſté du vent. A quoy les inuite cette maxime de Tacite, *Qu'il n'y a rien d'aſſeuré à la Court d'vn Prince, lors que ſon eſprit ſe rẽd ſuſceptible de toutes les impreßiõs qu'on luy dõne;* Paroles, qui ont vne grande conformité auec celles-cy de Comines, *Qu'il*

vaut mieux ſeruir vn Prince trop defiant, que trop credule.

PARABOLE.

XIV. *Le chemin des pareſſeux eſt comme vn ſentier d'eſpines.*

EXPLICATION.

Cette Parabole nous apprend que les pareſſeux ont bien de la peine à la fin, & qu'ils ſe treuuent accablez des incõmoditez de la vie. Car la diligence a cela de propre d'aplanir le chemin à ceux qui la ſuiuent, & d'empeſcher qu'ils ne treſbuchent. Au contraire à châque pas que font les hommes laſches & pareſſeux, il ſemble qu'ils y treuuent touſiours quelque eſpine, qui les empeſche de paſſer outre. Le meſme ſe remarque en ce qui touche le gouuernement d'vne famille, où toutes choſes ſe font ſans bruit, ſi l'on y met la main lors qu'il en eſt temps. Que ſi on y apporte du delay, les affaires s'entaſſent peſle-meſle les vnes

ſur les autres, & ainſi le deſordre s'y iette de toutes parts.

PARABOLE.

XV. *Fuy l'amitié d'vn homme colere, & la conuerſation d'vn Furieux.*

EXPLICATION.

La prudence eſt grandement requiſe en l'election des amis ; & ce d'autant plus que les ayant acquis, le deuoir & les loix de l'Amitié nous obligent à les conſeruer. Il eſt vray que ces loix ſont vn peu bien rigoureuſes, quand nous auons à faire à des perſonnes qui par leurs mauuais deportemens ſe rendent indignes de noſtre affection. Voyla pourquoy nous deuons prendre garde, comme dict Salomon, à ne faire iamais amitié auecque des hommes altiers & inſupportables, de peur qu'à la fin à force de nous engager dans leurs querelles, ils ne nous contraignent de les quitter, ou d'eſtre ennemis de nous meſmes.

PARABOLE.

XVI. *L'Abondance accompagne les bonnes actions. Mais la Pauureté ſuit d'ordinaire ceux qui ont plus de paroles que d'effects.*

EXPLICATION.

Salomon ſepare icy *le trauail de la langue* d'auecque celuy des mains, pour monſtrer que de l'vn procede la Pauureté, & de l'autre l'Abondance. Car nous voyons d'ordinaire que de grandes incommoditez pourſuiuent ceux qui n'ont rien que des langages oyſifs, & des traits de vanité dont ils s'entretiennent. Car cependant qu'ils abhorrent le trauail, & que leurs cajoleries les font haïr d'vn chacun, ils ne cueillent aucun fruit de tout ce qu'ils diſent: En quoy ils ſe comportẽt tout au contraire des hommes bien aduiſez, qui ſans ſe ietter dans l'extrauagãce des paroles, mettent la main à l'œuure, & ioüiſſent paiſiblement du

profit qu'ils retirent de leur trauail.

PARABOLE.

XVII. *Vne correction manifeste est plus à priser qu'vne amitié cachée.*

EXPLICATION.

Ces paroles de Salomon tancent à bon droict le peu de franchise d'vn amy, qui ne daignant se seruir des priuileges de l'amitié, à reprendre librement celuy pour qui il a de l'affection ou à l'aduertir des dangers qui le menacent par sa seule faute, a recours aux excuses pour s'en exempter: Comme s'il disoit : *Que dois-ie faire, & de quel costé me tourner? I'ayme tellement cet homme, que s'il ne tenoit qu'à mourir pour luy, ie le ferois volontiers. Mais comme ie cognoy son humeur, si ie luy vay dire franchement ce qui me semble de sa façon de viure, i'ay peur qu'il ne s'en offence, & qu'ainsi ie ne le destourne plustost de me vouloir du bien, que de faire les choses où il se porte d'inclination.* Voyla quels sont les amis

que Salomon blasme, pour nous estre plus inutiles que ne sont nos propres ennemis; pource que la haine de ceux cy faict qu'ils nous reprochent quelquefois des defauts, dont nous pouuons nous corriger, & qui nous sont cachez par nos amis auec trop de complaisance.

PARABOLE.

XVIII. *Les excesiues loüanges qu'on donne à vn amy, luy tiennent lieu de malediction.*

EXPLICATION.

Les louanges qui se donnent en temps & lieu, auec quelque moderation, seruent grandement à la bonne renommée des hommes. Au contraire s'il aduient qu'elles soient excessiues & hors de propos, alors elles sont plustost nuisibles que profitables à celuy à qui on les donne. Premieremét, pource qu'elle semblét proceder d'vne trop grande amitié, ou estre attri-

buées à des perſonnes qui ne les meri-
tét pas. En ſecond lieu, à cauſe qu'vne
loüange modeſte donnée à vn hom-
me plein de merite, inuite la compa-
gnie à le loüer encore plus fort; com-
me au contraire lors qu'on y apporte
de l'excez, cela ne faict qu'engendrer
vne mauuaiſe opinion, & attirer l'en-
uie ſur luy, pource qu'en vne compa-
gnie il s'en treuue touſiours quelques
vns qui croyent que leur merite en
ſoit moindre.

FIN.


RWG dup
7/a/55
18.20

